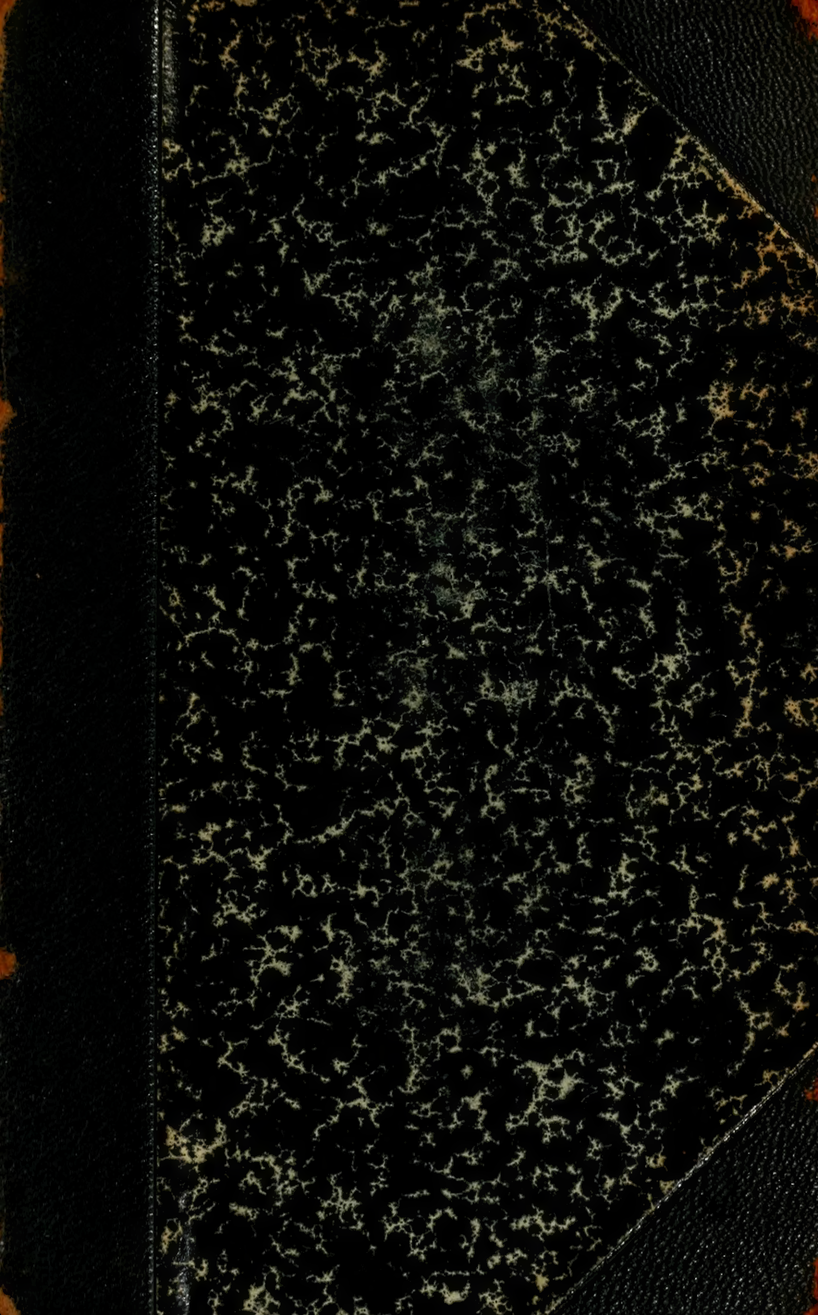






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/augustecomtesav00salo

4 5623
746

SCIENCE ET RELIGION

Etudes pour le temps présent

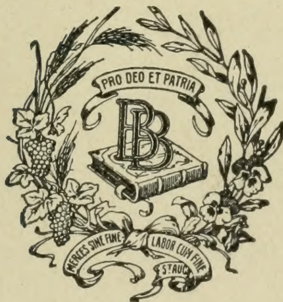
LES GRANDS PHILOSOPHES

AUGUSTE COMTE

SA VIE, SA DOCTRINE

PAR

Michel SALOMON



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

Dans la même Collection.

Le Spiritualisme et le progrès scientifique
2e édition. — 2 vol.

Série des Grands philosophes — **H. Taine**, 4e édit. — 1 vol.

DANS LA COLLECTION
" LA PENSÉE CHRÉTIENNE "

TEXTES ET ÉTUDES

Bonald, en collaboration avec Paul Bourget, de l'Académie Française, 1 vol. in-16. — 3e édition. **3 fr. 50**
franco.................................... **4 fr. »**

A LA LIBRAIRIE PLON

Etudes et Portraits littéraires. — *Taine, Barbey d'Aurévilly, Guy de Maupassant, Pierre Loti, E. et J. de Goncourt, E. Lintilhac, Ollé-Laprune, Mme Séverine, Ch. Vincent, le P. Ollivier, Waldeck-Rousseau, Jules Tellier, Amiel.* Un vol. in-18.................. **3 fr. 50**

Art et Littérature. — *E.-M. de Vogüé, P. Loti, P. de Nolhac, A. Mæterlinck, H. Ouvré, F. Plessis, L. de Launay, A. Fogazzaro, J. Capperon, Mgr d'Hulst, J. Jaurès, H. Becque, Ch. Le Goffic, B. de Lacombe, E. Rod, T. de Wyzewa, E. Gebhart, A. Mithouard, J. Lemaître, A. Hallays, J.-K. Huysmans, P. Arène, M. Bouchor, M. Emmanuel, F. Coppée.* Notes d'art. Un vol. in-18............................ **3 fr. 50**

AVANT-PROPOS

Ce qu'on nomme « actualité » importe peu d'ordinaire aux philosophes et aux amateurs de philosophie. Il n'a pas nui cependant à Auguste Comte que son nom reparût, ces temps derniers, dans les journaux. Sa personne et son œuvre y ont gagné un renouveau de faveur. Et, avant que fût inauguré, avec l'apparat officiel, le monument érigé place de la Sorbonne, les discours retentissants d'un original et ferme penseur ramenaient l'attention vers le positivisme. Les catholiques étaient invités par M. Ferdinand Brunetière à étudier de près la doctrine de Comte, pour voir s'ils ne pourraient pas « se servir de lui contre lui-même », et, en des conférences fameuses, le directeur de la *Revue des Deux Mondes* traçait les linéaments d'une apologétique tirée du comtisme. Ainsi une clientèle nouvelle et imprévue était acquise au philosophe du *Système de politique positive ;* une clientèle, non, certes, de disciples dociles, mais de lecteurs attentifs, et d'autant plus qu'ils lui venaient avec des intentions critiques.

Il nous plaît de rattacher ce petit livre à des circonstances qui lui font, croyons-nous, l'heure propice.

Février 1903.

AUGUSTE COMTE

CHAPITRE PREMIER

Sa Vie.

« ... C'est un roman que le fond de ma vie, et un fort roman, qui paraîtrait bien extraordinaire... » Auguste Comte avait vingt-sept ans lorsqu'il faisait cette confidence à son ami Valat. Il commençait le maître chapitre de ce roman, « fort », en effet, sinon « extraordinaire », comme il le qualifie. Ce ne serait pas assez toutefois de ce « romanesque » pour nous intéresser à lui, et nous ne parlerons de sa vie qu'autant qu'elle se lie à son œuvre.

Comte, né à Montpellier, le 15 janvier 1798, de parents catholiques et royalistes, perdit de bonne heure les croyances de sa famille. A quatorze ans, il se déclarait libre penseur et républicain (1). Il se révélait en même temps enfant prodige. Doué d'une étonnante faculté de labeur et d'une mémoire qui plus tard devait lui permettre de composer de tête presque des volumes, il achevait à quinze ans ses études. Ses merveilleuses aptitudes pour les sciences exactes lui promettaient une admission brillante à l'Ecole polytechnique. Il y serait entré de suite, n'eût été l'obstacle de son âge. En attendant d'avoir atteint la seizième année requise, il suppléa, au lycée de Montpellier, le professeur Encontre dans l'enseignement des mathématiques spéciales. En 1814, il fut reçu le premier sur la liste de l'examinateur pour le centre et le midi de la France, et le quatrième sur la liste générale.

Il se signala vite à l'Ecole par la précocité qui

(1) Voir la « Préface personnelle » du tome VI du *Cours de philosophie positive.*

avait fait, dans sa ville natale, l'admiration de ses condisciples et de ses maîtres. Il trouva, entre les cours, le temps de philosopher, et dans sa philosophie entrait la politique. Ses idées d'alors sur cet article diffèrent quelque peu de celles que nous le verrons affirmer plus tard.

Il regrette « la liberté perdue sans retour », il dénonce « le despotisme royal (1) », il invoque la Déclaration des Droits de l'homme, dont un jour il répudiera, comme « métaphysique révolutionnaire », les principes fondamentaux.

Un licenciement, qu'il ne contribue pas peu à provoquer, abrège, pour lui et sa promotion, le séjour de l'Ecole (2). Après un essai de résidence à Montpellier, il revient à Paris, en dépit de ses parents, qui lui refusent tout subside. Le voilà courant le cachet pour vivre et essayant « de plusieurs choses qui ne lui réussissent pas trop (3) ». Un préceptorat lui est offert, qu'il refuse (4). Entre temps, il a espéré une position à Washington, et il s'est d'avance enthousiasmé pour le Nouveau Monde, donnant rendez-vous à Valat, pour une accolade, « auprès de la statue de Franklin ». Mais, après de longues incertitudes, la fondation, résolue en principe, de l'Ecole polytechnique américaine où il comptait professer, a été indéfiniment ajournée. Déçu, un peu plus sans doute qu'il ne le laisse paraître, il se console néanmoins assez vite.

Ses études sur les Etats-Unis lui ont fait connaître Franklin, et il a conçu une admiration fervente pour ce grand homme. Il s'est proposé d'imiter ce « Socrate moderne, non par ses talents, mais par ses mœurs ». Il l'écrit à son camarade : « Tu sais qu'à vingt-cinq ans, Franklin forma le projet de devenir parfaitement sage et qu'il l'exécuta ; moi,

(1) Lettre à Valat, 2 janvier 1815.

(2) Joseph Bertrand, dans ses très mordants *Souvenirs académiques*, a raconté l'histoire de cette « crise » de l'Ecole polytechnique en 1816.

(3) Lettre à Valat, 17 avril 1818.

(4) Il s'agissait des enfants de Casimir-Périer.

j'ai osé entreprendre la même chose, et je n'ai pas vingt ans. » Cette résolution l'honore. Hélas ! il confessera bientôt, dans la même correspondance, en termes assez osés, les faiblesses de sa chair.

Rendons-lui cette justice que, malgré ces écarts, et si loin qu'il soit de l'idéal de Franklin, sa vie de labeur force l'estime. Ses leçons données, il s'enferme chez lui et ne sort que pour déjeuner et dîner, ce qu'il fait « dans le moindre temps possible ». Outre, les sciences exactes, il étudie les sciences morales les sciences politiques ; il lit Monge et Lagrange, il « parcourt Siret et Royer », il « médite Condorcet et Montesquieu ». — Il appellera un jour Condorcet son père philosophique. — Il s'initie en même temps à la physiologie. Tant de travaux exigent solitude et recueillement. A peine cède-t-il, de temps à autre, aux attraits de la Comédie-Française.

Si, le mardi-gras de 1817, il va au bal de l'Opéra, c'est par simple curiosité, et il s'y ennuie « prodigieusement ». La gaieté du Carnaval, cette même année, malgré une misère « énorme à Paris », l'a d'ailleurs scandalisé.

Voilà un sentiment très beau chez un jeune homme de dix-neuf ans. Peut-être mettait-il à l'exprimer un peu d'emphase. Notons qu'alors déjà il parlait de son amour pour l'Humanité, avec grand H. Pressentait-il en lui-même le pontife de la religion positive ? Il était mûr, en tout cas, pour devenir le disciple de Saint-Simon. Disons-nous bien ? De Saint-Simon ou d'Auguste Comte lequel fut le maître ? La question peut faire sourire, si l'on songe que le philosophe socialiste approchait de la soixantaine et que le petit répétiteur de mathématiques n'avait pas vingt ans lorsqu'ils se rencontrèrent. Certains ont voulu faire cependant de Saint-Simon l'élève de Comte, et Littré rapporte, d'après Mme Comte, que, lorsque les deux amis conversaient ensemble, c'était le vieillard qui avait l'air de se mettre à l'école du jeune homme. Il faut reconnaître que l'auteur des *Lettres d'un habitant de Genève à ses concitoyens,* homme d'imagination, « artiste en

architecture sociale » comme l'appelle John Morley (1), poète ignorant de toute discipline scientifique, avait quelque chose à apprendre de l'ex-polytechnicien, mais nous verrons ce que, de son côté, celui-ci dut au « père Simon », et peut-être trouverons-nous qu'il avait raison de signer, en 1822, son *Système de politique positive* « Auguste Comte, élève de Henri Saint-Simon » (2).

Quoi qu'il en soit, ce fut Comte qui vint à Saint-Simon, un article à la main. Saint-Simon accueillit l'article, puis l'auteur, qu'il s'attacha en qualité de collaborateur. Comte se loua de ces relations, où il trouva quelque temps des ressources pécuniaires, appointé d'abord par le sociologue utopiste, puis partageant avec lui, au temps de ses revers, le produit des quêtes qui le nourrissaient. Question d'argent à part, il se félicitait vivement de sa rencontre avec ce septuagénaire plus ardent et plus généreux qu'un jeune homme.

Quant à sa dette intellectuelle envers lui, il l'avouait le premier, aux beaux jours de leur intimité. « A cette liaison de travail et d'amitié... j'ai appris, disait-il, une foule de choses que j'aurais en vain cherchées dans les livres, et mon esprit a fait plus de chemin, depuis six mois qu'elle dure, qu'il n'en aurait fait en trois ans si j'avais été seul (3). » Comment donc en vint-il, un jour, à tenir cette même « liaison » pour un malheur (4) ? Comment surtout s'oublia-t-il au point de qualifier de charlatan celui dont il avait écrit : « Je lui ai voué une amitié éternelle ; en revanche, il m'aime comme si j'étais son fils ! (5) » ?

Pris à partie à ce sujet, cinq ans après la mort de Saint-Simon, par *le Globe*, il expliquait qu'au début de leurs relations, Saint-Simon « n'avait

(1) *Essais critiques*, traduits en français par Georges Art.
(2) Saint-Simon, notons-le, l'appelle « notre élève » dans la critique qu'il fait de cette œuvre, en tête de la 3e partie de son *Catéchisme des Industriels*.
(3) Lettres à Valat, 17 avril et 15 mai 1818.
(4) V. *Système de politique positive* (1853). L. III, préface.
(5) Lettre à Valat, 15 mai 1818.

pas encore adopté la *couleur théologique.* » Il ajoutait : « Notre rupture doit même être attribuée en partie à ce que je commençais à apercevoir en lui une tendance religieuse profondément incompatible avec la direction philosophique qui m'est propre (1). »

Il existait entre eux une autre cause de dissentiment. Saint-Simon, avec l'ardeur d'une générosité inconsciente des obstacles, préconisait de toutes prochaines réalisations. Comte voulait au préalable assurer au futur édifice social un solide fondement scientifique, et il reprochait à l'impatient théoricien de mettre la charrue devant les bœufs (2). Mais l'occasion immédiate de la brouille fut la publication, ou plutôt la réimpression du *Système de politique positive,* en 1824 (3). L'ouvrage, placé d'abord sous le patronage de Saint-Simon, qui, dans une préface « Aux industriels », l'avait en quelque sorte autorisé avant sa complète apparition, fut ensuite dénoncé par lui comme s'éloignant de sa pensée. D'où refroidissement et rupture. Ce fut, prétend M. Jeannolle, l'aveu public d'une séparation de fait dès longtemps accomplie et que, « par un sentiment exagéré de déférence », Comte s'était abstenu de signifier. Exagéré ou non, il s'en est ensuite trop affranchi. Certains de ses mots sur l'homme envers qui il s'était reconnu des obligations presque filiales sont pénibles à lire. Et l'on peut d'autant moins l'en excuser que le souvenir d'un tort grave envers celui qu'il outrageait eût dû le retenir. Il fut, on le sait, la cause occasionnelle de la tentative de suicide à laquelle Saint-Simon survécut comme par miracle (4).

(1) *Globe,* 13 janvier 1832.

(2) *Revue Occidentale,* janvier 1884.

(3) L'ouvrage avait paru, en 1822, sous ce titre : *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société.* Deux ans après, il était réédité sous le titre, « alors prématuré, » remarque M. Ch. Jeannolle, de *Système de politique positive, loc. cit.*

(4) Comte avait fait deux fois faux bond à Saint-Simon pour un article, et dans des circonstances qui donnaient à ce manque de parole une gravité particulière. Nous ne pouvons entrer dans le détail de cet incident. On le trouvera raconté dans l'article, déjà cité, de Joseph Bertrand, qui le tenait de Pierre Leroux.

Revenu de l'enthousiasme qui l'a fait, des années durant, rapporter à un maître désormais renié « toutes les conceptions qui surgissaient en lui, » libéré de la « fiction » qui a « entravé ses méditations », il va faire acte de pensée personnelle. La période de son « illusion » prétendue n'a pas été inféconde, puisqu'il a mis au jour une série d'opuscules, dont nous avons nommé, à vrai dire, le plus important.

Dans ce *Système de politique positive,* il a affirmé l'urgence d'une doctrine sociale organique, il a montré que l'indispensable réforme ne pourra résulter que de deux sortes de travaux, théoriques et pratiques, ceux-ci devant suivre ceux-là, et, jetant les assises premières de la sociologie telle qu'il la conçoit, il a formulé la loi fameuse dite *des trois états.* Auparavant, dans un premier écrit, intitulé *Séparation générale entre les opinions et les désirs* (1819), il avait exposé la nécessité, pour la politique, de devenir une science positive, et, l'année suivante, dans une *Sommaire appréciation du passé moderne* (avril 1820), il avait défini les deux éléments : capacité scientifique et capacité industrielle, qui, se substituant aux forces usées du moyen âge, allaient constituer le régime nouveau. Postérieurement à ce qu'on pourrait nommer son divorce avec Saint-Simon, il publia des *Considérations philosophiques* sur les sciences et les savants (1825), où il classa les sciences et décerna aux savants le pouvoir spirituel, indispensable à la société future.

Cet opuscule est de la fin de 1825. Au commencement de la même année, Auguste Comte avait commis une faute, à son estime la seule vraiment grave de sa vie (1). Il avait pris pour femme Caroline Massin, libraire. Ainsi est-elle désignée par Littré, qu'on ne saurait blâmer de taire ce qu'il sait. Cette Caroline, qui tenait un cabinet de lecture lorsque Comte l'épousa, et dont il célébrait, dans une lettre à Valat, le « bon cœur », les « grâces » et les « bonnes habitudes », il l'avait rencontrée, en

(1) « La seule faute vraiment grave de sa vie, » ce sont les termes du Dr Robinet dans sa *Notice.*

1821, un jour de fête nationale, sous les galeries du Palais-Royal. Elle était la « fille Massin », encore inscrite sur les registres de la police quand il régularisa ses relations avec elle par « l'enregistrement municipal », comme s'exprime le docteur Robinet. Blâmera-t-on l'opposition de la famille Comte, dont les « préjugés » répugnèrent à cette alliance ? Il en advint ce qu'on pouvait prévoir. A l'Ecole polytechnique, ses camarades appelaient Comte, nous ne savons pourquoi, *Sganarelle* (1). Surnom prophétique. Littré a voulu innocenter par une défense formelle et par des réticences la femme à qui son mari reprochait naïvement sa « nature révolutionnaire » et son manque d'altruisme. Mais trop de révélations infirment les dires de l'apologiste ou les complètent. C'en est assez sur ce point délicat. La suite montrera surabondamment qu'un de ses biographes a justement qualifié le mariage de Comte, « triste mariage » (2).

En 1826, il fit paraître des *Considérations sur le pouvoir spirituel,* insistant de nouveau sur son avènement nécessaire et définissant le rôle qui lui incomberait. Il promettait, en terminant, de décrire l'organisation de ce pouvoir, qu'il voulait, nous l'avons vu, confier aux savants. Mais il crut devoir d'abord assurer à sa sociologie la base d'une doctrine très ferme, et il entreprit de la formuler dans son *Cours de philosophie positive.*

Il donna rendez-vous à quelques personnes dans son petit appartement du faubourg Montmartre, transformé en salle de conférences. Les assistants étaient choisis. Qu'on en juge par ces noms : Humboldt le cosmologiste, Poinsot le mathématicien, Blainville le physiologiste, Joseph Fourier, Broussais, Gustave d'Eichtal... Lamennais, absent de Paris, s'était excusé. Le cours, si brillamment inauguré, fut par malheur interrompu après trois séances. Quand les auditeurs se présentèrent pour

(1) C'est Joseph Bertrand qui nous l'apprend, dans l'article cité, auquel nous avons fait quelques emprunts.
(2) Le Dr Robinet.

la quatrième leçon (1), ils trouvèrent porte close. Comte, subitement devenu fou furieux, était interné chez le Dr Esquirol.

Les causes de cet accès sont diversement appréciées par Robinet et Littré. S'ils s'accordent à reconnaître que la contention d'esprit y contribua, l'un accuse encore et surtout les peines domestiques, niées par l'autre. Que l'excès de labeur dût y être pour beaucoup, on n'en doutera point, si l'on sait la manière de composer habituelle à Comte. Avant de prendre la plume, il se faisait un devoir de tout arrêter de son sujet, et presque d'en tout formuler mentalement (2). C'est ainsi qu'il conçut le plan général de son *Cours* dans une méditation continue de quatre-vingts heures. Cet effort donné, il écrivit tout d'une haleine, sans avoir besoin de faire ensuite une seule correction. Et pour ne point faiblir à ce surmenage de préparation et d'exécution, il se surexcitait par du café très fort. Ne peut-il suffire d'un pareil régime pour rompre l'équilibre cérébral le mieux établi ? Les inquiétudes conjugales qui troublèrent la vie du philosophe doivent néanmoins entrer en ligne de compte.

Peu avant la crise fatale, une circonstance éveillait ses soupçons sur la conduite de sa femme. Hors de lui, il courait sur-le-champ trouver Lamennais, chez qui il rencontrait le futur évêque de Perpignan, Gerbet ; il se jetait à leurs genoux, et, « sous le sceau du secret de la confession », ainsi qu'il l'a raconté, il leur confiait en sanglotant la cause de son chagrin (3). Il s'enfuit bientôt après de chez lui à Montmorency, où sa femme alla le rejoindre, et l'on sait comment sa folie se déclara dans une promenade au bord du lac d'Enghien. Mais si Mme Comte

(1) La première avait eu lieu le 2 avril 1826.

(2) V. P. Gruber, *loc. cit.* Amplement cité par le docteur Cabanès, dans son étude sur *la Folie d'Auguste Comte* (*Chronique medicale* du 15 janvier 1897), il donne sur cet accident quelques détails pleins d'intérêt. Nous y renvoyons, les dimensions de cet opuscule nous interdisant des développements trop copieux.

(3) P. Gruber, *loc. cit.* V. aussi la *Revue occidentale* de mai 1889.

fut responsable, en quelque mesure, de la maladie de son mari, elle le soigna avec dévouement. Car il sortit de chez Esquirol non guéri. Il n'avait pas tout à fait recouvré la santé lorsqu'il consentit à consacrer religieusement son mariage. Il répondit, en effet, aux paroles du prêtre par des protestations extravagantes, et, à peu de temps de là, il se jeta dans la Seine. Un garde royal le retira. Résulta-t-il de ce coup de désespoir, comme le pense le docteur Cabanès, un « ébranlement sauveur » ? Sa guérison sembla dater de ce jour.

Il montra de suite qu'elle était complète en arrêtant de sang-froid sa pensée sur le souvenir de son égarement de la veille, en analysant, avec une ferme précision, comme celle d'autrui, sa mentalité d'alors et en utilisant les lumières personnelles que cette triste expérience venait de lui procurer — c'est lui qui parle — pour traiter philosophiquement de l'aliénation. Il reprit la plume pour écrire l'*Examen du traité de Broussais sur l'irritation et la folie*. C'était en août 1828.

Le 4 janvier 1829, il rouvrait son cours dans son nouvel appartement, rue Saint-Jacques, et une assistance d'élite s'y retrouvait. Un public nombreux venait l'entendre répéter son enseignement à l'Athénée royal, vers la fin de la même année.

Quelque isolé qu'il se tînt de la politique pratique, la Révolution de 1830 ne fut pas sans une petite répercussion dans sa vie, puisque son refus de servir dans la garde nationale lui valut trois jours de prison. Nullement tenté de prendre le fusil pour renverser la monarchie de juillet, il ne voulait pas davantage, républicain qu'il était, porter les armes avec serment de la défendre (1). Il devait encore s'affirmer républicain en 1835, en défendant devant

(1) Il ne fut cependant pas sans solliciter du nouveau régime quelque bienveillance, puisque, en 1832, il priait Guizot, alors ministre de l'Instruction publique, de fonder pour lui, au collège de France, une chaire d'histoire générale des sciences physiques et mathématiques. V. dans Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, T. III, p. 126 et 127, le récit de cette démarche et un intéressant portrait moral de Comte.

les tribunaux Armand Marrast, rédacteur de la *Tribune,* lors du procès fameux, suite des émeutes de Lyon et de Paris. Mais laissons cet ordre de choses.

Comte publia, en 1830, le premier volume de son *Cours de philosophie positive.* Ce grand ouvrage mit douze ans à paraître. Ce fut, dans la vie du philosophe, la période heureuse, si ce mot est de mise. Du moins, son travail acharné était-il récompensé par une certaine aisance matérielle. Nommé, en 1832, répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique, en 1837 examinateur d'admission, il donnait, d'autre part, des leçons de mathématiques dont le produit portait à une dizaine de mille francs ses émoluments annuels. Un Anglais, qui fut, en ce temps-là, de ses élèves, a tracé de sa personne physique un croquis amusant, où il revit avec ses façons et ses tics familiers. Nous voyons un petit homme toujours frais rasé, scrupuleusement « net et propre », à toute heure en habit et cravate blanche, invariable dans ses moindres gestes, soigneux, méthodique et ponctuel (1).

Dans le *Cours de philosophie positive,* dont nous préciserons plus tard la portée, il montrait la tendance coordinatrice, nous dirions volontiers *constituante*, qui caractérise son esprit, organisant, hiérarchisant nos connaissances, unifiées par un « pont jeté », selon le mot de M. Émile Faguet, entre les sciences physiques et les sciences morales ; il se révélait penseur puissant autant que systématique. L'œuvre fit sensation. Des adhésions flatteuses vinrent encourager l'auteur.

Pourquoi avait-il déclaré une sorte de guerre aux « corps savants » ? A maintes reprises, il s'était attaqué à l'Académie des sciences. Sa vocation d'organisateur lui en faisait, pensait-il, un devoir. Il tenait pour « rétrograde » cette compagnie, parce que, amie des spécialités, confinée dans les détails, les vues d'ensemble lui échappaient, ou plutôt elle en ignorait l'ambition. Comment donc atten-

(1) Ce portrait est cité par Robinet, *Notice* p. 513.

dre d'elle le moindre concours pour l'œuvre d'unification qu'il estimait essentielle ? Le cinquième tome du *Cours* maltraite, çà et là, les « mathématiciens ». La « préface personnelle » du sixième, où le conseil d'administration de l'Ecole polytechnique n'est pas ménagé, prend à partie Arago, dont l'influence à cette même école est qualifiée « désastreuse ». Mais on sait quelles rancunes, « personnelles », en effet, ont inspiré ce morceau de polémique déplacé en tête d'un volume de philosophie (1).

La perte de ses fonctions de répétiteur à l'Ecole polytechnique et d'examinateur d'admission fut-elle infligée à Comte comme châtiment de ses sorties audacieuses contre des hommes éminents et un corps puissant ? On a voulu voir dans ces disgrâces — qui se produisirent, notons-le, à huit ans d'intervalle, l'une en 1844, l'autre en 1852, — des coups de basse vengeance. Annonçant la première à Stuart Mill, Comte lui-même fait allusion à des « inimitiés personnelles », en même temps qu'il dénonce les « haines » des « géomètres », dont sa philosophie « menace dangereusement l'irrationnelle suprématie scientifique ». Il ajoute, non sans exaltation : « Si le temps des bûchers et des empoisonnements, ou seulement celui de la guillotine, pouvait revenir, ils oseraient tout contre moi » (2). Qu'un certain ressentiment ne fût pas étranger aux rigueurs qui l'atteignirent, c'est possible et vraisemblable. Joseph Bertrand nous paraît toutefois, dans ses *Souvenirs* sans bienveillance, mais croyons-nous, sans injustice, avoir montré que les raisons ne manquaient pas pour légitimer la double révocation qui attrista les dernières années du philosophe.

(1) Comte en voulait à Arago depuis que, sur l'avis de ce savant, le géomètre Sturm lui avait été préféré pour la chaire d'analyse à l'Ecole polytechnique. L'histoire de la candidature de Comte à cette chaire et de son échec est racontée en détail par Joseph Bertrand dans son incisif article. Sur la préface du tome VI du *Cours*, et le procès dont elle fut l'occasion, voir le P. Gruber, ouvrage cité, p. 191 et 196.

(2) *Lettres inédites de John-Stuart Mill à Auguste Comte*, Lettres du 22 juillet 1844.

Nous venons de nommer Stuart Mill. Vers la fin de 1841, il écrivait à Comte, en quelque sorte d'enthousiasme, pour lui déclarer les « grandes obligations intellectuelles » qu'il se sentait envers lui. Une correspondance s'engagea entre eux, qui dura six ans et demi. Deux questions y revenaient souvent : celle de la condition des femmes et celle de la réorganisation sociale ou, plus exactement, de la *politique* selon le positivisme. Or, il se trouvait que, sur ces deux points, ils étaient en désaccord. Auguste Comte, disciple de Cabanis, tenait, en effet, la femme pour condamnée sans appel à l'infériorité de par la toute-puissance de la nature. Mill croyait, avec Helvétius, la vertu de l'éducation capable de corriger, les institutions sociales aidant, une inégalité native. Sur l'autre article, le dissentiment ne s'accusait pas avec moins de netteté. Tandis que le penseur anglais visait à la constitution d'un régime libéral, Auguste Comte tendait à une organisation qui effrayait Mill, comme celle « du plus redoutable despotisme ». Ils discutèrent ; leurs divergences s'en aggravèrent. Comte avait cru plus complète qu'elle ne l'était l'adhésion de cet étranger qui était venu à lui avec des mots d'admiration, mais non pourtant sans réserver son indépendance de jugement sur quelques points — « d'ordre secondaire », avait tout d'abord déclaré Mill, par courtoisie. Ils découvrirent que « leurs sentiments les plus forts » y étaient intéressés (1), et ils en vinrent à se lasser d'une correspondance qui n'était que controverse.

Autre chose, à la vérité, que des dissentiments théoriques avait refroidi leurs relations. Lorsque, en 1844, Auguste Comte avait perdu ses appointements d'examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique, il était tombé dans une gêne dont il avait fait la confidence au philosophe anglais. Une généreuse offre éventuelle de celui-ci avait pu l'y enhardir. Persuadé, d'ailleurs, que son système allait

(1) J. S. Mill., *Mes mémoires*.

sauver le monde, il considérait l'humanité tout entière comme tenue envers lui d'une dette alimentaire, et cette obligation lui semblait peser particulièrement sur l'élite capable de mesurer la portée de son œuvre. Bref, il appela Mill à son aide. Mill cotisa trois de ses amis, Grote, Molesworth et Raikes Currie, pour envoyer à Comte les 6.000 francs dont ses ressources annuelles venaient d'être diminuées. Il se déclara fort touché de cette « noble intervention ». Sa gratitude était d'autant plus vive qu'il croyait le « subside anglais » perpétuel. Or, au bout de l'année, Mill dut lui expliquer son erreur. Comte, invoquant la « haute magistrature sociale inhérente à son caractère philosophique », le prit du ton dont on réclame son dû et se vengea des souscripteurs récalcitrants en dénonçant, aux premières pages du t. IV de son *Système de politique positive*, les « adhérents *trop abstraits* » qu'il comptait outre-Manche.

Privé de la contribution anglaise, force lui fut de se retourner vers ses fidèles de France. Deux années durant, ils subvinrent à ses besoins, mais, ne pouvant compter sur la régularité de ces collectes, il lança un *Appel au public occidental*, sorte de mise en demeure de ne point laisser périr de faim le « principal organe du positivisme ». Le « public occidental » fit la sourde oreille. Alors, à la prière du maître, Littré, un de ses fervents, organisa une souscription périodique qui suffit à le faire vivre.

C'était en 1848. Trois ans après, finissait son intimité avec ce disciple cher. Pourquoi ? Littré se refusa-t-il à subir ses façons autoritaires de grand pontife ? L'occasion précise de leur brouille fut-elle le coup d'Etat de décembre, apprécié par eux diversement ? On pourrait le croire d'après une lettre d'Auguste Comte à Richard Congrève (1). Le P. Gruber indique une autre cause à cette rupture.

Comte, séparé depuis une dizaine d'années de son « indigne épouse », se faisait un devoir de lui servir

(1) Citée p. 121, dans *Auguste Comte conservateur*.

une pension, fidèle à son principe que « le mari doit nourrir la femme ». Or, en 1852, comme il tardait un peu à tenir cet engagement, Littré osa lui recommander l'économie, et — à vrai dire, avec l'arrière-pensée d'améliorer son hygiène morale en l'arrachant à un isolement « mystique » — lui conseiller de grossir son revenu en donnant quelques leçons de mathématiques. Là-dessus, Comte, blessé, lui ôta la direction du *Subside* (1).

Ses embarras financiers n'avaient point arrêté sa production. Son *Cours* paru, il avait composé un *Traité de géométrie analytique* (1843), puis un *Traité philosophique d'astronomie populaire,* avec, en matière de préface, un *Discours sur l'esprit positif* (1844).

Nous venons d'écrire entre guillemets un mot qui demande explication. Quelle trace de « mysticisme » avait-on pu apercevoir dans la vie de Comte? Aucune — jusqu'à son entrée en relation avec Clotilde de Vaux, en avril 1845.

Cette jeune femme était mariée avec un homme que séparait d'elle une condamnation à une peine infamante et perpétuelle. Elle avait trente ans ; Comte en avait quarante-sept. Il naquit entre eux un amour demeuré, dit-on, platonique.

Cette liaison dura peu. Le 5 avril 1846, Clotilde de Vaux mourait. On a comparé la douleur de son ami à celle de d'Alembert quand il perdit Mlle de Lespinasse. Mais le désespoir de Comte prit un ton singulier d'exaltation pseudo-religieuse. Du vivant même de celle qu'il nommait sa « noble et tendre patronne », il avait fait un autel du siège où elle s'asseyait quand elle venait le voir. Et, une fois disparue « Béatrice », ce fauteuil rouge, engainé d'une housse verte, devint une relique vénérée en des rites que le *Testament* détaille. On composerait de vraies litanies en mettant bout à bout les noms que l'amoureuse invention de Comte prodiguait à sa « Sainte Clotilde ». Il proclamait que, sans cette « immuable

(1) Voir la *Notice* de Robinet, p. 355.

compagne », le couronnement nécessaire eût manqué à sa philosophie. C'était elle qui, par une « angélique inspiration », avait épuré, élargi sa pensée (1), lui suggérant une vision du monde irradiée d'amour. Sans elle, il n'aurait su « développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit, devenue indispensable à l'ensemble de sa mission ». Par elle il avait senti la vertu de l'altruisme, loi suprême, dominatrice de la science même et de l'art. L'altruisme ne se développe-t-il pas surtout par le culte de la femme ? C'est devant elle seule désormais que « fléchira le genou de l'homme » (2). Ce culte à la fois privé et public « sera le premier degré du culte fondamental de l'humanité ».

Il n'est pas douteux que, sans l'influence de cette « mère de sa seconde vie », la deuxième partie de l'œuvre de Comte n'eût pas eu, au même degré, le caractère moral et esthétique qui la distingue sensiblement de la première. N'oublions pas toutefois qu'avant ce qu'on pourrait appeler le règne de Clotilde, il avait reconnu les droits du cœur. A défaut du *Cours* même, telle lettre à Mme Austin, du 4 avril 1844 : « Je sais pleurer aussi, croyez-le bien... (3) » en témoignerait. Mais l'influence de la femme aimée élargit certainement dans sa philosophie la place du sentiment. Et s'il est vrai que les entretiens de Saint-Simon avaient pu semer dans son cerveau une première idée de la religion de l'Humanité, du moins Béatrice réveilla-t-elle le germe endormi, et influença-t-elle la forme même de cette religion, où l'Humanité est adorée sous ses traits.

Deux ans après la mort de Mme de Vaux, le *Discours sur l'ensemble du Positivisme* condensait l'esprit du comtisme dans cette formule : « L'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but. » Le *Système de politique positive* suivit de près

(1) *Système de politique positive. Dédicace.*
(2) *Discours sur l'ensemble du positivisme*, p. 89.
(3) Citée par M. A. Bayet, dans l'article déjà indiqué, de la *Revue Bleue*, 31 mai 1902.

(de 1851 à 1854). Ce livre, qu'Auguste Comte regardait comme son ouvrage capital, et le *Catéchisme positiviste,* paru entre le deuxième et le troisième volume du *Système,* organisent le sacerdoce, définissent les sacrements, fixent les rites du culte nouveau. La pensée s'y trahit de calquer les institutions du catholicisme, qu'Auguste Comte admirait depuis longtemps pour l'unité puissante de son organisme (1).

Mentionnons seulement l'*Appel aux Conservateurs* paru en 1855.

De la *Synthèse subjective,* qui devait comprendre trois parties, Comte n'eut que le temps de terminer la première. Elle traite de la logique, laquelle, bien que ramenée à la mathématique, doit être « religieuse », c'est-à-dire subordonnée à la sympathie. Cette première partie achevée, Comte esquissa seulement le plan de la seconde. Mais, depuis longtemps déjà, il avait dit : « Maintenant, je puis mourir ; l'essentiel est fait (2). »

Il avait, en effet, édifié son œuvre, mis le pyramidion au sommet de la pyramide. Le pyramidion, c'était lui-même, grand prêtre de l'Humanité, sorte de pape, imitant celui du Vatican.

Il succomba, le 5 septembre 1857, à un cancer de l'estomac, si nous en croyons Littré, que contredit Robinet. D'après ce dernier, « une attaque aussi inattendue qu'imméritée » vint, par une violente commotion morale, « porter le dernier coup » à l'organisme déjà fatigué du philosophe (3).

Comte avait réglé par son *Testament* le détail de ses funérailles et de sa sépulture.

Il avait fixé le trajet que le convoi suivrait pour le conduire au Père-Lachaise. On s'arrêterait à l'église Saint-Paul, où il avait tenu sur les fonts baptismaux un neveu de Clotilde, contractant ainsi

(1) V. Le *Cours de philosophie positive,* t. V.
(2) Il l'avait dit, une fois paru le *Discours sur l'ensemble du positivisme.*
(3) On conjecture qu'il s'agit d'une visite de Littré, venu pour un règlement d'intérêt, concernant Mme Comte, en vue de la mort prévue de son mari.

avec elle le « mariage spirituel ». Tout au moins, on inclinerait en passant la « bannière de la religion universelle ». Ce qui fut fait.

CHAPITRE II

Sa Doctrine.

SUR LE MOT POSITIF. — DÉFINITION DU POSITIVISME

Ces expressions *positivisme, philosophie positive,* « symboles d'un mode de penser reconnu », où Stuart Mill voyait « la propriété générale du siècle », désignent spécialement, et à bon droit, la doctrine d'Auguste Comte. Si, en effet, pour sa conception du savoir humain, Comte eut des précurseurs, Mill lui-même ne nie point qu'il n'ait « le premier tenté d'en faire la systématisation complète et de l'étendre scientifiquement à tous les objets de la connaissance », de sorte qu'il l'a « rendue sienne », et que *positivisme* a pour synonyme *comtisme*.

Positivisme, arrêtons-nous un instant au mot, avant d'aborder la chose.

M. Faguet observe qu'au commencement, dans la pensée des premiers positivistes, ce terme signifia « le contraire de négatif, comme le veut la bonne langue traditionnelle, » et il note que Comte lui-même l'entend toujours ainsi dans le *Producteur* de 1825. Oserons-nous faire remarquer à l'auteur de *Politiques et Moralistes* qu'avant 1825 le maître en usa et, nous semble-t-il, dans l'acception *réaliste,* courante aujourd'hui. Comparant, en 1818, le régime politique des Etats-Unis à celui qui régnait en France, il avouait, encore qu'il fût « très flatteur de vivre dans un pays plus libre que notre vieille Europe », préférer vivre à Paris qu'à Washington, parce que, écrivait-il, « si, à Paris on a beaucoup moins de liberté politique qu'à Washington, on jouit, en revanche, de beaucoup plus de liberté civile, c'est-à-dire de la liberté de se conduire et de vivre comme on l'entend ». Or, ajoutait-il, « cette liberté

bourgeoise, qui porte sur des actes de la vie beaucoup plus fréquents, me semble plus *positive,* plus *usuelle* et par conséquent plus précieuse (1)... » C'est nous qui soulignons pour appeler l'attention sur les équivalents donnés par Comte au vocable dont, un jour, il qualifiera sa philosophie. *Pratique* résumerait bien ce qu'il y veut enfermer de signification. Il le prend, on le voit, autrement qu'en 1825, dans le *Producteur,* mais non, il est vrai, comme il fera quand il voudra caractériser sa méthode de penser, dont nous croyons condenser assez bien l'esprit dans cette formule : « Ne croire qu'aux faits et à la constance vérifiée de leurs relations. »

Il s'en trouve un bref et substantiel développement dans une demi-page de Mill : « Nous ne connaissons rien que des phénomènes ; et la connaissance que nous avons des phénomènes est relative, et non pas absolue. Nous ne connaissons ni l'essence ni le mode réel de production d'aucun fait : nous ne connaissons que les rapports de succession ou de similitude des faits les uns avec les autres. Ces rapports sont constants, c'est-à-dire toujours les mêmes dans les mêmes circonstances. Les ressemblances constantes qui lient les phénomènes entre eux, et les successions constantes qui les unissent ensemble à titre d'antécédents et conséquents, sont ce qu'on appelle leurs lois. Les lois des phénomènes sont tout ce que nous savons d'eux. Leur nature essentielle et leurs causes ultimes, soit efficientes, soit finales, nous sont inconnues et restent, pour nous, impénétrables. » Donc, impossibilité déclarée « d'obtenir — c'est l'expression de Comte — des notions absolues », limitation de nos recherches aux phénomènes et à leurs relations, voilà, en ses propositions fondamentales, le positivisme.

L'objet possible de notre science étant ainsi réduit, vaine est la recherche de ce qu'on désigne par le mot d'*absolu* et, plus largement, de ce que les kantiens comprennent sous le nom de *noumènes*. Par là

(1) Lettre à Valat, 17 avril 1818.

sont condamnées la théologie et la métaphysique. Elles ont régné, celle-ci après celle-là ; mais leur temps est fini. Elles se sont succédé, non pas fortuitement, mais en vertu d'une loi qu'Auguste Comte se flatte d'avoir découverte. Le développement intellectuel de l'humanité, comme celui de l'individu, se fait suivant un processus nécessaire. De même que « chacun de nous a été théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa maturité », ainsi le genre humain a passé par l'état théologique et l'état métaphysique, pour aboutir à l'état positif.

L'âge théologique est celui où l'homme, se projetant en quelque sorte lui-même à travers le monde, interprète toutes choses comme les œuvres de volontés semblables à la sienne, bien que supérieures en puissance. L'âge métaphysique ressemble quelque peu au précédent. S'il ne voit pas derrière les phénomènes des agents concrets, il y voit des puissances ou vertus abstraites, auxquelles il donne corps. On parle de *causalité,* de *finalité*... et, dupe de la terminologie qu'il invente, l'esprit attribue de la réalité à ses propres fictions. Vient enfin l'âge positif, fatal aux « entités métaphysiques », non moins qu'aux dieux. Telle est la loi du développement humain; dite « loi sociologique », dite encore, et plus souvent, « loi des trois états ».

L'âge positif, c'est l'âge présent. Donc, l'homme est désormais, comme on l'a dit, *citramétaphysicien,* à plus forte raison *citrathéologien.* « La philosophie des choses chimériques est irrévocablement remplacée par celle des lois réelles (1). » Comte proclame maintes fois le caractère provisoire et la définitive déchéance des religions. Même lorsque déclarera son admiration pour l'Eglise romaine, il continuera d'affirmer l' « insuffisance » du dogme. Mais peut-être montre-t-il contre la métaphysique plus d'acharnement que contre la théologie, et parfois il en laisse paraître une horreur comique.

(1) Aug. Comte. Lettre à Alfred Sabatier, citée dans *Auguste Comte conservateur.*

Il la guette, la subodore, la pourchasse, comme certains docteurs vétilleux, l'hérésie. Pour en abolir même le souvenir, il voudrait expurger le vocabulaire. Les traces qu'elle a laissées dans la langue le « contrarient à chaque instant ». Il recourrait au néologisme, si ce n'était « une des plus grandes difficultés qu'il y ait au monde que celle de créer une expression neuve qui soit véritablement bonne et qui remplisse toutes les conditions voulues (1) ». Renonçant à effacer les trop nombreux vestiges de métaphysique dans le langage commun, il entreprend d'en épurer au moins l'idiome scientifique. Il s'offense, par exemple, de ce que les chimistes parlent d'*affinité*. Ce mot ne trahit-il pas une foi à quelque mystérieuse force ou vertu infuse dans les corps et les incitant à se combiner ? Autant vaudrait redire que la nature a horreur du vide. Mill, qui pourtant s'accorde avec Auguste Comte pour reprocher aux savants de faire appel aux expédients « scolastiques », — comme lorsque, en biologie, ils parlent de force plastique, de principe vital, — le raille presque de sa propension à dénoncer en trop d'endroits une métaphysique plus ou moins latente. N'en est-il pas venu à répudier en bloc — réserve faite cependant des spéculations d'Adam Smith — l'économie politique, « comme constituant une simple branche de la métaphysique (2) » ? Mais laissons ces outrances.

Métaphysique et théologie sont, nous l'avons vu, proscrites. Désormais, pour expliquer le monde, on ne recourt ni à l'invention d'êtres surnaturels plus ou moins capricieux, ni à la conception d'entités abstraites, imprécises copies de ces agents mystérieux. Mais aussi ne prétend-on plus expliquer, au sens de pénétrer, les essences et les causes.

On déclare puérile l'ambition de dépasser les phéno-

(1) Lettre à Valat, 25 décembre 1824. — Il se plaint en même temps des traces de « théologie » trop fréquentes dans le dictionnaire.

(2) Stuart Mill. *Auguste Comte et le Positivisme*, p. 80. — V. aussi p. 50, 51, 73, 74.

mènes. On les observe, on les provoque parfois pour en mieux noter les conditions, et, lorsqu'on a constaté certains rapports invariables qui se nomment des lois, on estime ne point pouvoir aller au delà.

CHAPITRE III

A QUOI LE POSITIVISME RÉDUIT LA PHILOSOPHIE

Que sera donc, dans cet âge positif ou scientifique, la philosophie ?

Sans métaphysique, la voilà déjà bien réduite. Or, il faut l'écourter encore de la psychologie. Comte, en effet, nie la possibilité même de l'étude des faits mentaux par introspection (1). Il y voit un empêchement « anatomique », au moins en ce qui concerne les opérations intellectuelles. A la rigueur, il concevrait l'homme observant le jeu de ses passions ; car les fonctions observatrices et les passions ont des organes distincts. Mais on ne saurait surveiller soi-même ses phénomènes proprement intellectuels, l'organe observé se confondant alors avec l'organe observateur. L'essayer, c'est tenter un dédoublement impraticable. Cette condamnation de la méthode introspective, Comte l'a formulée avec énergie au tome III de son *Cours*. Il l'avait prononcée bien avant, aux premiers temps de ses essais de pensée personnelle. « On ne peut pas partager son esprit en deux parties, dont l'une agit, tandis que l'autre la regarde faire... Les prétendues observations faites sur l'esprit humain considéré en lui-même et *a priori* sont de pures illusions (2). » Il allait jusqu'à railler durement ceux qui s'y livraient. Peut-être, si nous en croyons M. Lévy-Bruhl, ses vivacités contre ces praticiens d'une science tenue par lui impossible doivent-elles s'excuser par le sentiment que lui inspirait le « charlatanisme » de Cousin, ce « sophiste fameux », à qui son dédain reconnaissait

(1) C'est ce que Leibnitz appelait la *réflexion des esprits*, « un même esprit étant son propre objet immédiat ».

(2) Lettre à Valat, 21 septembre 1819.

quelques parties de l'orateur, en particulier la mimique (1). Bref, Auguste Comte a supprimé, ou à peu près, la psychologie.

« Grave méprise » que lui reproche Stuart Mill (2). C'est seulement sous le chef *Biologie,* et comme branche de la physiologie, qu'il accorde une place à la science des phénomènes mentaux. Et de quel instrument prétend-il se servir ? Mill déclare : « Nous avons presque honte de dire que c'est de la phrénologie. » Notons cependant qu'outre les conditions organiques de ces phénomènes, qui relèvent selon lui, de la physiologie organique, il se donne pour tâche d'observer les produits de l'activité mentale. Mais il rattache cette étude à la sociologie (3).

C'est également dans la sociologie qu'il fait rentrer la morale. Tous nos sentiments qualifiés « moraux » lui semblent, en effet, se ramener à l'instinct social, lequel, d'ailleurs, relève de la physiologie.

Dans la lettre que nous venons de citer, il exclut la logique, de même que la métaphysique, et, en général toute *idéologie*, comme « rêverie » et « chimère ». La logique lui semblera cependant plus tard « l'unique portion de l'ancienne philosophie susceptible de présenter encore quelque apparence d'utilité ». Mais encore ne s'agira-t-il que d'apparence. C'est un grief du logicien Mill contre lui, qu'il n'ait ni « trouvé ni cherché un critérium logique de la preuve ». Nulle place, chez Comte, pour la logique formelle, c'est-à-dire pour le mécanisme *a priori* du raisonnement. Tout le profit qui s'en pourrait tirer, on le demandera, selon lui, avec avantage aux mathématiques. Il ne fait même pas grâce à la logique

(1) Voir Lévy-Bruhl, la *Philosophie d'Auguste Comte*, p. 221. Les mots mis par nous entre guillemets sont de Comte lui-même.

(2) Stuart Mill l'accuse de sophisme, comme lui-même en avait accusé Victor Cousin, et répond à son objection contre la méthode introspective. (Voir *Auguste Comte et le positivisme*, p. 64 et suiv.)

(3) Voir H. Lévy-Bruhl, la *Philosophie d'Auguste Comte*. M. Lévy-Bruhl défend le fondateur du positivisme contre le reproche de Stuart Mill. Il est, selon lui, « inexact de dire qu'il n'y a point de psychologie chez Comte ». Les dimensions de cet opuscule nous interdisent d'entrer dans ce débat.

appliquée, à l'étude des procédés d'investigation et de preuves propres à chaque science. A son avis, l'usage seul peut les enseigner, et c'est perdre son temps que d'en chercher une notion abstraite (1). Donc, point de spéculations sur les principes directeurs de la connaissance. La pratique des méthodes employées par les savants remplace toutes les méthodologies.

La logique ôtée, la psychologie également, et la métaphysique, et la morale, que reste-t-il de la philosophie? Rien, semble-t-il, puisque nous avons vu s'opérer la suppression de tout ce qui la constituait. Elle garde encore pourtant un objet et un office : dégager les lois les plus générales où se résume, dans toutes ses branches, le haut savoir, et les recueillir, les hiérarchiser. Aussi bien Comte se donna-t-il pour tâche principale de systématiser les sciences.

CHAPITRE IV

ESPRIT UNITAIRE DE COMTE. — SA CLASSIFICATION DES SCIENCES, « ÉPINE DORSALE » DU COMTISME

Le positivisme est une discipline, a dit un vigoureux penseur (2) qui se double d'un polémiste élégant et incisif, et introduit avec verve la philosophie dans la politique. Epris de l'ordre, « condition du progrès », il remercie Auguste Comte de nous donner à admirer dans sa doctrine « le beau visage de l'unité ».

Le comtisme a prétendu organiser, unifier les connaissances humaines. Combien tôt Comte lui-même avait unifié sa propre pensée en se fixant

(1) Que si l'on veut à toute force qu'il existe une logique d'Auguste Comte, elle ne répond guère à l'idée traditionnellement exprimée par ce mot. Elle s'applique à la recherche de lois intellectuelles, telles que la loi des trois états. (Voir sur ce point les pages très nettes de M. Lévy-Bruhl, *Philosophie d'Auguste Comte*, p. 117 et suiv.)

(2) M. Charles Maurras, que nous aurons plus d'une fois occasion de citer. (Voir dans la *Minerva*, du 15 mai 1902, son étude sur Auguste Comte, et nombre de ses articles dans la *Gazette de France*.)

« irrévocablement » un large et solide plan de travaux pour toute sa vie, on en trouvera le témoignage dans ses lettres de jeunesse qu'on ne saurait trop citer (1). Plus tard, sur le point d'achever son *Cours de philosophie positive,* il donnait à Stuart Mill cette raison de son hostilité contre les « corporations savantes » : que leur « empirisme » et leur « égoïsme », confinés dans les spécialités, constituaient « l'obstacle le plus dangereux à la rénovation finale, en s'opposant aveuglément à toute généralisation quelconque ». Il généralisa donc, formulant une loi de classement encyclopédique qu'il tint pour la mieux établie de sa philosophie.

Laissons-le l'expliquer lui-même :

« Ce que nous voulons déterminer, c'est la *dépendance* réelle des diverses études scientifiques. Or, cette dépendance ne peut résulter que de celle des phénomènes correspondants. En considérant sous ce point de vue tous les phénomènes observables, nous allons voir qu'il est possible de les classer en un petit nombre de catégories naturelles, disposées d'une telle manière que l'étude rationnelle de chaque catégorie soit fondée sur la connaissance des lois principales de la catégorie précédente, et demeure le fondement de l'étude de la suivante. Cet ordre est déterminé par le degré de généralité des phénomènes, d'où résulte leur *dépendance successive,* et en conséquence la facilité plus ou moins grande de leur étude (2). » La logique s'accorde ici avec la marche spontanée de l'esprit et aussi avec l'histoire de ses progrès. Naturellement on va du simple au composé, et, en fait, c'est suivant leur ordre de simplicité ou de généralité décroissante que les sciences entrèrent « dans l'état positif ».

Mathématique, astronomie, physique, chimie, physiologie, morale, sociologie, tel est donc l'ordre où elles se rangent. En tête, la mathématique, comme introductrice. Ne fournit-elle pas, en effet,

(1) Voir lettre à Valat, du 16 novembre 1825

(2) *Cours de philosophie positive,* I.

la clef universelle (1)? Elle explique d'abord, en même temps qu'elle la fonde, l'astronomie, aussi indépendante des autres sciences (2) que dépendante d'elle immédiatement. Serve de la mathématique, comme l'astronomie, mais ayant pour objet des phénomènes plus complexes, la physique vient de suite après. Elle explique la chimie, la chimie explique (3) la vie... Suivent les sciences morales, expliquées par la physiologie ou biologie dynamique. Remarquons — c'est essentiel — l'unification de la connaissance réalisée par le « pont jeté » entre les sciences morales et les sciences naturelles. Point de solution de continuité entre le monde et l'homme. La théologie et la métaphysique les avaient séparés par un hiatus désormais comblé. Depuis qu'il a « commencé de penser », Comte a poursuivi ce but : « élever les théories sociales au rang des sciences physiques » (4). Les « théories sociales », — y compris la morale, — il en a fait la *physique sociale,* nommée par lui plus tard *sociologie,* branche de la « physique organique » ou physiologie au sens large du mot (5). Il tient pour son triomphe d'avoir achevé la hiérarchisation du savoir en amenant à l'état positif cette science *finale ;* c'est ainsi qu'il nomme la sociologie.

Telle est cette classification fameuse que Stuart

(1) Comte y voit, « pour l'individu comme pour l'espèce, la source primitive de toute positivité ». (Cours VI.)

(2) Comte voit toutes les autres sciences en quelque mesure subordonnées à l'astronomie. Il n'est pas jusqu'aux phénomènes sociaux qui n'en relèvent, puisqu'ils ne peuvent être pleinement compris abstraction faite de la position de la terre dans le système solaire.

(3) Nous verrons que le mot « explique » n'est pas tout à fait exact aux yeux de Comte, le supérieur ne pouvant s'expliquer par l'inférieur. (Il estime, en effet, que nous montons en allant du simple au complexe.) Pour parler juste, il faudrait dire que l'intelligence d'une science suppose connus les phénomènes qui font l'objet de celle qui la précède dans la classification positiviste.

(4) Lettre au *Globe,* 13 janvier 1832.

(5) Pour être tout à fait exact, il faut noter qu'Auguste Comte ne fait pas de la sociologie une simple dépendance de la physiologie. Il y reconnaît une science qui a sa méthode propre, laquelle est la méthode historique. Mais il la voit régie par les lois biologiques.

Mill appelait « l'épine dorsale » du comtisme. Plus que nulle part ailleurs s'y affirment l'esprit ordonnateur du philosophe et ce que Stuart Mill encore nommait son désir désordonné d'unité. Mill avait, à vrai dire, en vue d'autres « systématisations » plus récentes du maître positiviste, lorsqu'il lui reprochait cette passion.

CHAPITRE V

AUGUSTE COMTE THÉORICIEN DE SOCIOLOGIE. — SA CONCEPTION D'UN POUVOIR SPIRITUEL NÉCESSAIRE. — IL ADMIRE LE CATHOLICISME ET CONDAMNE LE PROTESTANTISME.

Nous avons vu l'importance qu'Auguste Comte attachait à la sociologie, science supérieure, « dont la biologie elle-même n'est que le dernier préambule ». Son but premier était de réaliser ce qu'il appelait la « positivité sociologique ». Entendons bien sa pensée. Il ne se proposait pas de changer d'abord les institutions politiques. Ce fut même, nous l'avons indiqué, l'un des points sur lesquels porta son dissentiment avec Saint-Simon, celui-ci voulant commencer par la « réorganisation temporelle », tandis qu'il estimait, lui, « niaiserie fort oiseuse » toute tentative de ce genre avant la « réorganisation spirituelle de la société ». Au surplus, il se déclarait théoricien (non au sens de rêveur, il prenait soin de le dire), nullement praticien, non pas « même praticien consultant ». — Nous le surprendrons en flagrant délit de « consultation », et même de « pratique ». Ecoutons auparavant de sa bouche la formule de son œuvre, telle qu'il la conçut dès sa jeunesse. — Il ambitionnait « par-dessus tout » de « fonder une science politique », dont l'application se ferait sans doute ensuite, comme se fait celle de la chimie aux arts. Mais il ne prévoyait pas qu'il y pût lui-même procéder ou présider : « Je ne dis pas tout à fait, écrivait-il : *mon royaume n'est pas de ce monde,* mais l'équivalent, accommodé à notre époque. »

Or, l'état de pensée de ses contemporains lui paraissait pouvoir se définir : *anarchie morale*. Il déplorait même dans ce désordre « le grand fléau caractéristique » du siècle. Et, l'imputant aux théories métaphysiques, « subversives de toute sociabilité », il se mit en devoir de le combattre.

Le premier besoin de son temps lui parut être l'avènement d'un pouvoir spirituel. On ne peut, disait-il, « régler l'ensemble des forces humaines qu'en érigeant au-dessus des diverses autorités pratiques une même influence théorique, destinée à subordonner les activités partielles à la providence générale ». Cette conviction, il l'exprimait déjà en 1824 et 1825 dans sa correspondance intime, invoquant Joseph de Maistre, et aussi Lamennais, que plus tard il devait regretter de voir transformé en « un déplorable auxiliaire des doctrines anarchiques ». Il constatait l'insuffisance des moyens matériels pour gouverner le monde ; il prédisait la dissolution prochaine de l' « association », si une « force morale », une « puissance d'opinion » n'intervenait. Il ajoutait que le but de ses travaux était de « rétablir dans la société quelque chose de spirituel ».

Ce quelque chose de spirituel, il le concevait personnifié ; en cela d'accord avec Joseph de Maistre, qui a dit : « Toute souveraineté qui n'est pas visible n'existe pas. C'est un être de raison. » C'était donc d'une magistrature morale, incarnée dans un magistrat, qu'il rêvait l'institution. Et il la voulait obéie : « La soumission est la base du perfectionnement. » Obéie, parce que organe certain de vérité. Interprète d'une doctrine toute scientifique, pourrait-elle, en effet, tromper ou se tromper ? Aussi, les « dignes positivistes devraient-ils donner l'exemple continu d'une subordination religieuse envers leur chef spirituel ». Mais voici une formule plus nette de leur devoir : tout ce que conseille et ordonne le catholicisme sur la soumission de la raison à la foi leur serait un « programme à réaliser » (1).

(1) Lettre à Henry Dix Hutton, insérée dans *Auguste Comte conservateur*, p. 253.

Avant que nous eussions nommé le catholicisme, on avait pu reconnaître, adapté à un système d'esprit bien différent, son principe d'autorité. Huxley a défini le positivisme, tel qu'Auguste Comte l'affirma dans la seconde partie de sa vie : « un catholicisme avec le christianisme en moins. » Pour l'organisme extérieur, sans parler du point de vue cultuel, nous aurons à signaler plus d'une ressemblance entre la religion positiviste et la religion romaine, et Comte ne dissimulait point ses emprunts à l'esprit même de cette dernière. Il avouait sans ambages ce qu'il y trouvait d'excellent, et il exagérait à peine lorsqu'il se flattait de lui avoir rendu « une plus complète justice qu'aucun de ses défenseurs, sans excepter l'éminent de Maistre ». Pénétré comme il l'était de la nécessité d'une discipline morale, il devait admirer la forte constitution du corps qui a sa tête au Vatican. Ennemi de la dispersion et de la confusion, il ne pouvait éviter de sentir la « relation d'essence (1) » qui rattache l'idée de l'ordre et celle de l'unité. Unitaire passionné, on ne peut s'étonner qu'il reconnût imposant l'aspect d'une société où tout est fort, dit Bossuet, « parce que tout y est uni », et dont l'assemblage est tel que « chaque partie agit avec la force du tout ».

Aussi, cherchant à « utiliser » les « dispositions organiques » des diverses confessions, — son désir de « réunir les esprits » l'amène, en effet, à l'idée d'une « ligue religieuse », — il déclare pour le catholicisme une prédilection.

Il le préfère surtout au protestantisme, car il ne déteste rien tant que le principe du libre examen. Bossuet n'a pas plus énergiquement que lui condamné le *sens propre*.

L'aptitude à la soumission, même à la « vénération,... seule base de la vraie discipline », est indispensable à ses disciples. Il tient qu'en attribuant à tout croyant l'infaillibilité retirée à l'Eglise, la Réforme a « stimulé l'orgueil jusqu'au degré voi-

(1) Le mot est de Joseph de Maistre.

sin de la folie ». Par le libre examen, « l'individu, directement insurgé contre l'espèce », entend ne relever que de soi-même pour « la décision des questions quelconques, surtout *envers* les plus importantes et les plus difficiles » (1). On connaît l'anathème jeté à Littré, « nature incurablement protestante ». Bref, Auguste Comte veut « combiner les catholiques avec les positivistes contre les négativistes quelconques » (2), et il exclut de cet accord, le protestantisme « comme incapable d'aucun résultat ».

Il loue dans la religion romaine autre chose que l'énergie du principe d'autorité. Nous l'avons vu souhaiter et préparer l'avènement d'un pouvoir spirituel. Il conçoit ce pouvoir distinct du temporel. Or, cette distinction nécessaire a existé, au moins à l'état d'ébauche, dans l'Europe du moyen âge.

La « séparation catholique des deux puissances » ravit d'admiration le théoricien de politique positive ; il y découvre « le chef-d'œuvre social de la sagesse humaine ». Il regrette seulement que l'époque féodale en ait fait un essai « trop prématuré pour comporter un succès irrévocable, soit d'après la nature théologique des principes dirigeants, soit par le caractère militaire de l'existence ».

Il le restaurera, lui, en des temps plus favorables, dégagé de théologie. Mais du même coup, il deviendra, quoi qu'il en ait dit, *praticien ;* car de la « magistrature morale » qu'il va instituer, il s'intronisera le titulaire. « Organe systématique du Grand Etre », il s'intitulera de ce nom, dont l'équivalent est Grand Prêtre de l'Humanité.

(1) *Système de politique positive*, III.

(2) Lettre à John Mitcalf, insérée dans *Auguste Comte conservateur*.

CHAPITRE VI

RELIGION INSTITUÉE PAR AUGUSTE COMTE. — TRINITÉ POSITIVE. — CULTE PERSONNEL, DOMESTIQUE, PUBLIC. — CLERGÉ. — COMTE GRAND PRÊTRE DE L'HUMANITÉ.

Détaillerons-nous les dogmes et les rites de la religion qu'il fonda? Il y faudrait consacrer un chapitre de cet opuscule dont les dimensions suffisent à peine à l'essentiel de notre sujet (1).

Une trinité, dite « trinité positive » ou « triumvirat religieux », et qui se compose du Grand Etre (l'Humanité), du Grand Fétiche (la Terre) et du Grand Milieu (l'Espace), voilà l'objet du culte nouveau. Ce culte est personnel, domestique, public. — Personnel, il consiste en des exercices quotidiens : commémorations, effusions, invocations... par où s'exprime « l'intime adoration du sexe affectif, d'après l'aptitude naturelle de chaque digne femme à représenter l'humanité ». Il appartient, en effet, surtout à la femme, en qui domine la sympathie, source d'union, de personnifier le Grand Etre. — Domestique, il emprunte au catholicisme ses sacrements, non, certes, sans en altérer la pensée et la forme, et, d'ailleurs, en les multipliant, depuis le baptême, dénommé « présentation », (et qui consiste, en effet, dans la présentation du nouveau-né par des parrains au prêtre chargé de le consacrer au service de l'humanité), jusqu'à l'Extrême-Onction, appelée « transformation », et qui veut signifier au mourant son passage de « l'existence objective », qu'est la vie présente, à « l'existence subjective », que sera l'incorporation au Grand Etre (2). — Pour le culte

(1) Nous renvoyons au *Système de politique positive*, au *Catéchisme positiviste* et à la *Synthèse subjective*.

(2) Cette « incorporation » ou « consécration finale » est prononcée sept ans après la mort. C'est le neuvième et dernier sacrement comtiste. Les restes sont déposés dans le bois sacré qui entoure le temple de l'Humanité, et une simple inscription, un buste ou une statue honorent, selon la qualité de sa ferveur positiviste, la mémoire du défunt. L'inhumation hors de la terre saint — si le mot est de mise — équivaut à une sorte de flétrissure.

public positiviste, Comte a, sinon formulé le style du temple, du moins prescrit l'orientation de l'édifice et fixé en quelque mesure son plan. L'axe doit se diriger vers Paris, métropole de l'Humanité. Des deux côtés de la nef, s'aligneront quatorze chapelles, dont treize s'orneront des statues des grands hommes qui donnent leur nom aux treize mois de l'année positiviste. Dans la quatorzième, se dressera le groupe des femmes les plus éminentes. Le « sexe affectif » sera d'ailleurs honoré en cette statue qui, au milieu même du sanctuaire, figurera l'Humanité sous les traits d'une femme de trente ans (l'âge de Clotilde). Ajoutons que les dimensions de ce sanctuaire devront laisser place, autour de l'officiant, à un cercle de femmes d'élite (1).

Un mot seulement du clergé : aspirants, vicaires ou suppléants, prêtres.... qui se hiérarchisent sous le souverain pontificat du Grand Prêtre de l'Humanité. Ces « fonctionnaires spirituels » — ils méritent ce titre dès qu'ils ont reçu un vicariat, au plus tôt à trente-cinq ans — doivent être mariés, afin de ne point ignorer l' « influence affective » indispensable à leur ministère. Ils habitent un presbytère philosophique, proche du temple de l'Humanité. Leur grand chef réside à Paris, investi de pouvoirs absolus, y compris celui de désigner son successeur.

Cette autorité, Auguste Comte était homme à la prendre au sérieux. Littéralement, il pontifiait, et l'on eût dit qu'il prenait son modèle à Rome, adoptant jusqu'à la terminologie du Saint-Siège. Les lettres qui partaient de la rue Monsieur-le-Prince, revêtues de ses sceaux, s'appelaient des *Brefs*.....

(1) Un temple positiviste a été construit, selon ces indications, à Rio-de-Janeiro.

CHAPITRE VII

LES PRINCIPES POLITIQUES D'AUGUSTE COMTE. — OU DEVAIT LE CONDUIRE LA LOGIQUE DE SON SYSTÈME. — CONDAMNATION PRONONCÉE PAR LUI CONTRE LA DÉMOCRATIE ET LE PARLEMENTARISME. — LA « DICTATURE POSITIVE ».

Il veut l'autorité aussi forte dans le corps politique que dans la société religieuse. Nous avons noté les aspirations du polytechnicien de 1814, apologiste des Droits de l'homme. Il n'en reste plus trace chez l'auteur du *Système de politique positive*. Est-il donc monarchiste ? Non, il se déclare républicain ; il qualifie même les positivistes « seuls républicains véritables, seuls défenseurs systématiques de la république ». Et, s'il lui arrive de rendre justice à la « dictature légitimiste », pour reproduire ses termes, s'il félicite Louis XVIII d'avoir été « le meilleur des dictateurs qui jusqu'ici (1) succédèrent à Danton », il constate qu'une loi de l'histoire a « détruit à jamais la royauté française, où s'était condensée toute la rétrogradation moderne... Irrévocable abolition... réellement accomplie le 10 août 1792, après un siècle de putréfaction croissante qui l'annonçait de loin » (2). Il ne se contente pas d'enregistrer — et en quels termes ! — cette déchéance. Il se réjouit de ce que « l'émancipation théologique se trouve ainsi complétée par l'extinction de ce dernier reste du régime des castes, qui jusqu'alors concentrait chez une famille exceptionnelle la décision régulière des hautes questions sociales » (3).

Donc, il se défend d'adhérer à la monarchie. Mais peut-être, en cela, fait-il brèche à son système. Soit dit sans entrer dans la controverse des partis. Il ne s'agit que de vérifier la tenue d'une doctrine, sa correction logique.

(1) Ecrit en 1855, *Appel aux Conservateurs*.

(2) Lettre à Richard Congreve (1852), dans *Auguste Comte conservateur*.

(3) *Système de politique positive*.

La grande loi vitale de l'association politique est, aux yeux de Comte, la loi de *continuité*. Stuart Mill relève chez lui, comme « étrange », cette sentence : « Les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts. » Plus étrange est l'étonnement qu'elle cause au citoyen d'un pays traditionnaliste comme l'Angleterre. Rivarol compare les républiques animales à la société humaine, et il aperçoit la supériorité de notre race principalement en ceci : que les animaux « ne recueillent ni ne laissent d'héritage », que leur industrie meurt et renaît tout entière à chaque génération, tandis que « *l'homme se greffe sur l'homme* ». C'est la formule imagée de la loi énoncée dans l'*Appel aux Conservateurs* avec plus d'appareil scientifique : nécessité de se rattacher à « l'ensemble des antécédents humains ». Pour la renforcer de plus d'autorité, Comte y montre la face sociologique de la « loi de persistance qui règne partout » et dont celle dite de Kepler n'est qu'un cas particulier. Il la relie en outre à la biologie, défendant contre les évolutionnistes la perpétuité des espèces, qui garantit « l'hérédité organique, le maintien spontané de l'intégrité du type, quel que soit le nombre des transmissions ». Qu'on préconise la solidarité, à merveille ! Mais ce n'est pas assez : « La solidarité reste insuffisante, et même contradictoire, quand elle n'est pas subordonnée à la continuité. » Voilà ce que doit penser le vrai positiviste. « Entre les gouvernés et les gouvernants », il faut qu'il soit « l'organe de l'avenir déduit du passé » (2).

Or, cette loi, qu'Auguste Comte estime si certaine, est celle même dont les légitimistes se sont réclamés avec insistance. Renan l'invoquait, y appuyait son royalisme, lorsque, en février 1871, il écrivait à M. Berthelot : « L'âme d'une nation... doit être guidée par un certain nombre de pasteurs

(1) Bien avant Auguste Comte, Leibnitz avait affirmé le loi de continuité dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.

(2) Lettre à Henry Edger (1856), dans *Auguste Comte conservateur*.

officiels formant la *continuité* de la nation (1). » Tout récemment, dans une œuvre d'imagination à certains égards discutable, mais pleine de pensée, où se développe un essai d'apologie scientifique de la monarchie, M. Paul Bourget reprochait à nos républicains de méconnaître le principe même du progrès, « qui est celui du *développement par continuité* ». Il semble donc que, bien suivi, son *Système* devait faire d'Auguste Comte un fidèle du régime déchu en juillet 1830, et nous sommes tenté de dire, avec M. Charles Maurras, qu'il recula devant le « terme naturel de sa déduction » (2).

Mais s'il manqua à la logique de sa sociologie en refusant son adhésion à la monarchie, il ne marchanda point à se déclarer antidémocrate. Quel péril pour la tradition que le tout-puissant caprice des foules... Aussi Comte regarde-t-il la souveraineté du peuple comme la plus dangereuse des billevesées, et le vote universel lui paraît-il « la consécration officielle de la maladie occidentale ». Joseph de Maistre, à qui il ne ménage pas son admiration, accusait les philosophes modernes d'avoir rendu « la souveraineté odieuse ou ridicule, en la faisant dériver du peuple ». Il voit, lui, dans cette doctrine, « une sorte de transport au peuple du droit divin tant reproché aux rois ». Quand la multitude sanctionna l'audacieux coup de décembre, il refusa son respect à « un pouvoir résulté de suffrages méprisables pour la plupart... et même méprisés ». L'élu de ces millions de voix lui apparut comme un personnage de comédie, le *vrai mamamouchi* de Molière : « Il se croit, et on le croit, légalement devenu inviolable et héréditaire d'après la décision des paysans français, qui pourraient, avec autant d'efficacité, lui voter deux cents ans de vie ou l'exemption de la goutte (3). »

(1) *E. Renan et M. Berthelot. Correspondance,* pp. 395, 396.

(2) Observons qu'au temps où il écrivait le *Système de politique positive,* de 1851 à 1854, on ne pouvait prétendre, comme aujourd'hui, qu'une autre tradition s'est substituée à l'ancienne.

(3) Lettre à Richard Congrève (1852), dans *Auguste Comte conservateur.*

La souveraineté du peuple qui s'exerce par le suffrage universel, procède du principe d'égalité. Egalité et souveraineté populaire, Comte associe dans son mépris ces deux dogmes de la « métaphysique révolutionnaire ». Il peut, en 1851, se rendre ce témoignage que, « depuis trente ans qu'il tient la plume philosophique », il n'a cessé de représenter celui-ci « comme une mystification oppressive », celui-là, « comme un ignoble mensonge » (1). Cette « métaphysique », faite de ce que Le Play appellera les faux dogmes de 1789, il ne perd pas une occasion d'en signaler la malfaisante inanité, et il dénonce les révolutionnaires nourris de cette viande creuse, comme « le plus nuisible et le plus arriéré des partis ».

Liberté, *Egalité* est pour lui une devise « profondément contradictoire » et « d'une incohérence ridicule ». Mais il s'acharne de préférence contre l'égalité. C'est que l'instinct *niveleur* lui semble trahir toujours « une infériorité de cœur et d'esprit, qui rend incapable de seconder la régénération occidentale ». Si pourtant son « système d'épuration », qui exclut les égalitaires, accueille les vrais libéraux, que ceux-ci prennent garde ; il va les contrister.

D'abord, nombre d'entre eux ne manqueront pas de se reconnaître sous le nom de *parlementaires*. Or, il est non moins sévère pour cette catégorie de politiques que pour les protestants. Aussi bien les assimile-t-il presque, leur trouvant une parenté d'esprit. Les parlementaires « perpétuent la phase protestante de l'instinct progressiste ». Le régime qui est le leur « favorise l'isolement », ou plutôt crée la dispersion, alors qu'une discipline unifiante est requise, et cette dispersion « dissimule la confu-

(1) Lettre au général Bonnet, commandant de l'Ecole polytechnique, 1er décembre 1851.

(2) A noter, que par une contradiction, Comte fait commencer son calendrier positiviste au premier jour de l'année 1789, pris pour origine de l'ère moderne.

sion entre le conseil et le commandement » (1).

Comte estime le parlementarisme bon seulement au delà de la Manche : « Régime essentiellement local,... particulier à la situation anglaise. » Encore souhaite-t-il à nos voisins « un Cromwell décisif ». Il admire fort, du reste, celui qu'ils eurent. Il recommande à Congrève, qui prépare un volume sur la révolution de 1649, de « faire justement ressortir combien les républicains anglais surpassèrent les nôtres, où Danton peut seul offrir l'imparfaite miniature de Cromwell ». Sa sympathie va d'un mouvement spontané à ceux qui exercèrent fortement le pouvoir, autorisés ou non par la loi. Il aime le grand Frédéric et Louis XI, dont le rôle a été éclairci à ses yeux par la dictature de Danton (2). Stuart Mill se moque de son « culte idolâtrique » pour Jules César, qui sans doute l'a séduit en renversant un gouvernement libre. Sa lettre au Czar Nicolas (3) est un témoignage de plus de son goût pour les autocrates. Même le coup d'Etat qu'il a ridiculisé au premier instant dans une lettre privée, en faisant une *Mamamouchade,* il en vient à le célébrer comme une « intervention décisive, non moins opportune qu'énergique », qui « fit irrévocablement prévaloir la situation dictatoriale sur le régime parlementaire » (4). Il s'en réjouit comme du « premier acheminement réel » au gouvernement de son rêve.

Nous nous abstiendrons de décrire les rouages de ce gouvernement, d'abord « monocratique », pour devenir ensuite « triumvirat systématique ». Au détail, en quelque sorte matériel, d'un organisme compliqué, nous préférons le simple exposé des principes qui inspirent la politique positive.

Ils se résument brièvement : Comte veut un ré-

(1) *Appel aux Conservateurs.*

(2) Lettre à Henry Dix Hutton, dans *Auguste Comte conservateur*, p. 202-203.

(3) Imprimée au tome III du *Système de politique positive*, p. 29.

(4) *Appel aux Conservateurs.*

gime qui unisse et discipline ; — qui unisse non seulement les vivants par la solidarité, mais les vivants et les morts par la tradition ; — qui discipline par l'exclusion de tout « élément révolutionnaire », en comprenant sous ce nom l'égalité, la liberté et ce que jadis on désignait de ce mot : le sens propre.

Appellerons-nous, avec Stuart Mill, un tel régime « régime de ville bloquée » ? Il suppose du moins un pouvoir bien armé. Renan rejettera la république par cette raison « qu'on ne se discipline pas soi-même ». C'est bien aussi ce que pense Auguste Comte ; mais il espère améliorer « l'empirisme républicain », le faire « moins anarchique », en le purgeant des « doctrines métaphysiques », legs néfaste de la Révolution. Il compte pour cela sur la vertu de la *dictature positive*.

CHAPITRE VIII

BRISURE PRÉTENDUE DANS LA PENSÉE DE COMTE. — QUESTION MÉDICALE. — PARFAITE COHÉSION DE SA DOCTRINE.

Nous avons opposé les idées politiques du philosophe mûri à celles de l'adolescent polytechnicien. — Comte, nous le rappelons, avait seize ans quand il entra à l'Ecole. — Peut-on, en quelque mesure, opposer de même le Comte de la *Politique positive*, le Comte que l'on qualifierait bien « constituant », à celui des périodes antérieures, dites de « préparation » et de « fondation » (1) ; de sorte qu'il y aurait, dans le cours de sa pensée, une brisure ? « Période pathologique », a-t-on osé nommer celle qui commence quelque trois ans avant la rencontre de Clotilde de Vaux.

Laissons, comme hors de notre compétence, la

(1) On a, en effet, distingué, dans sa vie philosophique, trois périodes : la première, de *préparation*, de 1816 à 1822 ; la seconde, de *fondation*, de 1822 à 1842 ; la troisieme, de *constitution*, de 1842 à sa mort. (Voir la notice de Ch. Jeannolle en tête de l'*Extrait des Cours de philosophie positive*, publié par la librairie Delagrave.)

question médicale. Il ne s'agit plus de la crise de 1826, trop certaine et trop fameuse. Lors du procès que Mme Comte fit aux exécuteurs testamentaires de son mari, neuf docteurs (1), « tous l'ayant connu pendant les dernières années de sa vie, de 1850 à 1857, et l'ayant tous vu pendant ce temps, les uns journellement et les autres par intervalles », attestèrent sa pleine lucidité et son parfait équilibre mental. Ils affirmèrent même avoir observé en lui « les caractères intellectuels et moraux les plus opposés à ceux de la folie », et le tribunal se refusa à invalider ses dernières volontés. Depuis, le docteur C. Hillemand a retourné, contre ceux qui l'avaient formulé, le soupçon de dérangement cérébral (2). Gardons-nous donc de remettre en discussion un point résolu par des gens qualifiés.

Mais la santé de l'esprit n'exclut pas les changements d'opinion ou de système, et, sans devenir le moins du monde suspect de trouble intellectuel, un philosophe peut se contredire. Auguste Comte a-t-il, par la seconde partie de son œuvre, démenti la première ? Il taxait de « sophisme » ceux qui le lui reprochaient. « Ma politique, déclarait-il, loin d'être aucunement opposée à ma philosophie, en constitue tellement la suite naturelle que celle-ci fut directement instituée pour servir de base à celle-là... » Dès 1822, en effet, il avait annoncé la constitution d'une politique positive comme le but de ses travaux, et qui relira le *Cours* constatera l'unité de sa pensée. Supériorité de l'ordre sociologique, « prépondérance des facultés affectives sur les facultés intellectuelles, » nécessité de mettre fin par une « organisation spirituelle » à l' « anarchie morale » qui menace de dissolution la société, condamnation de l'individualisme, du libre examen,... je ne sais pas d'idée importante de la dernière période qui ne se

(1) Parmi lesquels les docteurs Richard Congrève, de Paris, Audiffrent, de Marseille, Segond, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, Sémérie, ex-interne de l'asile impérial d'aliénés de Charenton, Robinet, de Paris.

(2) Voir la *Chronique Médicale* du 15 janvier 1897, *La folie d'Auguste Comte*, par les docteurs C. Hillemand et A. Cabanès.

trouve, plus qu'indiquée, dans la première. Qu'on se reporte, non pas seulement au *Cours*, auquel il renvoie, mais à ses *Opuscules* et à sa *Correspondance*, et l'on sera frappé de la solide cohésion de son système. Aussi bien ne conteste-t-on plus guère cette forte tenue de ses idées, anciennes et nouvelles, et l'on a renoncé à peu près à y découvrir une solution de continuité.

Le culte même de l'Humanité n'est pas sans attache logique avec une doctrine qui n'accorde de réalité qu'à l'*observable* et au *connaissable*. L'Humanité, en effet, est le plus « grand être » qui puisse être connu *positivement*. Il n'est pas jusqu'aux détails rituels de la religion instituée par Auguste Comte dont n'apparaisse le lien avec ses prémisses philosophiques. Du moins, un de ses disciples les plus fervents et les mieux armés de logique osait-il naguère l'affirmer, mettant sur le compte de l' « infirmité personnelle » les manquements et oublis ou est sujet à tomber, au point de vue cultuel, un positiviste de foi. Il « peut s'abstenir, par aridité naturelle, de répéter les célèbres formules formées par Auguste Comte avec des fragments des poètes qu'il préférait :

Vergine madre, figlia del tuo figlio,
Quella che'm paradisa la mia mante,
Ogni basso pensier delcor m'avulse, etc...

« Mais ce positiviste est exactement dans le même cas que le catholique dénué de mysticité. Leur culte n'est pas complet, précisément parce que leur type est inachevé (1). »

Donc, toutes les parties du positivisme, tel que le laissa Auguste Comte, adhèrent les unes aux autres, et il nous montre, pour reprendre l'expression de M. Charles Maurras, « le beau visage de l'unité ». Mais on n'a point établi la vérité d'une doctrine quand on l'a prouvée exempte du vice interne de

(1) Charles Maurras, *Minerva* du 15 mai 1902, article sur *Auguste Comte*.

contradiction. Telle philosophie erronée se présente comme une construction admirablement liée. Quelque certain que soit l'accord de la philosophie, de la politique et de la religion qui composent le comtisme, il n'est pas superflu de se demander si rien d'autre que des disconvenances organiques ne s'y peut reprendre.

CHAPITRE IX

CRITIQUE DU POSITIVISME. — LA LOI DES TROIS ÉTATS ARBITRAIREMENT AFFIRMÉE. — COMTE MÉTAPHYSICIEN SANS LE SAVOIR. — COMTE FINALISTE INCONSCIENT.

Et d'abord cette « loi des trois états », tenue par son inventeur pour fondamentale, s'impose-t-elle comme démontrée ? Nous ne serons pas les premiers à apercevoir le faible de la philosophie de l'histoire qui s'y condense. M. Emile Faguet l'a signalé en une page mordante (1). De son propre aveu, Comte ne s'occupe que « de la *majeure partie de la race blanche,* en se bornant même, *pour plus de précision*, surtout dans les temps modernes, aux peuples de l'Europe occidentale ». Et il en donne cette raison : « Nous ne devons comprendre, parmi les matériaux historiques de cette première coordination philosophique du passé humain, que les phénomènes sociaux ayant évidemment exercé une influence réelle sur l'enchaînement graduel des phases successives qui ont effectivement amené l'état présent des nations les plus avancées. »

Ainsi, observe M. Faguet, le philosophe, pour établir sa loi historique, ne tient compte « que de ce qui ne la contrarie pas ». Comte poursuit : « Ce puéril et inopportun étalage d'une érudition stérile et mal digérée qui tend aujourd'hui à entraver l'étude de notre évolution sociale par le vicieux mélange de l'histoire des populations qui, telles que

(1) *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle,* t. II, p. 356-357.

celles de l'Inde, de la Chine, etc., n'ont pu exercer sur notre passé aucune véritable influence, devra être hautement signalé comme une source inextricable de confusion radicale dans la recherche des lois réelles de la sociabilité humaine, dont la marche fondamentale et toutes les modifications diverses devraient être ainsi simultanément considérées ; *ce qui, à mon gré, rendrait le problème essentiellement insoluble.* » C'est M. Faguet qui souligne. Il résume ironiquement cette longue phrase : « Le problème est insoluble si l'on en prend toutes les données ; mais nous n'allons en prendre que les données favorables à la solution que nous en voulons, et vous verrez comme il se résoudra bien. »

Au surplus, eût-il fait état de tout le connu sur le passé, Comte se fût encore montré fort téméraire à en tirer ce qu'il nomme la « grande loi sociologique ». Car ce connu est peu de chose en comparaison de l'ignoré (1). Ces trois états d'esprit dont il présente comme nécessaire la succession dans un certain ordre, nous ne savons en réalité s'ils font série régulière. Arbitraire est cette façon de mettre dans la trilogie d'une formule, comme de peindre sur les volets d'un triptyque, toute l'histoire humaine.

Enfin, voulût-on concéder à Littré que les solutions de la théologie, de la métaphysique et de la science positive ne peuvent « coexister sur la même question » (2), s'ensuivrait-il que théologie, métaphysique et science ne sauraient coexister sur des questions d'ordre différent ? Et faudrait-il tenir pour mal faits les cerveaux où elles trouvent à se loger ensemble,

(1) Et de ce connu même, mises à part les contradictions possibles de l'ignoré, pourrait-on conclure sans conteste à la loi des trois états ? Huxley ne le veut point. Il estime « absurde de dire que toutes les conceptions d'hommes à la période de barbarie primitive soient à l'état théologique ». Ces conceptions sont alors, ajoute-t-il, « neuf fois sur dix, éminemment *réalistes* et aussi *positives* que peuvent les rendre l'ignorance et l'étroitesse d'esprit. » Il déclare, au surplus, que « les hommes de science n'ont pas l'habitude d'attacher grande importance à des lois formulées de cette façon ».

(2) Littré. *La philosophie positive*, n° 1

sans toutefois se confondre ? Non, certes. A mesure que les sciences étendent et assurent leur domaine, il semble, il est vrai, que la métaphysique, pour ne parler que d'elle, aille s'appauvrissant. Il n'en est rien. Si envahissantes qu'elles paraissent aux dépens de la science de l'absolu, la physique, la chimie, la physiologie... « laissent intact son objet propre » (1). Ce qu'elles se partagent entre elles, c'est le monde des phénomènes ; « elles ne touchent pas, encore moins l'entament-elles, au monde des principes ». Il n'est donc pas vrai qu'elles diminuent le lot de la métaphysique. Elles lui rendent seulement le service de le préciser. Ainsi, la métaphysique et la science, ayant chacune sa part, ne s'excluent pas, comme le veut la loi des trois états.

Quelque importance, d'ailleurs, qu'Auguste Comte y ait attaché, cette soi-disant loi n'est pas essentielle à sa doctrine, et nous avons autre chose à lui reprocher que ce postulat donné pour une certitude.

Il y a dans sa philosophie — malgré le dédain qu'il affecte pour la métaphysique, et encore que le mot même de *positivisme* sonne à beaucoup d'oreilles comme la négation même de tout ce qui n'est pas réalité sensible — il y a une métaphysique latente, facile à dégager, et, en plus d'un point, fragile.

M. Emile Boutroux notait naguère le caractère métaphysique de « la notion de la *loi* comme liaison indissoluble des phénomènes, imposée *a priori* à toutes les sciences, tant morales que physiques ». Il dénonçait aussi ce caractère dans la doctrine de l'homogénéité radicale et de la systématisation possible de tout le savoir accessible à l'homme (2). A de semblables concepts il reconnaissait le rôle possible d'hypothèses conductrices dans la science proprement dite, mais il leur déniait la qualité de principes fermes que leur attribue Comte, métaphysicien,

(1) Voir sur la question, L. Liard, *La science positive et la métaphysique*, p. 53 et suiv.

(2) Il y a là aussi un *apriorisme* bon à signaler chez qui se réclame uniquement de « l'observation immédiate ».

quoi qu'il en ait, et *aprioriste* aventureux (1).

Ce ne sont pas seulement les adversaires du positivisme qui adressent à son chef ce reproche. Un philosophe italien, disciple d'Ardigò, M. Giuseppe Tarozzi, signale, dans une savante étude, cette tare et cette infirmité du comtisme. Il se prend notamment au concept de *nécessité,* qui, remarque-t-il, transforme le positivisme en déterminisme, et il en dénonce la qualité métaphysique (2).

Nous avons vu Comte mettre la mathématique à la base de tout l'ordre intellectuel ; en quoi, observe Littré, il « éclaire d'une manière bien vive notre entendement ». Le même Littré affirme qu'il n'est « rien dans le savoir positif qui ne soit une transformation de l'observation et de l'expérience ». Les notions mathématiques dérivent-elles donc exclusivement de l'expérience, unique source avouée du « savoir positif » ? La géométrie, par exemple, et la mécanique rationnelle sont-elles sciences de pure observation ? (C'est ce qu'Auguste Comte lui-même semblait ne plus croire, lorsque, identifiant la logique et les mathématiques, il en désigna les principes sous le nom de *lois intellectuelles.*) L'attribution du caractère expérimental à ces sciences implique, sur les conditions de la pensée, une affirmation *a priori.* Comte, en effet, a négligé de s'autoriser d'une analyse critique de la connaissance. A la vérité, en s'interdisant la psychologie, il s'interdisait par là même cette analyse (3).

Nous n'en avons pas fini avec le péché d'*apriorisme* ou de métaphysique à bon droit reproché à Comte.

Quand, par exemple, il affirme la loi de progrès, — dont, notons-le, la suite des « trois états » est à ses yeux la principale manifestation, — il cesse

(1) E. Boutroux, *Comtisme et Positivisme,* dans la *Revue Bleue* du 8 février 1902.

(2) Cité par E. Boutroux, même article.

(3) Voir sur cette question, L. Liard. Ouvr. cité, p. 89 et suiv.

d'être l'expérimentateur, tout au moins l'observateur, qu'il veut être ; il quitte le domaine des *faits*. Car l'expérience nous apprend bien que le perpétuel changement est l'état du monde, mais elle ne nous enseigne pas que le changement *pour le mieux* soit sa *loi*. Et dans la foi au progrès, — tel que l'entend le maître positiviste : indéfectible, ne pouvant se perdre une fois acquis, capitalisant à travers les siècles ses résultats, — s'implique, il faut le remarquer, la foi à une *finalité* de la nature. Si le monde marche avec certitude vers le mieux, ce mieux est donc le *but* du monde. Voilà comment, sans s'en douter, Comte est finaliste (1).

Il l'est aussi lorsque son esprit unitaire conçoit le monde comme un système, oserons-nous dire comme un corps, dont les membres s'attachent si étroitement que rien ne saurait s'y expliquer que par le tout. Dans le domaine biologique surtout, la solidarité lui apparaît si intime que la vraie connaissance des parties lui semble devoir se tirer de l'ensemble par déduction. Pour apercevoir comment par là il donne la main aux partisans du plan préconçu, rappelons-nous la définition kantienne de la finalité : « Un ensemble qui conditionne ses parties. »

Il les rejoint encore quand il demande au « supérieur » l'explication de l' « inférieur ». Que la raison de ce qui est en bas se doive chercher en haut, c'est de ce principe que s'inspire sa classification des sciences. Nous l'avons vu placer au sommet la sociologie. Aussi bien entend-il qu'elle donne le mot de tout le reste. Il trace à l'intelligence un chemin d'ascension depuis la matière brute jusqu'à l'homme. Il se plaît à voir dans l'inorganique s'ébaucher des phénomènes vitaux ; dans les rudimentaires groupements animaux, la sociabilité humaine. En chaque espèce animale, il découvre, « plus ou moins avorté », l'être humain, « type suprême », dont l'étude éclairera tout le domaine de la vie. Il tient

(1) Cette critique est développée par M. Emile Faguet, *loc. cit.*

que la progression organique ne peut se bien définir qu'à la condition d'en connaître le terme d'aboutissement. C'est pourquoi « la biologie elle-même » n'est que « le dernier préambule » de la sociologie.

A entendre Auguste Comte, observe Ravaisson, il n'invoque point ici les causes finales. Pourtant il vient d'avoir avec un grand finaliste un accord singulier. Ces linéaments d'humanité qu'il aperçoit dans l'animal, Aristote les a découverts avant lui. Et, pour l'énoncé d'un fait si gros, à ses yeux, de signification, le positiviste a une frappante rencontre de termes (1) avec le métaphysicien « qui le premier trouva dans l'intelligence, essence de l'humanité, la cause finale par laquelle toute la nature s'explique » (2).

C'est qu'il y a un finalisme infus dans cette conception d'un univers fait de choses et d'êtres hiérarchisés. Considérer l'ensemble des choses et des êtres comme une progression d'ébauches, d'essais, de moins en moins imparfaits, de plus en plus approchants du « type suprême », — l'humanité, ne l'oublions pas, est pour Comte le Grand Etre, — où elles trouvent leur explication avec leur achèvement, n'est-ce pas, en effet, supposer une idée poursuivant,par une ascension de formes, sa réalisation (3) ?

Donc nous surprenons Auguste Comte plus métaphysicien qu'il ne pense. Mais de cette dernière façon de l'être nous ne lui ferons pas grief. Remarquons que, par cette vision du monde, il se flatte de se distinguer des matérialistes, objet de son mépris. — Il écrit quelque part : « le ténébreux matérialisme » (4). — Il leur reproche en des termes que nous

(1) Comte dit : « Chaque espèce animale se réduit, au fond, à un être humain plus ou moins avorté. » C'est à peu près, selon la remarque de Ravaisson, la traduction exacte d'Aristote.

(2) Félix Ravaisson, *la Philosophie en France au XIXe siècle.*

(3) Inutile de dire que jamais Comte ne dégagea ce contenu de sa théorie.Nous l'en extrayons par la force de la logique.Il ne cessa de répudier le finalisme, tout en professant une doctrine qui, à notre sens, l'implique.

(4) Il parle, il est vrai, dans la même phrase, du « vain spiritualisme ».

serions tenté d'adoucir, leur explication de l'univers. Ne va-t-il pas jusqu'à dénoncer « autant comme preuve d'immoralité que comme signe d'incapacité... toute tendance à dominer les études supérieures par les inférieures » (1) ?

Ce n'est pas assez de dire que nous le surprenons métaphysicien ; nous l'avons vu théologien, puisqu'il ne s'est pas défendu de couronner d'une religion sa philosophie. Ainsi, « son positivisme n'a pu triompher de la théologie », et l'on peut se servir « de lui contre lui-même, pour établir, avec la pérennité de l'état théologique, celle de son objet même » (2).

CHAPITRE X

DE L' « UTILISATION » POSSIBLE DU COMTISME D'APRÈS M. FERDINAND BRUNETIÈRE. — UNE APOLOGÉTIQUE PEUT-ELLE SE TIRER DU POSITIVISME ?

Nous étonnerons-nous que de bons esprits cherchent dans la philosophie de Comte les éléments d'une sorte de renouveau pour le spiritualisme affaibli par Descartes et discrédité par Cousin ? Il y a peu de temps, M. Ferdinand Brunetière publiait (3) une étude sous ce titre significatif : *La Métaphysique positiviste*. Auparavant, l'éminent directeur de la *Revue des Deux Mondes* avait, en des discours très retentissants, préconisé l' « utilisation » du comtisme pour la défense de la foi catholique. Est-il vraiment, en ce sens, « utilisable » ? Une apologétique peut-elle s'en tirer ?

Nous avons indiqué en passant l'admiration d'Auguste Comte pour l'organisme si fortement lié de l'Église romaine et pour son œuvre sociale au moyen âge ; — il a même écrit son « chef-d'œuvre ». Nous l'avons vu essayant de s'approprier, pour en

(1) *Système de politique positive*, t. I.

(2) F. Brunetière, discours sur l'*Action catholique*, prononcé à Tours, le 23 février 1901.

(3) *Revue des Deux Mondes*, du 1er octobre 1902.

vivifier son église à lui, le principe d'autorité qui se personnifie dans le pape.

L'affirmation de la docilité et de la « vénération » nécessaires se maintient énergique dans l'école positiviste. Contre le sens propre, l'interprète le plus autorisé de Comte, M. Pierre Laffitte (1), se montre aussi sévère que lui. Peut-être même dépasse-t-il ses rigueurs. « Savez-vous, disait spirituellement M. Charles Maurras, que M. Laffitte a rencontré des ferments révolutionnaires jusque chez Bossuet et qu'il a pointé chez Joseph de Maistre au moins une concession au libre examen ? » Joseph de Maistre, l'un des penseurs auxquels Auguste Comte doit le plus. Il a témoigné son admiration pour lui, quand, parmi les trente volumes de synthèse qui ont place dans la « Bibliothèque positiviste », il a inscrit *le Pape*. Comme l'auteur de ce livre si vigoureusement dogmatique, celui du *Catéchisme positiviste* eût proscrit volontiers le pronom *nous*, « terrible en théologie » (2).

En est-ce assez pour conclure avec Auguste Comte à une « affinité spontanée entre le catholicisme et le positivisme » ? Il y aurait lieu à des réserves (3), et l'on ne laissera pas sans conteste ceux qui fréquentent rue Monsieur-le-Prince s'intituler « vrais héritiers des catholiques du moyen âge » (4). Encore moins accepterait-on leur prétention d'élever dans la filiation catholique « le nouveau maître du savoir » au rang de saint Paul, de saint Bernard, de saint François, de saint Ignace (5)... Mais on peut constater, sous bénéfice d'inventaire, une certaine com-

(1) M. Laffitte, président des exécuteurs testamentaires de Comte, directeur du positivisme, est mort alors que ces pages étaient sous presse.

(2) « Terrible en théologie, » parce qu'il est le pronom du « sens propre ».

(3) Il en faut faire même sur la mesure de soumission ou d'abdication du sens propre exigée du croyant, la raison personnelle conservant peut-être un plus libre jeu sous l'autorité du pape que sous celle du grand prêtre de l'Humanité.

(4) Lettre déjà citée à John Mitcalf.

(5) Préface d'*Auguste Comte conservateur*.

munauté de principes entre le positiviste d'exacte observance et le fidèle de l'Eglise ; de même qu'on peut aussi relever en faveur de la religion romaine maints aveux de Comte, hommages au bel ordre de la hiérarchie catholique, à sa solide unité, opposée à la dispersion des chrétiens « séparés ».

Observons toutefois que les textes doivent être choisis avec soin et, — si ce procédé peut se recommander, — à l'occasion, coupés avec art. Que les témoignages d'admiration pour l'imposant organisme qui a son chef à Rome ne nous donnent point le change. A chaque instant, le définitif discrédit des croyances théologiques est affirmé comme chose indubitable ; croyances « insuffisantes, chimériques ». Au détour de la page qui convie « tous ceux qui croient en Dieu » à rentrer au giron de l'Eglise, se lit cette phrase : « Pendant la génération qui doit terminer la révolution occidentale par la réorganisation spirituelle, le mode normal consistant à ce que la masse restât ou redevînt catholique, les âmes d'élite arrivant au positivisme conduiraient mieux le mouvement (1). » Ainsi, c'est la *masse,* la foule, que notre philosophe souhaite de ramener ou de maintenir sous l'empire du dogme traditionnel ; il estime le dogme indigne des intelligences de choix. A tout moment, se vérifie le trait de Huxley sur le catholicisme de Comte, vide de christianisme. Son témoignage ne doit donc être invoqué par les apologistes qu'avec précaution. M Brunetière l'indique, d'ailleurs, quand il applique au comtisme un mot de Herbert Spencer sur « l'âme de vérité » qui peut s'extraire des « choses fausses ».

Et « l'âme de vérité » du positivisme n'est-elle pas surtout dans sa méthode ? Les défenseurs du dogme, un prêtre éminent (2) l'observait naguère, ont usé trop exclusivement de la logique pure. Il est

(1) Même lettre à John Mitcalt.

(2) M. l'abbé L. Birot, *Le Mouvement religieux,* t. XIII et XIV. — C'est dans cet esprit qu'est conçu *Le positivisme chrétien,* par André Godard. (Bloud et Cie.)

temps qu'ils mettent à profit l'information positive. C'est bien aussi ce qu'indique M. Brunetière.

CHAPITRE XI

AUGUSTE COMTE ET LE NÉO-ROYALISME. — M. CHARLES MAURRAS ET L'APOLOGIE « SCIENTIFIQUE » DE LA MONARCHIE.

On n'a pas seulement entrepris « l'utilisation » religieuse du positivisme, mais son « utilisation » politique.

Il y a deux ans, M. Charles Maurras menait dans la *Gazette de France* une « enquête » d'où il prétendait tirer la démonstration « scientifique », c'est-à-dire « positive », de la monarchie nécessaire. Quand, à l'occasion d'un centenaire célébré seulement en 1902, parut, il y a cinq ans, *Auguste Comte conservateur,* l'ardent théoricien du néo-royalisme, adjura ceux qui se donnent ce nom de conservateurs, de ne montrer « ni vaine ignorance, ni sot dédain ». Il écrivait : « C'est une grande force qui passe à leur portée, car elle s'exerce dans le sens des tendances et des aspirations de l'esprit moderne ; organique et scientifique, traditionnelle et nouvelle tout à la fois. » Depuis, il a maintes fois affirmé la monarchie comme l'aboutissement du comtisme.

La politique est étrangère à l'esprit des publications où cet opuscule va prendre place. Aussi n'avons-nous garde de nous mêler aux querelles de cet ordre. Mais sans sortir de cette réserve, nous avons pu reconnaître, en passant, qu'en effet la sociologie d'Auguste Comte requiert logiquement à la tête de l'Etat un principat héréditaire.

Que les royalistes prennent garde pourtant. Le *conservatisme* de Comte, de même que son cathocisme, si l'on peut oser ce mot, ménage, en effet, de singulières surprises. Ce quasi-apologiste de la légitimité est un républicain qui exalte Danton et Cromwell, et nous avons remarqué quel constat il

dresse de la déchéance des Bourbons. N'oublions pas que les Gambetta et les Ferry se réclamèrent de lui et que le ministère de « défense républicaine » délégua un de ses membres, non le moins actif, pour présider à l'inauguration de la statue érigée, par souscription internationale, sur la place de la Sorbonne. Il est vrai, on a dénoncé le défaut de qualité de ce personnage officiel et de ses acolytes — de plusieurs au moins — pour officier à cette cérémonie. Peu de jours auparavant, quelqu'un s'écriait : « On prépare un faux (1)... » Mot vif qui sent son polémiste. Ce n'était, en tout cas, que moyennant beaucoup d'équivoques et de restrictions mentales qu'un membre du cabinet Waldeck-Rousseau pouvait célébrer la mémoire du philosophe partisan déclaré de l'enseignement libre. Comte allait, faut-il le rappeler ? jusqu'à demander la suppression du budget de l'instruction publique, « budget métaphysique », estimant que l'éducation devait être laissée « aux libres tentatives des associations particulières » (2). Et eût-il proscrit les congrégations, lui admirateur enthousiaste de saint Ignace (3), au point de souhaiter une alliance avec la compagnie qu'il fonda ? Fameuse est l'histoire des négociations du grand prêtre de l'Humanité avec le général des *ignaciens*. (Comte appelait ainsi les jésuites, les débaptisant à cause de l'impopularité de leur nom) (4). Enfin pour revenir au point de vue politique proprement dit, redisons que, contre la Révolution et la démocratie, les royalistes — les royalistes résolument modernes, décidés à se réclamer du droit divin de la science, l'autre étant aban-

(1) C'est le titre d'un article paru dans le *Gaulois* du 28 mars 1902 sous la signature de M. Maurice Barrès.

(2) *Système de politique positive*, t. IV, chap. v.

(3) Dans le calendrier positiviste, le 22me jour du sixième mois, placé sous le vocable de saint Paul, est consacré à saint Ignace de Loyola, en même temps qu'à saint François.

(4) Voir dans *Auguste Comte conservateur*, p. 216, la lettre de Comte à Alfred Sabatier, envoyé par lui en ambassade auprès du Père Becks, général des jésuites. Le P. Gruber, dans *Auguste Comte fondateur du positivisme*, a d'intéressantes pages sur cette mission « diplomatique ».

donné comme chimère métaphysique — peuvent, en se gardant de confusions décevantes, se pourvoir chez lui de bonnes armes, un peu lourdes souvent et épaisses, quelquefois tranchantes.

Cet ennemi de la « théologie », doublé d'un républicain déclaré, eût-il prévu, pour sa doctriue, ce sort de fournir des arguments à la monarchie et au dogme ?

CHAPITRE XII

VITALITÉ ET DIFFUSION DU POSITIVISME

Il avait annoncé la conquête du monde par sa philosophie en trente-trois ans : sept pour la conversion des monothéistes, treize pour la conversion des polythéistes et autant pour celle des fétichistes (1). Il y avait dans cette supputation quelque mécompte. La fortune du positivisme a été cependant rapide et brillante. N'en parlons point au passé. Il n'est pas besoin d'aller en pèlerinage rue Monsieur-le-Prince pour se convaincre qu'il est vivant. Si ses adeptes ne couvrent pas la terre habitée, il s'est propagé assez loin.

Dès ses commencements, une large diffusion lui était promise. Avant même l'ouverture de son cours, les opuscules de Comte avaient répandu son nom. Sa correspondance le montre, en 1825, naïvement flatté de ce qu'une lettre signée « Buchholz, professeur à l'Université de Berlin » lui est parvenue avec cette simple suscription : « A M. Auguste Comte, auteur du *Système de politique positive,* à Paris. » Lorsque, le 2 avril 1826, il convia un auditoire dans son étroit appartement du faubourg Montmartre, on remarqua, nous l'avons dit, parmi la petite élite qui le remplissait, Alexandre de Humboldt. Le *Cours* imprimé et publié valut à son auteur, moins peut-être en France qu'à l'étranger, des adhérents illustres. Ses lecteurs dépassèrent vite en Europe ce chiffre de cinquante dont il s'était d'avance dit satis-

(1) *Système de politique positive,* IV, 502 et suiv.

fait. D'Angleterre surtout, les témoignages flatteurs lui vinrent. Désormais des hommes tels que Brewster, Lewes, J. Stuart Mill (1), déclaraient leur admiration pour le philosophe français (2). Bien que Buchholtz et Humboldt l'eussent des premiers découvert, ce fut seulement par l'influence des Anglais que d'autres Allemands notables lui furent acquis. Du moins ne lui marchandèrent-ils pas les hommages ; l'un, Twesten, égalant son système aux « plus grands progrès accomplis dans l'évolution de la philosophie » ; l'autre, E. Dühring, le proclamant le penseur qui a le mieux compris la méthode des sciences exactes et des sciences naturelles (3)...

Avec plus ou moins de promptitude, le positivisme s'est répandu en d'autres pays. L'histoire de ses progrès hors de France fournirait matière à quelques volumes. Il compte des fervents en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, en Hollande (4), en Suède, en Hongrie, en Russie, même en Turquie... Ahmed-Riga-Bey, ancien directeur de l'Instruction publique à Constantinople, n'a-t-il pas osé saluer Comte comme un nouveau prophète, et comme une nouvelle Mecque sa philosophie (5). Elle a franchi les limites de l'Europe, atteignant le Japon et se propageant aux Indes, même parmi les indigènes : il existe un groupe positiviste hindou à Calcutta.

(1) Qui admira Comte longtemps avant son entrée en relations avec lui.

(2) Non tous pourtant sans quelques réserves. Par exemple, le célèbre physicien Brewster condamnait franchement l'irréligion de Comte. — Citons encore, parmi les *comtistes* anglais, la célèbre George Eliot, qui s'éprit de la religion de l'Humanité et dont M. Laffitte a écrit qu'elle fut « le peintre le plus fidèle des côtés poétiques et subjectifs du positivisme ».

(3) Nous n'entendons pas dire que tous ses admirateurs allemands se firent ses disciples. Il y a, par exemple, malgré des analogies certaines, des différences frappantes entre sa philosophie et celle de Dühring.

(4) Où il eut de bonne heure un illustre patron, le comte de Limbourg-Stirum, lieutenant général et adjudant du roi.

(5) Discours prononcé sur la tombe de Comte, le 5 septembre 1891, trente-quatrième anniversaire de sa mort. *Revue occidentale*, 1891, II, p. 388 et suiv.

De l'ancien monde elle a gagné le nouveau. Nous avons plus d'une fois cité la correspondance du maître avec John Mitcalf, qui représenta avec H. Edger et John G. Mills, la doctrine nouvelle à New-York. Un cercle ouvrier positiviste s'y est fondé en 1885. Le positivisme fut très mêlé à la révolution brésilienne. Après la chute, par lui provoquée, de la monarchie, il contribua au renversement du dictateur Fonseca, positiviste, mais tenu pour « rétrograde ». A peine installé, son gouvernement s'était pourtant inspiré des principes importés à Rio-de-Janeiro par Benjamin-Constant (Botelho de Magalhaes) et Miguel Lemos. Et, pour se donner ostensiblement le baptême comtiste, il avait inscrit sur le drapeau national la devise : *Orden e progresso*. — En même temps que Michel Lemos exerçait au Brésil « l'apostolat », Jorge Lagarrigue l'exerçait au Chili.

Nous venons de mentionner un groupement ouvrier positiviste. Il en existe un semblable à Mons, un autre encore à Stockholm... Le « type du problème positiviste, » comme disait Comte, s'est multiplié, depuis le menuisier Fabien Magnin.

Rentrons en France. Le mouvement d'idées indiqué aux deux précédents paragraphes, ces essais d'apologétique nouvelle, religieuse et politique, supposent le positivisme plein de vie chez nous. Demanderait-on de l'appui à un mort ? Développer les preuves de cette vitalité nous entraînerait trop loin. Nous en pourrions trouver en des ordres de pensée très divers. C'est dans un roman que M. Paul Bourget invoquait récemment cette loi de continuité qui tient une si grande place dans le système (1). M. Maurice Barrès s'est approprié la maxime : « Les vivants sont gouvernés par les morts. » Ses *Déracinés* préconisent la fidélité à la tradition, à la race. Il se donne pour mission de propager cette idée : « Nous valons d'au-

(1)Nous pourrions signaler de multiples rencontres entre Auguste Comte et M. Paul Bourget. Par exemple, l'*Etape* dénonce l'erreur de « prendre pour unité sociale l'individu ». Or, Comte pose comme « axiome élémentaire de la sociologie statique » que la société humaine se « compose de familles et non d'individus ».

tant mieux que nous acceptons d'être commandés par la série de nos ancêtres. »

Pour revenir aux philosophes, mis à part ceux qui professent expressément la doctrine d'Auguste Comte : M. Pierre Laffitte, M. Jeannolle, M. Baumann (1)... comtistes de foi, et, si j'ose dire, d'enseigne, beaucoup, qui ne méritent pas cette appellation, ont de lui dans la substance de leur pensée. Qu'un Th. Ribot procède surtout de Herbert Spencer, il n'a pas lu sans en rien garder le *Cours de philosophie positive*. Il y a plus ou moins de comtisme chez tous ceux qui adhèrent au *monisme*, conception unitaire du monde et du savoir humain (2). Et tels disparus de la fin du siècle dernier, encore présents par l'influence de leurs idées, un Taine, un Renan, si peu qu'ils se réclament du philosophe grand-prêtre, et bien qu'ils diffèrent beaucoup de lui, n'en tiennent-ils nullement ?

Taine ignora, ou à peu près, assez longtemps Auguste Comte, ne le connaissant que par « extraits » ou « parcelles ». Il en a fait l'aveu dans un article de 1864 (3), où en même temps il se félicitait d'avoir, trois ou quatre ans auparavant, comblé cette lacune. Ainsi, c'est vers 1860 que Taine « découvrit » Comte. Or, selon la remarque ingénieuse de M. Victor Giraud,

(1) Non tous d'accord, il est vrai. M. Baumann, par exemple anathématise quelque peu M. Laffitte.

(2) De ces *monistes* rattachés à Auguste Comte, nous n'exceptons pas les évolutionnistes qui, comme M. Fouillée, procèdent directement de Herbert Spencer (qu'ils corrigent d'ailleurs avec liberté). Nous n'ignorons pas avec quelle énergie Spencer se défend de tout lien de filiation avec Comte. M. Giacomo Barzellotti (*La Philosophie de Taine*, p. 81) raconte de quel ton « bref et vibrant » le philosophe anglais lui déclara ne devoir aucune de ses idées au philosophe français : « *I have none*, Je n'en ai aucune. » Mais nous allons l'opposer à lui-même. Parlant précisément de Comte, il a dit : « Bon nombre de ceux qui ne partagent pas ses opinions philosophiques n'ont pas laissé d'en subir l'influence très réelle par l'examen qu'ils en ont fait. » Il est de ceux-là. Ne fût-ce que par la réduction essayée de tous les phénomènes qui composent le *connaissable* à une loi unique, il se relie au fondateur du positivisme. (V. sur ce point particulier le P. Gruber, *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, p. 245 et suiv. Sur la diffusion du comtisme dans les deux mondes, nous avons consulté ce livre, riche de renseignements.)

(3) *Débats*, du 6 juillet 1864.

c'est alors qu'il « remanie son *La Fontaine* et ses *Philosophes classiques* (voir surtout la préface de la seconde édition), non pas précisément dans un sens positiviste, mais de manière à faire entendre qu'il connaît très bien maintenant le positivisme, et que, tout en en profitant, il le dépasse ». — Il le dépasse, mais il en profite. Retenons cela. Sa *Philosophie de l'art* et l'Introduction à l'*Histoire de la litterature anglaise* suffiraient à nous en avertir. Car il avait rencontré, à vrai dire, chez Hegel, qu'il fréquenta bien avant, l'idée de *milieu,* mais il ne manqua pas sans doute de la préciser, grâce à la « définition biologique et sociale » qu'il en trouva dans les quarantième et quarante-troisième leçons du *Cours.* Et M. Lévy-Brühl rapporte justement à l'influence de Comte l'effort du philosophe de *l'Intelligence* pour appliquer aux sciences morales la méthode des sciences naturelles.

Renan était-il tout à fait sincère quand il reprochait à Comte de n'avoir fait que répéter en mauvais français ce que d'autres avaient pensé et dit? C'était, nous le croyons, boutade d'artiste contre un lourd et inélégant écrivain. Renan était moins dédaigneux, lorsque, au commencement de 1860, — l'année même où vraisemblablement Taine s'initia au comtisme, — envisageant l'état de la pensée et constatant la générale incapacité philosophique, il ajoutait : « Une seule école reste debout, active, pleine d'espérance... l'école dite *positive*... » Il prophétisait « l'avenir de la métaphysique » (1), et, sans doute, il ne niait pas précisément, à l'exemple de Comte, sa légitimité, mais il en faisait une forme d'art ou de poésie. Il n'y a pas de vérité, affirmait-il, « qui n'ait son point de départ dans l'expérience scientifique, qui ne sorte directement ou indirectement d'un laboratoire ou d'une bibliothèque, car tout ce que nous savons, nous le savons par l'étude de la nature ou de l'histoire ». Et il affirmait la « relativité » de la « vraie science ». Enfin il en

(1) Voir les pages qui portent ce titre dans les *Dialogues et fragments philosophiques.*

venait à supprimer la philosophie, au sens traditionnel du mot, lui refusant presque la spécialité de l'objet, la réduisant à être « moins une science qu'un côté de toutes les sciences ». Or, n'est-ce pas là du positivisme le plus reconnaissable !

Pour être avoué comme un maître par Renan, si sensible à la forme, encore qu'il affectât de la mépriser, il n'a peut-être manqué à Auguste Comte que d'être un prosateur moins maladroit. Taine lui avait reproché sa « grossièreté prosaïque » (1) ; mais lui avait rendu peu après justice, signalant son importance à « tout homme amateur de science et de philosophie ».

(1) Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1861.

BIBLIOGRAPHIE

Lettres d'A. Comte à M. Valat, 1815-1844.
Lettres inédites de John-Stuart Mill à A. Comte, publiées avec les réponses et une introduction par L. Lévy-Bruhl.
A. Comte conservateur, extraits de son œuvre finale (1851-1857), publiés par L. K., l'un de ses exécuteurs testamentaires (1).
E. Littré. — **A. Comte et la Philosophie positive. — Stuart Mill et Auguste Comte.**
Docteur Robinet. — **Notice sur l'œuvre et la vie d'A. Comte.**
Stuart Mill. — **Auguste Comte et le Positivisme**
Mes Mémoires, trad. par G. Clémenceau.
E. Caro. — **M. Littré et le Positivisme.**
P. Gruber, S. J. — **Auguste Comte, fondateur du Positivisme.**
Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours, trad. par l'abbé Mazoyer.
John Morley. — **Essais critiques,** trad. par G. Art.
L. Lévy-Bruhl. — **Philosophie d'Auguste Comte.**
F. Alengry. — **Essai historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte.**
F. Ravaisson. — **La Philosophie en France au XIXe siècle.**
Th. Huxley. — **Les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir. — Du positivisme dans ses rapports avec la science...**
L. Liard. — **La Science positive et le Positivisme.**
J. Bertrand. — **Souvenirs académiques. — Auguste Comte et l'Ecole polytechnique. — Revue des Deux Mondes,** 1er décembre 1896.
E. Boutroux. — **Comtisme et Positivisme, Revue Bleue,** 8 février 1902.
A. Baumann. — Efficacité pratique de la sociologie d'**Auguste Comte. — Quinzaine,** 1er mai 1902.
E. Faguet. — **Politiques et Moralistes du XIXe siècle, t. II.**
Ch. Maurras. — Auguste Comte, **Minerva,** 15 mai 1902.
F. Brunetière. — Conférence de Tours sur l'**Action Catholique, Journal des Débats,** 25 février 1901. — Conférence de Lyon sur les **Motifs d'espérer, Journal des Débats,** 26 novembre 1901 (2). — **Pour le centenaire d'Auguste Comte, Revue des Deux Mondes,** 1er juin 1902. — **La Métaphysique positiviste, Revue des Deux Mondes,** 1er octobre 1902. — **La Religion comme sociologie, Revue des Deux Mondes,**

15 février 1903.

(1) A part ces deux volumes de Correspondance, nous nous abstenons d'énumérer les ouvrages d'Auguste Comte. On les trouvera nommés selon l'ordre chronologique dans notre biographie du philosophe.

(2) Ces deux conférences se trouvent dans les *Discours de Combat* (Nouvelle série).

TABLE DES MATIÈRES

639-05. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis, F. Blétit.
40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

SÉRIE DES GRANDS PHILOSOPHES

ALFARIC (P.). — 337. **Aristote,** 2e édit.......... 1 vol.
BEURLIER (E.). — 332. **Fichte,** 2e édit........... 1 vol.
BEURLIER (E.). — 236. **Kant,** 4e édit.............. 1 vol.
SALOMON (MICHEL). — 210. **H. Taine,** 4e édit.... 1 vol.
THOUVEREZ (E.). — 331. **Herbert Spencer,** 2e édit.................................... 1 vol.

EN PRÉPARATION DANS LA MÊME SÉRIE

Les grands philosophes.

Stuart Mill. — Darwin. — Hegel. — Guyau. Renouvier, etc.

SCIENCE ET RELIGION
Études pour le temps présent

PHILOSOPHES DU XIXe SIÈCLE

H. TAINE

PAR

Michel SALOMON



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

1905
Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Spiritualisme et le progrès scientifique. 2 vol. in-12 . . . . **1 fr. 20**

A LA LIBRAIRIE PLON

Etudes et Portraits littéraires. — *Taine, Barbey d'Aurévilly, Guy de Maupassant, Pierre Loti, E. et J. de Goncourt, E. Lintilhac, Ollé-Laprune, Mme Séverine, Ch. Vincent, le Père Ollivier, Valdeck-Rousseau, Jules Tellier, Amiel.* Un volume in-18. . . . . **3 fr. 50**

Art et Littérature. — *E.-M. de Vogüé, P. Loti, P. de Nolhac, A. Mæterlinck, H. Ouvré, F. Plessis, L. de Launay, A. Fogazzaro, J. Capperon, Mgr Hulst, J. Jaurès, H. Becque, Ch. Le Goffic, B. de Lacombe, E. Rod, T. de Wyzewa, E. Gebhart, A. Mithouard, J. Lemaître, A. Hallays, J.-K. Huysmans, P. Arène, M. Bouchor, M. Emmanuel, F. Coppée.* Notes d'art. Un volume in-18 . . . . **3 fr. 50**

PHILOSOPHES DU XIXe SIÈCLE

H. TAINE

AVANT-PROPOS

Ces pages développent et mettent au point un article publié peu de mois après la mort de Taine (1). Depuis, des études ont paru, ajoutant à nos informations sur la personne du grand écrivain ou enrichissant le commentaire de son œuvre. Nous en avons fait notre profit. Nous citerons souvent l'important ouvrage de M. Giacomo Barzellotti, un maître de l'Université de Rome, très attentif aux idées françaises, et l'*Essai*, justement distingué par l'Académie, de M. Victor Giraud, professeur à l'Université catholique de Fribourg. Très différents d'esprit, ces deux livres, l'un, d'un rationaliste disciple de Kant, l'autre, d'un philosophe chrétien, intéressent à des points de vue divers. Observons que celui-ci, outre la valeur personnelle de son auteur, se recommande par une documentation toute nouvelle (2).

(1) Paru d'abord dans un journal, il a ensuite été réuni à d'autres dans un volume d'*Etudes et portraits littéraires*.

(2) Mme Taine a mis à la disposition du distingué professeur de Fribourg les papiers inédits, lettres, carnets, manuscrits de toute sorte recueillis par elle à Menthon-Saint-Bernard.

Nous sera-t-il permis de remarquer, en nous en félicitant, le complet accord des conclusions formulées par nous, il y a bientôt dix ans, et de celles si fortement motivées par M. Giraud ?

Un mince opuscule ne saurait tout dire sur Taine. Nous avons visé pourtant à ne rien omettre d'essentiel. Encore avons-nous osé juger quelque peu en exposant. Nous souhaiterions que l'on reconnût, sous la liberté de la critique, notre admiration pour le penseur et l'écrivain, en même temps que notre respect pour l'homme.

Voici,–joints les deux volumes que nous venons d'indiquer, et sans énumérer les livres de Taine, — la liste des principaux ouvrages que nous avons consultés :

Renan, Taine, Michelet, par Gabriel Monod.
Histoire et Littérature, t. III, et *Evolution des genres*, par F. Brunetière.
H. Taine, par Amédée de Margerie.
De la contingence des lois de la nature, par E. Boutroux.
Essais sur la philosophie des sciences, par Ch. de Freycinet.
Etudes de littérature et d'histoire et *Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, par Albert Sorel.
Prévost-Paradol, par O. Gréard.
Essais de psychologie contemporaine, par P. Bourget.
Taine, Scherer, Laboulaye, par E. Boutmy.
La Critique scientifique, par E. Hennequin.
Questions politiques, et *Politiques et Moralistes*, 3e série, par E. Faguet.
Devant le siècle, par le Vte E.-M. de Vogüé.
La Philosophie de Taine, par Giacomo Barzellotti.
Essai sur Taine, par V. Giraud.
Introduction à la zoologie générale par Milne-Edwards.

I

Les origines de Taine. — Son enfance. — La forêt éducatrice. — Le collège Bourbon. — L'Ecole normale. — Crise morale : pessimisme, scepticisme, spinozisme. — Vie universitaire, déboires, disgrâce. — Démission du jeune professeur, ses ambitions intellectuelles, ses fréquentations, ses premiers travaux.

Qui veut appliquer à son inventeur la théorie de la *race*, du *milieu* et du *moment* ou celle de la *faculté maîtresse* n'y est point empêché. Des critiques s'y jouèrent. Le système n'en fut ni fortifié ni affaibli, mais il servit de cadre à d'ingénieuses biographies. Sans nous embarrasser d'une méthode préconçue, indiquons brièvement les origines d'Hippolyte-Adolphe Taine, voyons-le dans ses entours, notons les influences qui, vraisemblablement, agirent sur lui, dégageons son caractère.

Il naquit à Vouziers, le 21 avril 1828, d'une famille de bonne bourgeoisie, d'où sortirent, sous l'ancien régime, un avocat au Parlement, un notaire, des manufacturiers (1), et qui fournit au nouveau des fonctionnaires et des gens de loi. Son grand-père avait été sous-préfet, son père était avoué. Ce monde

(1) Nous empruntons ces renseignements à un volume paru alors que cet opuscule était sous presse : *H. Taine. Sa vie et sa correspondance. Correspondance de jeunesse* 1847-1853. Cette publication, notons-le, n'a rien infirmé des conclusions de la présente étude. Le Taine sur qui elle nous renseigne principalement, celui du collège Bourbon, de l'Ecole normale, le jeune professeur de Nevers et de Poitiers... nous était en grande partie connu par les livres de M. M. Gabriel Monod (*Renan, Taine, Michelet*) et Victor Giraud (*Essai sur Taine*), à qui avaient été communiquées pour la plupart les lettres qu'elle met au jour.

modeste d'administration, de négoce et de basoche ne restait pas étranger aux choses de l'esprit. Un Taine du XVIIIe siècle porta le surnom de *Taine le philosophe*. Des tantes d'Hippolyte joignirent au goût des arts celui des spéculations métaphysiques, controversant avec leur neveu sur les hauts problèmes. La procédure laissait à l'officier ministériel de Vouziers le loisir de ne point négliger les bonnes lettres. Il les cultivait et s'y affinait.

Son fils, qui lui rend ce témoignage, le perdit tôt, mais lui dut une initiation. Cette forêt des Ardennes qu'il a décrite, célébrée, j'allais dire chantée, en des pages de puissant et poétique naturalisme, Taine avait appris de son père à la comprendre et à l'aimer, mené par lui, tout enfant, à cette éducatrice. Il l'a presque ainsi qualifiée : «... La rivière, la prairie, les bois qu'on a vus dans ses premières promenades laissent au fond de l'âme une impression que le reste de la vie achève et ne trouble pas. Tout ce que l'on imagine ensuite part de là.... » Non, tout dans son œuvre ne partit pas de là. Mais le souvenir lui demeura toujours de ces longues marches sous « la colonnade des troncs s'enfonçant à perte de vue ». Longues marches et longs silences dans la contemplation de l'éternelle verdure (1). Quelquefois, les promeneurs couchaient dans des huttes de bûcherons. Ainsi l'enfant se familiarisait avec la grande chose vivante et bruissante. Dès lors, j'imagine, elle prit dans ses rêves figure de personne. Il lui prêta des sentiments. Il la vit accueillante ou hostile, morne ou joyeuse ; un jour éplorée, farouche et comme en deuil des cadavres géants dont la hache venait de la joncher ; le lendemain, « riante, parée comme une belle fille ». Telle, du moins, l'évoquait-il dans sa mémoire, bien

(1) V. dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire*, l'article « les Ardennes ».

des années après l'avoir quittée pour cette autre forêt qui se nomme Paris. L'Océan de Michelet est « fée » ; la forêt de Taine est déesse. A contempler dans le monde végétal les manifestations « éternellement jeunes » des forces élémentaires, il a, tout enfant, préparé en lui une sympathique intelligence des vieux mythes, de ceux qui attribuent aux choses pensée et volonté. Ces énergies primitives, « grande source dont notre petite vie n'est qu'un flot », il les personnifiera à la mode païenne. Il définira le sentiment religieux « la faculté de comprendre les dieux intérieurs qui vivent dans les choses et dont les choses ne sont que les dehors ». Il dira encore : « Les choses sont divines » (1), et, en ce panthéisme poétique, il communiera avec Gœthe, qui peut-être n'aura pas peu contribué à le lui suggérer (2). Mais n'anticipons pas.

Ces Ardennes, où, petit garçon précocement réfléchi, il recueille ces impressions, il les décrira de souvenir, nous l'avons dit, et de souvenir lointain (3). Il a douze ans ; son père meurt. On le retire, l'année suivante, d'un pensionnat ecclésiastique de Rethel, où, depuis dix huit mois, il fait ses études, pour l'envoyer à Paris. Il entre à l'institution Mathé, dont les

(1) *Essais de critique et d'histoire.* V. l'article qui s'intitule « Sainte-Odile et Ephigénie en Tauride ». Vingt ans avant d'écrire cet article, dans une lettre du 20 août 1848, Taine confie à Prévost-Paradol comment il philosophe dans les bois. Il sent « la présence de la vie universelle » ; il ne regarde plus le monde comme une machine, mais comme un animal, sans adhérer pourtant au panthéisme, qu'il déclare, dans la lettre suivante, un système « laid et étroit ».
V. *H. Taine. Sa vie et sa correspondance. Correspondance de jeunesse* 1847-1853, pp. 29 et 34.
(2) V. Albert Sorel, Discours de réception à l'Académie française.
(3) L'article qui s'intitule « les Ardennes » est de 1867, celui sur Sainte-Odile est de 1868.

élèves suivent les cours du collège Bourbon. Mais l'internat, qu'il a trouvé supportable à Rethel, adouci par les gâteries de sa grand'mère paternelle, habitante de la petite ville, lui est dur loin de siens. Il faut que Mme Taine quitte Vouziers pour venir lui épargner les rigueurs de ce régime (1). Alors commence entre eux une intimité de vie où le fils trouve dans sa mère, c'est son mot, « l'unique amie ». A quatorze ans, élève de quatrième, il se fait un plan de labeur quotidien où la récréation est presque oubliée, et qu'il observe avec rigueur. De sorte que, ses obligations de collégien remplies, il trouve le temps de poursuivre des études personnelles. M. Gabriel Monod raconte que, chaque année, au moment du concours général, il fallait lui mettre des sangsues à la tête pour éviter le danger d'une congestion cérébrale » (2). Négligeons les lauriers universitaires qu'il récolta. En 1848, il entrait à l'Ecole Normale, le premier d'une promotion qui devait faire parler d'elle.

Le collégien qui s'était essayé à penser par lui-même dès sa prime adolescence, pouvait-il faire, sur les bancs de l'enseignement supérieur, un auditeur passif? L'activité de son intelligence ne sommeilla pas au conservatoire de la rue d'Ulm. Sans doute pour la maintenir en éveil, il s'ouvrit aux influences extérieures. La pénétrante et précise psychologie de

(1) Jusqu'à la fin de sa vie, la haine de l'internat lui est restée. Il l'a qualifiée, dans une de ses dernières pages, « régime antisocial et antinaturel. » (V. Gabriel Monod, *Renan, Taine, Michelet.*) Il avait cependant gardé bon souvenir de son séjour à Rethel. V. sa *Correspondance de jeunesse* :

(2) L'étude, déjà citée, de M. Gabriel Monod est riche de renseignements fournis par Mme Taine. C'est cet article qui nous a, le premier, révélé quelques détails sur l'adolescence du philosophe.

Stendhal le séduisit ; Balzac l'éblouit par la richesse de sa documentation sur la nature humaine, Balzac, « le Shakespeare vivant et moderne ». En même temps, le poète des *Nuits* lui versait à pleines coupes une capiteuse amertume.

L'amertume l'emplit. Son successeur à l'Académie a bien montré comment le jeune normalien se laissa gagner par le pessimisme (1). Notons que la révolution de février lui avait découvert par ses violences cette « réalité humaine » dont parle Sainte-Beuve, si aisément masquée aux époques d'ordre et de calme. Dès lors, il connaissait le « gorille » qui gît au fond de l'homme et que 1871 devait lui montrer plus brutal encore et plus féroce. Ses prédilections littéraires devaient s'en ressentir. Le roman lui sembla d'autant plus vrai qu'il était plus desséchant ou plus flétrissant pour l'humanité. » Il glissa au scepticisme ; il en toucha le fond ; il remonta (2). Tout volonté et tout intelligence, « le néant, dit M. Albert Sorel, ne pouvait le retenir longtemps ». Spinoza, dont il eut, croyons-nous, la première révélation à travers Gœthe (3), le rendit à lui-même. » Nous verrons dans quelle mesure le philosophe de l'*Ethique* agit sur lui, peut-être à son dommage, mais, à cette heure de désespérance, il en reçut du réconfort (4). Il en chercha aussi et en trouva dans

(1) V. Albert Sorel, Discours cité.

(2) A vrai dire, c'est avant son entrée à l'Ecole qu'il avait « d'un même mouvement », avec son ami Prévost-Paradol, jeté idées et croyances « dans l'abîme du scepticisme ». Il travailla rue d'Ulm à se refaire une armature de principes philosophiques. V. Gréard *Prévost-Paradol*, p. 25.

(3) Gœthe fut un de ses premiers précepteurs, et il ne cessa jamais de le tenir pour le père de toute la grande culture contemporaine.

(4) Il dit, à cette époque, de Spinosa qu'il « donne le suprême repos à l'esprit ».

les *Pensées* de Marc-Aurèle, « mon catéchisme » (1), écrivait-il à un ami. Il était loin du pyrrhonisme quand il sortit de l'Ecole, — et même bien avant — muni de connaissances toutes prêtes à s'ordonner en vue d'un système affirmatif sur l'homme et le monde. Déjà il professait, la possibilité de la science « absolue, enchaînée, géométrique » ; il souhaitait à son ami Prevost-Paradol « cette persuasion solide et parfaite... qui enchaîne l'esprit comme des nœuds d'airain » (2).

Faire de la science, « à mille lieues de la pratique et de la vie active », eût été sans doute son plus cher désir. Mais sa modeste situation de fortune lui conseillait d'accepter des fonctions rétribuées. Il entra donc dans l'Université. On sait quels mécomptes l'y attendaient et quelles consolations il trouva dans le travail solitaire, particulièrement dans la griserie de la logique hégélienne, au point qu'il désespérait de retrouver jamais « sensations égales ». Abrégeons l'histoire d'une défaveur qui aboutit à l'offre d'une suppléance de sixième à Besançon. Un échec retentissant au concours d'agrégation avait ouvert la série de ses déboires. Le refus du visa de la Sorbonne pour sa thèse sur *la Sensation* précéda de peu sa finale disgrâce.

A ce coup, il quitta l'Université, non l'enseignement, qu'il aimait, persuadé qu'enseigner est la plus sûre manière d'apprendre. Il ne dédaigna pas de professer à l'institution Carré-De-mailly. Le jour était loin où l'Etat ferait amende honorable au

(1) Il lisait en même temps Musset. « Singulier assemblage », observait-il lui-même. Mais il trouvait dans l'un « tous ses ennuis », et l'autre lui proposait ce qu'il nomait « le remède universel » : « la grande pensée antique, τὸ μηδὲν εἶναι ». *H. Taine et sa correspondance.* Lettre à Prévost-Paradol du 21 fév. 1852, p. 214.

(2) Ouv. cité. Lettre à Prévost-Paradol, 22 fév. 1849, p. 48.

philosophe, en donnant une chaire à l'esthéticien.

Taine apportait à Paris le plan esquissé de sa thèse sur La Fontaine. Il la mit de suite en chantier et y travailla si activement que, peu de mois après, il la soutenait avec éclat. Cette ardeur à conquérir un grade n'était qu'une concession au préjugé. Les hautes ambitions intellectuelles le possédaient plus fort que le désir d'un bouton de mandarin. Le 30 juillet 1852, c'est-à-dire quelques jours après le décevant accueil fait par la Faculté à son étude sur *la Sensation*, Prévost-Paradol le pressait de répondre par une déclaration de guerre : « Si, par bonheur, tu peux t'affranchir, viens t'enfermer ici, à Babylone, et sape dès demain leur Jérusalem ».(1) Mais nous ne voulons pas rapporter à une passion de revanche la ferveur de travail qui fit de son existence celle d'un reclus volontaire. Il avait vingt-quatre ans ; il entra, selon sa propre expression. « au couvent » (2).

Reclus, non tout à fait. Il eût été difficile à un curieux, tel qu'il était, curieux de science et d'idées, d'observer le vœu de solitude dans ce Paris de 1853, dont M. Albert Sorel a peint si fortement l'effervescence de pensée et la fièvre de labeur. Taine, donc, ne s'isola pas complètement. Il fréquenta les laboratoires et les amphithéâtres, suivit des cours de physiologie et de zoologie. Il se mit en relation avec des hommes spéciaux, d'information exacte et de parole concise. Il fit des amitiés utiles au progrès de sa forte culture. Il a dit ce qu'il devait à Franz Woepke, mathématicien, et philologue, et philosophe par surcroît, dont les observations précises « ressemblaient toujours à un résumé » (3).

(1) V. *Prévost-Paradol*, par O. Gréard, p. 197.
(2) Il avait vu dans la révolution de 1848 le conseil de « rentrer définitivement *au couvent* ».
(3) V. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 320.

Par Gustave Doré il fut introduit dans le monde des artistes. Son intimité avec Marcelin avait commencé sur les bancs du collège Bourbon. Le fondateur de la *Vie Parisienne*, si supérieur à son œuvre, lui révéla le Cabinet des Estampes et lui apprit à deviner, « à travers les figures peintes ou gravées, non seulement les habitudes physiques, mais le moral de l'homme et l'état social aux différentes époques ». De tout cela il profitait ; mais, quand il avait passé quelques heures en compagnie, si savante et si aimable fût-elle, il réintégrait en hâte sa retraite de l'île Saint-Louis. Aux hommes il préférait les livres(1). De là cette force de pensée recueillie et concentrée qui distingue son œuvre. De là aussi certain défaut qui l'affaiblit : le caractère « livresque » qu'on lui reproche.

Le moment est venu de l'envisager, cette œuvre. Essayons de la comprendre et de la définir.

II

Caractère général de son œuvre. — Que partout il philosophe. — Son goût pour la métaphysique. — Ses tendances *a prioristes* attestées par les remarques de ses camarades d'école et les notes de ses maîtres. — Il essaie de réagir, mais sans triompher de ses dispositions natives. — Dans quelle mesure il fut influencé par Spinoza. — Sa conception de la philosophie.

Il y faut de l'effort. Car elle est très haute et, par endroits, quelque peu vertigineuse : Taine fait

(1) M. Albert Sorel a raconté avec mouvement et couleur cette période de la vie de Taine. V. le Discours déjà cité.

monter son lecteur aux derniers sommets par des pentes scabreuses, où le pied manque, où l'on oscille au bord du vide. Elle est très vaste aussi, et combien variée : philosophie, littérature, histoire, voyages, esthétique, fantaisie... Une méthode stricte, à vrai dire, l'unifie ; un système immuable, où, en des catégories, des cadres fixes, tout s'ordonne, se case, se tasse, de gré ou de force, si bien que les choses les plus fluides, telles que le rêve du poète ou de l'artiste, s'y trouvent prises et contraintes. Mais cette rigueur même cause malaise et fatigue. Ajoutez la tension continue de la forme. Car je ne sais pas de style plus voulu, moins *venu*, avec ses métaphores obstinément suivies, ses énergies méditées, ses redoublements, ses martelages. Et tout cela fait quelque chose de trop dense et de trop dur, et l'on se sent comme bâtonné.

Taine philosophe par toute son œuvre et dans tous les actes de sa vie : quand il va à la comédie, quand il lit un roman ou une fable, quand il regarde un tableau, quand il entend de la musique (1), quand il se promène, quand il badine, même quand il caresse son chat (2). Mais il philosophe aussi *ex professo*, et quiconque ignore l'auteur de l'*Intelligence* ne peut connaître dans son fond le critique d'art, non plus que l'historien de la littérature anglaise et de la France contemporaine.

Il a commencé tôt, et de la manière dont, toute

(1) Un de ses camarades de l'école normale, Fritz Rieder, lui reprochait de « porter un peu trop sa philosophie partout, même dans la musique ». Lettre citée par A. G. Monod dans sa *Notice sur Rieder* (*Annuaire des anciens élèves de l'Ecole normale*).

(2) On connaît ses sonnets sur les chats, qu'il n'imprima point, mais qu'au lendemain de sa mort une indiscrétion livra au *Figaro*. Nous leur souhaitons une autre publicité, non seulement à cause de leur valeur proprement littéraire, mais parce que l'auteur y a exprimé sa conception de la vie.

sa vie, il devait continuer. Il n'avait pas vingt et un ans lorsque Prévost-Paradol lui écrivait : « Tout en cherchant une philosophie, tu en as une ». Mot révélateur, non seulement de sa précoce ambition de pensée, mais de sa tendance à s'établir dans un système préconçu, sauf ensuite à en vérifier la base.

Il s'en est défendu. A l'en croire, son point de départ fut « tout expérimental ». Il déclarait en tête de ses *Essais de critique et d'histoire* : « Je n'ai point tant de prétention que d'avoir un système, j'essaye tout au plus d'avoir une méthode ». Fût-ce tout à fait exact, il resterait à savoir si, comme on l'a observé, méthode n'implique pas, en quelque mesure, doctrine. Il affirme : « La méthode a précédé... La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite » (1). Il le croit. Pour lui, la question de véracité ne se pose point. Il est prouvé cependant que l'*apriorisme* s'accusa comme le penchant premier de son esprit.

Nous venons de citer un mot significatif de Paradol. Dans le curieux échange d'idées qui remplit leur correspondance, dans cet enseignement mutuel qu'ils se donnèrent par la discussion, Paradol est le tenant de la science expérimentale, Taine celui de la métaphysique (2). Le futur psychologue de l'*Intelligence* écrit à son ami : « Je t'ai donné Spinoza ; tu m'as donné Burdach et Geoffroy Saint-Hilaire. Je t'ai initié à la métaphysique ; tu m'as appris la physique et la physiologie. » Ses camarades de l'Ecole

(1) Lettre du 9 déc. 1891. (citée par M. Victor Giraud).

(2) Nous verrons plus loin Stuart Mill le qualifier « métaphysicien ». Ses tout derniers travaux, *Notes sur les éléments derniers des choses*, témoignent que le goût de la métaphysique persista en lui jusqu'au bout. Ces notes sont d'octobre 1885, d'octobre 1891 et de juin 1892. Elles ont paru dans la *Revue philosophique* de juillet 1895.

On sait au surplus, que, Taine méditait une théorie de *la Volonté*, pendant et complément de son traité de l'*Intelligence*.

normale s'accordaient à lui reprocher l'abus des raisonnements, des théories, le mépris des réalités concrètes. Une note de son « directeur des études », Vacherot, confirme avec autorité cette appréciation : « Conçoit, juge et *formule trop vite. Aime trop les formules et les définitions, auxquelles il sacrifie trop souvent la vérité*, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité ». Son professeur, Emile Saisset, critiquait en lui « un goût excessif pour l'abstraction ». Le maître signalait, remarquons-le, chez l'élève « un effort énergique » pour se corriger de ce défaut, « son défaut capital ». Taine réagit, en effet.

L'année 1854 marque à cet égard une date importante dans l'histoire de sa pensée. Ses carnets, où autrefois tout était classé par idées abstraites, deviennent des recueils d'impressions visuelles, d'observations de caractères et de mœurs, rendues avec une intensité parfois excessive (1). On sait si, depuis, ces recueils se sont enrichis ; jamais il n'a cessé de collectionner les documents. Et combien de fois a-t-il préconisé comme la matière de toute science les faits, « les tout petits faits, bien choisis, importants, significatifs.... ». L'un des types de penseurs opposés par lui à ces « philosophes classiques » qu'il raille si terriblement, M. Pierre en note sans relâche de tels. Le porte-crayon de ce savant scrupuleux, ce porte-crayon toujours garni de mine, ne lui sert qu'à cela. Il les met en cartons. Et quelle place tiennent dans son cabinet les mémoires d'académies, les journaux scientifiques, les catalogues de toute espèce, les herbiers, les squelettes...

En M. Pierre, reconnaissons Taine lui-même ; Taine converti à la méthode expérimentale. Mais s'il a changé ses procédés, il n'a pas changé son esprit, ambitieux de grandes synthèses, de vastes généralisations. « Il a

(1) G. Monod, ouv. cité.

retenu ses idées *a priori* à titre d'hypothèses directrices, et, à son insu, elles ont déterminé ses observations. » Avant M. Lanson (1), M. Albert Sorel (2) lui avait, en d'autres termes, adressé la même critique : « Il attire tout à son idée dominante, à son idée maîtresse » ; il cherche, « non des expériences, mais des preuves de ses inductions » (3).

Nous avons fait allusion à son goût si tôt déclaré pour Spinoza. Avant même la crise morale dont nous avons parlé, dès le lycée, racontent ses intimes, il était pénétré de l'*Ethique*. Son professeur de philosophie à Bourbon, M. Charles Bénard, le trouva, au sortir de sa rhétorique, « déjà philosophe », j'entends, ajoutait-il, « disciple fervent de Spinoza », enfermé dans le spinozisme « comme dans une forteresse ». Il ne s'était pas mis impunément à l'école d'un tel spéculatif. L'influence de ce génie abstrait devait empreindre à jamais sa conception même de la philosophie. Lorsque, en 1849, il annonçait à Paradol : « Je veux être philosophe », se flattant d'entendre « tout le sens de ce mot », la philosophie le séduisait comme une simplification grandiose, une réduction de la réalité en formules, mieux encore,

(1) *Histoire de la littérature française.*
(2) Discours cité.
(3) M. Victor Giraud définit ainsi les procédés de conception et de composition de Taine : « Un sujet étant donné, il commence par l'étudier sommairement et par s'en faire une première idée aussi exacte, aussi précise que possible. Cette vue générale, au lieu de la retenir uniquement à titre d'idée directrice, d'hypothèse à vérifier, à son insu, il la considère comme un programme à développer, comme une sorte de théorème à démontrer. Elle exerce un tel empire sur sa pensée qu'il devient presque incapable de voir les faits qui la démentent ou qui l'infirment. Ainsi s'expliquent, je crois, la plupart des erreurs ou des inexactitudes qu'il a commises. Il est de ceux qui, s'ils ne découvrent pas la vérité du premier coup, ne la découvriront jamais, j'en ai peur, par tâtonnements successifs. »

en une formule : « Tout livre et tout homme, répétait-il, peut se résumer en cinq pages, et ces cinq pages en cinq lignes. » Tout livre et tout homme, ce n'était pas assez dire, et, nous le savons, il pensait plus : toute époque, toute civilisation, tout art, toute science, et tout enfin, esprit et matière.

III

La *nécessité*, moteur central du mécanisme universel. — La théorie de *l'unité de groupe* et ses applications à tous les ordres de faits. — Sa combinaison avec le Spinozisme. — Esquisse du système.

Un mécanisme ayant pour moteur central la *nécessité*, et ne laissant rien hors de l'action automatique de ses rouages, tel lui apparaissait le monde. « Il n'y a rien de contingent dans la nature des êtres ; toutes choses, au contraire, sont déterminées par la nécessité... » Il fit sienne cette proposition de l'*Ethique*. Il emprunta au maître son assimilation de la philosophie à une *mathématique*, envisageant le monde comme le développement d'un théorème. Et s'il n'en raisonna pas comme lui, par « propositions », « démonstrations », « scholies », c'est qu'il était artiste. On l'a appelé le poète de la métaphysique ; on a dit : « Taine, c'est la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakespeare. » Sous sa plume, en effet, les formules prennent corps, les abstractions deviennent des êtres. Son invention pittoresque anime cette « géométrie ». La *nécessité*, ressort idéal de son dynamisme universel, s'incarne en je ne sais quel monstre armé de tentacules formidables, « tenailles d'acier » qu'il enfonce et serre au « cœur de toute chose vivante ».

Il entend bien que rien n'y échappe, et nous allons voir que rien n'y échappera. Un philosophe, a-t-il avoué lui-même, « atteint toujours son but. Rien de plus pliant que les faits ; rien de plus aisé qu'un système ».

Et quoi donc résisterait à ces pinces gigantesques ? Le monde se compose d'esprit et de matière. Or, est-ce la matière qui essayera une rébellion ? Fût-elle une substance, comme le soutient le vieux spiritualisme, et recelât-elle de ces « essences occultes », de ces puissances impondérables qu'on appelle des *forces*, elle n'en serait pas moins disciplinable au déterminisme. Mais ces « vertus » ou « pouvoirs » n'ont pas d'existence réelle. La *force* est une « entité verbale », un préjugé scolastique. Tout au plus le mot mérite-t-il d'être conservé comme terme explicatif d'une succession de phénomènes. Tel cheval a la force de traîner tel chariot. Cela veut dire que, les muscles de ce cheval étant contractés, le chariot avancera. Il n'y a là qu'une « liaison », un « rapport » entre deux faits, d'antécédent à conséquent. C'est par une fiction du langage que nous y voyons autre chose ; nous sommes dupes de notre terminologie, le mot engendre le fantôme. La matière même, en tant que substance, est « illusion métaphysique ». Elle n'a pour nous de réel que les faits de conscience qu'elle provoque en nous : sensations de couleur, de son, d'odeur, de résistance, de poids, de mouvement... Et, en soi, elle n'est que ces phénomènes actuels ou possibles, groupe, série, que nous unissons sous un nom substantif, table, cloche, fleur... pour la commodité du discours. En d'autres termes, il n'y a pas de corps, mais seulement des faisceaux d'événements psychologiques, présents ou futurs.

Mais cette conscience, ce *moi*, par lequel valent, existent les choses, il doit tomber aussi sous les prises du monstre. Qu'on ne s'avise point d'en faire une citadelle de liberté. Pour devenir cette citadelle,

il faudrait d'abord qu'il existât. Or, il est une autre « entité scolastique ». C'est même par lui que Taine a commencé ses destructions de « fantômes », anéantissant les corps, en quelque sorte, par voie de conséquence. Comme la matière et avant elle, il l'a réduit à un composé d'événements, une « ligne », une « trame d'états successifs », sensations, images, souvenirs, idées, volitions... Lorsque nous détaillons ses facultés, attributs ou qualités, c'est pur artifice de langue, pour classer des faits. Le *moi* n'est autre chose que la « file » de ses phénomènes ; eux ôtés, « il ne serait plus rien, ils le constituent ». Pris en soi, il n'a qu'une existence verbale ; il s'évapore à l'analyse. Ainsi, cette conscience, lieu du monde, se dissout. Le philosophe de l'*Intelligence* prend même un particulier plaisir à démontrer son néant, et il est étrange de voir ce psychologue qui ramène tout à la psychologie, l'histoire aussi bien que la métaphysique, s'acharner avec cet entrain contre l'objet propre de sa science.

C'est que, pour la simplification de son mécanisme, il veut alléger des substances l'univers. Aussi les abolit-il où qu'il les rencontre, et il en pourchasse l'idée même. Il proclame avec Hegel que la nature n'a pas de fond. En quoi il se sépare de son premier maître. Car Spinoza réduit bien les corps et les esprits à l'état de simples *modes*, et pour lui, sans doute, tout est *adjectif* — sauf le grand substantif, sa substance-dieu, support du monde.

Taine, lui, a rejeté ce *substratum*. De la proposition fameuse de l'*Ethique*, il n'a retenu que la *nécessité*, et il prétend qu'elle lui suffit.

Elle lui suffit moyennant quelques adjuvants. Vers le milieu du siècle dernier, au moment où s'orientait l'esprit du Taine, une théorie régnait, pressentie par Gœthe, formulée par Lamark et Darwin, celle de « l'unité de type dans les organismes animaux. » Elle s'était transposée, dans le domaine moral, en l'idée

de *l'unité de groupe.* « Aujourd'hui, l'histoire comme la géologie a trouvé son anatomie », affirme quelque part notre philosophe. Entendons-le, non seulement de l'histoire, mais de toutes les sciences qui ont pour objet l'homme et les faits humains. Nous trouvons dans l'étude sur Carlyle (1) une définition de la doctrine qui fait à Hegel et à Gœthe un fond de pensée permanent, et dont ils se servent, « Hegel pour saisir la formule de toute chose, Gœthe pour se donner la vision de toute chose ». Cette doctrine est celle du développement *(Entwickelung)*, de l'évolution. « Dépouillée de ses enveloppes », elle se réduit à cet article : une dépendance mutuelle joint les termes d'une série et les rattache tous à « quelque propriété abstraite incluse dans leur intérieur ». Ainsi nous la propose l'historien de la littérature anglaise, et il en indique en quelques lignes le champ universel d'application : « Si on l'applique à la Nature, on arrive à considérer le monde comme une échelle de formes et comme une suite d'états ayant en eux-mêmes la raison de leur succession et de leur être... Si on l'applique à l'homme, on arrive à considérer les sentiments et les pensées comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante... » Donc, les faits de tout ordre, — y compris les faits dénommés spirituels, — tenus pour les manifestations d'une vie analogue à celle des organismes et soumis à la même loi de solidarité, telle est la doctrine qui nous est présentée comme le legs précieux de l'Allemagne moderne « au genre humain ».

Combinée avec le spinozisme, un spinozisme puisé sans doute à la source, mais aussi recueilli à travers Gœthe (2), elle contient, — si nous y ajoutons la

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, t. V.
(2) M. Barzellotti a bien montré l'influence de Gœthe sur

contribution de Condillac, importante, nous le verrons, — à peu près toute la philosophie de Taine. Mais n'oublions pas qu'il se réclame de la méthode expérimentale. Nous l'avons vu s'efforcer loyalement de l'adopter. Il ne pouvait, à la fréquentation de Stuart Mill, non plus qu'à la lecture, il est vrai, tardive, d'Auguste Comte (1), en désapprendre la valeur. Aussi prétendra-t-il toujours ne s'en point départir. Il faudra nous le rappeler quand il s'agira de vérifier la cohérence et la solidité de son système.

Voyons-en de suite l'architecture, tout au moins les lignes principales, en un court exposé.

Tout fait est solidaire et complémentaire d'un groupe, dont chaque unité nécessite les autres. J'explique. Dans un animal, les instincts, les dents, l'appareil digestif, l'éminence articulaire des os, les organes moteurs, sont des composants en relation telle qu'une variation de l'un d'entre eux détermine dans chacun des autres une variation correspondante, et qu'un naturaliste habile peut, sur quelques fragments, reconstruire par le raisonnement le corps presque

Taine, insistant, en même temps, à juste titre, sur la place que tient dans la philosophie de ce dernier la théorie *de l'unité de groupe*. Les lettres récemment publiées montrent combien tôt il l'affirma. Le 16 novembre 1851, il écrivait à Prévost-Paradol : « Une partie du monde appelle l'autre comme un organe du corps humain nécessite tous les autres ; et le monde est un, comme le corps humain ». — H. TAINE. *Sa vie et sa correspondance*, p. 151.

(1) Nous ne saurions nous étendre ici sur ce que Taine a pu retenir du *Cours de philosophie positive*. Il en estimait la lecture indispensable à « tout homme amateur de science et de philosophie ». Sans doute elle ne fut pas sur lui sans influence, en ce sens du moins qu'elle l'affermit dans plus d'un principe acquis déjà. Mais on va voir avec quelle indépendance son idéalisme le détachera du positivisme de Comte, en même temps que de l'empirisme de Stuart Mill.

tout entier. Autant de faits donc liés entre eux par une solidarité nécessaire. Mais ils ont de plus un point central de convergence et une subordination commune. Tous concourent à la réalisation du type ; tous dépendent du type. Ainsi le type est le « fait dominateur », — Hegel dirait « l'idée », — qui assemble et produit les autres. Sa notion résume leur groupe, et il nous suffit de la définir pour l'avoir tout entier en raccourci. De même, la formule du rectangle en révolution autour d'un de ses côtés pris comme axe exprime le cylindre. De tout ainsi on peut dégager le « facteur », le « cristal primitif ». Et voilà comment la réalité concrète, immense complexité, se résout en des éléments simples, ses *lois*, ses *causes*, — Taine use indifféremment des deux termes.

Mais ces causes mêmes, ces lois, sont à leur tour les composants nécessaires de groupes sur lesquels l'opération peut se renouveler. Sans doute, chacune gouverne une infinité de rencontres ; mais d'autres les dominent elles-mêmes par séries. En géométrie, par exemple, les propriétés des surfaces, des solides et de toutes les formes concevables dérivent des propriétés des lignes, qui se tirent de deux ou trois notions primordiales. La loi mécanique de la conservation de la force en commande une foule d'autres. C'est la tendance de toutes les sciences de se résumer en quelques propositions générales dont le reste puisse se déduire. Une hiérarchie donc s'échelonne parmi les faits dominateurs. Une « pyramide de nécessités » monte. D' « abstraits » en « abstraits », les formules se superposent, de moins en moins nombreuses, de moins en moins dérivées, jusqu'à l' « axiome » suprême qui exprime la totalité des êtres, comme une équation exprime une courbe.

Nous voilà sur la haute terrasse d'où le philosophe nous invite à contempler le monde. Et nous nous penchons sur le vide, et le point même où nous posons le pied ne nous soutient pas. Sous la critique

de ce positiviste, la matière s'est évanouie. Cet idéaliste a qualifié d'« illusion » l'être spirituel. Que reste-t-il, qu'un jeu d'abstractions ? Mouvements sans mobiles, sensations sans sujets, reliés par un réseau de formules, dessein sans fond, tracé de lignes idéales.

Il est vrai qu'il a colorié son épure. Les « événements » qui constituent les esprits et les corps, les « courants » de phénomènes qui composent la figure de l'univers jaillissent comme des feux d'artifice dont les fusées se croisent, mêlent leurs trajectoires dans l'immensité de l'espace et du temps. De sorte que le flux des êtres s'écoule comme une succession de météores et que la nature ressemble à une « grande aurore boréale ». Ou bien la « proposition première », « créatrice universelle », qui, par les séries étagées de ses subordonnées, régit en ses derniers détails la multitude disséminée des faits sensibles, devient un jet d'eau dont la gerbe de sommet s'étale sur un premier plateau pour descendre, de vasque en vasque, en nappe ou en poussière, jusqu'au bassin où nous trempons nos doigts.

IV

Du rôle de l'abstraction dans la philosophie de Taine. — De l'estime où il tient cette faculté. — Précoce influence de Condillac sur son esprit. — Excessive prédominance en lui du goût de l'abstraction. — Autres vices de sa philosophie. — Comment son spinozisme et son hégélianisme refusent la conciliation avec son phénoménisme. — Critique de la théorie de la *nécessité*. — Que deux races d'esprit se rencontrent en lui et se contrarient

Tel est le système, rapidement esquissé. On a pu apercevoir le rôle qu'y joue l'abstraction. Qu'on n'en

soit point surpris. Taine professe pour cette « faculté unique » un véritable culte. Il y voit le pouvoir supérieur qui « distingue l'homme des animaux » (1) ; il l'exalte sur un ton lyrique : « Faculté magnifique, source du langage, interprète de la nature, mère des religions et de la philosophie... (2) ».

Il a appris toute son importance à l'école de Condillac. Au tome Ier des *Origines de la France contemporaine*, Taine indique en note un fait intéressant pour l'histoire de sa pensée : en 1845, la philosophie de Condillac était encore enseignée à Paris dans deux lycées, dont l'un était le collège Bourbon, où il termina ses études (3). Condillac agit sur son esprit d'aussi bonne heure, semble-t-il, que Spinoza. Il lui dut de comprendre tôt et d'estimer tout son prix ce pouvoir d'isoler dont l'opération est essentielle à toute science. Aussi se reconnut-il son disciple, et il saisit la première occasion de le déclarer. Il reporte lui-même à 1852 la première idée de ses *Philosophes classiques*. Or, le théoricien de la *Langue des calculs* y occupe une place considérable, et l'on a remarqué avec combien plus d'égards que les autres « classiques » Laromiguière, continuateur de Condillac, y est traité. Taine entreprit de réhabiliter, « en le complétant et en l'élargissant » (4), le sensualisme de *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Il se flatta de ramener le positivisme contemporain sur les traces de Condillac (5). Je n'oublie pas le jugement sévère

(1) Lettre à Paradol (1er août 1852) citée par M. G. Monod.

(2) Etude sur STUART MILL, *Histoire de la littérature anglaise*, t. V.

(3) *Origines de la France contemporaine* (édit. in-8°) t. I, p. 265.

(4) G. MONOD, ouvr. cité.

(5) V. *passim* l'ouvrage indiqué de G. Barzellotti, qui a

exprimé, tout à la fin de l'*Ancien Régime*, sur le philosophe qui crut le procédé de l'arithmétique bon pour la psychologie et voulut « démêler les éléments de notre pensée par une opération analogue à la règle de trois ». Il est nommé parmi les habitants les plus illustres de « la région vide des généralités pures ». Mais qu'on se rappelle en quels termes, trente pages auparavant, est célébré le maître abstracteur. C'est, en quelques lignes, l'apologie de l'abstraction et, du même coup, celle du traité de *l'Intelligence* (1).

Nous venons de citer les *Philosophes classiques*. Des deux personnages mis en scène dans le chapitre final de ce livre, et dont l'amitié signifie l'alliance nécessaire des deux aptitudes qu'ils incarnent, nous connaissons M. Pierre, l'analyste des mots et aussi des choses, morales ou physiques, aidé sans cesse des données exactement notées de la science positive. M. Paul, esprit synthétique, construit des théories, ordonne les faits en systèmes, par l'opération que nous avons vu Taine lui-même pratiquer, c'est-à-dire par des superpositions d'abstraits. L'équilibre entre les deux facultés complémentaires l'une de l'autre, personnifiées par ces deux amis, se réalisa-t-il dans le penseur que nous étudions? Le dessin sommaire tracé par nous de la philosophie qui fait le support de son œuvre suffit, ce nous semble, à montrer à quel point y prédomine ce « goût pour l'abstraction » signalé et condamné si tôt en lui.

très bien marqué cette influence de Condillac sur Taine.

(1) On y trouve excellemment décrit et recommandé le procédé d'ascension logique par lequel, de déduction en déduction, l'esprit peut s'élever jusqu'à une formule suprême. Taine observe, sans doute, ce qui manqua aux penseurs du XVIIIe siècle pour en recueillir ce qu'on en doit attendre. Mais, ajoute-t-il, « une bonne règle demeure bonne, même après que l'ignorance et la précipitation en ont fait mauvais usage, et si aujourd'hui nous reprenons l'œuvre manquée du XVIIIe siècle, c'est dans les cadres qu'il nous a transmis ».

Mais ce n'est pas le seul vice de son système. Les kantistes le reprennent sur la valeur absolue attribuée par lui aux formes et aux lois de notre pensée. Sans adhérer au criticisme, on peut dénoncer ce qu'il y a d'intenable dans la position d'un philosophe qui, après s'être placé sur le terrain du phénoménisme, déclarant que notre connaissance atteint seulement nos « états intérieurs », affirme l'équivalence entre la procession de nos concepts et les relations effectives des choses, c'est-à-dire la réalité de dépendances toutes logiques. Le désaccord est flagrant du subjectivisme le plus formel avec l'objectivisme implicite professé par Spinoza dans la proposition fondamentale que nous avons vue adoptée par Taine : «... Toutes choses sont déterminées par la nécessité ». Et ce n'est pas seulement le spinozisme, mais l'hégélianisme de Taine qui refuse la conciliation avec son phénoménisme. Comment joindre ce « sensualisme nominaliste », pour user du terme de M. Barzellotti, à cette façon hégélienne de se représenter le monde comme une « logique en acte », une « géométrie vivante », de le soumettre à la loi de *l'unité de groupe*, comme si les axiomes ne réglaient pas seulement les démarches de notre intelligence, mais le développement, (*Entwickelung*), des choses elles-mêmes, une équation étant présupposée entre la nécessité idéale et la nécessité causale ?

L'avènement de la *nécessité* au gouvernement effectif de l'univers se conteste à un autre point de vue. Comment le collectionneur empirique de faits, qui croit seulement à ce que l'expérience vérifie, en vient-il à nous proposer le dogme de cette souveraineté ? Car c'en est un, quelque nom qu'il y donne ; c'est une foi qu'il réclame de nous, l'expérience pure mettant sous nos yeux la succession, non *le lien fatal* des phénomènes (1). Un positiviste

(1) V. Victor Giraud, *Essai sur Taine* p. 24. — L'erreur

italien, M. Giuseppe Tarozzi repousse cette intrusion du déterminisme dans la philosophie qui lui est chère, et il se donne pour tâche d'en éliminer tous les éléments métaphysiques, tels que le concept de nécessité (1). En quoi il se montre sensible aux exigences de l'eurythmie, en même temps que de la logique. Pour conserver à la science le caractère absolu qu'il voulait lui reconnaître, Taine a tenté une impossible conciliation. Difficile assurément est la situation de Stuart Mill, strictement confiné dans l'expérience, réduisant tout le savoir humain à « une connaissance empirique des relations de coexistence et de succession des faits, pur fruit de l'association des idées et de l'habitude (2) ». Il est, du moins, exempt du reproche d'inconséquence. Avec ses ambitions d' « analyse supérieure » et de « formule universelle » (3), Taine ne pouvait s'en tenir là. Est-ce tout à fait sans malice que Mill l'a qualifié « métaphysicien ? »

En lui, deux races d'esprit se rencontrent et se contrarient. Le positiviste ne réussit pas à emprisonner dans la simple constatation des phénomènes le constructeur de système, « poète-logicien » — ainsi l'a nommé M. Jules Lemaître. — Et

de Taine est d'étendre aux lois physiques le caractère nécessitant des lois mathématiques. Notons, du reste, que l'absolu de la géométrie est devenu problématique depuis les études fameuses connues sous le nom de *Géométrie générale*. — Voir le livre de M. Boutroux : *De la contingence des lois de la nature*. — Voir aussi les *Essais* de M. de Freycinet sur la philosophie des sciences.

(1) V. *Della necessita nel fatto naturale ed umano*, par Giuseppe Tarozzi, professeur de philosophie au lycée de Sienne (cité par M. Emile Boutroux dans son article, « Comtisme et Positivisme », *Revue Bleue*, 8 février 1902).

(2) V. G. Barzellati, qui a soigneusement noté et mis en relief les contradictions intimes de la philosophie de Taine.

(3) Préface des *Philosophes classiques*.

ce poète est impérieux ; il enjoint à la réalité de se conformer à son rêve, et, pour l'y contraindre, nulle violence, j'allais dire nulle amputation, ne lui coûte. J'entendais, à ce propos, une jolie boutade d'un éminent physicien : « Taine dessine un cube, puis il déclare : « Voilà le monde ! » et tout ce qui déborde les faces du cube, il le guillotine. » Oui, dût son couperet supprimer la personne humaine.

Voyons comment ce systématique en a usé en histoire, puis en art. Nous verrons ensuite quelle espèce de violence il a exercée sur lui-même, — je veux dire sur son style.

V

Taine et sa conception de l'histoire. — De quelle pensée naquit le livre des *Origines*. — Comment il a « modifié l'aspect » de la Révolution. — Vérité de philosophie sociale mise en lumière. — Sentiment de Taine sur le christianisme. — Que le systématique se retrouve pourtant dans l'auteur des *Origines*. — Ses erreurs dans l'estimation des sources. — Ses aperçus partiels et déformateurs. — Comment il évoque les foules. — Sa psychologie appliquée aux individus. — Son Napoléon.

Avant de devenir historien, au sens exact du terme, Taine avait arrêté depuis longtemps et formulé sa conception de l'histoire.

C'est pour lui un problème de psychologie (1); il

(1) Il pense, avec Guizot, que « l'histoire de la civilisation est celle des transformations de l'homme intérieur. » Albert Sorel, *Etudes de littérature et d'histoire*, p. 48. — Rapprochons le mot de M Paul Bourget : « L'histoire lui est apparue comme une vaste expérience instituée par le ha-

s'agit de pénétrer l'âme d'un peuple, d'une civilisation. Mais l'âme, nous savons ce qu'il entend par là : un groupe de puissances ou, mieux, de faits. Car tout se réduit à des faits, et il n'a garde de ressusciter en histoire des « entités verbales » qu'il s'est acharné à détruire en philosophie.

Il faut donc observer ces faits, les noter et démêler celui qui, assemblant et dominant les autres, doit être pris pour leur facteur et leur loi (1).

Le déterminisme qui gouverne le monde nous assure, en effet, que les « formes spirituelles », comme les corporelles, dérivent d'un élément géométrique qui est seulement à découvrir.

Et nous voici à « l'homme théorème » et aux peuples théorèmes et aux siècles théorèmes.

On connaît le chapitre des *Philosophes classiques* où Taine trouve le secret de faire tenir au large dans une demi-ligne toute l'histoire de Rome, « d'enfermer douze cents ans et la moitié du monde antique dans le creux de sa main ».

De même il enferme le Moyen Age en deux mots de formule, et la simplification est assez osée et arbitraire pour être prise comme caractéristique de sa méthode.

Pour lui, la grande « disposition primitive » qui domine cette époque, c'est la terreur et en même temps le dégoût de la vie, la mélancolie noire. Tout sort de là. Etant donné cet état d'âme, rien d'étonnant, d'abord, à ce que les couvents se peuplent.

sard pour le bénéfice du psychologue ». *Essais de psychologie contemporaine*, p. 221.

(1) L'histoire est le propre champ d'application de la théorie allemande qui affirme l'unité organique des choses, et c'est en histoire que Taine l'a professée avec le plus d'insistance : tout se tient dans une civilisation, comme dans les parties d'un corps. Cette idée, développée dans la préface de ses *Essais de critique et d'histoire*, revient maintes fois sous sa plume.

Puis le même effroi qui pousse les uns hors du monde fait naître chez les autres une « exaltation nerveuse » favorable aux délicatesses du cœur. Donc, voilà des gens qui « rêvent, pleurent, s'agenouillent... imaginent des douceurs, des transports, des tendresses infinies », bref, voilà des gens « disposés à aimer ». Et, du coup, naissent la chevalerie et les cours d'amour. Les cathédrales aussi... Suivons bien. « Le dégoût du monde et l'aptitude à l'extase, le désespoir habituel et les besoins infinis de tendresse » devaient naturellement pousser les hommes vers le christianisme, qui, par ses dogmes consolants ou menaçants, par l'infini de la « terreur » et l'infini de l' « espérance », satisfait « la sensibilité endolorie ou frémissante ». Et les églises gothiques ont surgi.

Pourquoi gothiques? Pourquoi, au lieu de la rondeur de l'arcade, la brisure de l'ogive ; au lieu de la colonne, le pilier ; au lieu de la forte assiette, de l'équilibre des lignes simples, les flèches vertigineuses et fragiles, les voûtes démesurées que les contreforts soutiennent comme des béquilles, et le peuple de monstres qui vomit l'eau des gargouilles, et le peuple de saints qui prie sous les voussures, enfin les meneaux qui s'enchevêtrent, les nervures qui se tordent, les pierres ciselées et ajourées? Parce que cette végétation, cette broderie surabondante, l'étrangeté de ces formes ruineuses expriment « l'intempérance » d'une « fantaisie maladive ». Ce n'est pas tout. A des imaginations « délicates et surexcitées comme celles-ci » il faut du symbolisme. De là, la croix du transept, l'épanouissement des rosaces, tout ce qu'il y a de figuratif dans l'ornementation et les proportions de l'édifice. Puis des gens si tourmentés et si peu sains d'esprit ne se plaisent point à la claire lumière ; il leur faut une « ombre lugubre et froide », où plongent seulement la « pourpre ensanglantée » et les « mystiques flamboiements » des vitraux. Apercevez-vous comme cela se tient? Le

raisonnement est impeccable. D'un bout à l'autre de la chaîne, il ne manque pas un maillon.

Qu'on n'objecte pas les grands faits, littéraires ou autres, qui contrarient la thèse. Qu'on ne parle pas des fabliaux, farces, soties, qui témoignent, je crois, d'assez de liberté d'esprit et qui sont un peu gais pour des affolés de terreur religieuse. Qu'on ne parle pas non plus des bouffonneries qui s'étalent avec tant de hardiesse sur ces cathédrales mêmes, œuvres d'épouvantement mystique : mascarons qui grimacent, juchés aux angles des tours, accrochés aux chapiteaux, embusqués parmi les bas-reliefs des portails et jusque sous les accoudoirs des stalles ; singes polissons qui figurent la malice des femmes ; démons entreprenants qui lutinent de dévots personnages en prière. Qu'on ne jette pas, à travers le Moyen Age rêvant et pleurant de Taine, ce monde pullulant de facéties et de gausseries. Les architectes de belles constructions mentales ne veulent pas être dérangés dans leurs alignements symétriques.

C'est un chapitre de la *Philosophie de l'art* que je viens d'analyser. Par une nécessité qui s'expliquera, l'historien, chez Taine, accompagne toujours l'esthéticien. Venons maintenant à l'œuvre proprement historique qui a épuisé son dernier effort.

Nous l'avons vu quelque peu ému de la révolution de février 1848. Les événements de 1870 et de 1871 lui causèrent une secousse plus profonde. Ils renouvelèrent pour le philosophe, en la renforçant terriblement, la leçon de choses qui avait troublé le normalien. Il venait d'atteindre ce *dimidium vitæ*, cette quarantaine, qui, pour tout homme, est une heure solennelle. Dirons-nous qu'il fit son examen de conscience ? Il s'interrogea, du moins, sur la vertu de son œuvre, et il resta sur un doute inquiétant. Il se demanda si la spéculation pure était un suffisant,

même un innocent emploi de la pensée en des jours de détresse publique, et il conclut qu'il devait travailler au relèvement de la patrie. Il se le promit. De cette résolution est né son dernier livre.

Si forte qu'ait été la commotion morale d'où il est sorti, n'y cherchons ni un autre homme ni une autre doctrine ni une autre méthode. M. Paul Bourget a bien montré comment le Taine d'autrefois se retrouve dans l'*Ancien régime* et dans la *Révolution* (1). Même sincérité, il faut d'abord le dire, et, cette fois, sincérité implique vaillance. Etranger aux partis, bien que classé dans l'un d'eux par l'opinion, l'historien des *Origines* a osé mécontenter ceux qui jusqu'alors l'avaient applaudi. Donc, même bonne foi, mais aussi, ajoutons-le, mêmes inconscients partis pris. Comme jadis il observait et « expérimentait », il institue maintenant une « enquête », à seule fin de vérifier un système d'avance arrêté. Il déclare dans la préface de *La Conquête jacobine* (2) : « Je n'avais pas de principes politiques, et même, si j'ai entrepris mon livre, c'est pour en chercher. » Quelque créance que mérite celui qui n'a « jamais menti » (3), nous ne saurions prendre à la lettre cette affirmation. Il nous paraît que l'impression rapportée d'outre-Manche par l'auteur des *Notes sur l'Angleterre* dut influencer, quoiqu'il en eût, ses « recherches ». N'eût-il point fouillé les archives, dépouillé Gouverneur Morris, Malouet, Mallet du Pan... — nous partageons l'assurance de M. Giraud, — il eût abouti aux mêmes conclusions. Il a « surtout cherché — et trouvé — la confirmation des idées générales qui, à son insu, le guidaient... » De fait, l'idéal politique qu'il préconise est tout anglais.

(1) Etude citée, *Essais de psychologie contemporaine.*
(2) Tome Ve des *Origines de la France contemporaine.*
(3) C'est M. Paul Bourget qui lui a rendu ce témoignage.

Il est vrai que, s'il n'a pas étudié la crise d'où est issu notre régime moderne, avec la « curiosité dégagée » d'un entomologiste surveillant la métamorphose d'un insecte, — détachement auquel sa loyauté s'efforçait, — il s'est du moins imposé la tâche d'une vaste information. Et il a ainsi mis en lumière une foule de faits, de ces petits faits « significatifs », comme il les aime. Il est advenu aussi qu'il a jeté dans le grand courant des études nombre de documents qui, par leur vertu, ont propagé sur la Révolution, ses causes, son esprit, ses agents, ses résultats, des idées neuves, quelques-unes définitives. Un Anglais qui a consciencieusement, et avec une pénétrante sympathie, observé la France, M. E. Courtenay Bodley, tient pour l'un des phénomènes moraux les plus frappants qui se soient produits, chez nous, dans le dernier quart du XIXe siècle, une « modification d'attitude mentale vis-à-vis de la Révolution (1) ». Et cet écrivain qui connaît bien l'œuvre de Taine, — qui a, d'ailleurs, approché sa personne, — lui attribue cet état nouveau de l'opinion. Taine, pense-t-il, a « modifié l'aspect » du grand événement qui coupe en deux notre histoire. Aucun livre de ce temps ne mérite, à son gré, comme les *Origines de la France contemporaine*, « l'épithète de livre *faisant époque* ». Avant cet étranger, M. Emile Boutmy avait loué le grand ouvrage « sincère et passionné » grâce auquel la Révolution est enfin « sortie de la phase religieuse et oratoire », pour entrer « dans la période positive (2) et documentaire ». Conjecturant ce que l'avenir retiendrait des appréciations et des conclusions de l'auteur, « je crois, disait-il, que toutes ses inductions sur les causes et les caractères profonds, sur la portée morale des

(1) *France*, par E. Courtenay Bodley (pp. 67-70).
(2) M. Barzellotti nomme Taine « le Joseph de Maistre du positivisme ».

événements, seront conservées en substance », et il indiquait tels jugements désormais acquis, « contribution *définitive* à la science (1) ». Jamais l'incapacité et la présomption des premiers délibérants de la Révolution, les menées ouvertes ou occultes de la minorité démagogique, les usurpations et les attentats des clubs, puis la légalité jacobine, la grande tuerie, le délire homicide de la Convention, enfin l'œuvre napoléonienne, principe et résultats, n'avaient été dénoncés avec cette abondance de preuves, et l'on sent l'arrêt sans appel.

Une vérité de philosophie sociale est en même temps mise par l'historien en un relief impérieux. C'est l'impuissance de la raison abstraite à fonder un gouvernement. Taine avait rapporté d'Angleterre cette conviction que « la politique n'est pas une théorie de cabinet applicable à l'instant, tout entière et tout d'une pièce, mais une affaire de tact où l'on ne doit procéder que par atermoiements, transactions et compromis (2) ». Peu après, quand se fonda la si utile École des sciences politiques, il écrivait : « Les principes *a priori*, la doctrine des droits de l'homme, la croyance que telle ou telle forme de Constitution est le salut, infestent encore, comme en 1790 et en 1848, nos discussions politiques ». Il estimait, avec Carlyle, que de pareils débats « servent à peu près autant dans un État qu'une théorie des verbes irréguliers (3) ». C'était en 1872. Cette vérité sembla neuve. Elle allait, grâce au livre des *Origines*, devenir banale (4). Succès imprévu

(1) M. Boutmy dit encore : « Cette œuvre capitale aura marqué, pour l'histoire contemporaine et la science politique, une halte et un nouveau départ ». *Taine, Scherer, Laboulaye.*

(2) Préface des *Notes sur l'Angleterre*

(3) *Journal des Débats* du 10 nov. 1872.

(4) Taine écrivait le 24 mars 1878... : « On peut considérer la Révolution française comme la première application des sciences morales aux affaires humaines ; ces sciences,

pour un *aprioriste*, — mais qui se piquait de ne pas l'être — que ce discrédit jeté sur l'esprit théorique. Dorénavant tout le monde se réclamera de « l'expérience » ; tout le monde prétendra se garder du péché de métaphysique. Observez dans la presse le tour nouveau des controverses. *Réalisme* politique, c'est le mot qui les caractérise. M. Paul Brousse souhaitait naguère (1) une « République réaliste ». Le néo-royalisme, dont M. Charles Maurras est le chef si actif et si bien armé, nous propose une « monarchie réaliste » ; — entendez que le droit divin, ce vieil article du *Credo* légitimiste, est rayé du nouveau symbole (2). Et M. Waldeck-Rousseau ne raillait-il pas un jour l'ancienne « scolastique », l'ancienne « théologie républicaine » (3)? Le règne est fini de l'idéologie d'où est issu le *Contrat social*. Encore une fois, le décri où nous voyons cette forme de pensée est l'œuvre de Taine. Nous lui en devons de la gratitude (4).

en 1785, étaient à peine ébauchées ; leur méthode était mauvaise ; elles procèdaient *a priori* ; leurs solutions étaient bornées, précipitées, fausses... » (Lettre à E. Havet, citée par M. G. Monod) Il a propagé cette opinion.

(1) *Petite République* du 28 mai 1900.

(2) M. Charles Maurras prétend démontrer « la nécessité scientifique » de la monarchie. Voir sa curieuse « Enquête sur la monarchie », parue dans la *Gazette de France* et tirée à part. La réponse de M. Paul Bourget est, entre toutes, intéressante.

(3) Dans la préface du *Fédéralisme économique* par J. Paul Boncour, M. Waldeck-Rousseau condamne, en sociologie, les « règles absolues », les « prévisions d'une logique qui fait abstraction du jeu des intérêts et de la réaction du fait sur les calculs en apparence les mieux fondés ». Il proclame la souveraineté de l'expérience, qui « impose à toutes les conceptions son contrôle décisif, les transforme, les anéantit ou les vivifie, suivant qu'elles répondent ou non à des lois aussi fatales et aussi inéluctables que les lois physiques elle-mêmes ».

(4) Il faisait la guerre à l'*apriorisme* dans tous les ordres d'idées. Un jour, à propos des lois scolaires, il disait à

Hors de la politique, la droiture de l'homme a dicté à l'historien des pages de sincérité superbe. Il fut un temps où il se permettait sur la religion des mots méprisants (1). Il se croyait respectueux en définissant le catholicisme une « gendarmerie morale ». Certes, il ne méconnaissait pas sa solidité comme institution : un jour, analysant les éléments de sa force, il avouait ne point prévoir « de terme à sa durée (2) ». Mais il n'apercevait pas sa haute bienfaisance. En quelle estime différente il le tenait, — et combien au-dessus d'une police ! — quand il écrivait : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles... le christianisme est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même... Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs privées et publiques se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen..... la cruauté et la sensualité s'éta-

M. Berthelot : « Vous légiférez pour toute la France comme si vous aviez affaire à une masse toute semblable à elle-même ; mais les enfants de vos campagnes sont au moins à trois générations de nos petits Parisiens, et vous voulez les élever de la même façon. » Conversation citée par M. Georges Martin, dans la *Revue Hebdomadaire* du 7 décembre 1901, p. 23.

(1) Il y a, par exemple, des pages vivement anti-catholiques dans le *Voyage en Italie* et aussi de la *Correspondance* qui vient de paraître.

(2) V. *Voyage en Italie*, t. I, p. 388 et 389. Une « grande crise » pourtant lui semblait s'annoncer pour le catholicisme. Il le voyait menacé par les progrès du nouveau protestantisme, « celui de Schleiermacher et de Bunsen, adouci, transformé par l'exégèse, accommodé aux besoins de la civilisation et de la science ». Mais, ajoutait-il, s'il résiste à cette attaque, il me semble qu'il sera désormais à l'abri de toutes les autres ».

laient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. *Quand on s'est donné ce spectacle, et de près*, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes... *Ni la raison philosophique*, ni la culture artistique et littéraire... aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. *Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale*... et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

M. Victor Giraud qualifie bien cette page « une admirable page d'apologétique expérimentale ». C'est, en effet, l'expérience du passé tout proche où il venait de voir, débridé et lâché, le « gorille primitif », qui avait montré au philosophe l'excellence du concours apporté par la religion chrétienne à « l'instinct social ».

Donc, c'est un livre loyal que les *Origines*, et, de plus, un livre de haute portée par l'autorité de ses condamnations et le désintéressement de ses apologies. — Je ne parle pas du talent qui s'y déploie : l'écrivain et le penseur s'y font admirer au plein de leur force. — Nous allons cependant justifier nos réserves. Le systématique, avons-nous dit, s'y retrouve. Oui, le système domine l'œuvre et parfois l'opprime.

On a reproché à Taine quelques erreurs dans l'estimation des sources (1). Un érudit fouilleur d'archives, M. Edme Champion, l'a accusé de n'avoir lu que légèrement les *Cahiers* de 89. M. Emile Faguet, sur un ton semi-plaisant, a dit là-dessus la vérité : « Taine ne pas lire les documents ! Allons donc ! Il les a lus tous. Il en a lu autant que M. Champion. Seulement, comme ils contrariaient son système, il les a, avec raison, tenus pour nuls, comme nous

(1) M. Gustave Lanson, entre autres, lui a adressé ce reproche V. son *Histoire de la littérature française*, s. 1031.

faisons tous de ce qui nous gêne (1) ». J'ai regret à transcrire cette phrase, qui risque d'être mal comprise. Encore une fois, la droiture de l'écrivain est hors de cause. Je me rappelle une conversation de quelqu'un qui le vit de tout près, l'admira, l'aima et garde le culte de sa gloire. On parlait des historiens épris du pittoresque et tentés d'y sacrifier le vrai. Le vicomte de Vogüé disait combien Taine leur ressembla peu, et, à propos de la fête des Fédérations ou de celle de l'Etre suprême, il cita de lui ce mot familier : « J'ai composé le tableau avec les documents. J'aurais pu donner le *coup de pouce*, je me le suis interdit... Michelet peut-être l'eût fait... »

Le *coup de pouce*, non, il n'est pas de ceux qui le donnent, il n'est pas non plus de ceux qui, de propos délibéré, négligent ou atténuent. Mais, pli ancien de méthode, involontaire préoccupation d'un point de vue exclusif, il s'en tient souvent à des aperçus partiels et déformateurs (2).

Quand, par exemple, il déclare « l'esprit classique » — qu'il définit la foi dans la raison abstraite — responsable de désastreuses méprises, je conviens qu'il y a du vrai. Ç'a été folie de détruire, au profit d'un organisme factice, conçu *a priori*, l'organisme naturel élaboré par les siècles, le vieil arbre qui portait « dans ses couches superposées, dans ses nœuds, dans ses courbures, tous les dépôts de sa sève ». L'historien dénonce à bon droit cette aberration funeste.

Mais si l'on impute à cette « forme fixe d'intelligence » la Révolution et tout dans la Révolution, erreurs et crimes, anarchie, dictature, jusques et y

(1) E. FAGUET, *Questions politiques*, « La France en 1789 » p. 19 et 20.

(2) M. Edmond Biré, peu suspect de faveur pour la Révolution, observe que Taine passe trop sous silence les mouvements généreux, les nobles actions, les traits héroïques.

compris l'Empire et l'actuelle omnipotence de l'Etat, je pense qu'on élimine ou qu'on oublie ou qu'on fausse quelque chose. Non, la « raison classique » n'a point tant fait qu'on veut le dire. Elle n'était pas née quand commença la ruine des pouvoirs locaux et la centralisation du royaume de France. Les consciences jacobines qu'elle a déchargées de scrupules étaient allégées d'avance. Et puis, pourquoi négliger les causes extérieures ? L'invasion n'a-t-elle pas influencé le terrorisme ? et l'émigration ? Enfin, cette « doctrine », il ne faut en extraire que ce qu'elle contient. Elle commence, dit-on, à Malherbe et à Balzac, elle dure jusqu'à Delille et Fontanes, et l'on donne comme l'un de ses articles la croyance à la bonté native de l'homme. Or, qui, dans ces deux siècles, a formulé pareil optimisme ? Bossuet ? La Rochefoucauld ? Pascal ? Le moraliste du *Traité de la Concupiscence* ? ou le mortifiant analyste de l'amour-propre ? ou l'ascète douloureusement attentif à la fermentation du « mauvais levain mis dans l'homme dès l'heure qu'il est formé » ? Que si l'on veut, à toute force, les comprendre avec Rousseau dans une catégorie arbitrairement définie, il ne faudrait pas cependant laisser croire qu'on leur attribue une collaboration quelconque au *Contrat social* (1).

Mais ce n'est point assez d'évoquer les institutions, régime, lois, mouvements ou convulsions politiques. C'est l'homme même que Taine prétend atteindre, « l'homme vivant, agissant, avec sa voix et sa physionomie, avec ses gestes et ses habits, distinct et complet, comme celui que nous venons de quitter dans la rue ». Pour cela, les instruments requis sont, dit-il, l'analyse du critique et la divination de l'artiste, quelque chose du « génie sympathique »

(1) Voir à ce sujet la remarquable étude de M. BRUNE-*Histoire et littérature*, t. III.

d'un Shakespeare, d'un Saint-Simon, d'un Stendhal, d'un Balzac, ces connaisseurs d'âme de métier et de génie (1). Ces instruments, il les décrit à merveille et il s'en sert avec bonheur. Veut-il peindre le peuple de France, à la veille de la Révolution, il mène son enquête par tout le pays, compulsant les archives, collectionnant les traits particuliers, amoncelant les détails menus. Puis, quand il possède une somme de faits significatifs, il synthétise. Et alors l'artiste intervient avec ses images simplifiantes. C'est lui, par exemple, qui embrigade en un corps les recrues d'émeute : affamés des villages et des campagnes, vagabonds, mendiants et brigands, porteurs de besaces et porteurs de bâtons, traînards de rues et rôdeurs de grands chemins, coquins disponibles de tous ordres. C'est lui qui leur souffle une âme collective et finalement incarne en un « colosse aveugle » leur fureur séditieuse. Pour remuer des masses, pour condenser les colères des foules en une poussée unique et violente, on ne lui voit guère d'égal. M. Barzellotti compare tels tableaux de son *Anarchie spontanée* à la sédition milanaise de Manzoni, dans *les Fiancés*.

Ce n'est pas que, là encore, le philosophe n'ait peut-être généralisé et unifié avec excès. Je crains aussi qu'il n'ait été dupe de sa formule, *Anarchie spontanée*. Ne dirait-on pas aussi juste : *Anarchie machinée ?* Mais la vérité abonde dans ce chapitre, qui restera une solide page d'histoire.

Où nous surprendrons mieux sur le fait l'homme à théorie, c'est dans la psychologie personnelle, à laquelle, du reste, il se plaît.

Etant donnée sa conception de l'homme, groupe de facultés mutuellement dépendantes et gouvernées par un fait dominateur, le problème, on le devine, se résout à dégager ce fait. Cette *loi* connue, on

(1) *Histoire de la lit érature anglaise*, t. V, p. 31[illegible]

peut, en effet, tout en déduire, sûr qu'elle imprime à la machine « un système nécessaire de mouvements prévus ».

J'emprunte ces mots à la courte préface de l'*Essai sur Tite-Live*. C'est, en effet, sur l'historien latin qu'il tenta pour la première fois cette expérience de démontage. On sait sur quels individus éminents il l'a renouvelée.

Son Marat est une « mécanique à meurtre » qui a pour ressort le délire ambitieux. Son Robespierre, « suprême avorton et fruit sec de l'esprit classique », est un cuistre en qui tout procède de la cuistrerie, la médiocrité de l'esprit et les vices du cœur : dogmatisme creux, rhétorique, vanité, envie, rancunes... Si bien que son infatuation froide « équivaut à une fièvre chaude » et que du cuistre sort le bourreau (1).

Mais de tous les « systèmes » sur lesquels il a opéré, le plus fameux est celui qui s'appelle Napoléon. Cette fois l' « automate » grandissait jusqu'au géant. Il ne l'a pas diminué, quoi qu'on ait prétendu. Jamais la taille et la force du Titan ne furent plus puissamment figurées. Seulement le déterministe a cru découvrir dans un vice démesuré la pièce maîtresse qu'il cherchait, et il a tout fait tourner autour de ce pivot monstrueux. L'égoïsme, un égoïsme de dieu, subordonne en son Napoléon même le génie. C'est un « *moi* colossal » qui se dresse au milieu du monde, y étend « ses prises rapaces et tenaces », n'y souffrant aucune vie, « à moins qu'elle ne soit un appendice ou un instrument de la sienne ».

La métaphore, certes, n'est pas fausse tout à fait.

(1) Notons qu'en parlant de tels personnages et de leurs actes, il manque plus d'une fois à sa résolution d'impassibilité. Il perd son sang-froid d'« entomologiste », il s'indigne. Nous n'avons pas le courage de l'en blâmer.

L'Europe se rappelle jusqu'où s'arrondit le cercle d'action de cette « personnalité absorbante ». Mais songez que cet égoïsme doit nous expliquer tout l'Empereur et tout l'Empire, qu'il n'est pas un acte du chef d'Etat ni de l'homme que nous ne devions y rapporter. Absolu, sans relâche ni degré, il exclut ou annihile tout autre sentiment, il emplit et durcit tout l'être moral. Eh bien ! je ne crois pas à cette pétrification. Si habituelle que puisse être l'insensibilité d'une créature humaine, elle a des intermittences. Il se glissait parfois autre chose que du calcul dans les familiarités de bivouac du *petit caporal.*

On a publié, sur cet être hors nature, des anecdotes touchantes. M. Frédéric Masson le montre allant au mariage avec le désintéressement amoureux d'un sous-lieutenant, puis parcourant avec Joséphine — et avec d'autres — « toute la gamme des enfantillages du sentiment ». M. Arthur Lévy, dont le gros livre, *Napoléon intime*, pourrait s'intituler *Napoléon bonhomme*, conclut que le « haut sentiment familial, la bonté, la gratitude, la cordialité furent ses qualités essentielles » (1).

Ce n'est pas que nous prenions au sérieux, d'un bout à l'autre, ces apologies. Mais enfin les faits, les « petits faits » s'alignent. Et il est de bonne guerre d'opposer à Taine ses propres armes.

« Comprendre la vie... », s'écrie-t-il quelque part ; mais qu'elle est plus riche qu'il ne croit ! Sève ou sang, floraison, parfum, ou sensation, action, mouvement, chaleur, lumière..., qu'elle organise les cellules d'une plante ou qu'elle batte dans des artères, qu'elle dorme dans les filaments d'une algue, dans une couche de lichen, ou qu'elle frémisse dans

(1) Le même auteur vient d'écrire, sous le titre de *Napoléon et la Paix*, un livre très documenté, où il prétend établir que Napoléon subit plutôt qu'il ne fit la guerre, et qu'il fut un conquérant malgré lui.

un cerveau, nulle formule ne l'exprime, et nulle figure. On ne l'emprisonne pas dans des graphiques réguliers. Souveraine, elle se joue à des combinaisons infinies ; elle afflue par des canaux sans nombre.

Et dans l'homme, de quelles complexités mystérieuses s'embrouille son jeu ! Faire le dessin d'une vie d'homme, tracer ses lignes directrices, et l'y jeter comme sur des rails dont elle ne déviera pas, Taine ne fut pas le premier à se laisser tenter par cette chimère. Personne avant lui, je crois, n'y avait employé autant de méthode et d'appareil. Mais « de bons autheurs », au temps de Montaigne déjà, s'étaient « opiniastrés » à unifier en une « constante et solide contexture » des existences illustres. « Ils choisissent, dit-il, un air universel, et, suivant cette image, vont rangeant et interprétant toutes les actions d'un personnage. » Bien plus, si les faits résistent, ils les forcent, ils les « tordent ». Or, Montaigne avertit ces « contrerolleurs » des actions humaines que, quoi qu'ils fassent pour les « r'apiesser et mettre à même lustre », ils en seront empêchés. Car ce n'est pas œuvre logique qu'une vie humaine, mais bien plutôt branle et incohérence. Nous ne sommes « que de lopins » ; en nous, « chaque pièce, chaque mouvement feit son jeu ».

Nous voici loin des rouages et des engrenages du déterminisme. Il n'explique pas plus les sociétés que les individus. Montaigne n'eût pas trouvé plus de vérité au dessein de la Rome mécanique qu'à celui du Napoléon mécanique. Il eût raillé ces épures anguleuses, lui qui vit si bien le flottant et l'ondoyant de toute vie.

VI

Taine esthéticien. — Ce qu'est pour lui une œuvre d'art. — Théorie de la « faculté maîtresse ». — Théorie de la race, du milieu et du moment. — Critique du système. — Du peu d'appui qu'il trouve dans la zoologie. — Démentis que l'histoire, la littérature et l'art lui infligent. — La *Critique scientifique* d'Emile Hennequin.

En définissant le philosophe et l'historien, nous avons presque défini l'esthéticien.

Qu'est-ce, pour Taine, qu'un tableau, une statue, un roman, un poème ? Une chose d'art, sans doute, mais surtout un document, un « signe ». La coquille fossile dit quelle sorte d'animal l'habita ; l'œuvre dit quelle sorte d'homme la fit. Débris morts l'un et l'autre, mais debris instructifs, elles ne valent que par là. Etudier un livre pour lui-même, c'est tomber dans une « illusion de bibliothèque ». Un livre est un homme qui nous parle ; sachons l'entendre, ce qui veut dire le comprendre, et en même temps distinguer le ton et le timbre de sa voix. Sachons aussi le voir.

Que doit nous figurer une tragédie grecque ? Des Grecs, « c'est-à-dire des hommes vivant à demi nus, dans des gymnases ou sur des places publiques,... oisifs et sobres, ayant pour ameublement trois cruches dans leur maison, et pour provision deux anchois dans une jarre d'huile ». Qu'y a-t-il « sous les feuillets d'un poème moderne ? Un homme comme Alfred de Musset, Hugo, Lamartine ou Heine, ayant fait ses classes... avec un habit noir et des gants, bien vu des dames... » Pourvu que notre éducation critique soit suffisante, nous lirons tout cela entre les lignes, et bien davantage ; car l'homme intérieur nous apparaîtra en même temps que l'homme visible.

Et tout nous servira d'indice : « le choix des mots,

la brièveté et la longueur des périodes, l'espèce des métaphores, l'accent du vers, l'ordre du raisonnement... » Nous n'aurons garde, au surplus, de négliger aucune information. Nulle démarche ne nous paraîtra oiseuse, nul détail trop infime. Sur le poète moderne, nous consulterons Balzac et les aquarelles d'Eugène Lami. Pour Byron, Taine va jusqu'à s'enquérir de ses habitudes de table et à relever des menus de souper.

Donc les faits encore pour éclairer l'œuvre, qui elle-même doit être prise comme un fait. Cela à seule fin d'atteindre l'homme intime. Et ainsi reparaît, dans le critique, l'historien, et, dans l'historien, le psychologue, — toujours avec sa méthode, ses principes connus, sa chaîne de lois.

Pour lui, Shakespeare tient en deux mots : imagination passionnée. De cette faculté maîtresse, tige merveilleuse, il fait sortir l'artiste et son œuvre « comme une fleur ».

Byron est un révolté ; il s'explique tout entier par là. Notons seulement qu'il l'est avec des passions anglaises : orgueil indompté, âpre amour de la lutte, folie sombre. Autant de caractères de *race*.

Nous n'avions pas encore écrit ce mot, et peut-être l'eussions-nous dû depuis longtemps. Il forme, avec deux autres, un trio dominant dans le vocabulaire de Taine. La « faculté maîtresse » n'y occupe pas une place égale. Et c'est justice. L'individu, en effet, ne vit point isolé ni indépendant ; il est *situé* dans le temps et dans l'espace, et les faits dont il est le total, y compris ce fait dominateur, sont sous l'action de puissances coalisées qui se nomment la *race*, le *milieu* et le *moment*.

C'est surtout en littérature et en art que Taine applique cette théorie, développée pour la première fois dans la préface de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Mais, à vrai dire, on la découvre infuse

partout dans son œuvre. Nous aurions pu la signaler sous les images abondantes qui racontent les origines de Bonaparte : la tige toscane, la transplantation de la branche détachée, sa greffe sur les sauvageons corses, dans « une atmosphère assez rude pour lui conserver toute sa vigueur et toute son âpreté ».

Détaillons-en la formule :

La *race*, donnée primitive, « force distincte », supérieure aux deux autres ; car elle survit à tout. Rien n'oblitère ses linéaments primordiaux. Sous toutes les latitudes, à tous les degrés de civilisation, à toute heure de l'histoire, les grands traits originels persistent. Pour connaître les Anglais, il faut étudier les Saxons et les Normands, principalement les Saxons, puisque ces Germains, parents de leurs vainqueurs, les ont absorbés. Ainsi, l'*humour* de Swift ou de Carlyle, ce badinage froid, fait d'énormité et de violence, gageure d'absurdité solennelle et incongrue, vient tout droit des forêts de Germanie. Et à peine réussissons-nous à le comprendre, nous Latins, à qui manquent le mot et la chose.

Le *milieu*, c'est-à-dire les circonstances enveloppantes qui ajoutent leurs « plis accidentels et secondaires » au « pli primitif et permanent ». Tels l'aspect des lieux, le climat, les conditions politiques ou sociales... Quelle influence ont exercée sur le génie des Grecs leur soleil, leurs lignes d'horizon et les découpures de leurs côtes ; sur les Anglais, leurs brumes ; sur les Italiens, encore leur soleil...

Le *moment*, faut-il expliquer que c'est l'heure de la production artistique ? Cette heure même est une force qui agit avec les précédentes. « Outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. Quand le caractère national et les circonstances opèrent, elles n'opèrent pas sur une table rase, mais sur une table où des empreintes sont déjà marquées. » En d'autres termes, l'œuvre faite concourt à déterminer l'œuvre à faire. Que ne signi-

fient pas ces seuls mots « : Avant ou après Corneille, avant ou après Molière... »

Cela exposé, nous avons, je crois, toute la critique de Taine, au moins telle qu'elle s'est annoncée d'abord; car elle a donné plus que, formellement, elle n'avait promis. Indifférente par système à ce qu'on nomme le Beau, — « la science ne proscrit ni ne pardonne », — assimilant les œuvres humaines à des produits dont il faut seulement marquer les caractères et chercher les causes, elle entendait constater et expliquer; rien d'autre. Mais la force de sa logique intérieure et même ses affinités cherchées avec les sciences naturelles l'amenèrent à faire plus, à classer. Or, classer, c'est comparer, et comparer, c'est juger. Taine a donc jugé; si bien qu'on a pu dire que nul, dans ces derniers quinze ou vingt ans, n'avait « proscrit » ou « pardonné » davantage (1).

Quoi qu'il en soit, nous ne nous attarderons pas à contrôler les applications de son critérium, ni à voir si, par un détour et avec un appareil technique, il ne revient pas à peu près à l'ancienne esthétique. Nous allons nous tenir à sa formule essentielle et en vérifier l'exactitude.

Entendons-la bien — comme lui-même — dans son absolue rigueur. Dire que la race, le milieu et le moment sont des influences notables, ou, si l'on veut, des « conditions », ce n'est point assez au gré de ce déterministe. En art, comme en histoire et en philosophie, il pose son inévitable problème de mécanique. Ecoles et œuvres sont des résultantes dont on vient de voir les composantes. Tout dépend

(1) Si nous pouvions nous étendre, nous montrerions comment, en hiérarchisant les œuvres, non seulement d'après la « convergence des effets » et l'importance du caractère, mais d'après la « bienfaisance » du même caractère, il a réintégré la morale dans son esthétique. C'est sur quoi M. Brunetière a heureusement insisté dans sa belle conférence de Fribourg, en janvier 1902. Il avait pris pour sujet *Taine et son œuvre critique.*

de ces trois forces, de leur intensité, de leurs rencontres, combinaisons ou contrariétés. Reste seulement à les évaluer. Là, il est vrai, gît la difficulté, les choses morales n'étant point sujettes à précision comme les physiques. Mais cela ne trouble pas l'assurance du théoricien. Sans la « grossièreté visible de nos notations et l'inexactitude foncière de nos mesures », nous déduirions « comme d'une formule les propriétés de la civilisation future ». Ainsi s'offre le système dans sa netteté d'affirmation. Certaine lettre à Havet (29 avril 1864), (1) publiée par M. Monod, l'explique, mais ne l'atténue pas au fond. Taine, du reste, l'a maintenu tel dans les éditions successives de l'*Histoire de la littérature anglaise*.

Or, que vaut-il?

Quel appui trouve-t-il dans l'ordre naturel, si souvent invoqué par son auteur? Et aussi quelle confirmation reçoit-il des faits esthétiques?

Les zoologistes, d'abord, reconnaissent-ils au caractère dominateur l'importance que Taine lui attribue? Nous ne le pensons pas. Ils en font un point de repère commode, un moyen de coordination élémentaire, presque de mnémotechnie pour la facilité des premières études. Ils se gardent d'y voir une loi, le principe absolu d'un ordonnancement anatomique. Nul caractère ne nécessite un ensemble déterminé. Il n'est point de fixité invariable dans les rapports des dispositions organiques ou des propriétés vitales.

Ainsi, rien dans la structure des vertébrés n'est leur propriété commune et exclusive. Par exemple, la symétrie des parties manque dans la famille des poissons pleuronectes, tandis qu'elle se rencontre chez les annelés. Impossible également d'indiquer

(1) V. *Renan, Taine, Michelet*, p. 115.

dans l'organisation de tout mollusque, de tout zoophyte... un caractère tout à fait propre au plan de structure de ces embranchements et incompatible avec tout autre. De même pour les poissons, les insectes... Et dans le petit nombre de cas où la constance d'un caractère semble absolue, il est possible que cette fixité soit plus apparente que réelle et que des découvertes ultérieures la prennent en défaut. Là-dessus, qu'on lise Milne-Edwards (1), et l'on conclura que des chapitres de Taine sont à biffer.

Voici maintenant l'action du milieu singulièrement réduite. Les biologistes observent que les fonctions organiques — le côté de l'existence le plus connexe aux conditions ambiantes — s'en affranchissent entièrement ; à plus forte raison les instincts, les amours. D'une manière générale, d'ailleurs, ils reconnaissent quelle force défensive est la vie. Organisme implique résistance à des causes de dissolution constamment actives. Tout être animé lutte pour maintenir intact l'agrégat qui le constitue. S'il s'adapte à son milieu, — et il le faut bien, — il ne concède que le minimum. Ce que fait l'homme en se vêtant pour échapper aux influences caloriques de son habitat, tout animal le fait à sa manière, ou meurt. Si bien qu'on a pu définir la vie « une adaptation négative, antagoniste aux actions du dehors » (2).

Mais venons à la vérification directe.

Les Grecs ne sont pas le seul peuple qui ait vécu dans des conditions favorables de climat. Comment donc sont-ils le seul qui ait produit un Phidias? Comment surtout des tribus, leurs proches parentes, celles des Skipétars (Albanais), par exemple, se sont-

(1) *Introduction à la zoologie générale.* — Voir, sur la valeur scientifique du système de Taine, la « leçon » très serrée de M. Brunetière dans son *Evolution des Genres.*

(2) Emile Hennequin, *La critique scientifique.*

elles attardées jusqu'à nos jours dans un état de culture voisin de la barbarie (1)? Et si la bordure ouvragée de leurs côtes a contribué à leur éducation d'artistes, pourquoi des rivages d'une dentelure aussi fine n'ont-ils point développé le sens esthétique des Italiotes de la Grande-Grèce (2)? L'*Histoire de la littérature anglaise* restera un beau livre, quel que soit le sort de la thèse qu'il développe. Mais que devient cette thèse, s'il est vrai, comme l'a écrit avec désinvolture M. Augustin Filon, que l'Angleterre saxonne soit une *blague?* Quoi de plus différent que ces deux Français qui écrivirent en même temps : Rabelais et Calvin? Expliquera-t-on leur dissemblance par le nombre de lieues qui sépare Chinon de Noyon? MM. de Goncourt demandaient un jour à Taine où trouver la racine de l'exotisme de Chateaubriand, « cet ananas poussé dans une caserne ». De Corneille ou de Flaubert, qui est le Normand? Gœthe et Beethoven sont tous deux Allemands du Sud; Burns et Carlyle, Ecossais. M. Hennequin remplit quatre pages de noms mis en regard, qui représentent, comme ceux-là, mêmes nations et mêmes époques, et qui s'opposent aussi nettement.

Comment ces confrontations l'amènent-elles à une formule aussi fausse peut-être que celle dont elle est l'inverse? (3) La question sort du cadre de cette étude. Retenons seulement les démentis infligés à Tainepar l'histoire de l'art et des lettres. C'est beau, l'unité rigoureuse d'une doctrine, la symétrie logique. Si pourtant cette « réussite rare » qu'est le

(1) Voir Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*. t. VI, p. 9.

(2) Voir ces considérations exposées avec beaucoup de force dans le livre déjà cité d'Emile Hennequin.

(3) La théorie d'Emile Hennequin est que le génie, bien plutôt qu'un produit, un *effet*, est une *cause*. Il crée, au besoin, son milieu par sa seule puissance.

génie échappe à toute loi vérifiable, si cette *monade unique*, comme l'appelle Sainte-Beuve, refuse de se laisser enfermer dans des catégories, force est d'y renoncer.

VII

Taine écrivain. — Sa forme systématique. Son style d'images. — Qualité de ses métaphores. — Son mode de composition. — Sa démarche raide de logicien. — Que chacun de ses livres a l'air d'une entreprise sur a liberté de notre intelligence.

Une pensée systématique se fait une forme systématique. J'ai parlé de martelage. Le style de Taine enfonce méthodiquement les idées au cerveau de son lecteur. Qu'est-ce qui ressemble plus à des coups de marteau que ces impératifs si fréquents, ces brusqueries, ces saccades, ces sursauts de la phrase? Ajoutez le choc des mots mêmes. Si l'on soulignait, en des pages prises au hasard à travers ses livres, les termes violents, on verrait quelle place ils tiennent dans son vocabulaire : « crispé, tendu, raidi, âpre, effréné, forcené »... Parfois l'écrivain cherche l'effet de vigueur dans les allitérations, les assonances : « Ce n'est pas une révolution, c'est une dissolution »... « Il faut que les pouvoirs publics s'accordent, sans quoi ils s'annulent... Il faut que les pouvoirs publics soient obéis, sans quoi ils sont nuls... »

Le plus souvent, c'est par les images qu'il veut frapper, et il les choisit du plus haut relief. Peut-être, d'ailleurs, est-ce chez lui besoin autant que volonté et calcul. « Il ne peut pas s'en tenir à l'expression simple; il entre à chaque pas dans les figures, il donne un corps à toutes ses idées. » Je

lui applique à la lettre son jugement sur Carlyle. La pensée abstraite ne lui suffit pas ; il faut qu'il la concrétise ; il ne saurait se passer de « toucher des formes ». Jusqu'à son livre de l'*Intelligence*, qui qui est plein de pittoresque. Même dans la pure philosophie, dans la définition des lois de l'esprit, il a besoin d'illustrer sa pensée ; il lui faut du sensible, du voyant, mieux encore, du chatoyant et de l'éclatant. Lisez le chapitre *Des signes en général et de la substitution*, et vous verrez comment, sous un pareil titre, on peut donner une vue des Champs-Elysées, le portrait de lord Palmerston, la description du jardin des Tuileries, et quelques autres menus tableaux, tels qu'une flamblée d'herbes sèches, en automne, à la nuit tombante. Plus loin il parle des défaillances de la mémoire, des lacunes qui « se font dans la trame des souvenirs, et vont s'élargissant comme des trous dans un vieux manteau ». Ailleurs, détaillant les fonctions des centres nerveux, il compare la cellule à un petit magasin de poudre, puis le mouvement intérieur de ses molécules à une figure de danse. Et la figure change ; après la valse, le menuet. Et les couples se renouvellent ; « les danseurs fatigués qui défaillent cèdent leur place à d'autres recrues toutes fraîches ».

Cela, c'est le jeu normal du cerveau. Comment figurera-t-il son jeu exentrique ? Il dit des Mercutio, des Rosalinde, des Bénédict... qu'ils font faire des « cavalcades à leur esprit », ou que leurs entretiens sont des « mascarades d'idées ». Il écrit les « cassures du sentiment intérieur ». La pensée d'Hamlet, « comme une porte dont les gonds sont tordus, tourne et claque à tout vent ». L'idée fixe de Macbeth « tinte dans sa cervelle, à coups monotones et pressés, comme le battant d'une cloche ».

Avec un pareil style, on excelle à peindre les outrances, et l'on s'y plaît. Par contre, on méconnait la simplicité élégante, la douceur polie. Ainsi Taine

méprise la correction ornée de Pope, si bien vengé d'ailleurs par Sainte-Beuve. Ce qui l'attire, c'est en tout l'excessif. Combien de fois a-t-il lutté d'énergie avec Michel-Ange, en décrivant l'anatomie de ses esclaves ou de ses prophètes : les raccourcis, les torsions, les montagnes de muscles soulevés, les tendons raidis !... Avec quel vertige il se penche sur ce « gouffre » de Shakespeare, et quelles pages il consacre à la bestialité de son Caliban et à l'encolure de son Ajax ! Sur les mœurs de la Renaissance italienne, il a des insistances où la sensualité a sa part, où une complaisance se trahit pour l'animal humain sans frein de conventions sociales ni de moralité. Et je ne m'étonne pas le premier de rencontrer sous la plume de ce penseur austère certaines pages vives. Mais ce qui le séduit surtout, c'est la force, les hauts faits d'un Malatesta, d'un Castruccio Castracani... Que ses justes sévérités contre nos terroristes ne nous trompent pas. Il a pris plaisir à les peindre ; il les a caressés, oserais-je dire, si le mot convenait aux brusqueries de sa brosse. Qu'on se rappelle son Danton, ce cyclope de la forge jacobine.

A remarquer les emprunts fréquents que sa rhétorique — comme sa philosophie — fait à l'ordre scientifique. Chimie, physique, mécanique, physiologie, métallurgie,... lui fournissent leurs lexiques spéciaux.

Il descend dans les mines, il entre dans les laboratoires, dans les amphithéâtres, toujours en quête du mot qui fera saillir son idée. Il compare l'ensemble des transformations qui constituent le « milieu moderne » au soulèvement d'un continent obligeant les espèces sous-marines qui respirent par des branchies à se transformer en espèces respirant par des poumons. Dans l'état où l'ont laissé Gœthe et Hegel, l'atelier des idées humaines flamboie à ses yeux comme un monstrueux haut fourneau où le mi-

nerai brut, empilé par étages, bouillonne, pour descendre en coulées ardentes dans les rigoles où il se fige. Et les coulées jonchent le sol, et il faut mettre en œuvre cette matière, la refondre, l'épurer.

J'abrège. Taine pousse à bout ses métaphores à travers les alinéas et les pages. La chimère clopinante et dévorante chevauchée par son Robespierre tient cinquante lignes... Les fameux « atlas » de son Napoléon, près de cent. Parfois ses images enjambent d'un chapitre à l'autre.

Rien ne lasse son invention pittoresque. A tout prix, il veut amener son idée au point de cristallisation où elle devient la pierre à facettes dure et brillante. Non pour le plaisir et par caprice d'artiste, mais pour qu'elle éblouisse et qu'elle porte coup.

Car, ne l'oublions pas, il entend imposer à autrui la tyrannie de doctrine que lui-même subit. Et tout lui est instrument de démonstration. D'un paysage il fait un argument. La théorie des milieux s'embusque dans les bouquets d'aunes et les raies de peupliers du croquis champenois qui sert de vignette à son *La Fontaine*. Ses tableaux de Hollande concourent à une preuve. Aux Pyrénées, le bâton du touriste à la main, il va, obsédé de sa thèse, et il semble qu'il se soit promené dans la vallée d'Ossau tout exprès pour pouvoir dire une fois de plus : « La race façonne l'individu ; le pays, la race... »

L'agrément de son œuvre en est certes diminué. Cette démarche de théoricien jamais distrait ne saurait aller sans raideur. A des manœuvres si rigoureuses, l'esprit le plus souple perdrait de l'aisance et du jeu. Non seulement le style de Taine, mais sa composition porte la marque de cette contrainte. Trop serré, a-t-on dit. Phrases, paragraphes, chapitres, toutes les parties se tiennent comme par des ferrures. Enfin un livre de Taine a trop l'air toujours, par sa forme même et son agencement, d'une entreprise sur la liberté de notre intelligence.

VII

Son influence. — Diversité de ses disciples. — De « l'insurrection idéaliste » qui a mis fin à son règne. — Qu'elle devait éclater. — Conflit dont fut le théâtre la conscience même de Taine. — Avait-il traversé dans sa jeunesse une crise religieuse ? — Un mot de lui sur l'acte de foi. — L'évolution de ses dernières années. — Ce qui empêcha son adhésion au dogme.

Il a dominé la pensée française durant un quart de siècle. La génération qui atteignit l'âge d'homme vers 1860 se prit d'enthousiasme pour sa méthode. Positiviste de tendance, l'enseigne expérimentale l'attira. Elle trouva une beauté imposante à ces formules en apparence si bien liées. Quant au postulat métaphysique où se suspend la chaîne, elle l'accepta en faveur du reste. Les systématiques sont toujours puissants. Plus ils demandent de sacrifices à l'autonomie intellectuelle de leurs contemporains, plus ils en obtiennent. On suivit cet homme qui marchait avec tant d'assurance suivant un cordeau rectiligne, sans s'inquiéter si l'on irait avec lui donner du front contre les pierres d'angle de la réalité.

Divers furent ses disciples. Force lui fut d'en désavouer. En 1867, un débutant de lettres affectait, à son déplaisir (1), de mettre sous son patronage un roman qui allait faire scandale, écrivant au frontispice

(1) Taine ne goûta jamais beaucoup M. Zola. Ceux qui l'ignoraient l'apprirent quand l'auteur de l'*Assommoir* posa sa candidature à l'Académie. « Quelque chose nous séparait, que je n'ai jamais compris », disait M. Zola dans une interwiew publiée par le *Figaro* du 5 mars 1893.

la phrase fameuse sur le vitriol et le sucre (1). Et cette même phrase, déployée comme un pavillon pour couvrir la mauvaise marchandise du naturalisme, M. Naquet la reprenait, cinq ans plus tard, à la tribune de l'Assemblée Nationale (séance du 16 décembre 1872), pour en autoriser son matérialisme. Taine montra comment, isolée de son contexte, la proposition avait été faussée, et il expliqua son vrai sens (2). Dès longtemps, au surplus, il avait répudié cette « sorte de bon sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles, à réduire les grandeurs et les délicatesses de la nature humaine à des ordures anatomiques... (3) » Mais si formels que fussent ses désaveux, des idées plus ou moins habilement frappées à son effigie circulaient, menue et fausse monnaie de sa philosophie.

Il régna sur deux générations. Une « insurrection idéaliste », dont nous fûmes les témoins, le détrôna. Elle devait éclater. Nulle richesse pittoresque, nulle splendeur de forme, pas même la qualité morale de son auteur ne pouvaient racheter l'aridité foncière et les lacunes d'une doctrine qui se distingue, assurément, des « vulgarités » matérialistes, — le mot est de Taine — mais qui entend soumettre à des calculs

(1) Elle se trouve dans la préface de l'*Histoire de la littérature anglaise* p. 15. La voici dans son contexte : « Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales, comme on les cherche pour les qualités physiques... »

(2) V. à l'appendice, la lettre de Taine aux *Journal des Débats*, 19 déc. 1872.

(3) Lettre à M. Alloury, *Journal des débats*, 6 mars 1860.

exacts toutes choses, y compris le sentiment, la pensée, le génie, la beauté. L'insuffisance a été sentie de ces précisions numériques. On a aperçu dans l'homme et ses œuvres l'élément irréductible qui ne s'exprime point en chiffres. Et puis, un conflit s'est déclaré entre cette discipline brutale de l'esprit et les élans du cœur. Que dis-je? La conscience même de Taine fut le théâtre d'une pareille lutte. Quelqu'un de ses intimes disait, au lendemain de sa mort, le désaccord qui, de jour en jour, s'était aggravé entre les aspirations de son âme et les habitudes de son intelligence.

Nous l'avons vu, dans sa jeunesse, traverser une crise morale. La question proprement religieuse l'avait-elle troublé? M. Victor Giraud, qui a lu nombre de documents ignorés de nous, le conjecture. Il parle d'une « crise sinon plus longue, tout au moins plus douloureuse que ne le fut celle de Renan », et il espère n'être pas seul à y croire, si l'on sait un jour de Taine « tout ce qu'il en faut savoir » (1). La notice de M. Charaux sur l'abbé Barnave, l'un des camarades de Taine à l'Ecole normale, relate une conversation qui témoigne curieusement de la place que tenait le problème religieux dans la pensée du jeune philosophe : « Un jour qu'à brûle-pourpoint, sans circonlocutions ni exorde, comme c'était assez son habitude, Taine lui dit : « Explique-moi donc, Barnave, l'acte de foi; j'entends là-dessus tant d'insanités qu'il n'est pas possible que ce soit là l'enseignement de ton Eglise et ta croyance à toi », Bar-

(1) La publication récente dont nous avons parlé (*H. Taine. — Correspondance de jeunesse* 1847-1853) ne nous paraît pas confirmer ce dire. On y lit un document plein d'intérêt : une confession intellectuelle écrite par Taine à vingt ans, où il raconte comment il perdit la foi. Mais il semble que ce fut sans déchirement. Ce volume, il est vrai, en annonce d'autres, qui pourront donner raison à M. Giraud.

nave, sans rien dissimuler du mystère et de ses profondeurs insondables à l'œil de l'homme, fit de son mieux le commentaire du *rationabile obsequium*. Taine aussitôt de répondre : « Je m'en doutais, on vous calomnie ; rien après tout n'est plus logique, rien même n'est plus scientifique. L'acte de foi, tel que tu viens de me l'exposer, c'est un acte de bon sens. Je voudrais croire » (1).

Il n'adhéra jamais à ce *Credo* dont il avouait le « bon sens ». Est-il faux de dire qu'il y tendit? Il s'en rapprocha du moins dans ses dernières années. On a dit : il *évoluait*. Un fait d'expérience l'avait frappé : l'impossible suppléance du christianisme dans son rôle de soutien moral. En même temps, « le champ des hypothèses métaphysiques et des possibilités infinies s'était élargi pour son esprit » (2). Cependant il ne rompit point les attaches qui le retenaient du côté de l'incroyance. Il avait dit : « Rien n'est plus scientifique ». Et pourtant ce fut l'incompatibilité prétendue de la science et de la foi qui empêcha son suprême retour. Et afin, sans doute, qu'il demeurât le même jusqu'au bout, une conception *a priori* fut à son dernier pas l'obstacle le plus fort. Il resta l'esclave de ce dogme de la *nécessité* emprunté par lui à Spinoza et affirmé avec une éloquence parfois lyrique.

Mgr d'Hulst a laissé un court mais intéressant récit de son entretien avec le grand déterministe pendant la cruelle maladie qui l'emporta : « Je ne nie point, lui disais-je, le règne de la nécessité ; mais au-dessus de cette loi inflexible, j'aperçois une loi d'amour qui règne dans un domaine supérieur et plie la nécessité elle-même à ses desseins. » — « Il se peut, me répondit-il, qu'elle existe, mais je

(1) *Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'Ecole normale*, 1898, p. 66.
(2) G. Monod, ouv. cité, p. 132.

ne la vois point. J'aperçois une belle déesse qui n'a l'air ni bon ni méchant. De sa robe traînante elle balaie le sable et y renverse les petites constructions que les fourmis y avaient élevées. Ma vie est un de ces frêles édifices. Faut-il croire qu'elle va relever sa robe pour l'épargner? ».... Dans cette foi même à l'inexorable fatalité et dans le sentiment que la raison exige la soumission à l'ordre universel, il puisait reconnaissons-le, la force d'une résignation stoïque. Les *Pensées* de Marc-Aurèle avaient été autrefois son « catéchisme » ; il les relisait assidûment. Ainsi, toujours captif de l'impérieuse théorie qui avait dominé son esprit adolescent, il atteignit la fin de ses souffrances. Ce n'était donc pas tout à fait un chrétien qui mourait le 5 mars 1893 (1).

Mais que de vertus étrangères à sa philosophie honorèrent son existence de travailleur modeste... Nous ne voulons point parler d'une probité intellectuelle sans doute estimée par lui qualité commune. Il imposait par sa hauteur d'âme non moins, plus encore peut-être que par la supériorité de son génie. « Taine était notre conscience vivante », écrivait, au lendemain de sa mort, l'un de ceux qui l'aimèrent le plus, « quand nous étions tentés de nous relâcher dans l'effort d'art, de glisser dans les compromissions avec la popularité, une crainte nous retenait : « Qu'en pensera Taine? » Et cette grande âme était — le même témoin l'atteste — une « âme charmante ». Taine avait des délicatesses, que la vie ne défiora point.

Aussi bien ignora-t-il à peu près la vie, et il faut rapporter à sa science toute de cabinet, à son inexpérience du monde, sa grande erreur de philosophe et d'historien. Il n'a pas vu le mouvant et le flottant du réel; il a cru fixer l'insaisissable. M. Maurice

(1) V. à l'appendice, une note sur ses dispositions testamentaires concernant ses funérailles.

Barrès (1) compare son labeur solitaire à celui d'un alchimiste hollandais. Sainte-Beuve lui reprochait de ne soupçonner pas la distance des livres à l'homme et de méconnaître, en fin de compte, « le plus vif de l'homme ». Mais à cela peut être a-t-il dû de garder la candeur de son âme. Il avait, racontent ses amis, des naïvetés exquises. Dans ses yeux de sexagénaire, on surprenait « le regard divin de l'enfant », un « étonnement incrédule » devant le mal (2).

L'inquiétude de ses dernières années était d'en avoir causé sans le savoir. Il craignait d'avoir froissé des croyances ou découragé des vertus. Il disait : « Je n'aurais dû écrire sur la philosophie qu'en latin, pour les initiés ; on risque trop de faire du mal aux autres. »

(1) Dans les *Déracinés*.
(2) Vte E. Melchior de Vogüé, *loc cit.*

APPENDICE

LETTRE AU DIRECTEUR-GÉRANT DES « DÉBATS »

« Laubardemont disait qu'on peut toujours pendre un homme sur deux lignes de son écriture ; j'éprouve aujourd'hui combien cette maxime est vraie. A la séance du 16 décembre, dans l'Assemblée nationale, M. Naquet s'en est souvenu pour lui, mais il ne s'en est pas souvenu pour moi. Il pense « que la moralité, le mérite et le démérite sont des faits d'organisation », « qu'il n'y a pas plus de démérite à être pervers qu'à être borgne ou bossu », et il annonce, d'après une phrase de moi, que j'ai dit la même chose. Je n'ai pas dit la même chose, et les per-

sonnes qui voudront bien consulter le passage verront sans peine qu'il a tout autre sens... « Que les faits soient physiques... » — Cela ne signifie pas du tout qu'il faut chercher ces données simples dans les « faits d'organisation », dans la structure et le jeu des organes ; il serait inutile de les chercher de ce côté ; il n'y a que les phrénologistes qui croient aux bosses. Cela signifie seulement, comme on peut le voir dans les cinq volumes suivants, par l'histoire d'une grande nation et d'une multitude d'individus (1), que les dispositions morales, qualités ou talents de toute espèce, tels que nous les constatons à première vue, ont pour causes d'autres dispositions morales plus simples et plus faciles à démêler. Saint Louis et Marc-Aurèle ont été les deux princes les plus vertueux qui aient jamais vécu ; il n'est pas défendu de remarquer que chez l'un la piété tendre et l'imagination presque extatique, chez l'autre l'inclination philosophique et la réflexion stoïcienne, ont contribué à fortifier le goût de la justice. Barrère a été l'un des plus vils coquins, et Saint-Just l'un des plus malfaisants fanatiques que l'on connaisse ; il est permis d'étudier dans l'un la légèreté méridionale du bel esprit naturellement menteur et vide ; dans l'autre, l'ignorance, l'outrecuidance, l'échauffement solitaire de l'esprit incurablement étroit. Dire que le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, ce n'est pas dire qu'ils soient des produits chimiques comme le vitriol et le sucre ; ils sont des produits moraux, que des éléments moraux créent par leur assemblage, et, de même qu'il est nécessaire, pour faire ou défaire du vitriol, de connaître les matières chimiques dont le vitriol se compose, de même pour créer dans l'homme la haine du

(1) Il s'agit de son *Histoire de la Littérature anglaise*. Nous avons indiqué que la phrase dont M. Naquet abusa se trouve dans la préface de ce livre.

mensonge, il est utile de chercher les éléments psychologiques qui, par leur union, produisent la véracité... L'analyse une fois faite, on n'arrive point pour cela à l'indifférence ; on n'excuse pas un scélérat parce qu'on s'est expliqué sa scélératesse, on a beau connaître la composition chimique du vitriol, on n'en verse point dans son thé... Le malhonnête homme est digne de blâme, de mépris et de punition, l'honnête homme est digne de respect et de récompense. Un « bossu » n'est pas reçu dans l'armée ; un « pervers » qui pratique doit être exclus de la société libre... »

(*Débats* du 19 décembre 1872).

NOTE SUR LES DISPOSITIONS TESTAMENTAIRES DE TAINE

Mgr d'Hulst découvrit dans les dispositions prises par Taine pour ses funérailles un témoignage du progrès qu'avait fait en lui l'idée religieuse : « Avant tout, il n'a pas voulu d'obsèques civiles, parce que l'opinion y voit un défi à la religion et qu'il lui répugnait d'apporter ce concours à l'œuvre malsaine et anti-sociale que poursuivent les ennemis de la foi. Mais, ne pouvant se déclarer catholique à cause des exigences trop précises de l'Eglise romaine en matière de croyances, il donnait son nom à une communion protestante pour n'être point séparé à sa dernière heure de la grande famille chrétienne. Si le cours de ses études avait amené plus tôt M. Taine sur le terrain des recherches historiques et sociales, ou si Dieu avait prolongé ses jours et lui eût permis d'achever sa grande enquête sur le siècle qui va finir et d'en tirer les conclusions, on peut croire qu'il eût rompu enfin les derniers liens qui le rattachaient aux erreurs de sa jeunesse. »

Conférences de Notre-Dame, Carême de 1893, note 9.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

2141-04. — Imp. des Orph.-Appr., F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

SCIENCE ET RELIGION
Etudes pour le temps présent

Les grands Philosophes

HERBERT SPENCER

PAR

Emile THOUVEREZ
Professeur à la Faculté des lettres de Toulouse



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

1905
Tous droits réservés

DANS LA MÊME COLLECTION

H. Taine, par Michel SALOMON. 2e édition. . . . . 1 vol.

Kant, par E. BEURLIER, professeur agrégé de philosophie, 3e édition . . . . 1 vol.

Auguste Comte, par Michel SALOMON. 2e édition . . 1 vol.

Fichte, par E. BEURLIER, prof. agrégé de philosophie. 1 vol.

La Philosophie religieuse de Pascal, par Victor GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg. 2e édition. . 1 vol.

EN PRÉPARATION

Stuart Mill, par Emile THOUVEREZ.

Darwin, par le même.

HERBERT SPENCER

I

LES ANCÊTRES

Herbert Spencer est issu du mariage contracté en 1819, à Derby, entre George Spencer, professeur, et Henriette Holmès. Le professeur Spencer était fils lui-même de Mathieu Spencer, professeur, et de Catherine Taylor ; Henriette Holmès était fille de John Holmès, industriel, et de Jane Brettel. Les Brettel et les Holmès, les Taylor et les Spencer sont la quadruple ascendance du philosophe.

Les Brettel sont une famille huguenote, d'origine française, alliés aux Breteuil, passés en Angleterre au XVIe siècle, fixés à Stourbridge, près Birmingham. En 1570, en Lorraine, Jane Brettel épousait Josué Henzel ; au XVIIIe siècle, John Brettel épouse une Hémus. Les Henzel, les Hémus sont des hussites, de race tchèque, chassés de Bohême par les persécutions, émigrés à Birmingham. Les préoccupations religieuses sont un trait de la race. John Brettel est un ami personnel de John Wesley, fondateur du méthodisme, et lui-même un prédicateur ardent de la nouvelle réforme qui organisait, suivant une discipline méthodique et quasi mo-

nacale, les occupations pieuses dela journée d'un chrétien. Sa fille, Jane Brettel, épouse John Holmès, qui est lui-même un prédicateur wesléyen.

La famille Holmès est originaire de Derby et 'e Brailsford. John Holmès, ouvrier dans un magasin de vitrerie-plomberie, succède à l'entreprise de son patron, s'enrichit dans son industrie, et finalement se ruine par des spéculations imprudentes. Il épousa en 1750 Jane Brettel. Leur fille unique, Henriette, est donnée par eux en mariage à George Spencer, mais après de longues résistances qui créèrent des dissentiments irréductibles entre Jane Brettel et son gendre. Henriette Holmès est sérieuse et pieuse, strictement attachée, quoique méthodiste, aux rites officiels de l'anglicanisme ; elle a un sens du réel, une défiance des chimères, qui la mettent en opposition constante avec son mari et son fils. Herbert Spencer se dépeint lui-même comme ayant fait toute sa vie des châteaux en Espagne. Henriette est, dans la famille, l'esprit de pondération et de raison.

Les Spencer sont originaires de Kirk-Ireton, au nord du Comté de Derby. Leur nom s'écrivait jadis avec un *s* ; le *c* apparaît en 1659, au baptême de William Spencer ; il peut donc avoir existé quelque communauté d'origine entre la famille du philosophe et celle du poète Spenser : mais rien ne le prouve. Mathieu Spencer était professeur à l'Ecole de grammaire de Derby, et tenait lui-même une institution privée. Dans sa profession il suivait de préférence les sentiers battus ; il blâmait, chez son fils George, l'esprit d'innovation et d'entreprise, et Herbert le taxe, de ce fait, de quelque étroitesse d'esprit, rachetée par une haute valeur morale. Il était l'ami de John Hallam, le prophète de Derby, qui prêchait le retour à l'Evangile primitif. Herbert Spencer le compare à Pestalozzi.

Catherine Taylor était une amie aussi de Wesley ;

doyenne quand elle mourut, en 1843, de la communauté méthodiste de Derby; très religieuse et très douce. Elle avait eu huit enfants. L'un d'entre eux, né en 1790, est George William Spencer, par abréviation George Spencer, futur époux d'Henriette Holmès. Deux frères de George : Thomas, prêtre anglican et professeur : William, maître d'école, sont particulièrement liés avec lui et avec son fils Herbert. Telle est la famille, — race de prédicateurs et de professeurs — d'où Herbert Spencer est issu.

II

L'ÉDUCATION A DERBY ET A HINTON
1820-1836

George Spencer et Henriette Holmès eurent un fils premier-né, le 27 avril 1820 : on hésita longtemps sur le nom qu'il porterait. George Spencer décidait toutes choses pour des motifs dont il avait personnellement éprouvé la valeur, et non par l'imitation des actions d'autrui. Or, il jugeait mauvaise l'accumulation dans une famille des mêmes prénoms, qui engendrent une confusion entre les personnes. En conséquence l'enfant reçut le nom de Herbert, qui n'appartenait à aucun membre de la famille et qui était celui d'un jeune poète, Herbert Knowles, récemment décédé. Une lettre du 1er juin nous apprend qu'à cette date l'enfant n'était pas encore baptisé, parce que George Spencer n'admettait pas que le baptême possédât la vertu surnaturelle de régénérer un coupable, et ne voyait dans cet acte que la consécration purement humaine d'un enfant à Dieu.

Ces détails montrent comment l'esprit de spécula-

tion religieuse, qui était héréditaire dans la famille, joint à l'esprit d'indépendance individuelle, particulièrement prononcé chez George Spencer, préparait les doctrines dissidentes de la philosophie de Herbert. Longtemps George Spencer fut en religion un méthodiste actif, membre des comités wesléyens, et participant comme tel à l'achat et à la vente des livres d'édification. Il s'en détacha peu à peu, pour avoir trouvé dans ces comités un plus grand esprit de lucre mercantile que d'apostolat religieux. Dès lors il se tourna vers les Quakers, dont les doctrines égalitaires répondaient mieux à ses instincts personnels. La secte des Quakers, ou des Trembleurs — qui tremblent devant Dieu seul — professait l'égalité de tous les hommes en présence de Dieu, l'affranchissement à l'égard de toute hiérarchie, le culte de l'indépendance individuelle. Herbert Spencer, dans son enfance, allait le dimanche matin à l'assemblée des Quakers avec son père, l'après-midi au culte des Méthodistes, avec sa mère ; et l'on comprend de reste que le spectacle de ces divergences religieuses, dans le sein de la famille, ait developpé en lui le mépris des formes dogmatiques et le sentiment de l'agnosticisme.

George Spencer paraît avoir eu les qualités et les défauts de l'individualisme à outrance, qui se retrouve à un si haut degré dans la philosophie de son fils. Nous savons qu'il abandonnait volontiers, en matière d'enseignement, les routines paternelles pour tenter des voies non foulées. De là aussi un certain esprit d'entreprise et d'incohérence, qui eut souvent des conséquences fâcheuses. En 1824, fatigué par le travail de la classe et des leçons particulières, nerveux et malade, il quittait Derby pour la grande ville voisine de Nottingham. et achetait des machines à fabriquer la dentelle. Le résultat fut une grande perte d'argent, et un prompt retour à Derby, où il fallut reprendre ses le-

çons. Professeur de mathématiques, particulièrement tourné vers les conceptions concrètes et mécaniques, esprit curieux et raisonneur, George Spencer habituait son fils à observer beaucoup et à chercher en toute occasion l'explication des faits observés : « Quelle est la cause de ce phénomène? » est la question qu'il posait sans cesse ; et c'est à l'habitude de réfléchir ainsi dès l'enfance, sur l'enchaînement naturel des causes et des effets, que Herbert Spencer attribue l'idée première de son système. George Spencer était lui-même secrétaire de la société Philosophique de Derby, fondée par Erasme Darwin. Au point de vue intellectuel il semble donc que George Spencer ait exercé sur son fils une influence prépondérante, dans la direction où ce fils devait trouver plus tard le succès et la gloire. Au point de vue moral, au contraire, George Spencer était peu capable de régenter un fils, d'esprit indépendant comme lui, et indiscipliné. Précisément parce qu'il prisait beaucoup sa liberté personnelle, il était mal capable d'asservir, même dans la mesure légitime, l'indépendance d'un enfant. Il répugnait aux châtiments corporels ; son mécontentement, accru par l'état de tension nerveuse dont il souffrait sans cesse, se traduisait par des récriminations violentes, qui donnaient à Herbert le spectacle de la faiblesse au lieu du spectacle de la force. Les appels à la raison, les objurgations sur le devoir qu'a tout homme de devenir utile à la société, étaient incapables de toucher un esprit encore trop jeune. De là, pendant la première enfance de Herbert, une certaine incohérence de direction morale, qui a pu avoir l'effet utile de laisser se développer avec plus de spontanéité son intelligence vigoureuse, mais qui explique aussi certaines lacunes de son caractère, certaines bizarreries de sa conduite qui ne se sont pas corrigées.

La première école, fréquentée par Herbert, fut une

institution de Derby : l'externat Mather. Les méthodes en usage dans cette école étaient ce que Spencer appelle les routines traditionnelles, c'est-à-dire l'enseignement théorique et abstrait, qui convenait peu à sa nature d'esprit et dont il s'est fait plus tard l'adversaire irréconciliable. On le retira bientôt de l'externat Mather pour le confier à son oncle, William, qui prenait à son tour une petite école, et y donnait cet enseignement pratique, par les yeux et par les faits, qui caractérise la méthode des Spencer et dont le célèbre Traité sur l'Education est aujourd'hui comme le programme officiel. En même temps une grande liberté était laissée à Herbert pour les courses et les promenades, parce que George Spencer, malade de bonne heure du système nerveux, craignait pour son fils les dangers du surmenage. Herbert allait souvent à Ingleby, à quelques milles de la ville, faire de longues parties de pêche, sur les bords du Derwent, et nous verrons plus tard que ce passe-temps de son enfance est resté pendant toute sa vie son sport préféré, et pour ainsi dire officiel. Mais cette éducation par monts et par vaux, quelle que fût la valeur intellectuelle de celui qui en était l'objet, devait apparaître trop rudimentaire pour un jeune garçon de treize ans, et il fut décidé, à son insu, qu'on l'emmènerait chez son oncle, Thomas Spencer, chef d'institution à Hinton.

Thomas Spencer paraît le plus remarquable entre tous ses frères ; après avoir été tantôt maître d'école et tantôt vicaire dans différentes paroisses, il avait pris à Hinton, près de Bath, la direction d'un collège appelé Charter-House. Il était l'un des membres les plus influents du parti ascétique de Cambridge, qui faisait dans l'Eglise ce que le méthodisme faisait en dehors d'elle. L'Angleterre était, depuis la loi électorale de 1832, dans un état de fermentation permanente. Les membres du clergé avancé demandaient la réorganisation d'une

église plus individualiste et plus détachée de l'Etat. Les questions relatives au droit électoral, au paupérisme, à l'esclavage, à l'intempérance étaient publiquement discutées. Thomas Spencer est un des prêtres qui se sont jetés avec le plus d'ardeur dans ce mouvement de réforme. Par l'activité qu'il déploie dans les meetings et dans les revues, par ses discours et par ses articles, par ses relations dans le monde politique et libéral, il fraie la voie à son neveu Herbert. Il joue par rapport à lui ce rôle d'initiateur et de guide qu'avait joué James Mill par rapport à Stuart. Herbert Spencer est pour une large part l'héritier intellectuel et moral de son oncle, le Révérend Thomas Spencer, gradué de Cambridge.

Herbert demeura trois ans à Hinton, de 1833 à 1836. Il y étudiait un peu les langues classiques, le grec, le latin, le français. mais avec peine et sans profit. Sa principale étude était celle des mathématiques, dans lesquelles il excellait. Il s'habituait, avec Thomas Spencer, à réfléchir sur les questions sociales. Par la lecture et par la conversation, il amassait les matériaux d'une instruction très diverse, pratique et moderne. Au point de vue moral, il s'inclinait devant la volonté de son oncle, plus systématique et plus ferme que celle de son père. L'enfant indocile de Derby est sorti de Hinton avec les mêmes sentiments individualistes qu'il y était entré, mais désormais réglés et mûris. Herbert Spencer doit à son père les qualités foncières de son esprit, mais c'est le séjour de Hinton qui les a disciplinées et mises en œuvre.

En 1836, âgé de seize ans, Herbert rentrait à Derby, son éducation terminée. Une année se passa dans les tâtonnements pour le choix d'une carrière. Envoyé d'abord à Kirk-Ireton, pour gérer les propriétés paternelles, Herbert renonça presque aussitôt à cette tâche et revint à Derby. Il entra comme maître dans l'insti-

tution Mather, où il avait été élève ; ses leçons de mathématiques y eurent beaucoup de succès et il songea sérieusement à se faire professeur comme son père. Un incident imprévu le détourna de cette voie. Pendant les vacances de 1834, il avait fait, avec ses parents, un voyage à Londres, et rendu visite à Charles Fox, fils d'un médecin de Derby et ancien élève de George Spencer, alors ingénieur du chemin de fer, sous les ordres de Stephenson. Charles Fox, qui avait remarqué la précocité des connaissances de Herbert, lui fit offrir en novembre 1837, par l'intermédiaire de William Spencer, rencontré à Londres, un emploi d'ingénieur dans sa Compagnie. L'offre fut acceptée. Le 9 novembre 1837, Herbert Spencer traversait Londres pour aller rejoindre son poste. Ce même jour la reine Victoria, récemment appelée au trône, célébrait chez le lord-maire une des fêtes de son couronnement. L'avènement de la nouvelle souveraine coïncidait avec l'entrée dans la vie du jeune ingénieur qui devait être, comme philosophe et comme écrivain, l'une des illustrations de son règne.

III

Ingénieur et Publiciste : Les Lettres sur le Gouvernement

1837-1838

La carrière d'ingénieur de Spencer embrasse neuf années, de 1837 à 1846, séparées en deux périodes distinctes par une interruption de trois ans. Son premier poste, en novembre 1837, fut à Chalkfarm, où il mesurait les substructions de la voie ; en mai 1838, il

vérifie à Wembly les travaux et les comptes des entrepreneurs ; en septembre 1838, on lui donne un emploi de dessinateur à Worcester, sur la ligne de Gloucester à Birmingham. En mars 1840, il est nommé secrétaire de l'ingénieur en chef Moorsom, à la résidence de Powick, d'où il est détaché à plusieurs reprises pour différents travaux sur la ligne. Il construit un pont à Bromsgrove ; il essaie les locomotives américaines destinées à remonter les rampes ; en un mot, il passe par tous les services les plus divers de la construction, de la comptabilité et de la traction jusqu'au 26 Avril 1841, date à laquelle son engagement fut rompu.

L'engagement ne fut pas renouvelé, probablement parce qu'une crise momentanée sévissait sur les chemins de fer et Spencer regagna Derby. De ce premier contact avec le monde, il rapportait des connaissances techniques plus nombreuses ; une instruction géologique plus complète, prise sur le vif dans les terrains secondaires de Birmingham et de Gloucester, riches en fossiles ; une certaine expérience de la liberté et de la vie ; le souvenir d'une idylle amoureuse, à peine ébauchée, avec une jeune fille de l'entourage de Moorsom, qu'il ne nomme pas, et qui était fiancée, sans qu'il le sût, à un jeune étudiant d'Oxford. Spencer était fils unique ; il avait perdu une jeune sœur âgée de deux ans, d'autres frères et sœurs qui lui étaient nés, avaient à peine vécu quelques jours ; il est mort célibataire, et triste de n'avoir pas connu, n'ayant pas eu de sœur grandie à ses côtés, la douceur des affections féminines.

De retour à Derby, Spencer consacra son temps à l'étude de la botanique, comme il avait consacré ses loisirs d'ingénieur à la géologie. Il préparait ainsi les connaissances générales utilisées plus tard dans son Cours. Un voyage, en compagnie de son père, à l'île de Wight, lui fit voir l'océan qu'il ne connaissait pas en-

core. Mais le fait qui fut décisif à cette époque, et par lequel Spencer se plait à expliquer lui-même l'enchaînement de ses travaux ultérieurs, fut un séjour chez son oncle, à Hinton, au mois de mai 1842. Thomas Spencer était en rapports avec Edouard Miall, rédacteur du journal *le Non-conformiste*, qui demandait la séparation des Eglises et de l'Etat, le terme de non-conformisme désignant en Angleterre, toute religion non conforme à l'anglicanisme officiel. Spencer écrivit dans ce journal une série de *Lettres* qui esquissent déjà son système social à venir.

Ces lettres, au nombre de douze, ont pour objet l'organisation politique, le commerce, l'église, le paupérisme, la guerre, les colonies, l'éducation, l'hygiène publique. Spencer part de ce point que tous les phénomènes naturels sont soumis à des lois ; que l'homme social est naturel au même titre que les autres êtres, et qu'il y a des lois naturelles immuables qui régissent le monde social. Par conséquent toute règle humaine et artificielle par laquelle nous voulons intervenir dans le cours des événements sociaux, est une faute contre la nature, et produit des effets mauvais. Un critique ayant objecté que l'intervention de l'homme a pour but de faire prendre une position d'équilibre aux forces sociales déchaînées les unes contre les autres, Spencer répondit que toute intervention humaine faisait naître un équilibre instable bien inférieur en valeur à l'équilibre stable auquel les lois naturelles tendent d'elles-mêmes.

Ces *Lettres* sont la première publication importante faite par Spencer, en 1842 ; son dernier ouvrage est daté de 1902, et la même doctrine a été la sienne pendant soixante ans. Cette doctrine est l'optimisme naturel, la confiance dans les lois des choses et la défiance à l'égard des lois portées par les hommes. Elle a son origine dans la formule des utilitaires en

économie politique : « Laissez faire, laissez passer ! » et Spencer se rattache explicitement au groupe de Bentham et de James Mill ; mais les utilitaires, libéraux en économie, prétendaient au contraire régenter le monde moral et social par tout un système législatif de récompenses et de châtiments. Spencer est, en tout domaine, un non-interventionniste décidé ; c'est un premier point par lequel il se sépare de ses devanciers.

Le succès des *Lettres* fut tel que Spencer les fit publier l'année suivante, 1843, en un volume à part intitulé *La Sphère propre du Gouvernement*, et ce titre en exprime bien l'idée générale, qui est de restreindre le gouvernement aux devoirs purement négatifs et stricts — protection de la liberté physique des individus — à l'exclusion de tout empiètement sur le domaine moral ou intellectuel. Spencer paya 250 francs d'impression et toucha pour la première année 18 francs de droits d'auteur ! Il distribua du moins à ses amis, et à quelques hommes en vue, plusieurs exemplaires de son ouvrage. Carlyle écrivit au jeune auteur inconnu un billet de félicitation, et Spencer rêva dès lors de donner, dans un livre plus systématique et plus complet, l'ensemble de ses idées personnelles sur les questions sociales.

Par l'influence de son oncle, Spencer était engagé dans les discussions politiques et dans les luttes actives. C'était l'époque du chartisme. Edouard Miall avait commencé, dans *le Non-conformiste*, une campagne en faveur de l'extension des droits électoraux. Cette campagne avait eu pour conséquence la création d'une ligue du suffrage universel. Le Quaker Joseph Sturge en fut président à Birmingham ; il vint à Derby et y créa une section dont Spencer fut nommé secrétaire. Peut-être les luttes politiques et locales de cette période de sa vie ont-elles donné à Spencer cette

âpreté de doctrine et de ton, ce manque de tact dont il se vantait si étrangement. Mais son talent ne permettait pas qu'il fût confiné dans ce rôle. Joseph Sturge, voulant fonder à Birmingham un nouveau journal du parti, *le Pilote*, prit pour rédacteur James Wilson, secrétaire de la ligue ; et Wilson fit venir Spencer à Birmingham, comme secrétaire de rédaction, en août 1844. Entre temps, Spencer avait fait à Londres quelques tentatives pour écrire dans les revues. Il avait même préparé plusieurs articles, mais il échoua dans sa tentative immédiate : le succès était remis à plus tard.

Spencer avait trouvé sa voie de publiciste. Quelle était l'instruction dont il disposait pour prendre part aux polémiques courantes? Il n'avait reçu, ni en philosophie ni en littérature, l'éducation classique. Il se vante de s'être donné à lui-même sa philosophie au contact des événements et des choses, ce qui est assurément un grand mérite, mais ce qui explique en même temps les lacunes de son esprit et les intransigeances de son caractère. Il n'avait jamais lu, dit-il, ni l'ouvrage de Locke, ni aucun livre de psychologie subjective, en sorte que son esprit, tourné vers le dehors, n'avait jamais eu l'occasion d'être ramené sur lui-même par l'influence d'autrui. Il trouva chez Wilson un exemplaire de la *Critique de la raison pure*, en lut quelques pages et ferma le livre dès qu'il vit que Kant soutenait une opinion aussi paradoxale que la négation de l'existence réelle de l'espace et du temps. Cette lecture tardive, ce scandale éprouvé en disent long sur l'insuffisance de sa préparation métaphysique. Les deux écoles de philosophie qui se disputaient alors la faveur du public anglais, étaient celles de Stuart Mill et de Carlyle. La *Logique* de Stuart Mill parut cette année même, 1843. Spencer la lut et fut particulièrement frappé des efforts que Stuart Mill avait faits pour

justifier le raisonnement déductif et le réintégrer en logique. S'il comprit bien, dès sa première lecture, l'ouvrage de Stuart Mill, il y puisa surtout cet enseignement que toute discussion de détail, sur des matières quelconques de science ou de politique, suppose par derrière elle une solution systématique du problème général de la connaissance. A la même époque Spencer lisait Carlyle. Les français, qui se figurent toute la philosophie anglaise sous forme de positivisme, ne connaissent pas assez le rôle qu'a joué en Angleterre, vers 1830 et 1840, l'influence de l'idéalisme allemand, dont les représentants principaux sont Coleridge et Carlyle, et à leur suite l'américain Emerson. Carlyle déclarait nettement que la doctrine utilitaire est faite pour les pourceaux, que le prix de la vie consiste dans la valeur de l'agent moral et non dans l'utilité des résultats acquis. Le *Sartor Resortus* ou *Tailleur Retaillé* est le livre étrange dans lequel Carlyle présentait, sous une forme humoristique, cette même année 1843, les formules de la métaphysique allemande. Spencer constate qu'il n'y avait aucun rapprochement possible entre deux esprits aussi différents que le sien et celui de Carlyle. Il se proclame utilitaire résolu, et, passant des arguments philosophiques aux arguments personnels, il montre que Carlyle, caractère ombrageux avec ses amis et despotique dans sa famille, contredisait ses maximes sublimes de morale par sa conduite égoïste, tandis qu'au contraire Stuart Mill a été, dans la doctrine utilitaire, un modèle de désintéressement et d'ascétisme. En fait Spencer avait été flatté d'abord des prévenanees de Carlyle à son égard, et, quand il fut à Londres, il eut l'occasion de le fréquenter quelquefois, mais les divergences entre eux étaient trop entières et leur relation ne fut pas durable.

A cette époque de jeunesse et de fermentation philosophique, Spencer était abouti à des négations reli-

gieuses, radicales et tranchantes, qui dépassaient de beaucoup le niveau du libéralisme chrétien représenté par Sturge et par Wilson. Une rupture devenait inévitable. Spencer, brutal dans ses affirmations et incapable de rester lié avec des hommes qu'il n'avait pas convaincus à ses propres idées, rompit alors violemment avec plusieurs de ses amis, à la suite de discussions religieuses. Une circonstance fortuite le fit se séparer sans éclat de la rédaction du *Pilote*. La spéculation sur les chemins de fer avait repris avec une nouvelle force ; on ne trouvait plus assez d'ingénieurs pour préparer les tracés des voies nouvelles. Un ancien chef de Spencer, Hughes, apprenant qu'il était à Birmingham, lui fit demander, en octobre 1844, s'il consentirait à reprendre sa profession d'ingénieur, et Spencer accepta.

Cette seconde et dernière période de génie civil se subdivise elle-même en trois parties. Spencer est employé d'abord sur la ligne de Stourbridge à Wolverhampton, pour tracer des plans et mesurer les travaux de la voie comme il l'avait fait précédemment. En avril 1845, il est envoyé à Londres pour soutenir les projets de la Compagnie devant le Comité d'expropriation publique, commission du Parlement qui est chargée, par la loi anglaise, de toutes les affaires contentieuses relatives à l'achat des propriétés traversées par les voies ferrées. Spencer eut ainsi l'occasion de passer à Londres quelques mois de l'année 1845, par suite du service spécial qui lui incombait. En août, il rompt avec ses chefs, dont il croyait avoir à se plaindre, et se lie avec un autre entrepreneur de chemins de fer, nommé Prichard. De tous les manieurs d'affaires qui imaginaient alors des tracés nouveaux et sollicitaient du Parlement des concessions de railways destinées à produire de merveilleux bénéfices, Prichard était, au dire de Spencer, le plus entreprenant

et le plus hardi. Pour avoir voulu trop étreindre il présenta — touchant une ligne de Northampton à Worcester — des plans insuffisamment justifiés, et se vit refuser, par le comité du Parlement, l'autorisation nécessaire. La carrière de Spencer fut brisée du même coup et Spencer définitivement reconquis pour la philosophie et les lettres. Il gardait seulement, de ce second passage au chemin de fer, une créance de quatre-vingts livres sterling contre la Compagnie qui l'avait employé et cette créance lui servit plus tard à garantir son libraire pour l'impression de son premier grand livre ; c'est au moins de ceci que la philosophie est redevable à l'industrie.

IV

L'ÉCONOMISTE ET LA STATIQUE SOCIALE,
1848-1853

En mai 1848, Spencer, âgé de presque trente ans, se trouvait de nouveau dans sa ville natale, sans position assurée et sans avenir. Il songea un moment à créer un institut Pestalozzi, demandant ainsi les ressources matérielles à cette science de l'éducation sociale qui était l'une de ses préoccupations théoriques. Il y renonça bientôt et partit pour Londres, avec l'intention de chercher du travail dans les revues. Il était muni par son oncle d'une lettre de recommandation pour James Wilson, directeur de *l'Economiste*, un autre Wilson que celui qui est nommé précédemment. *L'Economiste* était l'organe de la ligue libre-échangiste, qui avait pour but de faire supprimer les droits protecteurs sur les céréales. C'était donc le même esprit d'in-

dépendance individualiste que Spencer étendait à tous les problèmes et qui était représenté par cette revue en matière purement économique : la lutte contre toute intervention de l'Etat. Spencer ne trouva pas immédiatement une situation à Londres et revint à Derby. Il n'attendit pas longtemps. Le 16 novembre 1848, James Wilson lui proposait la place de secrétaire de rédaction à *l'Economiste*, au traitement de cent guinées par an : le logement et le service au bureau du journal ; la liberté de son temps une grande partie de la semaine après les heures nécessaires au travail de la rédaction. Spencer partit pour Londres : sa vie matérielle était assurée et la fortune littéraire allait venir.

Spencer commença aussitôt à écrire le livre de philosophie morale et sociale qui était l'objet constant de ses méditations. Dès cette époque Spencer, qui n'avait jamais joui d'une très forte santé, et qui a contracté de bonne heure l'habitude d'analyser à l'excès ses sensations corporelles, se plaint des menaces de la maladie. Pendant l'hiver 1849, il est pris en rue d'un crachement de sang, dû probablement à la rupture accidentelle d'un vaisseau de la gorge ; et, se croyant frappé aux poumons, reporte immédiatement ses pensées sur son livre, le cher livre qu'il caressait dans ses espérances, dit-il, avec le même amour que nous éprouvons pour un enfant de notre chair et de notre sang : « puissé-je ne pas mourir, pensait-il, sans l'avoir « écrit ! » L'élaboration dura deux ans et l'ouvrage parut en 1850, sous le titre de *Statique sociale*. Les mesures matérielles qui en permettaient la publication avaient été presque aussi difficiles que l'élaboration intellectuelle. Spencer, qui cultivait avec un grand soin ses relations sociales et mondaines, s'était particulièrement lié avec Chapman, rencontré par lui dès 1846, et qui avait fondé depuis lors une maison de librairie dans le Strand, tout près des bureaux de *l'Economiste*.

Chapman donnait des réunions hebdomadaires ; Spencer en fut un habitué et y contracta les liaisons les plus décisives de sa vie d'écrivain. Chapman n'osait pas assumer les risques pécuniaires d'un ouvrage de philosophie sociale, écrit par un auteur inconnu. Il consentit à faire l'avance du tirage en acceptant comme garantie, contre les risques de mévente, cette créance de quatre-vingts livres dont nous avons parlé. Ainsi fut imprimé et parut le premier livre de Spencer.

Ce premier livre n'a pas été traduit en français, non plus que les *Lettres sur le gouvernement*. Le titre de *Statique Sociale* a été choisi après beaucoup d'hésitations, et Spencer regrette ce titre parce qu'il semble impliquer une référence directe au système d'Auguste Comte, dans lequel les termes de dynamique sociale, pour désigner l'histoire en marche, et de statique sociale, pour désigner l'ensemble des faits sociaux considérés à un moment donné de l'histoire, ont un sens consacré. De là l'erreur, dit Spencer, qui s'est accréditée, et suivant laquelle je me serais inspiré d'un auteur français dont je ne connaissais aucune doctrine, ni aucune formule. On sait que Spencer s'est attaché en effet avec un soin jaloux à marquer toujours, à exagérer souvent, sa séparation d'avec Comte. Ce qu'il y a de certain, c'est que Spencer a vécu, dès l'époque où il préparait son livre, dans le groupe des disciples de Comte — Mary Evans et George Lewes — et que peut-être ce titre de *Statique Sociale* lui a été suggéré, dans ce groupe, par une conséquence réelle et par une filiation historique des définitions puisées chez Auguste Comte.

La Statique Sociale est l'ouvrage par lequel Spencer se sépare de l'utilitarisme, tel qu'il a été compris jusqu'à lui. Les utilitaires recourent à un système artificiel de peines et de récompenses pour aboutir, par la recherche du bonheur individuel, au bonheur du plus

grand nombre. D'après Spencer, le bonheur et la moralité s'identifient avec la perfection naturelle de l'être et la plénitude de la vie. Au lieu d'analyser les plaisirs et les peines, pris à part des causes profondes qui les constituent, il faut développer simplement, dans l'homme et dans l'espèce, toutes les fonctions vitales et spontanées. L'ouvrage contient une introduction sur la doctrine utilitaire et sur la doctrine du sens moral, toutes deux rejetées par Spencer ; et quatre parties : 1° sur les bases de la morale ; 2° sur l'application de la doctrine aux droits individuels (liberté, propriété, liberté commerciale et liberté de penser, droits des femmes et des enfants) ; 3° sur l'organisation politique et sociale (le pouvoir de l'Etat, la religion, le paupérisme, l'hygiène publique) ; et 4° enfin une récapitulation générale. Les applications sociales se résument d'un seul mot : l'individualisme. Tout ce qui est intervention de l'Etat, protectionnisme, socialisme, est nuisible et blâmable. Dans ce livre, cependant, Spencer admettait une exception aux droits indéfinis de l'individu en ce qui concerne l'appropriation des biens naturels, et, par conséquent, la propriété de la terre. Le sol nécessaire à tous ne peut pas, dit-il, être accaparé par quelques-uns, et, par conséquent, il doit faire retour à l'Etat, moyennant une juste indemnité à ses détenteurs actuels. C'est la doctrine de Stuart Mill et du parti radical à cette époque ; mais depuis lors, Spencer, naturellement poussé par la logique interne de son système, tout en admettant qu'il y a là un cas unique, devant lequel en théorie la puissance de l'individu s'arrête, déclare que, pratiquement, le retour du sol à l'Etat et l'organisation collective produiraient des conséquences moralement et matériellement plus mauvaises que le régime de la propriété individuelle, fondé sur la liberté. C'est la haine de tout ce qui ressemble au fonctionnarisme qui domine, d'un bout à l'autre de sa vie,

et de plus en plus, la pensée de Spencer, en matière politique et sociale.

Ici se placent les premières relations de Spencer avec les Lewes. George Lewes, de trois ans plus âgé que Spencer, avait écrit en 1845-46 son grand ouvrage, *Histoire biographique de la philosophie*. En 1850, il était directeur de la revue, *le Leader*, c'est-à-dire *le Guide*, et fréquentait chez Chapman. Spencer l'y rencontra ; ils se plurent ; et cimentèrent leur amitié naissante par de nombreuses promenades dans la campagne, agrémentées de longues conversations philosophiques. Spencer lut le livre de Lewes et y puisa les connaissances de philosophie classique qu'il s'était si longtemps vanté d'ignorer. En même temps, Chapman, devenu directeur de la revue de Westminster — revue radicale fondée par James Mill — avait attiré chez lui miss Evans et l'avait nommée secrétaire de rédaction de cette revue. Miss Evans, née en 1816, est célèbre chez nous par ses romans d'*Adam Bede*, du *Moulin sur la Floss*, de *Romola;* elle est non moins célèbre en Angleterre par ses traductions de Strauss (1846) et de Feuerbach (1854) ; elle était, vers 1850, avec miss Martineau, traductrice de Comte, et avec George Lewes, une fervente adepte du positivisme. Elle se lia chez Chapman avec Spencer ; elle l'accompagnait à la promenade et au spectacle ; ils se plaisaient l'un et l'autre dans leur compagnie réciproque et le bruit courut qu'ils allaient s'épouser. Spencer affirme qu'il n'y eut entre eux jamais autre chose qu'une amitié intellectuelle. En fait, miss Evans s'unit à Georges Lewes, auquel on a dit quelquefois que Spencer même l'avait présentée. Lewes était marié et séparé de sa femme ; Mary Evans accepta de partager sa vie et d'élever ses enfants. Les Lewes, comme les appelle Spencer, présentèrent jusqu'à la fin de leur vie, dans les conditions irrégulières où ils se trouvaient, le spectacle d'un ménage heureux, et, dit

Spencer, vertueux. Spencer fut toujours leur fidèle ami ; ce fut lui qui conseilla à miss Evans, vers 1857, d'écrire des romans, et il fut longtemps seul à savoir quel nom véritable se cachait sous le pseudonyme d'Eliott.

George Lewes présenta Spencer à Carlyle. Nous avons vu plus haut les raisons qui rendirent cette liaison précaire. Esprit forgé tout d'une pièce, Spencer n'a jamais surmonté, dans ses relations sociales, certaines divergences philosophiques, et ce même motif qui explique la rupture rapide avec Carlyle, explique aussi la solidité des rapports avec Huxley et Tyndall. En 1852 Huxley rentrait d'un voyage d'exploration scientifique, fait par lui en qualité de chirurgien-adjoint à bord du *Rattlesnake* ; il rapportait de son voyage une note, sur les hydrozoaires d'Océanie, qu'il lut à l'Association Britannique des Sciences. Spencer, frappé des confirmations que cette note apportait à ses propres théories sur l'évolution, envoya à Huxley un exemplaire de son article sur l'hypothèse du développement. Huxley vint le voir et ils nouèrent ainsi une amitié philosophique et scientifique qui ne se démentit jamais. L'année suivante Huxley présenta Spencer à Tyndall, l'illustre savant qui trouvait, dans la connaissance positive des lois de la nature, une source inépuisable de joies esthétiques et morales. Plus tard, en 1862, Spencer connut Lubbock, le banquier célèbre par ses minutieuses études sur les insectes. Tous ces savants sont liés entre eux par la communauté des doctrines : transformisme et agnosticisme. En 1864 ils fondèrent une société, l'X-Club, qui se réunissait le premier jeudi de chaque mois, et qui compte parmi ses membres, dont le nombre ne dépassait pas dix, quelques-uns des chefs de la science anglaise. Spencer répète souvent qu'il a été heureux dans ses amitiés. Avec son caractère ouvert et sportif, ami des clubs, des conversations

et des promenades, il a joué le principal rôle dans ces rapprochements personnels, fondés sur la science.

Les relations que Spencer avait nouées avec Lewes eurent pour conséquence des arrangements littéraires qui devaient assurer bientôt l'indépendance de sa vie matérielle. Spencer contracta d'abord envers Lewes l'engagement d'écrire une série d'articles détachés. *Le Leader* était un organe socialiste, et nous connaissons l'individualisme de Spencer. Il était entendu qu'on laisserait de côté les questions sur lesquelles les opinions de Spencer différaient de celles de la revue ; le titre sous lequel devait paraître les articles : *The Haythorne Papers*, laissait toute liberté pour le choix des sujets. Le premier article, paru en mars 1852 sur l'hypothèse du développement, con . ait, en raccourci, la doctrine générale de l'évolution. Cet article fut suivi d'une série d'autres, publiés d'abord dans la même revue et réunis plus tard dans les *Essais*. Vers la même époque, Chapman prenait à son compte la revue de Westminster, et Spencer lui donnait ses articles sur la philosophie du style et sur l'excès de la législation. Enfin Lewes faisait entrer Spencer à la Revue Britannique Trimestrielle et à la Revue Britannique Septentrionale. Cette dernière était l'organe attitré de l'Eglise libre ; partout c'est le même programme d'indépendance auquel Spencer se rallie.

Grâce à toutes ces Revues, Spencer pouvait vivre des produits de sa plume. Il hésitait cependant à rompre avec *l'Economiste* qui lui assurait cette sécurité du lendemain, que les plus belles espérances ne remplacent pas, lorsque survint, en janvier 1853, la mort de Thomas Spencer. L'oncle mourant léguait à son neveu un capital de 500 livres. Spencer jugea son indépendance suffisamment assurée et quitta sa place de *l'Economiste*, qui lui paraissait trop subalterne, après l'avoir occupée cinq ans, en juillet 1853.

V

LA PSYCHOLOGIE ET LES ESSAIS
1854-1860

Depuis 1848, Spencer, retenu aux bureaux de *l'Economiste*, n'avait pas quitté Londres. Il profita de sa première année de liberté, 1853, pour faire un voyage sur le continent, conformément au programme de tout anglais qui veut être un homme achevé. Ce voyage eut pour théâtre la Belgique, l'Allemagne et la Suisse : Anvers, Cologne, Bâle, Lucerne, la masse du Saint-Gothard, l'Oberland, la vallée de Zernatt, en sont les principales étapes. Au retour de ce voyage, Spencer ressentit avec force les premières atteintes de la neurasthénie. Il attribue au surmenage physique de ses courses pédestres à travers les Alpes la rupture d'équilibre qui éclate alors dans ses fonctions organiques : palpitations, vertiges, insomnies. Tous ces maux ont pour cause certaine l'intensité du travail intellectuel auquel il s'était soumis. La nécessité de veiller avec plus de soin sur une santé compromise, explique, sans les justifier suffisamment, ses manies de célibataire, tous les détails sur sa santé, peu intéressants pour le lecteur, dont l'*Autobiographie* surabonde.

Cependant, Spencer avait conçu le plan d'un ouvrage purement spéculatif. La lecture de Suart Mill lui avait fait comprendre la nécessité d'appuyer toute philosophie sociale et pratique sur une psychologie préalable de la connaissance. *Les Principes de Psychologie* avaient pour but de dresser l'explication évolu-

tionniste de la pensée en face de la doctrine purement positive de Stuart Mill que Spencer jugeait insuffisante. Les premiers chapitres du livre furent composés en France. Le Tréport avait été, sous le règne de Louis-Philippe, la plage mise à la mode par la faveur de la cour. En 1854, Le Tréport gardait, en Angleterre au moins, le prestige du règne écoulé ; Spencer s'y fixa d'abord et y commença au mois d'août la rédaction de sa *Psychologie*. Il y resta peu de jours ; à la fin du même mois il arrivait à Paris où il connut Littré. Il passa bientôt de Paris à Jersey, puis à Brighton, où il vit Louis Blanc et Thackeray ; traversa Londres fin octobre ; vécut quelques temps à Derby ; fit un séjour au pays de Galles et revint enfin à Londres où il publia, entre juillet et septembre 1855, ses *Principes de Psychologie*. Nous retrouverons cet ouvrage en 1870, considérablement accru et révisé, dans la série des livres que constituent le *Cours Synthétique*.

Le surcroît de travail, auquel Spencer s'était livré pour la composition de sa *Psychologie*, entraîna, s'il faut l'en croire, une recrudescence très vive de sa maladie nerveuse. Ni un voyage au Tréport en 1855, ni un séjour chez Huxley ne purent le guérir. A partir de cette époque, Spencer se regarde comme un malade avéré et se livre systématiquement aux distractions et aux voyages pour lutter contre l'excès de fatigue dont il souffre. Il note, en 1855-56, un voyage a Standish (comté de Gloucester), chez ses amis Potter ; une excursion sur le yacht de Pigott à Guernesey, où il dîne avec Victor Hugo ; un voyage en Ecosse où il est rejoint par son grand ami, Octave Smith. La région des lacs qui se poursuivent comme un chapelet ininterrompu d'une côte à l'autre, à travers les gorges de la Haute-Ecosse, séduisait Spencer à la fois par l'admirable beauté du paysage et par l'abondance des truites d'eau courante dont la pêche

était le passe-temps favori du philosophe, le plus capable, disait-il, de détendre ses nerfs et son esprit. Il contracta l'habitude de se reposer chaque été, par un séjour en Ecosse, des travaux de Londres. *L'Autobiographie* est toute pleine du récit de ses pêches miraculeuses dans la région d'Oban et d'Achranich, et l'on comprend la déception qui s'empara des premiers lecteurs de cet ouvrage : ils attendaient un philosophe et ils trouvaient un pêcheur.

La fin de l'année 1856 ramena Spencer à Paris, où il s'était chargé de porter à Auguste Comte, de la part de Chapman et de miss Martineau, une portion des bénéfices produits par la traduction anglaise de la *Philosophie Positive.* L'année 1857 rendit Spencer à l'étude. Il mentionne, dans une lettre à sa mère du 31 mars 1857, la première visite qu'il fit à Stuart Mill. Cette visite était provoquée par une nouvelle édition de la *Logique*, dans laquelle Stuart Mill avait fait l'honneur à Spencer de discuter ses critiques. Stuart Mill fut affectueux et aimable, et invita Spencer à revenir. Peut-être cet accueil flatteur d'un homme âgé et illustre fut-il un encouragement pour l'auteur, relativement jeune, qui se sentait dans toute la force de l'âge et la maturité du talent. En novembre 1857, Spencer réunit ses principaux articles de Revues pour en former le premier volume des *Essais ;* deux autres volumes devaient paraître en 1864 et 1873; et cette collection des *Essais* est la plus capable de faire pénétrer le lecteur dans l'esprit de Spencer. On y voit sa méthode à l'œuvre dans une série de problèmes très divers et très spéciaux ; on y suit le développement progressif de sa pensée et la marche de sa doctrine. L'Essai sur le Progrès, de 1857, contient les traits principaux de sa philosophie ultérieure.

En même temps qu'il revient sur ces premiers écrits, Spencer conçoit le plan d'une série d'ouvrages de

longue haleine, dans lesquels il projette de développer le système complet de sa philosophie, dont il possède désormais tous les éléments systématisés. Le 6 janvier 1858, il adresse à son père un programme presque identique à celui qui sera publié deux ans plus tard. L'audace de ce plan, analogue à celui d'Auguste Comte, et qui comporte dix volumes compacts, trahit le caractère encyclopédique de l'époque où il fut conçu. L'on rêvait, il y a cinquante ans, la reconstruction de l'univers : on se contente aujourd'hui d'en déchiffrer quelques fragments. Restaient les difficultés matérielles d'exécution. Chapman refusa de faire paraître l'ouvrage dans la Revue de Westminster. Spencer rêva quelque temps d'une place lucrative qui lui permettrait, en lui laissant la disposition d'une partie de son temps, d'exécuter matériellement son projet. A ce moment, la Compagnie des Indes était dissoute, et rétablie par l'Etat sur de nouvelles bases. Spencer demanda à Stuart Mill s'il pourrait lui procurer une place dans la nouvelle organisation, mais Stuart Mill ne répondit pas à son attente, soit qu'il ne voulût agir en rien sur la nouvelle Compagnie, soit qu'il jugeât Spencer incapable d'une sujétion continue. Spencer sollicita une place du gouvernement, directeur des prisons, receveur du timbre ; mais il fut évincé de toutes ses demandes et finit par y renoncer. George Lewes l'invitait sérieusement — aux grands éclats de rire de George Eliott moins chimérique — à profiter de ses connaissances d'ingénieur pour gagner, par des inventions mécaniques, l'argent qu'il dépenserait à imprimer ses livres. L'année 1859 se passa dans ces perplexités.

Cependant Spencer ne cessait pas de produire, et de suivre les productions d'autrui. Les articles sur l'éducation morale et physique datent de cette époque. En juin 1858, Darwin et Wallace faisaient leurs lectures

sur la sélection naturelle et Spencer envoyait à Darwin son volume d'*Essais*. L'*Origine des Espèces*, 1859, venait corroborer l'hypothèse évolutionniste adoptée par Spencer avant Darwin. L'*Autobiographie* ne parle qu'à mots couverts des relations assez délicates qui ont dû exister entre ces deux auteurs. L'évolution est une doctrine d'histoire naturelle à laquelle le nom de Darwin s'est attaché avec tant de force qu'il éclipse les autres. Spencer ne pouvait pas oublier que lui-même avait frayé le premier la même voie, et il devait être à la fois heureux d'un tel suffrage et offusqué d'une si grande ombre. Quoi qu'il en soit, vers 1859-1860, tout conspirait pour donner confiance et courage au défenseur attitré de la philosophie évolutionniste, rajeunie au contact d'une science récente et toute prête à recueillir, dans le public anglais, la succession du positivisme, déjà un peu vieilli, d'Auguste Comte et de Stuart Mill. Comme procédé matériel, Spencer se décida pour la mesure la plus simple qui était l'appel au public, sous forme de souscriptions individuelles; l'ouvrage paraîtrait en livraisons de 80 à 96 pages, chez Manwaring, tous les trois mois.

Le 27 mars 1860, Spencer publiait le programme que voici :

SYSTEME DE PHILOSOPHIE SYNTHÉTIQUE

Premiers principes. — 1. L'Inconnaissable ; 2. Le Connaissable.

Principes de biologie. — V. I : 1. Les données de la biologie ; 2. Les inductions de la biologie ; 3. L'évolution de la vie.

Vol. II : 4. Développement morphologique ; 5. Dévelop-

pement physiologique ; 6. Les lois de la multiplication.

Principes de psychologie. — Vol. I : 1. Les données de la psychologie ; 2. Les inductions de la psychologie ; 3. Synthèse générale ; 4. Synthèse spéciale ; 5. Synthèse physique.

Vol. II : 6. Analyse spéciale ; 7. Analyse générale ; 8. Corollaires.

Principes de sociologie. — Vol. I : 1. Les données de la sociologie ; 2. Les inductions de la sociologie ; 3. L'organisation politique.

Vol. II . 4. L'organisation ecclésiastique ; 5. L'organisation cérémonielle, 6. L'organisation industrielle.

Vol. III : 7. L'évolution linguistique ; 8. L'évolution intellectuelle ; 9. L'évolution esthétique ; 10. L'évolution morale ; 11. L'accord général.

Principes de morale. — Vol. I : 1. Les données de la morale ; 2. Les inductions de la morale ; 3. Morale personnelle.

Vol. II : 4. Justice ; 5. Bienfaisance négative ; 6. Bienfaisance positive.

Tel est le programme, publié d'avance, qui fut exécuté à travers bien des vicissitudes, de 1860 à 1896, à l'exception du IIIe volume de sociologie. Quatre cent quarante souscripteurs répondirent à l'appel. Stuart Mill, Grote, Darwin, Huxley, Carpenter, Eliott, Lewes, Lyell, Tyndall, Alexandre Bain, John Hershell, Charles de Rémusat, Jules Simon figurent sur la première liste, jointe au programme même. Les difficultés matérielles étaient momentanément écartées : Spencer pouvait commencer l'œuvre maîtresse de sa vie.

VI

LE TRAITÉ DE L'ÉDUCATION ; LES PREMIERS PRINCIPES ; LA CLASSIFICATION DES SCIENCES ; LES PRINCIPES DE BIOLOGIE.

1861-1867

Désormais le principal intérêt de la biographie de Spencer s'attache à la rédaction du Cours Synthétique, et aux divers événements qui en interrompent ou en favorisent la publication. Nous n'entrerons pas, pour les quarante années qui restent à parcourir, dans les fastidieux détails — voyages, dîners, fatigues, distractions — par lesquels Spencer lasse son lecteur. Disons, une fois pour toutes, que chaque année, Spencer continue la série de ses excursions en Ecosse et de ses plaisirs sportifs. Depuis 1859 il a pris un secrétaire qui écrit sous sa dictée. Il arrive à un tel degré d'énervement que certaines parties de ses livres sont dictées en jouant à la raquette ; il ne peut plus composer sans une agitation physique extérieure. Lire, réfléchir, jouer, dicter : figurons-nous ainsi cet étrange philosophe, qui a présenté sans doute le plus étonnant mélange de surmenage intellectuel et de récréations volontaires. Ce qui importe, ce sont les dates de ses grands ouvrages qui sont les grandes dates de son existence.

Mentionnons seulement, avant que Spencer s'attache à sa grande œuvre, la revision qu'il a faite — fin 1860 et début 1861 — de ses quatres articles sur l'éducation, qu'il publie en volume. L'idée essentielle qui s'en dégage est comme toujours : laissez faire les lois de la nature et ne les contrariez pas par des interventions

humaines qui les faussent. Evitez le surmenage intellectuel ; donnez aux sports et à l'éducation physique. tous les développements que la santé exige ; enfin, en matière morale, laissez les actions mauvaises engendrer naturellement leurs conséquences mauvaises ; ne menacez pas l'enfant d'une punition parce qu'il approche du feu, mais laissez-le se brûler pour qu'il apprenne, par l'expérience même, le rapport des causes aux effets. Telle est la thèse singulièrement exagérée qui applique à l'éducation les maximes générales du naturalisme, dont le Cours synthétique devait donner le développement complet.

Spencer était bien préparé à sa nouvelle œuvre. Le programme de 1860 contient des notes qui renvoient sur plusieurs points à des travaux de détail antérieurement publiés. La *Psychologie* de 1855, la *Statique sociale*, un grand nombre d'articles de biologie et de sociologie préparaient le *Cours synthétique*, dont la composition paraissait être l'aboutissement naturel de toutes les pensées et de tous les travaux de l'auteur.

On se rappelle que, dès son enfance, Spencer avait été habitué à chercher, derrière tout événement et derrière toute réalité, la cause qui l'expliquait ; son père avait développé en lui au plus haut degré le sentiment de la causalité naturelle, de la régularité des lois et des formes. L'évolutionnisme est l'extension la plus large de ce sentiment du causal, appliqué à l'apparition successive des formes dans le temps, non moins qu'à leur coexistence dans l'espace. En 1851, lorsque Spencer préparait pour la revue de Westminster une récension des Principes de Physiologie de Carpenter, il avait trouvé, dans les œuvres de l'embryologiste Von Baer, la formule que tout être vivant se développe par un passage régulier de l'homogène à l'hétérogène, et cette formule lui parut applicable aux organismes sociaux comme aux organismes biolo-

giques. Vers la même époque, 1851, Spencer prend connaissance de la célèbre doctrine de Milne-Edwards sur la division du travail. A mesure que les êtres vivants croissent, le travail accompli par eux devient plus complexe, et se divise entre les diverses parties, devenues autant d'organes distincts, en sorte que la division du travail est le facteur physiologique qui correspond à la différenciation des formes anatomiques. Les conceptions géologiques de Lyell, sur la déformation progressive, et non pas brusque, de l'écorce terrestre : les vues de Huxley et celles de Darwin sur le devenir des espèces vivantes : corroboraient ces notions, et leur donnaient une signification sans cesse plus riche et plus profonde. Dans l'*Autobiographie* Spencer marque avec soin les étapes successives par lesquelles sa pensée, d'abord fugitive, se précisa et s'étendit peu à peu, pour aboutir en 1862 à la rédaction des *Premiers Principes*, qui en devaient constituer — sauf une correction survenue plus tard — l'expression la plus achevée.

Le projet communiqué en 1858 à George Spencer comprenait quatre parties : 1° L'Inconnaissable ; 2° Le Connaissable ; 3° L'Evolution astronomique ; 4° L'Evolution géologique. Le programme de 1860, réalisé en 1862, supprime les deux dernières parties relatives à l'étude de la matière inorganique, et considérées dès lors comme des intermédiaires inutiles ; les *Principes de Biologie* devaient suffire à lier, par l'étude de la matière vivante et nerveuse, les lois cosmiques en général aux lois de la pensée et de l'action humaine, étudiées dans les livres ultérieurs. Des deux parties qui subsistent dans l'œuvre définitive, la première a pour objet la doctrine de l'agnosticisme, c'est-à-dire de l'inconnaissabilité de Dieu. L'Inconnaissable existe ; en d'autres termes, par derrière toutes les apparences matérielles qui frappent nos sens et que les sciences

étudient, apparences fugitives et contradictoires qui posent à notre raison de plus difficiles problèmes qu'elle n'en peut résoudre, il existe une réalité profonde, plus proche de l'esprit que de la matière, mais, dans son essence ultime, inconnue et inconnaissable. C'est cette réalité substantielle que les religions nomment Dieu. Les religions ont le droit d'affirmer son existence et les sciences ont tort de la nier. Mais les religions ont tort de prétendre connaître et définir les attributs de Dieu ; tout ce que nous pouvons dire de lui, c'est qu'il existe et non quel il existe. La religion et la science seront d'accord le jour où, chacune se renfermant dans son domaine propre, la science cessera d'expliquer les faits positifs par des entités métaphysiques inconaissables, et la religion cessera de donner à l'essence métaphysique de Dieu des attributs physiques contradictoires : adorer et se taire est le tout de l'âme religieuse.

Le domaine de la science est étudié dans la seconde partie : le Connaissable. Toutes les choses que nous connaissons participent d'un même devenir qui est l'évolution universelle. L'évolution est le passage du simple au complexe, de l'indéfini au défini, de l'homogène à l'hétérogène. Au début l'univers était constitué par une poussière cosmique, uniformément répandue à travers l'espace, homogène et vague : elle s'est différenciée peu à peu en constellations hétérogènes et bien définies. Au début de la société humaine, chaque individu était à la fois soldat et laboureur, fabriquait son pain et ses outils ; aujourd'hui le militaire et l'artisan, le forgeron et le boulanger constituent des classes distinctes. Ainsi, le passage de l'homogène à l'hétérogène est partout dans le monde physique et humain. Ce passage est caractérisé par une intégration de matière — poussière du monde qui se solidifie en étoiles, poussière humaine qui se solidifie en tribus et

en cités — et par une dissipation du mouvement, parce que les individus isolés perdent leurs mouvements spéciaux et incohérents, pour rentrer dans le mouvement général. En outre l'évolution s'accomplit par une série de secousses contraires, qui constituent la loi du rhythme. En vertu de la vitesse acquise il faut qu'un peuple, lancé sur la voie des révolutions, aille jusqu'aux dernières limites de la licence, pour retomber ensuite, par un mouvement contraire, dans l'extrême dictature ; l'équilibre en toute chose résulte d'oscillations successives. Enfin, à mesure qu'un aggrégat évolue, toutes les parties qui le composent se transforment parallèlement ; ces transformations parallèles se correspondent les unes aux autres ; l'adaptation des parties accompagne l'évolution de l'ensemble. Par exemple, à mesure que les idées religieuses se transforment dans une nation donnée, tous les autres domaines de la pensée et de l'action se transforment pour s'adapter au changement survenu. L'évolution se poursuit sans repos ni trêve jusqu'à ce qu'elle atteigne, dans l'hétérogénéité absolue, un état final d'équilibre et d'immobilité. Mais tout est éternellement variable. Bientôt l'équilibre est rompu ; la dissolution s'accomplit en sens inverse de l'évolution précédente, jusqu'à ce que, l'homogène régnant de nouveau sur un monde monotone et monochrome, l'évolution à son tour reparaisse ; et ainsi de suite à l'infini, dans la succession éternelle des mondes.

Les *Premiers Principes* étaient complètement parus dans le courant de l'année 1862. Spencer consacra l'automne de cette année à son voyage traditionnel en Ecosse. Il y fut rejoint, à Glascow, par le ménage américain des Youmans, nouveaux mariés, venus en Europe pour l'Exposition de Londres. Le professeur Edouard Youmans avait été mis en relation avec Spencer, en 1860, par un ami commun, au moment

où Spencer cherchait des souscripteurs en Angleterre et en Amérique. Youmans devait s'attacher à Spencer avec une fidélité peu commune et devenir, pour une très large part, l'artisan de son succès. Grâce à lui Spencer — dont la tournure intellectuelle et morale répond d'ailleurs à l'idée qu'évoque l'américanisme — fut célébré et fêté en Amérique plus que dans sa propre patrie. Spencer visita Glascow et Edimbourg avec les Youmans, qu'il scandalisa un peu par son ignorance dédaigneuse de l'histoire et de l'archéologie nationale. Puis les Youmans passèrent sur le continent et Spencer revint à Londres, pour préparer ses *Principes de Biologie*.

Spencer se détourna un instant de la Biologie pour composer, sur la *Classification des sciences*, une étude dirigée contre Auguste Comte. Chez Comte, les sciences défilent comme à la parade. Chaque science inférieure sert d'échelon — historiquement et dogmatiquement — pour la science immédiatement supérieure, c'est-à-dire plus complexe et plus spéciale ; et cette classification est l'image d'une science mathématique, dans laquelle chaque théorème s'explique par celui qui précède, et justifie celui qui suit. A cette conception mathématique des choses, Spencer substitue l'image biologique d'une masse vivante, qui se différencie et s'intègre à la fois dans toutes ses parties : en sorte que chaque partie du tout est en connexion avec toutes les autres, et que les sciences, au lieu de s'ordonner bout à bout dans une table à entrée unique, se coordonnent, en un concert complet et simultané, dans une table à entrées multiples. Ce travail sur la *Classification des sciences* date de décembre 1863 et janvier 1864. Il y avait sans doute chez Spencer quelque rivalité d'auteur contre Auguste Comte ; il y avait aussi une divergence essentielle entre eux. Auguste Comte est un autoritaire, un homme de gouvernement et de despotisme en ma-

tière d'organisation sociale ; Spencer est un indépendant ; et tous deux portent le caractère de leur politique jusque dans leur science. Or, le 15 février 1864, la *Revue des Deux-Mondes* publiait en France un article de Laugel, consacré à Spencer ; et cet article, en général élogieux, traitait l'auteur anglais comme un disciple pur et simple du positivisme français. Spencer en prit occasion pour ajouter à sa *Classification des sciences,* sous forme d'appendice, le morceau bien connu : *Pourquoi je me sépare d'Auguste Comte.* Mais ajoute-t-il, ce qui fut plus important que toutes ces chicanes, c'est que les réflexions auxquelles je me livrais alors sur les sciences me firent voir ce que j'avais méconnu dans la première édition des Principes. La différenciation et l'hétérogénéité ne sont pas l'élément primitif de l'évolution, mais l'élément secondaire ; ce qui est primitif, c'est la formation et la destruction des aggrégats de matière, tandis que les complications variées de leur structure, le dessin de leur forme ne viennent qu'ultérieurement. Dès lors Spencer jugea nécessaire une refonte des Premiers Principes sur ce point, et il l'exécuta quelques années plus tard, en 1867.

Cependant, de 1864 à 1866, Spencer faisait paraître les deux volumes de biologie ; il est facile d'en comprendre la place et le rôle. Tout système de philosophie consiste à mettre de l'unité dans le monde, et par conséquent à concevoir le monde sur un type unique : Spencer le conçoit sur le modèle des êtres vivants et par là sa philosophie est tout entière une imitation de la biologie. Il s'agit de montrer comment les faits biologiques s'expliquent par les lois de l'évolution exposées dans les *Premiers principes*, et de justifier cette théorie transformiste, dont Lamarck, Gœthe et Darwin sont les principaux interprètes ou précurseurs. L'ouvrage a l'allure didactique d'un traité d'histoire

naturelle, qui fait voir comment les feuilles transformées deviennent les fleurs, comment la différenciation des éléments simples donne naissance aux apparences complexes, comment toutes ces transformations des organes s'expliquent par l'influence directe des milieux extérieurs. Spencer enfantait son livre dans la joie, trouvant, à chaque page nouvelle qu'il déchiffrait dans l'œuvre de la nature, de nouvelles raisons d'affirmer le système éclos dans sa pensée. Suivant un procédé qui se retrouve dans toute la série du Cours, Spencer appelle *données* d'une science supérieure les éléments qu'elle emprunte à une science inférieure pour se fonder sur eux : les *données de la biologie* sont les lois physiques et chimiques sur lesquelles elle repose. Les *inductions* d'une science sont les lois générales qui s'induisent, par simple constatation, des faits observés dans cette science : les *inductions de la biologie* sont l'ensemble des faits vitaux, tels que la science positive les analyse et les définit. Viennent ensuite les hypothèses et les discussions. Dans la partie intitulée : l'*Evolution de la vie*, Spencer expose l'hypothèse de l'évolution empruntée aux *Premiers Principes* et appliquée, pour en rendre compte, aux faits biologiques constatés. Les parties suivantes sur la *morphologie*, la *physiologie* et la *genèse* sont l'exposé et la discussion des faits de détail qui viennent corroborer cette hypothèse de l'évolution par l'examen de la forme des organe, l'analyse des fonctions et la connaissance des lois de la reproduction.

La composition de la Biologie, et les secours que Spencer reçut dans cette circonstance des enseignements d'Huxley et de quelques autres savants, paraissent avoir été l'occasion d'un rapprochement plus étroit entre les naturalistes philosophes qui se ralliaient comme Spencer à la doctrine de l'évolution. L'X-Club fut fondé à cette date, 1864. A la même

époque les relations de Spencer avec Stuart Mill, son adversaire en philosophie positive non évolutionniste, prirent un caractère plus intime. Spencer allait souvent dîner à Blackheath, où il rencontrait, chez Stuart Mill, les Grote, les Leslie, les Bain. Dès 1853, Spencer avait exposé, dans un article de la *Revue de Westminster* sur le postulat universel, une critique de la théorie de Stuart Mill. Stuart Mill avait combattu Spencer à son tour dans les éditions nouvelles de la *Logique*, et plus récemment dans l'*Examen de la philosophie d'Hamilton*. En 1865, sur les instances de Lewes qui dirigeait alors la *Fortnightly Review* — c'est-à-dire la Quinzaine — Spencer répliqua dans cette Revue pour relever ce qu'il considérait comme une exposition inexacte de ses propres doctrines, et parut ainsi, aux yeux des lecteurs, avoir le dernier mot dans la querelle. En même temps il continuait à écrire dans diverses Revues. En 1862 son ami Hughes avait fondé *le Reader* — le Lecteur — journal littéraire et scientifique qui devait être l'organe du parti évolutionniste. Spencer, Huxley, Tyndall y collaborèrent, mais le journal dura peu de temps parce qu'on ne trouva pas, pour l'administrer, un gérant assez habile.

Vers la même époque, Spencer allait traverser une crise redoutable, qui mettait son œuvre en danger d'être interrompue sans retour. Soit par suite du genre de vie dispendieux qu'il avait adopté — les clubs, les dîners en ville, séjours à la campagne, saisons de pêche, dont nous passons sous silence l'énervante énumération — soit par suite en effet de la difficulté qu'éprouve un auteur, qui n'écrit pas des œuvres frivoles, à vivre du produit de sa plume, Spencer avait dépensé 1.100 livres — presque 30.000 francs — depuis 1850. Son père âgé de soixante-quinze ans, sa mère infirme réclamaient des soins et des secours ; les souscriptions au Cours Synthétique étaient tombées de

440 à 350. Spencer découragé annonça, dans la livraison de décembre 1865 de la Biologie, qu'il allait cesser sa publication faute d'argent. Cet avis donna lieu au mouvement peut-être le plus désintéressé que jamais annonce semblable eût provoqué. Stuart Mill était absent, probablement en France ; dès son retour le 4 février 1866, il écrit à Spencer qu'il s'engage à couvrir le déficit et à compléter, entre les mains de l'éditeur, la somme nécessaire à l'achèvement de l'ouvrage : « Je vous prie, dit-il, de ne pas voir dans ma proposition une faveur personnelle, mais la collaboration que j'apporte à un grand dessein public, pour lequel vous donnez votre vie et avez donné votre santé ». Spencer déclina cette offre. L'élan fut général. Stuart Mill, Huxley, Busk, Tyndall, Lubbock, s'engagèrent et engagèrent les disciples de Spencer, par une circulaire du 8 avril, à souscrire des exemplaires nouveaux en surplus des leurs, pour couvrir la somme manquante. Enfin tous ces efforts furent dépassés et rendus inutiles par une sorte de levée en masse du public américain, sous la conduite de Youmans. Au mois de juillet 1866, Youmans arrivait à Londres, porteur d'une montre en or et d'une somme de 7.000 dollars, offertes à Spencer comme un témoignage d'admiration de ses lecteurs d'Amérique. La libéralité américaine assurait le sort de l'entreprise.

Dans l'intervalle de ces négociations et projets, en avril 1866, George Spencer était mort d'une congestion pulmonaire. On était au plus fort de l'émotion soulevée dans l'élite de la nation anglaise par les atrocités du gouverneur Eyre, en Jamaïque ; Stuart Mill, Spencer étaient parmi les membres les plus animés du comité des poursuites. George Spencer, dont nous avons noté les dispositions humanitaires et douces, mourut dans une sorte de cauchemar ; il se voyait au milieu des nègres suppliciés, plaignant et partageant

leurs souffrances. Au commencement de l'été 1867, Henriette Holmès mourait à son tour ; elle avait passé les deux dernières années de sa vie en état d'enfance. Dans l'intervalle qui séparait ces deux deuils, Spencer avait partagé son temps entre Londres et Derby, pour rester autant que possible auprès de sa mère. Après la mort de cette dernière, il abandonne pour toujours Derby, sa ville natale, réalise sa fortune et se fixe à Londres, au centre de son activité intellectuelle.

VII

Les principes de psychologie ; la sociologie descriptive et l'introduction a la science sociale

1867-1877

L'année 1867 fut consacrée par Spencer à la seconde édition et à la refonte des *Premiers Principes*. A cette époque, la maladie nerveuse dont il était atteint, et que peut-être ces deuils successifs avaient exaspérée, prit un caractère plus aigu ; il ne pouvait ni travailler, ni fixer son attention même sur une lecture amusante ; la morphine seule le soulageait. Après un hiver de souffrances, il partit en Italie, en mars 1868, pour rétablir sa santé comme il le faisait d'habitude par des distractions extérieures. Il alla directement par mer de Marseille à Naples, où l'attirait l'éruption du Vésuve alors en pleine activité. Il gravit le volcan sans guide, malgré le danger : exemple, dit-il, de son esprit d'indépendance et d'aventure ; examina en détail Pompéi. dont les maisons romaines lui parurent, à l'appui de ses doctrines sociologiques, un intermédiaire entre les travaux de défense des hommes primi-

tifs et nos demeures modernes ; fit un séjour à Rome, visita Florence, Pise, Gênes, Turin ; rentra par le mont Cenis passé en traineau, et par la ligne de Paris. Les jugements qu'il rapporte de ce voyage sur les grands artistes italiens sont un scandale esthétique ; ni Raphaël, ni Michel-Ange, n'échappent à ses critiques ; les peintures qu'il admire le plus sont celles qui portent les noms les moins illustres ; et ces opinions divergentes montrent, dit-il avec une satifaction trop étalée, combien en général son jugement diffère de celui de tous. L'individualisme, qui avait été chez lui un idéal de moralité, devenait une manie de la singularité en toutes choses, forme vaniteuse de l'égoïsme.

L'œuvre qui attendait Spencer à son retour était la mise au point des *Principes de Psychologie*, déjà publiés en 1855 et repris sur des bases plus larges pour le cours synthétique. Les préfaces des deux livres, dont la psychologie se compose, portent les dates de décembre 1870 et d'octobre 1872. L'ouvrage primitif était plus que doublé par l'addition des parties nouvelles et le développement général de l'ensemble.

Le 1er volume est plus particulièrement consacré aux rapports que la psychologie soutient avec la physiologie, qui lui sert de base. L'existence du système nerveux est la première « donnée de la psychologie » et les fonctions organiques sont l'assise sur laquelle les fonctions psychiques s'établissent. — Les fonctions psychiques se ramènent, en allant du plus complexe au plus simple, à des sensations ; les diverses sensations qualitativement différentes se ramènent à une sensation élémentaire unique, répétée un plus ou moins grand nombre de fois dans un même intervalle de temps. La sensation élémentaire se ramène au choc nerveux élémentaire, et l'unité de composition des phénomènes du moi se ramène à l'unité de composition des phénomènes nerveux. Telle est

« l'induction » maîtresse de la psychologie. — La psychologie est l'étude des phénomènes du moi en tant qu'ils correspondent aux phénomènes du non-moi. Tout acte psychique est une réaction intérieure par laquelle l'individu conscient s'adapte aux circonstances externes, par exemple en fermant les paupières quand l'œil est menacé. La « synthèse générale » a pour objet de montrer les correspondances simples ou complexes, homogènes ou hétérogènes, temporelles ou spatiales, qui s'établissent entre un être et son milieu, entre l'individu psychologique et le domaine où son action se déploie. — La « synthèse spéciale », négligeant les termes extérieurs du rapport, étudie les phénomènes du moi en eux-mêmes, dans leur gradation successive, et montre comment les phénomènes les plus élevés de la raison et de la volonté s'expliquent par une série de mouvements élémentaires ou réflexes, c'est-à-dire organiques, qui se combinent entre eux pour donner naissance à la vie psychologique supérieure. — Enfin la « synthèse physique » — ou synthèse intégrale — reprenant les deux termes du rapport, moi et non-moi, montre comment leur adaptation réciproque résulte de ce que tous deux obéissent, dans leur développement, à une seule et même loi : le principe du moindre effort et le passage du mouvement à travers les lignes de moindre résistance ; soit qu'il s'agisse des courants de force nerveuse, qui s'irradient dans le corps soit qu'il s'agisse des associations d'idées, qui se coordonnent dans l'esprit. Les lois de l'esprit correspondent aux lois du corps, et tout est un, par derrière la dualité des apparences, externes et internes.

Le II[e] volume est consacré aux problèmes proprement psychologiques. L'« analyse spéciale » étudie le fait psychologique en lui-même, c'est-à-dire la pensée consciente, sous les formes diverses de la perception et du raisonnement. Le raisonnement le plus parfait est

le raisonnement quantitatif ou mathématique, qui perçoit des relations exactes entre les quantités mises en présence; le type en est le calcul par lequel l'ingénieur fait varier la résistance de ses matériaux avec la puissance des fleuves sur lesquels il construit ses ponts. L'idée de variation concomitante, exactement calculée, est à la base de ce raisonnement. Le raisonnement usuel ou qualitatif compare les qualités entre elles comme le mathématicien compare les quantités, et le procédé est le même : définition de l'inconnu en variation du connu. Le chien souffre-t-il quand il crie? Probablement oui, car l'état d'âme du chien, qui est x: est au cri du chien : : comme l'état d'âme de l'homme, qui est souffrance : est au cri de l'homme. Le raisonnement à quatre termes, qui va du particulier au particulier, est le point de rencontre du syllogisme d'Aristote et de l'induction de Stuart Mill. Ainsi le raisonnement suppose des analogies, c'est-à-dire des classifications et des reconnaissances, et toutes nos perceptions consistent de même dans des actes de classification ou de reconnaissance; elles définissent les objets en fonction des actions qu'ils exercent sur nous et que nous exerçons sur eux; toutes connaissances, même les idées d'espace et de temps, se composent de perceptions acquises, réductibles au mouvement le plus simple qui est l'exercice du tact. — L' « analyse générale » a pour objet les problèmes ultimes de la psychologie : quel est le critérium de la connaissance? de quoi les choses sont-elles faites? Spencer résout le problème de la connaissance par la théorie du postulat universel : l'inconcevabilité de la négative. Je dis que $2 + 2 = 4$, parce que je ne puis pas concevoir la négation de cette proposition; d'une manière générale, je crois que tout ce qui implique contradiction est faux, parce que je ne puis pas concevoir comme vraies simultanément deux choses contradictoires : et le mo-

tif en est, non pas dans un principe immuable de la raison comme le veut Descartes, non pas dans une association actuellement inséparable, comme le veut Stuart Mill, mais dans une longue série d'expériences faites par nos devanciers et transmises héréditairement jusqu'à nous. Pour le problème de l'Etre, Spencer aboutit à ce qu'il appelle le réalisme transfiguré. Spencer est réaliste, c'est-à-dire qu'il rejette, comme nous avons vu, toute doctrine analogue à celle de Kant, qui présente les faits visibles et tangibles donnés dans l'expérience comme de pures illusions de la pensée. Il croit cependant que la substance intime des choses est déformée à nos yeux par les apparences sensibles qu'elle revêt ; elle n'est en elle-même ni pure pensée, ni véritable matière. S'il fallait choisir entre les deux termes, elle serait plutôt esprit que matière, car il y a plus d'activité véritable dans la pensée que dans le corps. De même que le cercle est différent d'une ellipse qui est sa projection sur un plan, de même la réalité des choses est différente des apparences qui sont perçues ; et, par cet exemple, Spencer laisse la voie ouverte, comme le fait tout agnosticisme conséquent, aux hypothèses métaphysiques et mystiques. — Enfin, la dernière partie de la *Psychologie*, sous le titre de Corollaires, contient une classification des faits psychologiques, et surtout une analyse spéciale des faits moraux et esthétiques. L'analyse de l'égoïsme et de la sympathie annonce par avance la doctrine morale qui sera fondée sur le rapport de ces deux termes : la sympathie étant considérée comme un développement normal de l'égoïsme à condition qu'elle se restreigne dans les limites étroites où elle sert d'auxiliaire et de règle à l'égoïsme. L'analyse des sentiments esthétiques contient la célèbre doctrine sur le jeu. La dépense d'un surcroît de force, sans utilité extérieure, et dans le seul but de jouir du développement normal de ses

forces, est ce qui engendre le plaisir esthétique, distinct de l'utile et issu de lui par une différenciation progressive. La théorie évolutionniste du beau, contenue dans la *Psychologie*, a pour complément l'*Essai sur la grâce*, où la grâce est considérée comme un résultat de l'adaptation : le mouvement bien adapté à ses fins, ou mieux encore l'esquisse d'un mouvement qui fait pressentir une adaptation harmonieuse entre toutes ses parties, est le type du gracieux, opposé au ridicule et au gauche. Ainsi l'esthétique de Spencer achève et corrobore sa psychologie évolutionniste de la différenciation et de l'adaptation.

L'époque, 1870-72, à laquelle Spencer écrit les *Principes de psychologie*, est en même temps l'époque à laquelle il devient pour ainsi dire classique dans son propre pays et hors d'Angleterre. Vers 1868, les *Premeirs principes* sont introduits comme livre d'étude à la vieille Université d'Oxford. En 1871, la traduction du même ouvrage est publiée en France par Cazelles, et Spencer déclare que la préface du traducteur est admirable, et devrait être à son tour traduite en anglais. La même année, 1871, les étudiants de l'Université Ecossaise de Saint-André décernent à Spencer le Rectorat, comme ils l'avaient fait quelques années au paravant pour Stuart Mill ; mais Spencer se dérobe à leurs avances, fidèle à la maxime individualiste qui lui fait rejeter toutes les fonctions publiques et distinctions officielles. Il n'avait pas voulu, en 1867, demander la chaire de Logique d'*University College*, ni la chaire de Morale de l'Université d'Edimbourg. Il n'a jamais accepté d'entrer dans aucune académie européenne. Au contraire, en véritable anglais, il aime les sociétés particulières et les clubs, et de ce côté encore les honneurs lui viennent sous forme d'élection distinctive. Le club de l'Athénée comprenait deux sortes de membres, les uns nommés au scrutin ordinaire, les

autres, en nombre restreint, choisis directement par le comité parmi les illustrations scientifique et littéraire ; Spencer fut élu à ce titre en 1867 ; et les attaches qu'il contracta dès lors avec ce club, où il trouvait les jeux et le couvert, les relations mondaines et intellectuelles, furent d'une importance capitale pour tout le reste de sa vie.

Cependant l'infatigable Youmans lançait, en 1871, une nouvelle entreprise : la création de la Bibliothèque Scientifique Internationale, dont les livres devaient paraître à la fois dans les quatre langues : française, anglaise, allemande, italienne et même espagnole. En automne 1871, Spencer et Youmans sont à Paris pour s'entendre avec le libraire Germer Baillière. Parmi les principaux collaborateurs de cette collection, les noms de Spencer, d'Huxley, de Tyndall, sont ceux qui frappent tout d'abord. La formation de cette bibliothèque amena Spencer à interrompre encore une fois la publication du Cours Synthétique pour écrire ce qu'il appelle un livre extraordinaire, c'est-à-dire hors rang : l'*Introduction à la Science Sociale. — Study of Sociology.* — Cet ouvrage fut publié simultanément en Angleterre et en Amérique ; en Angleterre dans la *Revue Contemporaine* et en Amérique dans une revue nouvelle, improvisée par Youmans pour la circonstance : la *Science Mensuelle Populaire.* Le volume séparé parut le 1er novembre 1873 ; le succès en fut sans précédent ; Spencer estime à 1400 livres — 35.000 fr. — la somme d'argent qu'il lui rapporta. On peut se faire une idée de l'immense popularité de Spencer à cette époque en voyant qu'il fait imprimer, en 1873, une circulaire libellée à peu près ainsi : « M. Spencer, accablé de lettres et de demandes de toute espèce, ne peut répondre par écrit à tous les plis qui lui sont adressés ; il espère que le présent avis l'excusera suffisamment auprès de M.... » et l'on ajoutait par écrit le nom du

correspondant auquel la circulaire était adressée. La même année 1873, Spencer publie le III[e] volume des Essais ; le I[er] volume était paru en 1857 ; le II[e] en 1864 ; la série était désormais complète.

Le 10 mai 1873, Stuart Mill mourait à Avignon d'une érésipèle. Le 17 mai, Spencer publie dans l'*Examiner* un grand et bel éloge de son ami. Tous deux différaient beaucoup par le caractère et par la philosophie. Spencer a toujours regardé Stuart Mill comme une sorte d'ascète, qui croyait à tort que la vie n'a pas d'autre but que le travail et l'étude ; lui-même faisait une part beaucoup plus large aux distractions et aux jeux. En philosophie, Stuart Mill est un positiviste, qui pousse à sa dernière perfection la doctrine associationniste ; il a l'âme d'un psychologue et d'un métaphysicien. Spencer est un naturaliste, partisan de l'hérédité, dont la doctrine incline au matérialisme, sinon chez lui, du moins dans les conséquences qui s'en tirent. La popularité de Spencer tient précisément au défaut que les philosophes lui reprocheront, et qui est d'avoir trop facilement confondu la critique philosophique de la connaissance avec l'exposé encyclopédique des connaissances expérimentales.

L'*Introduction à la Science Sociale* contenait un certain nombre de notions préliminaires, qu'il était bon de donner à part, dit Spencer, avant d'entreprendre la publication des *Principes de Sociologie*. L'*Introduction* avait pour but de définir la science nouvelle, d'en montrer la légitimité et la nécessité, de répondre aux objections possibles. Les *Principes* avaient pour but de réaliser la science que l'*Introduction* promettait. Pou réaliser cette science, il fallait recueillir et classer uner immense moisson de lectures et de faits. Spencer entreprit dans ce but la publication d'une sorte de répertoire, la *Sociologie Descriptive*, 1867-1874, grand in-folio, disposé à peu près comme une série de tableaux

synoptiques ou de résumés d'agenda. On y passe en revue, en huit cahiers successifs : l'Angleterre, l'Ancienne Amérique, la Polynésie, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, les Hébreux et Phéniciens, la France. Les secrétaires successifs de Spencer : Duncan, Scheppig, Collier, en sont les rédacteurs et signataires. C'est grâce à cette collection abondante de documents sur les mœurs, les lois, les coutumes de toutes les races comparées, que Spencer a pu, dit-il, mener à bien l'œuvre colossale de sa Sociologie. En fait, à partir de l'époque où la Sociologie apparaît, il semble que la manière de Spencer, soit par fatigue intellectuelle, soit à cause de la nature nouvelle du travail, ait fléchi dans un sens moins personnel et plus compilateur. Les *Essais* contiennent une grande quantité d'exemples, qui nourrissent la discussion et en raniment l'intérêt, mais qui tous sont enveloppés et justifiés par les développements qui se greffent sur eux. Au contraire, la *Sociologie* accumule des séries de fiches inventoriées, classées avec méthode, mais qui laissent trop disparaître la discussion des idées sous l'exposition des faits.

Le Ier volume des *Principes de Sociologie* parut en juin 1877 ; Spencer y travaillait depuis 1874. Le volume avait été retardé par une modification du plan primitif. Spencer avait été amené, en partie par ses réflexions personnelles, en partie par les travaux de Henry Maine sur la Famille Primitive, à comprendre que l'état politique, qui est pour nous caractéristique de l'état social proprement dit, est lui-même un état dérivé et secondaire ; que la première forme sociale est la famille. Il intercala donc, dans le plan de la Sociologie, une partie destinée aux relations domestiques, qui ne figurait pas dans le programme de 1860. Le livre de 1877 contenait : les données de la Sociologie, les inductions de la Sociologie et les relations domestiques. La Sociologie a pour base la psychologie so-

ciale, c'est-à-dire les idées générales communes à tous les hommes ; or, les idées communes aux hommes primitifs sont les idées religieuses ; la croyance que chaque homme a un double, c'est-à-dire une âme qui lui survit, qui se manifeste dans les rêves et dans les maléfices, qu'il faut apaiser et exorciser, en un mot la théorie de la religion ancestrale est l'objet de la première partie de la Sociologie. La seconde partie donne les inductions, c'est-à-dire les définitions générales de la sociologie ; et ces définitions consistent à montrer les rapports étroits qui existent entre l'organisme social et l'organisme biologique. Il y a dans la société, comme dans les êtres vivants, des organes de direction, d'alimentation, de communication, d'information, de défense ; les lois biologiques transformées deviennent des lois sociales, et la société est comparable à un être vivant dont les individus seulement possèdent une plus grande part d'indépendance que les cellules organiques ; les sociétés se ramènent à deux types principaux : société militaire, où règne la coercition physique ; et société industrielle, où règne la liberté morale. Enfin la troisième partie passe en revue le devenir historique de la famille : promiscuité, polyandrie, polygamie, monogamie, jusqu'à ses formes actuelles. La sociologie est donc, chez Spencer, l'étude historique et biologique des diverses formes sociales qui évoluent à travers les âges ; et cette définition, acceptée ou amendée, sert de thème aux discussions des sociologues contemporains.

VIII

PRINCIPES DE SOCIOLOGIE ET DE MORALE ; L'INDIVIDU CONTRE L'ETAT ; L'AUTOBIOGRAPHIE

1877-1896.

L'apparition du Ier volume de Sociologie, en 1876, marque la fin d'un système dans la publication de la Philosophie synthétique. Quarante-quatre numéros du Cours étaient parus. Spencer jugea le moment opportun pour cesser un mode de publication qui lui avait été imposé jadis par des nécessités pécuniaires et qu'il pouvait abandonner, maintenant que la célébrité était venue, pour des procédés plus rémunérateurs. Il résolut de publier les ouvrages suivants, simultanément dans une série de revues en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Italie, et de les réunir en volumes après leur apparition complète dans ces périodiques. *La Revue Philosophique* était l'organe choisi pour la France ; et en effet elle annonce, en décembre 1877, la publication prochaine dans ses colonnes du deuxième volume de Sociologie. Mais en fait une modification importante allait interrompre l'ordre régulier de ces publications.

L'année 1878 avait apporté à Spencer, dès ses premiers mois, une recrudescence grave de son état maladif. Dès lors l'idée lui vint — exprimée dans une lettre du 16 février — qu'il ne pourrait peut-être pas donner tout son Cours suivant le programme de 1860, sans être surpris par la mort. Il jugeait donc utile d'interrompre la Sociologie pour donner immédiatement ce qui lui tenait à cœur : les conclusions de son système, ou tout au moins les bases de sa morale, telles qu'elles résul-

tent des principes de l'évolution. Il est assez difficile de juger exactement la valeur de cette assertion et de savoir si aucun autre motif que la maladie et la crainte de la mort n'influençaient Spencer. En fait les années 1878 et 79 ont été pour lui, comme les précédentes, une époque de voyages, de distractions et de travail. En mai 1878, il visitait à Paris l'Exposition Universelle et un dîner solennel lui était offert par ses amis et disciples français : le *Temps* du 30 mai en rend compte. La même année Burdeau venait de traduire les *Essais* et Paulhan leur consacrait un article dans la *Revue scientifique* du 11 mai. En décembre Spencer traversait de nouveau Paris avec Youmans, s'entendait avec Baillière pour la traduction française des *Bases de la Morale*, et passait les mois les plus rigoureux de l'hiver à Cannes et à Nice. En février 1879 il regagne l'Angleterre et le 7 juin écrit sur ses carnets : « les *Bases de la morale*, DATA OF ETHICS, sont terminées. »

Les *Bases de la morale évolutionniste*, parues en 1879 dans la Bibliothèque Scientifique Internationale, constituent la première partie des Principes de Morale, et contiennent en réalité les théories essentielles de Spencer sur l'application de l'hypothèse évolutionniste au problème moral. Toutes les parties du monde évoluent en adaptation réciproque ; l'homme est une partie du monde dans lequel il vit ; il faut donc analyser l'homme et le monde et, de cette double analyse, résultera la connaissance des rapports, c'est-à-dire des devoirs, qui lient l'homme au monde ; de même que l'analyse de l'excentrique et de la locomotive nous fait connaître quelle est la fonction que remplit l'excentrique dans la locomotive. Le plaisir et la peine ne sont pas, comme l'utilitarisme le pense, désirables ou haïssables en eux-mêmes ; ils sont les signes d'après lesquels on connaît si l'organisme moral ou social fonctionne bien. Ce qui importe donc

ce n'est pas la douleur d'un membre lésé, mais la santé générale du corps ; ce n'est pas la douleur d'un individu isolé, mais le développement de la race dans son intégrité et dans sa beauté. L'évolution qui élimine les faibles, les infirmes, les malades, ne se soucie pas des souffrances individuelles et exclut la charité : la charité en général est mauvaise parce qu'elle contrarie l'œuvre de la sélection pour la vie. D'une part donc, l'individu est sacrifié à la race et ses droits ne sont rien ; mais, d'autre part, l'individu le plus fort est celui dont l'intérêt personnel coïncide le mieux avec l'intérêt de la race, et, par conséquent, le fait d'avoir vaincu dans la lutte pour la vie engendre le droit d'avoir vaincu. Nulle part l'égoïsme n'est mieux érigé en loi universelle et presque en devoir. Reste l'objection possible que la vie ainsi comprise répugne à l'être intelligent et que l'homme ne voulant pas de l'égoïsme recoure au suicide. Par derrière sa morale Spencer proclame en effet la nécessité du postulat de l'optimisme ; la supposition que la vie, telle qu'elle est, mérite d'être vécue est le principe ultime de l'action.

Les *Bases de la morale* furent suivies presque immédiatement par les *Institutions Cérémonielles* publiées dans la Fortnightly-Review, de janvier à juillet 1879 et données ensuite en volume à part. Spencer fragmentait ainsi la suite de sa Sociologie et en modifiait l'ordre annoncé. Le programme de 1860 énumérait à la suite les Institutions Politiques, Ecclésiastiques et Cérémonielles. Mais Spencer remarqua que l'empire de la cérémonie et de la coutume précède et déborde celui de la loi. Même en l'absence de législation explicite, les coutumes sont les lois spontanées auxquelles les peuples primitifs obéissent. Les *Institutions Cérémonielles* furent donc composées d'abord. Elles ont pour objet de montrer, par l'analyse des faits, comment les diverses coutumes, les manières de saluer, les formes

respectueuses, les trophées de guerre, les signes distinctifs du commandement résultent d'une évolution systématique qui transforme peu à peu,en signes artificiels de séparation des classes,les manifestations d'abord spontanées et sporadiques de la faiblesse ou de la force individuelle. La cristallisation des symboles, l'évolution des coutumes, la distinction progressive des groupes sociaux sont les idées qui résument l'ouvrage. Sur ce point encore, par l'importance attachée à l'étude des coutumes, Spencer a tracé la voie aux sociologues contemporains.

L'hiver 1879-80 conduit Spencer sur les bords du Nil, jusqu'aux premières cataractes. Ce voyage en Egypte avait été décidé à l'improviste pour accompagner des amis, comme s'il s'agissait d'une simple excursion à la côte d'Azur. Parti le 11 novembre, Spencer rentrait le 12 février et reprenait avec une santé meilleure la suite de ses travaux. Les *Institutions Politiques*, qui passent en revue l'intégration et la différenciation progressives des formes du gouvernement — le chef, le conseil, le peuple — sont publiées dans les Périodiques de 1880 et données en volume en 1881. Cette date, 1881, est marquée par la mort de George Eliott. George Lewes était décédé, avant elle, en 1878, et Georges Eliott avait épousé en 1880 le banquier Cross, qui était également de l'entourage de Spencer. Spencer avait soixante ans passés; ses compagnons commençaient à s'égrener autour de lui, et la vie, dit-il, lui devenait de moins en moins digne d'être vécue. L'année suivante cependant, 1882, lui réservait une sorte de triomphe, un voyage en Amérique, au pays de ses plus fidèles admirateurs et disciples. Spencer quitta l'Europe le 10 août. Il visita, en compagnie de Lott et de Youmans, les Etats-Unis et le Canada : New-York, Montréal, Baltimore, Philadelphie, Boston. Tout ce voyage d'ailleurs

fut fait en touriste et pour ainsi dire incognito; Spencer, pressé de donner des Lectures ou Conférences avait déclaré qu'il ne s'exhiberait pas au public, et ne ferait pas une conférence, même pour 300 livres. La veille de son départ seulement, le 9 novembre 1882, à New-York, un banquet fut donné en son honneur. Spencer, pour éviter l'excitation nerveuse que toute réunion lui faisait subir, avait recommandé qu'on le laissât seul jusqu'au moment où tous les convives seraient rassemblées, que la présentation fût rapide et simple, qu'on ne le fît pas parler pendant le banquet. Le vieillard semblait vouloir apparaître comme un oracle mystérieux et débile, qu'un souffle aurait renversé. S'il faut l'en croire, ses précautions furent déjouées par les faits ; on causa beaucoup, et lui-même se laissa entraîner au charme de cette popularité transatlantique. Mais le retour en Europe fut pénible et Spencer déclara que ce voyage d'Amérique avait été une grande imprudence, qui avait éprouvé sa santé d'une manière définitive.

L'épreuve n'était pas si forte que Spencer ne dût continuer, plus de vingt ans encore ; le cours de ses travaux et de ses publications. Mais, à partir de cette date, les mentions de l'*Autobiographie* font défaut. L'*Autobiographie*, publiée en deux volumes, après la mort de Spencer, avait été commencée par lui en 1875. Spencer suit sa vie pas à pas, et note année par année les fragments, les lettres, les dates, les souvenirs qui lui rappellent les divers détails du passé. De là une très grande inégalité dans la valeur relative des souvenirs ainsi rapportés ; ajoutez-y l'étrangeté de certains jugements sur les hommes et sur les choses ; l'énumération fastidieuse des sports et des excursions, et l'on comprend le jugement défavorable qui a été porté sur cette œuvre. Elle est précieuse cependant par la précision des détails à travers lesquels elle conduit le lec-

teur jusqu'en 1882. La visite d'Amérique occupe le chapitre 62; le chapitre 63 est intitulé : Conclusion, 1882-89, et rassemble en cinq pages un laps de sept années; enfin un chapitre 64, écrit en 1893 et intitulé : Réflexions, ferme l'ouvrage par des considérations générales.

En 1884, Spencer publie l'*Individu contre l'Etat*. Ce livre contient quatre articles, parus la même année dans la Revue Contemporaine — *Contemporary Review*, — et qui ont pour but d'exprimer la pensée maîtresse de Spencer en matière politique : l'individualisme absolu, le respect des volontés particulières, l'allègement des lois, la non-intervention de l'Etat. Le libéralisme, conclut-il, consistait jadis à lutter contre le despotisme des rois; il consistera désormais dans la lutte contre le despotisme des parlements. La même année Spencer développait ses idées religieuses dans trois articles de la Nineteenth Century. Les conclusions auxquelles il arrivait sur la fin de sa vie, et qui sont contenues dans les dernières pages de l'*Autobiographie*, étaient beaucoup plus modérées et conciliantes que celles qu'il avait soutenues dans sa jeunesse. Il voyait surtout que le problème religieux se pose, sans artifice et sans préjugé, à tout esprit réfléchi ; que les ressources de l'intelligence sont inadéquates à la profondeur du problème et que, par conséquent, le problème religieux doit rester ouvert, examiné avec circonspection et traité partout avec respect.

Il restait à publier, dans le Cours Synthétique, les derniers livres de la Sociologie et de la Morale. Cette publication s'acheva par fragments et sans ordre. *Les Institutions cérémonielles* et *politiques* formaient le livre II de la Sociologie. *Les Institutions ecclésiastiques* — qui prennent l'organisation religieuse à l'époque où se confondent, chez les peuples primitifs, la religion et la magie, le sorcier et le prêtre, pour en suivre la

spécification progressive dans l'histoire — parurent à part en 1885. Dix ans plus tard, en 1896, Spencer publiait le livre III[e] et dernier des *Principes de sociologie*, lequel comprend les *Institutions ecclésiastiques* précédemment parues, auxquelles s'ajoutent les *Institutions professionnelles et industrielles*. Ce fut la fin du cours synthétique. *Les Principes de Morale* avaient été achevés dans l'intervalle et Spencer renonçait à traiter l'évolution esthétique, intellectuelle et morale qui devait, dans sa première pensée, clore la Sociologie. *Les Principes de Sociologie* pour lesquels Spencer avait le mérite de frayer la voie et de donner l'exemple, — cette science n'existant pas avant lui, sinon dans les programmes d'Auguste Comte, — sont le seul ouvrage dont l'ordre et l'exécution ne correspondent pas exactement au programme de 1860.

Les Principes de la Morale avaient pour première partie les données ou les *bases de la morale évolutionniste*, parues en 1879 ; les autres parties des *Principes* sont publiées, en ordre disparate, de 1891 à 1893, ce qui laisse un intervalle d'environ cinq années, — occupées par la maladie, — sans publication relative au Cours Synthétique, de 1885 à 1891. C'est d'abord la IV[e] partie de la Morale, sous le titre de *Justice* qui paraît en 1891 et qui reproduit, pour une très large part, les problèmes et les développements de la *Statique sociale* de 1850. L'année suivante, 1892, les parties II et III paraissent ensemble sous ce titre : la *Morale des différents peuples et la Morale personnelle*. En 1893, enfin Spencer publie les dernières parties V et VI intitulées : *Le rôle morale de la Bienfaisance* (négative et positive) et salue, dans l'apparition de ce livre, la clôture définitive de l'œuvre conçue en 1860, à laquelle il devait cependant ajouter encore, en 1896, le livre sur les Professions et sur les Industries. La *Morale des différents peuples* — qui correspond aux inductions de la

morale — passe en revue les mœurs des nations diverses : le mensonge, le vol, le meurtre, l'adultère ; elle est un chapitre de sociologie, appliquée à l'étude des catégories morales, plutôt qu'une œuvre de préceptes dogmatiques. Au contraire la *Morale personnelle* et la *Bienfaisance* revêtent le caractère usuel des traités moraux. Dans ces livres, Spencer est acculé aux conséquences pratiques de sa doctrine. Le principe de la vie est l'égoïsme ; la sympathie est admise dans la mesure où elle se fait l'auxiliaire et la servante des intérêts individuels. Les hôpitaux sont un mal parce qu'ils propagent des races dégénérées ; il est mauvais qu'un homme intelligent et fort perde son temps et sa santé à soigner quelques parents malades, infirmes d'esprit et de corps. Un père, avant de veiller sur son fils atteint d'une maladie épidémique, doit se demander s'il n'est pas lui-même plus utile que son fils au bonheur général de la famille, et s'il ne doit pas plutôt se soustraire à toutes les chances de contagion. Ces maximes de détail sont moins faciles à faire admettre du bon sens populaire, que les généralisations vagues sur les lois de l'évolution et de la vie ; elles ne sont pas susceptibles cependant d'une réfutation logique, parce que la morale est affaire de dévouement, et que tout être qui se dévoue fait autre chose qu'un calcul. Spencer, lui-même, paraît avoir éprouvé quelque déception à ces conséquences. Il informe le lecteur, non sans tristesse, dans la Préface de son dernier ouvrage de Morale, que les principes généraux de l'évolution ne lui ont pas rendu, pour l'étude des problèmes pratiques, tous les services qu'il en attendait. C'est peut-être qu'à comparer de trop près les principes et les conséquences il voyait les conséquences, poussées à bout, faire douter de la valeur des principes.

IX

DERNIÈRES ANNÉES ET DERNIERS LIVRES 1896-1903

Nous arrivons aux dernières années. En 1896 le Cours Synthétique s'achève par la publication des *Institutions Professionnelles et Industrielles*. Nous n'avons pas pu énumérer les nombreuses digressions, les articles de revues et les polémiques, que Spencer avait menés de front avec l'accomplissement de son programme synthétique. Nous signalerons particulièrement la lutte contre Weismann en 1894, dans laquelle Spencer défend, contre le néo-darwinisme de l'auteur allemand, l'hérédité des caractères acquis et l'insuffisance de la sélection naturelle pour expliquer l'évolution organique. Dans un autre ordre d'idées, Spencer s'est fait, par un article de 1896, l'adversaire de notre système métrique, et le défenseur attitré du calcul duo-décimal: auquel il serait facile, par l'invention de deux chiffres nouveaux, de donner les mêmes qualités qu'au système décimal (douze unités d'un ordre valant une unité supérieure), et qui présente une supériorité naturelle par ce fait que le nombre douze est divisible en un plus grand nombre de facteurs simples que le nombre dix. En 1897, Spencer publiait, sous le titre de *Fragments Variés*, un recueil d'une vingtaine d'articles : sur le système métrique, sur les droits d'auteur et de librairie, sur la question sociale et agraire, sur l'évolution morale et politique, qui ont été réimprimés récemment avec des additions, notamment un article sur la guerre Sud-africaine dont Spencer a été, jusque dans la victoire anglaise, l'adversaire irréconciliable. Les articles contenus dans les *Fragments Variés* sont

d'ailleurs tous différents de ceux que M. de Varigny avait traduits en 1894, sous ce titre : *Problèmes de Morale et de Sociologie ;* et parmi lesquels il faut citer surtout les morceaux consacrés à Kant, à la liberté et à la servitude, à la polémique contre Weismann.

En 1896 Spencer quittait Londres et se retirait à Brighton, sur les côtes de la Manche, dont il avait fait souvent, à l'époque de ses excursions et de ses voyages, son séjour préféré. Il était épuisé par le travail et la maladie. La grande popularité avait fait place à l'indifférence ou à la critique. Le célèbre socialiste Henry George l'accusait — pour avoir démenti ses doctrines agraires de la Statique Sociale — de vénalité et de mauvaise foi. Les polémiques le lassaient. L'affection de ses amis, transmise de génération en génération, le rattachait à la vie. Les filles de son ami Potter, Mme Sydney-Webb, Mme Cripps, lui conservaient un dévouement fidèle ; et Spencer raconte qu'en 1887 déjà, dans ce même Brighton, les filles de ses amies, qu'on lui avait confiées, éclairaient ses jours de douleur d'un rayon de jeunesse et d'espérance.

En 1902 Spencer publiait un recueil de quarante études, assez courtes, intitulées : *Faits et Commentaires*, et inscrivait dans la Préface ces mots non trompeurs : « ceci est mon dernier ouvrage ». Cet ouvrage est triste. Spencer, qui avait annoncé que le règne de l'industrie serait le règne de la paix, voit avec douleur le militarisme et l'impérialisme reconquérir l'opinion publique, le libéralisme décroître, la barbarie renaître. Il descend à la tombe dans le deuil de ses revendications les plus nobles et de ses plus chères espérances. Le 8 décembre 1903 il mourait à Brighton ; il était incinéré le 14. Avec lui était disparu « le dernier grand penseur du règne de Victoria ».

ŒUVRES DE HERBERT SPENCER

WILLIAMS ET NORGATE, LONDRES

I. — Cours de philosophie synthétique.

Premiers Principes. — Trad. Cazelles, sur la 2e éd. anglaise ; 1 v. 8o ; Germer Baillière, 1871.

Premiers Principes. — Trad. Guymiot, sur la 6e éd. anglaise ; 1 v. 8o ; Schleicher, 1902.

Principes de Biologie. — Trad. Cazelles ; 2 v. in-8o ; Germer Baillière, 1877.

Principes de Psychologie. — Trad. Ribot et Espinas ; 2 v. 8o ; Germer Baillière, 1875.

Principes de Sociologie. — Trad. Cazelles, 4 v. 8o ; Germer Baillière ; partie I, 1878 ; parties II, III, 1879 ; IV, V, 1883 ; VI, 1887. — Trad. H. de Varigny ; 1 v. 8o ; parties VII, VIII ; Guillaumin, 1898.

Principes de Morale. — Partie I : « Bases de la Morale Evolutionniste » (Bibl. scientif. internat.) ; 1 v. 8o, Germer Baillière, 1879 ; II, III : « La Morale des différents peuples et la Morale personnelle », trad. Castelot et Martin Saint-Léon ; 1 v. 8o ; Guillaumin, 1896 ; IV : « Justice », trad. Castelot ; 1 v. 8o ; Guillaumin, 1893 ; V; VI : « Le rôle moral de la Bienfaisance », trad. Castelot et Martin Saint-Léon ; 1 v. 8o ; Guillaumin, 1895.

Résumé de la Philosophie de Herbert Spencer, par Howard COLLINS, avec Préface-approbation de Spencer ; trad. H. de Varigny ; 1 v. 8o ; Alcan, 1891.

La Sociologie descriptive, rédigés par Duncan, Scheppig et Collier, sous la direction de Spencer, 1867-1874, in-fo. — Non traduite.

II. — Ouvrages détachés.

Lettres sur le Gouvernement, 1843. — Non traduites.

Statique Sociale, 1850. — Non traduites.

Introduction à la Science sociale. — Ed. française, Bibl. scient. int. ; 1 v. 8° ; G. Baillière, 1874.

Essais de Morale, de Science et d'Esthétique. — Trad. Burdeau, 3. v. 8° ; I : « Essais sur le Progrès » ; II : « Essais de politique » ; III : « Essais scientifiques » ; G. Baillière, 1877-79-79.

Classification des Sciences. — Ed. 1871, trad. Réthoré ; 1 v. 12°, Alcan.

De l'éducation intellectuelle, morale et physique. — Trad. franç, 1 v. 8° ; Alcan, 1885.

L'Individu contre l'Etat. — Trad. Gerschel ; 1 v. 12° ; Alcan, 1892.

Problèmes de Morale et de Sociologie. — Collection et trad. de Varigny ; 1 v. 8° ; Guillaumin, 1894.

Fragments variés, 1896. — Non traduits.

Faits et Commentaires. — Trad. Dietrich, 1 v. 12° ; Hachette, 1903.

Autobiographie (posthume). — 2 v. 8° ; 1904. — Non traduite.

Articles divers. — Non réunis en volumes et non traduits.

Pour éviter les références multiples, nous avertissons le lecteur que les détails biographiques, mentionnés dans la présente étude, sont empruntés à l'*Autobiographie*, où il sera facile de les vérifier à la date qui leur correspond.

Lyon, 25 août 1904.

TABLE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

CHARLES DARWIN

PHILOSOPHES ET PENSEURS

CHARLES DARWIN

PAR

Emile THOUVEREZ
Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1907
Reproduction et traduction interdites.

MÊME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

Herbert Spencer........................... 1 vol.
Stuart Mill................................ 1 vol.

ALFARIC (P.). — **Aristote** (*337*)................. 1 vol.
BEURLIER (E.), Agrégé de Philosophie. — **Kant** (*236*). 1 vol.
— **Fichte** (*332*)................................ 1 vol.
CALVET (J). Agrégé de l'Université. — Les idées morales de Madame **de Sévigné**. 2 vol. (*416-417*). Prix : **1** fr. **20**
DEGERT (A.), Docteur ès lettres, Professeur à la Faculté libre de Toulouse. — Les idées morales de **Cicéron.** (*415*).. 1 vol.
DUFRÉCHOU (A.). — **Gobineau** (*412*).............. 1 vol.
— Les idées morales de **Sophocle** (*414*)......... 1 vol.
LENGRAND (H.). — **Epicure et l'Epicurisme** (*389*). 1 vol.
MENTRÉ (F.). — **Cournot** (*440*).................. 1 vol.
SALOMON (Michel). — **H. Taine** (*210*)............ 1 vol.
— **Auguste Comte** (*255*)......................... 1 vol.
— **Th. Jouffroy** (*413*).......................... 1 vol.
VAUX (Baron Carra de). — **Leibniz** (*422*)....... 1 vol.
— **Newton** (*437*)................................ 1 vol.

CHARLES DARWIN

I. — *L'hérédité des Darwin (1584-1809).*

Le nom de Darwin est un doublet de Derwent, appellation géographique qui désigne plusieurs rivières anglaises. L'une d'entre elles coule du nord au sud, entre les latitudes de Manchester et de Birmingham, à égale distance de la mer du Nord et de la mer d'Irlande, arrose Derby et rejoint la Trent. La Trent remonte au nord-est, traverse Nottingham, laisse à sa droite Lincoln sur la Witham, et se jette dans le golfe de Hull. Les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, sont les lieux d'origine et d'expansion de la famille Darwin depuis le XVIe siècle.

Richard Darwin, septième ascendant du philosophe, est propriétaire foncier à Marton, près Nottingham, et ordonne, par testament de 1584, de graver les armes de la reine sur le portail de son église.

William I, fils de Richard, achète dans la même paroisse le domaine de Cleatham ; un champ de ce domaine, dont les revenus étaient affectés aux pauvres de Marton, s'appelle encore « la Charité de Darwin ». En même temps qu'il s'enrichissait, William s'anoblissait en prenant du service dans la milice royale à Greenwich. William II combat dans les armées du roi contre Cromwell ; ses biens sont confisqués, lui-même se tourne vers les études de droit ; il prend ses grades et devient, sous la restauration des Stuart, greffier de la ville de Lincoln ; par lui les Darwin accèdent aux carrières intellectuelles. Le père de sa femme, Erasme

Earle, huissier à la cour, introduit dans la famille le prénom d'Erasme. William III, probablement de robe comme son père, épouse une Waring et reçoit d'elle le fief d'Elston, près Newark, comté de Nottingham ; il a deux fils : William sans postérité mâle, et Robert.

Robert Darwin, héritier d'Elston par son père et de Cleatham par son frère aîné, abandonne la profession d'avocat et consacre ses loisirs à une retraite qui paraît avoir été studieuse, au manoir d'Elston ; c'est à lui que semblent remonter les dispositions de sa race pour les sciences naturelles. Il meurt en 1754, laissant quatre fils : William-Alvey, aïeul des Darwin-Elston et des Darwin-Fox ; Robert-Waring I[er], mort en 1816, auteur d'une botanique — *Principia Botanica* — qui eut les honneurs de trois éditions au moins ; John, ecclésiastique, recteur d'Elston ; et enfin Erasme, auteur de la *Zoonomie,* grand-père et précurseur du grand Darwin.

Erasme Darwin, né à Elston en 1731, fit ses études scientifiques et médicales à Cambridge et à Edimbourg ; il s'installa médecin à Lichfield, dans la haute vallée de la Trent, entre Derby et Birmingham ; et à la fin de sa vie se retira à Derby, où il mourut en 1802. Ce médecin sociologue est représentatif du XVIII[e] siècle ; d'une curiosité encyclopédique, ouvert à toutes les formes de la pensée, poète en même temps que naturaliste, adonné aux inventions mécaniques en même temps qu'aux cures médicales ; il reflète dans ses œuvres la poétique descriptive et la philosophie sensualiste de son temps. Le *Jardin Botanique,* 1751, est un poème didactique, à la façon de Delille et de Saint-Lambert, divisé en deux parties : l'Economie des Végétaux et les Amours des Plantes. Le *Temple de la Nature* ou l'*Origine des Sociétés,* 1801, est une imitation de Lucrèce, qui fait penser à Volney. Ses œuvres en prose sont la *Zoonomie* ou les *Lois de la Nature organique,* 1794-96, et la *Phytologie* ou Philosophie de l'Agriculture, 1800. L'abus des mots grecs est encore un signe

d'origine ; la morale de Bentham s'appellera d'un nom aussi barbare, la Déontologie.

Enfin l'*Education des Filles* achève de caractériser un état d'esprit, contemporain d'Edgeworth et de James Mill, qui s'intéresse à tous les problèmes sociaux et les résout dans une synthèse simpliste avec la nature. Le *Zoonomie* présente, dans une forme souvent obscure, mêlée de fantaisies chimériques et de divinations de génie, une première doctrine de l'évolution, expliquée, suivant l'hypothèse matérialiste, par l'influence du milieu sur l'organisme et par la transformation régulière — au moyen du système nerveux — du mouvement en sensation et de la sensation en pensée. Erasme Darwin fut le fondateur de la Société Philosophique de Derby ; George Spencer fut plus tard secrétaire de cette même société et l'on trouve sans peine plus d'un point commun entre le transformisme matérialiste de la zoonomie et les fameux principes d'Herbert Spencer, né à Derby et fils de George.

Un esprit aussi exubérant et aussi universel que celui d'Erasme Darwin devait engendrer une race d'intellectuels normaux ou morbides. De ses trois fils, le premier, Charles, jeune homme de grande espérance, étudiant en médecine, est mort à vingt ans d'une piqûre anatomique ; le second, Erasme, poète et numismate, se suicide à quarante ans dans un accès de folie ; enfin Robert-Waring II — le Docteur Darwin — est le père du philosophe.

Robert Waring II, né en 1766, fait ses études de médecine en Hollande, est reçu docteur à Leyde en 1785, et, dès son retour, en 1787, va chercher fortune à Shrewsbury, à la frontière nord-est du pays de Galles, sur la Severn, à soixante kilomètres à l'ouest de Lichfield. Il avait vingt ans, son père lui avait remis cinq cents francs pour frais d'installation ; il se créa très vite par lui-même, comme avait fait Erasme à Lichfield, une clientèle nombreuse et attachée. En 1796 il pouvait fonder une famille et épousait Suzanne

Wedgwood, fille de Josiah Wedgwood, le célèbre potier d'Etruria (comté de Stafford), inventeur du pyromètre. De cette union entre deux familles, déjà remarquées par la distinction de leurs membres, six enfants allaient naître. Le cinquième enfant, et deuxième fils, Charles-Robert, nommé par abréviation Charles Darwin, est le penseur dans la personne duquel les puissances intellectuelles de toute la race allaient aboutir au plus haut degré du génie.

II. — *L'éducation de Charles Darwin (1809-1831).*

Charles Darwin est né à Shrewsbury, le 12 février 1809, et mort à Down, le 19 avril 1882. Sa vie prend place entre celle de Stuart Mill (1), 1806-1873, et celle de Spencer 1820-1903 ; et en effet, malgré que Spencer ait devancé Darwin sur quelques points, l'évolutionnisme scientifique de Darwin est un intermédiaire naturel entre la philosophie positive de Stuart Mill et la philosophie évolutive de Spencer. Pour marquer les époques générales, Darwin arrive à l'âge d'homme à la révolution de 1830 ; il fait, de 1831 à 1836, son célèbre voyage autour du monde ; après quoi, pendant plus de vingt ans, il rédige ses notes, accumule ses observations et les travaux de détail et ne publie enfin qu'en 1859, à cinquante ans d'âge, *l'Origine des Espèces*. Cette publication même lui est imposée par les circonstances avant l'époque qu'il s'était fixée à lui-même ; il se recueille encore pendant dix années, se hâtant moins que ses disciples, et donne enfin coup sur coup — de 1869 à 1882 — les travaux qui corroborent sa doctrine et la développent dans tous les sens. Nous insistons sur ces dates pour montrer à la fois l'incubation déjà lointaine et l'apparition relativement récente de son œuvre ; c'est par approximation, de 1860 à 1880, qu'il faut placer l'âge héroïque du Darwinisme.

Dans son enfance et dans sa jeunesse, Darwin ne se signale pas par les prodiges intellectuels qui font quelquefois prévoir les grands hommes et qui trompent

(1) Dans notre précédente monographie de STUART MILL (*Science et Religion*, Bloud, 1905) page 23, note 1, lire : « *L'an 1873 et le 7 mai...* » — Ajoutons que Helen Taylor, belle-fille de Stuart Mill, est morte, à l'âge de 75 ans, à Torquay (Angleterre) le 29 janvier 1907. (L. REY, *Notice sur Helen Taylor*, dans le *Mistral*, Avignon, 6 février 1907.)

souvent. Il était surtout, pour employer les termes de son école, un animal bien constitué, de belle endurance physique, grand marcheur et grand chasseur ; son portrait est celui d'un trappeur solide ; et en fait cette endurance physique, tournée plus tard en endurance intellectuelle, est la base organique sur laquelle s'est greffé son développement cérébral. Lui-même raconte comment, dans son voyage autour du monde, il n'aurait d'abord laissé à personne le soin et la joie de conquérir à la chasse les échantillons nécessaires à ses études ; et comment, peu à peu, l'émotion des conquêtes intellectuelles l'emportant sur celle de la chasse, il s'est renfermé dans sa cabine et dans son travail pendant que ses compagnons cherchaient pour lui les animaux rares et les trophées. Tous les nemrods ne sont pas capables d'une semblable transformation, et Darwin est injuste pour lui-même — par coquetterie de grand homme — quand il déprécie ses premières études et son ardeur au travail. Il ne fut jamais mou pour rien : il a été de tout temps un collectionneur passionné d'insectes et de plantes, capable d'intérêt spéculatif autant que pratique ; il est probable seulement que sa vive intelligence, devançant les progrès de son âge, le détournait des maîtres médiocres, et que son exubérance physique jetait un voile sur son activité intérieure. « Vous n'avez d'amour, lui disait son père, que pour les chevaux et les chiens ; vous ne ferez jamais rien de bon. » Horoscope trompeur s'il en fut et qui nous renseigne surtout sur l'incompréhension du père et du fils.

Darwin a eu le malheur de perdre sa mère à l'âge de huit ans ; Mme Darwin est morte en juillet 1817 et son fils n'a gardé d'elle que le souvenir d'une robe de velours, d'une table à ouvrage et d'un visage de morte. Il ne semble pas que le père, d'une vertu rigide, ait été l'homme qu'il fallait pour comprendre la sensibilité contenue dans l'enfant. On sait comment l'éducation anglaise éloigne les distances entre le père et le fils, comment la vertu, à l'époque benthamiste, porte un

masque de raideur qui la dépare. Darwin a gardé de son enfance, de la maison de Shrewsbury, de son père, un souvenir très vif et très touchant ; il fait du docteur Darwin un portrait ému, tout pénétré de piété filiale, mais il semble, à analyser les traits qui échappent, qu'il y ait dans cette peinture comme une revanche posthume de la pensée sur le réel et que Darwin ait peint son père plutôt comme il voulait qu'il fût, que comme il était. Darwin illustre a été préféré par son père jusqu'à l'injustice ; Darwin enfant a peut-être été délaissé et il a dû en souffrir par ce que nous savons de sa sensibilité naturelle. Les âmes que l'utilitarisme anglais n'a pas desséchées trouvent dans le sentiment la voie nécessaire à leur expansion ; les souvenirs que Darwin nous conte de son enfance, les confiantes prières à Dieu, l'émotion d'un enterrement militaire, l'horreur pour la cruauté des foules, l'examen de conscience auquel il se livre pour savoir s'il a maltraité les bêtes, sont autant de traits qui dessinent dans l'enfant l'homme mûr que l'esclavage indigne et qui élève si haut les bêtes parce que la bestialité des hommes le confond.

A la suite de la mort de Mme Darwin, le jeune Charles fut envoyé comme externe pendant une année, 1817-1818, à l'école élémentaire et semi-religieuse du Révérend Case ; il devait probablement recevoir à cette école les leçons enfantines que lui donnait auparavant sa mère et attendre ainsi l'âge de neuf ans où l'on entre d'habitude dans les établissements secondaires. Le Révérend Case était ministre de la chapelle unitarienne. Les unitariens sont les successeurs des sociniens du XVIe siècle et en quelque manière de Michel Servet ; ils nient la trinité des personnes et affirment l'existence d'un Dieu unique à la façon du déisme. Mme Darwin était de ce culte et conduisait Charles à cette chapelle, quoique l'enfant lui-même et le docteur Darwin fussent rattachés par le baptême à l'église officielle anglicane. Ici encore nous prenons sur le fait ces dissidences de confessions et de sectes dans l'intérieur même des

familles, cette distinction de la religion nominale et du culte effectif qui a préparé ou précipité dans la nation anglaise la marche vers la libre pensée.

L'année suivante, 1818, Charles Darwin est mis en pension, toujours à Shrewsbury, à l'école Butler, assez proche de chez lui et assez libre encore pour qu'il puisse courir jusqu'à la maison entre les heures de classe. Cette école est celle où il reçoit toute son éducation secondaire de neuf à seize ans, 1818-1825, et peut-être a-t-il plus tard jugé trop sévèrement ses propres études. C'est le fait des hommes exceptionnels, qui n'éprouvent pas le besoin de suivre les étapes communes, de rendre mal justice à la nécessité de ces étapes. Dans toute cette période Darwin mentionne son goût pour la chasse, sa curiosité de petit garçon pour les sciences naturelles, pour l'expérience, ses nombreuses lectures. Etant encore à l'école Case, il se vantait un jour à un camarade d'avoir fait varier des primevères, par un curieux mélange de forfanterie, d'amour du merveilleux et de divination de l'avenir. Plus tard il étudiait la chimie, avec son frère Erasme, dans un laboratoire qu'ils avaient constitué tous deux pour leurs manipulations. Dès cette époque il collectionnait les insectes trouvés morts, ayant décidé avec sa sœur qu'il ne convenait pas de tuer des êtres vivants pour leur plaisir. Nous reconnaissons à ce trait la lutte pour l'équilibre qui aura lieu toujours dans son âme sous des formes diverses, entre le sentiment moral et la curiosité intellectuelle. Quoiqu'il ait condamné enfin comme détestablement classique et inutile l'enseignement Butler, n'oublions pas qu'il a étudié là ses auteurs grecs et latins et développé ses facultés d'humaniste ni plus ni moins que tout futur élève d'université.

La première intention du docteur Darwin était que son fils fût médecin suivant les traditions de la famille. Il l'envoie en 1825 à l'université d'Edimbourg avec son frère Erasme, pour y commencer ses études dans cette direction. Du programme médical Charles Darwin retint

surtout et s'appliqua à développer la partie consacrée à l'histoire naturelle et aux sciences d'observation. Les leçons de l'université lui paraissaient oiseuses, à l'exception du cours de chimie, et quelques-unes le tuaient d'ennui. Il commença des visites à l'hôpital, il fit même des cures à Shrewsbury ; mais, malgré qu'il prétende s'être endurci devant la souffrance, il ne put supporter la vue de quelques opérations douloureuses, « avant l'âge béni du chloroforme », et il se tourna tout entier vers l'observation de la nature. Il avait lu auparavant la Zoonomie de son aïeul, il entendait un de ses camarades plus âgé, le futur professeur Grant, faire l'éloge enthousiaste de Lamarck ; les étudiants avaient constitué, sous le vocable de Pline l'Ancien, une société d'histoire naturelle, *Plinian-Society*. Darwin assiste régulièrement à ses réunions et se signale, dès 1826, par quelques découvertes de détail. Il montre que certains organismes mobiles et ciliés, que l'on prenait jusque-là pour des œufs de flustres, sont des larves, et au contraire que les corps sphériques, pris jusqu'alors pour de jeunes fucus, sont des coques d'œufs étrangers. Il suivait les séances de la Société royale de médecine, de la Société de géologie de Werner : *Wernerian-Society*, et même de la société royale d'Edimbourg où il vit un jour Walter Scott présider. Il consacrait ses vacances l'été aux excursions dans le Pays de Galles, l'automne aux grandes chasses dans la région écossaise, notamment chez son oncle Wedgwood, à Maer. Les conversations, les lectures, les chasses alternaient. Josué II Wedgwood, frère de Mme Darwin, paraît avoir été dans la famille, après le deuil de 1817, l'ami bienveillant et tutélaire qui comprenait le mieux la nature d'esprit de Charles Darwin, et ce fut lui qui décida, dans une circonstance unique, de son voyage autour du monde.

Telles sont les conjonctures dans lesquelles, pour des raisons qui restent assez vagues, le docteur Darwin interrompt soudain les études de son fils et le trans-

porte d'Edimbourg à Cambridge pour s'y préparer, non plus à la médecine, mais à la théologie. On comprend que Charles Darwin ait, après deux ans d'essais, abandonné la médecine dont les études pratiques et la profession effective répugnaient à ses goûts. On comprend moins bien les motifs qui le désignaient comme futur clergyman. L'obstacle ne venait pas des croyances, car Darwin après quelques scrupules, et la lecture attentive du traité de Pearson sur les dogmes, avait admis la vérité intégrale de la Bible, et caressait avec une certaine complaisance l'idée d'être plus tard, dans l'église anglicane, curé de campagne ; il en trouvait plusieurs exemples dans sa famille. Mais il est étonnant que les aptitudes scientifiques dont il avait fait montre ne l'aient pas détourné alors d'une carrière pour laquelle les qualités littéraires étaient les premières exigées. En fait il dut se remettre à l'étude un peu oubliée du grec et du latin, prendre des leçons d'un précepteur particulier, et, quoiqu'il fût inscrit à l'Université de Cambridge, collège du Christ, à la date du 15 octobre 1827, n'y entrer qu'au carême de 1828, avec six mois de retard sur l'ouverture des cours ; ce retard le poursuit dans tous ses examens. Il est reçu bachelier le 28 avril 1831, pour prendre rang dans la promotion de 1832, et quitte à cette époque Cambridge pour se faire non pas clergyman, mais globe-trotter.

Ce changement d'orientation dans la vie de Darwin s'opéra peu à peu, par la pente naturelle de ses études préférées, et fut brusqué à la fin par l'offre qui lui était faite de prendre passage sur un navire de l'Etat pour un voyage officiel de découvertes autour du monde. Les trois années que Darwin passa à Cambridge furent à peu près perdues pour les études académiques. Il ne réussissait pas aux mathématiques, assistait par obligation aux cours de langues anciennes, travailla un ou deux mois au cours de sa seconde année pour obtenir le certificat de passage ; prépara avec conscience, au point de les savoir presque par cœur pour l'examen du bac-

calauréat, les ouvrages classiques de Paley sur la philosophie morale et l'évidence du christianisme ; réussit à se classer sans excès ni dans le bien ni dans le mal, au dixième rang du concours. En réalité Darwin était peu fait pour les études régulières ; les courses à cheval, les clubs d'étudiants, les visites aux musées de peinture, les séances de musique religieuse à la chapelle, prenaient une grande place dans sa vie, non pas pourtant la première, car il poussait de plus en plus ses études favorites d'histoire naturelle, lisait Humboldt et John Hershell, faisait enfin de la chasse aux insectes, non plus un amusement d'enfant, mais l'objet d'une passion véritablement scientifique, par son intelligence et son ardeur. Les lettres qu'il écrit alors à son jeune cousin et condisciple Darwin-Fox sont pleines de demandes et de communications sur les insectes qui manquent à sa collection, et qu'il signale ici ou là. Il avait imaginé des sortes de battues, payant un homme pour lui apporter dans des sacs la mousse des vieux arbres et les roseaux qu'on laisse au fond des barques. Un jour qu'il tenait en mains deux coléoptères, il en vit un troisième, et, pour s'en saisir, prit à la bouche un des insectes déjà capturés ; mais il sentit aussitôt une brûlure tellement âcre à la langue qu'il dut cracher l'un et lâcher l'autre. Par ce mélange de sagacité et d'ardeur Charles Darwin faisait déjà des prises assez rares pour voir figurer quelques-uns de ses insectes, — avec quelle fierté, — dans le répertoire de Stephen avec l'inscription « capturé par Ch. Darwin, esquire ».

De si singulières aptitudes, soulignées sans doute par la notoriété de son grand-père Erasme, firent bientôt que les professeurs de Cambridge se lièrent avec Charles Darwin et l'admirent dans leur société, moins comme un élève que comme un camarade de conversation et d'étude. Le maître qui fut alors, et qui devait être toujours, son meilleur ami, est le botaniste Henslow. Par son savoir, par sa bonté morale, par son esprit religieux, Henslow exerçait autour de lui une

grande influence ; il prit bientôt Darwin pour compagnon attitré, au point que ses camarades le nommaient « celui qui se promène avec Henslow ». Dans ces promenades, dans les réunions où il était reçu avec les autres professeurs de Cambridge, Darwin acquit le bagage d'observations et de réflexions qui faisaient de lui, encore étudiant, presque l'émule des maîtres. Un autre bienfait d'Henslow fut de le présenter à Sedgwick, professeur de géologie, dont Darwin avait négligé de suivre les cours par suite de son aversion pour cette sorte d'exercice. Mais le commerce de Sedgwick l'eut bientôt converti et fait géologue. L'année où Darwin quittait Cambridge, dans l'été de 1831, Sedgwick devait faire une série d'excursions au pays de Galles ; Darwin l'accompagna et apprit avec lui, et sur place, comment on lit un terrain et remonte par cette lecture de l'histoire du présent à celle du passé. Il allait avoir l'occasion d'appliquer ces connaissances, fécondées par la lecture de Lyell, dès ses premières étapes autour du monde.

III. — *Voyage autour du monde (1831-1836).*

C'est en effet au retour de ces excursions géologiques que Charles Darwin reçut, de son protecteur Henslow, une lettre datée de Cambridge, 24 août 1831, lui demandant s'il consentirait à prendre place en qualité de naturaliste sur le vaisseau « le Limier », *the Beagle*, capitaine Fitz-Roy, chargé d'un voyage de découvertes autour du monde. L'occasion était inespérée ; dès le mois d'avril de la même année, Ch. Darwin confiait à ses camarades le projet d'un voyage aux îles Canaries pour voir sur place ces merveilles des tropiques célébrées par Humboldt. Mais il fallait le consentement du docteur Darwin et celui-ci, plutôt porté à la défiance envers son fils, comprenant mal d'ailleurs comment un pareil voyage était une préparation pour un clergyman, hésitait beaucoup à donner ce consentement. Josué Wedgwood intervint, montra les immenses avantages, au point de vue de la culture générale, qui résulteraient des propositions de l'amirauté, suggéra qu'il s'agissait moins de la préparation professionnelle à une carrière, restée encore problématique, que de la connexion actuelle et réelle entre l'offre en question et les études favorites du jeune homme. Le docteur se laissa convaincre et Charles Darwin quitta Devonport, à bord du *Beagle*, le 27 décembre 1831. Le but du voyage était principalement d'étudier les côtes de l'Amérique du Sud et de faire des observations de longitude aux îles Pacifiques.

L'expédition dura cinq ans, de 1831 à 1836.

Darwin en a lui-même donné le récit, inséré en 1839 dans la relation générale du capitaine Fitz-Roy, publié

à part en 1845 sous ce titre : *Voyage d'un Naturaliste autour du monde*. C'est un livre qui ne saurait trop être loué. Rien n'est plus difficile à écrire, rien n'est plus fastidieux le plus souvent que ces sortes de rapports où l'auteur chemine entre deux écueils : parler trop de lui-même et des circonstances contingentes qui sont sans intérêt général, ou au contraire laisser dans le vide, et sans cadre positif, ses descriptions et réflexions. Darwin a su mélanger, dans une heureuse mesure, la peinture objective des choses et la trame de ses impressions personnelles. L'Amérique surtout était l'objet du voyage : dix-sept chapitres y sont consacrés (1831-1835) et quatre chapitres résument la traversée du Pacifique et le retour en Europe par le cap de Bonne-Espérance, Sainte-Hélène et de nouveau le Brésil (sept. 1835, avril 1836). Les sujets d'étude les plus divers sont passés en revue au fur et à mesure que les circonstances les déroulent sous nos yeux. Le sens du pittoresque devant les scènes de la nature, l'émotion morale devant les faits humains, la curiosité scientifique également ingénieuse dans les trois domaines de la géologie, de la botanique et de la zoologie, multiplient et varient l'intérêt du livre.

Le rideau se lève aux îles Canaries, sur le pic de Ténériffe, illuminé par le soleil quand les vallées sont emplies encore de légères vapeurs, « première journée délicieuse, suivie de tant d'autres dont le souvenir ne s'effacera jamais ; » et ce sera dès lors toute une série de tableaux à travers le Brésil et l'Argentine, la Patagonie, le Pérou, le Chili, à la Terre de Feu, aux îles Galapagos. La luxuriante beauté des forêts vierges, les tempêtes du cap Horn, le tremblement de terre qui a détruit Conception, comme fut détruite Lisbonne, voilà pour la nature. Les mœurs des demi-civilisés et des sauvages, le maniement du lazzo, et l'insensibilité des cavaliers des pampas pour les souffrances de leur monture dont la douleur et la mort importent peu parce que le prix des chevaux est vil ; l'aspect étonnant des in-

digènes fuégiens ; la première rencontre du civilisé avec des sauvages qui courent et crient sur le rivage ; leur nudité, leurs privations, leur bestialité ; l'effroyable destin des vieillards qui savent que le moment approche d'année en année où ils seront tués et mangés par leurs enfants dans un jour de famine ; en regard, l'énergie indomptable des Indiens soulevés qu'on fusille un à un sans les amener à la trahison ; par-dessus tout la cruauté systématique des civilisés plus horrible que l'anthropophagie des sauvages parce qu'elle est plus consciente ; ces femmes, qui possèdent des instruments mécaniques pour écraser les doigts de leurs servantes ; ces enfants qu'on torture, ces esclaves de Rio-de-Janeiro qu'on entend depuis la rue crier de douleur dans les maisons et qu'on ne peut secourir parce que tout cela est légal, voilà pour l'humanité ; et « ce sont des hommes qui professent un grand amour pour leur prochain, qui croient en Dieu, qui répètent tous les jours que sa volonté soit faite sur la terre, ce sont ces hommes qui excusent, que dis-je, qui accomplissent ces actes ».

Mais c'est au point de vue scientifique, comme il est naturel, que la lecture du Voyage est surtout intéressante et probante. Dans ses livres ultérieurs, consacrés à l'évolution des espèces, dans les discussions qui ont été provoquées par ses livres, d'un bout à l'autre de sa correspondance, Darwin rappelle constamment, sous une forme ou une autre, les souvenirs de son tour du monde et les impressions ressenties à cette époque sont celles qui ont dirigé plus tard toutes ses recherches

La géologie est ici la clef de voûte du système et l'influence qui a déterminé en ces matières la conviction de Darwin est la lecture de Lyell. La première édition des *Principes de Géologie* venait de paraître cette année même, 1831, et Henslow en avait recommandé la suggestive lecture à Darwin à condition, ajoutait-il, de ne pas se laisser séduire par les fausses conclusions de l'auteur. Darwin fut séduit dès l'abord

et dès cette époque fut le disciple enthousiaste de Lyell dont il allait étendre les doctrines par le transformisme à la biologie elle-même.

On sait en quoi consiste la révolution, — car c'en est une de la plus haute importance, — accomplie par Lyell. La géologie était dominée alors par deux grands noms : Werner et Cuvier. Werner, géologue de profession, de théorie neptunienne, professeur à l'école des mines de Freiberg en Saxe en 1775, avait systématisé le premier l'enseignement de la géologie et élevé cette étude au rang d'une science fondamentale en montrant à la fois son unité intrinsèque et les rapports qui la lient aux autres sciences. L'influence de Werner en Allemagne à l'époque de Gœthe au point de vue géologique, est comparable à celle de Linnée dans le domaine des plantes ou de Haller pour la biologie générale. D'autre part, Cuvier avait été amené par ses études sur les animaux fossiles, à la théorie, impérieusement professée, des *révolutions du globe*, 1807 : théorie d'après laquelle l'histoire du monde procède par cataclysmes brusques, par tremblements de terre, par submersions diluviennes, par éruptions volcaniques, par perturbations radicales. Dans l'intervalle de deux cataclysmes la vie se développe, les espèces qui conviennent à un état déterminé du globe se développent en harmonie les unes avec les autres et forment ensemble, pendant une série de siècles, un monde bien lié. Un cataclysme nouveau les fait disparaître ; puis le calme renaît, des espèces différentes apparaissent, et ainsi de suite. L'histoire naturelle du monde est une série de coups d'état successifs, sans lien entre eux. Les failles profondes des rochers racontent les déchirements du globe, et la découverte des mammouths, glacés et intacts dans leur fourrure et dans leur chair, nous prouve que le cataclysme fut soudain, frappa les êtres en pleine vie, parce qu'il tranformait d'un coup en steppes glacées les plaines de la Sibérie qui devaient être torrides, comme aujourd'hui l'Afrique, à l'époque

où elles étaient parcourues par ces ancêtres éteints de nos éléphants actuels.

L'hypothèse de Lyell est, au contraire, que l'histoire de la nature s'explique par une série de transformations lentes. Si tous les textes du moyen âge étaient disparus, nous pourrions croire aujourd'hui que les langues romanes et la langue latine, les unes et les autres considérées à leur état parfait, se sont développées à deux époques toutes différentes, séparées par une barrière infranchissable : mais les textes qui subsistent nous font comprendre comment c'est par une évolution lente et insensible que les hommes ont passé peu à peu du langage de Cicéron à celui de Joinville et à celui de Bossuet. L'histoire naturelle est continue comme l'histoire civile ; il y a dans la nature, comme dans l'humanité, des époques troublées et des époques calmes ; mais c'est l'usure lente des choses, bien plus que les éclats bruyants, qui explique les grandes différences. Il suffit de la pluie et de la neige sur les montagnes pour expliquer, par dénudation progressive, l'affaissement des plus hauts sommets. La toison des mammouths indique que leur habitacle était froid et rend inutile l'hypothèse d'un abaissement soudain de température.

Ce qui s'est passé autrefois se passe encore sous nos yeux : la mer qui bat ses falaises, le fleuve qui entraîne son limon, toutes les transformations géologiques peuvent s'expliquer par des changements infiniment petits pourvu que le nombre en paraisse infiniment grand. L'effort de Lyell est de reculer infiniment les limites que l'on assignait jusqu'à lui au passé du monde, de rompre les barrières étroites dans lesquelles s'enfermaient les six mille ans classiques de la création, et, cela fait, d'assimiler l'histoire de la nature à celle de l'humanité parce que les restes fossiles sont, suivant Buffon, les documents et les textes du passé disparu. L'évolution suppose un minimum de différence dans un maximum de durée.

Telle est la doctrine qui séduit Darwin dès la première

lecture. Sa tâche d'explorateur est toujours double dans les pays que le *Limier* parcourt : reconnaître la nature géologique du sol, rassembler les types principaux de la faune et de la flore. Or, dans toutes ses excursions géologiques, dans les îles du cap Vert, sur les rives du Colorado, dans les Cordillières, Darwin constate la supériorité de la doctrine de Lyell, son accommodation plus simple que toute autre à l'explication des faits observés ; « je suis convaincu, dit-il, que Lyell a raison. » La formation des îles de coraux dans le Pacifique est un exemple saillant du pouvoir des infiniment petits. Darwin rentra en Angleterre, gagné par la géologie à la méthode évolutive des sciences naturelles, et ses doctrines ultérieures pourront s'interpréter comme une extension aux organismes vivants du mode d'explication qui réussit pour les couches minérales. Cette extension lui est inspirée par les observations faites dans son voyage. A mesure qu'il avance de Bahia à la Terre de Feu, du Brésil au cap Horn, il remarque la transformation progressive des espèces animales sur le continent américain ; dans les îles avoisinantes, et notamment aux Galapagos, il trouve des espèces différentes et analogues, qui supposent à la fois une origine commune avec les formes continentales et une évolution distincte sur un territoire distinct. Il y a donc adaptation au sol et à l'habitacle, transformation dans le temps et suivant l'espace. Au point de vue mental, enfin, Darwin est très frappé par ce fait que les oiseaux des îles où les hommes n'ont pas abordé sont très peu méfiants, au point de se laisser tuer de près à coup de bâton ; il en conclut que la crainte de l'homme n'est pas un fait originel mais acquis, et qu'il s'acquiert assez vite. Le mental se transforme comme l'organique. Tous ces faits ne sont pas à l'époque du voyage l'objet de conclusions aussi précises, mais ils sont classés dès lors dans l'esprit de Darwin, et c'est en réfléchissant sur eux plus tard, en poussant jusqu'au bout les déductions qui s'en tirent que Darwin jette les bases de *l'Origine des*

espèces. Mais nous sommes loin encore de cet ouvrage et de cette date ; l'ordre des temps nous ramène aux premières années du retour en Angleterre.

IV. — *Séjour à Londres (1836-1842).*

Darwin rentrait en Angleterre, au port de Falmouth, le 2 août 1836. Parti inconnu, il revenait précédé déjà d'une renommée qui présageait la gloire. Pendant son voyage il avait envoyé à Henslow des rapports et des échantillons de ses découvertes : Henslow les avait communiqués à la Société philosophique de Cambridge et la réputation du jeune savant était née pendant son absence.

Le premier soin de Darwin au retour fut de trouver preneurs pour les collections qu'il rapportait ; cette première tâche n'alla pas sans difficulté. Le musée britannique, où déjà les collections anciennes étaient enfouies non cataloguées, refusait ses offres ; les appréciateurs étaient rares ; lui-même avait rapporté beaucoup de coquilles et peu de plantes, et les botanistes se montraient plus curieux que les géologues des échantillons étrangers. Enfin il résolut toutes ces difficultés, fit don d'une partie de ses richesses au collège des chirurgiens et, après quelque temps consacré à ces démarches dans Londres, revint s'installer à Cambridge, le 10 décembre 1836, pour classer, dit-il, ses échantillons géologiques, sans doute aussi pour y reprendre ses études et préparer sa licence puisqu'il y est reçu maître ès arts l'année suivante, 1837.

La même année, au mois de mars, il quitte définitivement la vieille ville universitaire et s'installe à Londres. Bientôt après, 29 janvier 1839, il se marie avec sa cousine Emma Wedgwood. C'était la fille de cet oncle Josué dont la maison de Maer avait été toujours si largement ouverte au jeune Darwin et qui avait

obtenu pour lui l'autorisation décisive de partir sur le *Beagle*. Il est difficile de ne pas remarquer quelle continuité d'affection sérieuse et profonde poussait le jeune homme à ce mariage où il devait apporter les vertus domestiques et le bonheur, et ces vertus n'excluent pas sans doute les grâces de l'imagination et de la poésie. Les souvenirs du cottage de Maer, les espoirs réalisés en 1839, flottaient peut-être devant ses yeux quand il écrivait de Valparaiso en 1834 à son ami Whitley : « Ceci me remémore des visions passées d'aperçus dans l'avenir, où je voyais du repos, des cottages verdoyants et des jupons blancs. » Le mariage entraîna d'abord pour Darwin un simple changement de quartier, sans quitter Londres. Il avait loué avec sa femme, dans Upper Gower Street, une maison assez restreinte mais qui avait, pour eux campagnards, l'avantage de posséder un jardin. Cet avantage leur suffit quelques années ; puis la santé de Darwin, à force de travail, s'affaiblit ; les travaux scientifiques devinrent de plus en plus incompatibles avec les relations mondaines de la ville ; les Darwin quittèrent Londres le 14 septembre 1842, pour habiter, dans une campagne isolée et sur un plateau, le village de Down, à trente-cinq kilomètres au sud de la grande ville. La retraite à Down est pour Darwin — toute chose échangée — ce que fut pour Voltaire la retraite à Ferney. Il y parut comme un patriarche de la science ; l'humble village s'est fait illustre de toute l'illustration de son hôte. Qu'était cet hôte en 1842, quand il fuyait la ville, et qu'avait-il fait de ces six années écoulées depuis le retour du *Beagle* et coupées en deux moitiés égales par son mariage ?

Pendant cette période intermédiaire qui oscille autour de la trentième année, la tâche de Darwin est double : classer et mettre en valeur les connaissances acquises dans le voyage du *Beagle*, voilà pour le passé ; préparer et féconder, par la fréquentation du monde scientifique, ses réflexions ultérieures et ses travaux

personnels ; voilà pour l'avenir. Cette fréquentation lui fut facile.

Il possédait de longue date la confiance et l'admiration des maîtres de Cambridge et notamment du botaniste Henslow et du géologue Sedgwick ; à son retour, grâce à leur recommandation et à sa renommée naissante, toutes les portes s'ouvrirent devant ses pas. Il écrit à Fox, le 4 octobre 1836 : « Je dîne jeudi avec la Société Linnéenne, avec la Société Géologique vendredi, en sorte que je verrai tous ces grands hommes ; » et le 6 novembre : « Je me suis trouvé à Londres au milieu des grands seigneurs de la science dans une dissipation des plus excitantes. » De tous ces grands seigneurs le plus illustre est Lyell, et le plus accueillant aussi pour son enthousiaste disciple : « Vous ne sauriez vous figurer de quelle façon cordiale M. Lyell a su se mettre à ma place et chercher ce qu'il y avait de mieux à faire pour moi. » Nous insistons sur ces détails parce que rares sont les hommes arrivés qui ne tiennent pas les débutants à distance comme s'ils étaient par nature d'une espèce inférieure et parce qu'il est difficile d'exagérer en général l'influence que peut exercer une sympathie intelligente sur la direction d'un jeune homme, et l'influence en particulier qui fut exercée par Leyll sur Darwin.

Nous savons déjà que le résultat prochain de toutes ces consultations et réflexions fut le retour à Cambridge pendant un an ; le résultat ultérieur fut l'appui de tous ces maîtres qui certifièrent la valeur des collections de Darwin et lui procurèrent, pour les publications de ses comptes-rendus, les subventions gouvernementales ; ce fut enfin l'introduction de Darwin dans les sociétés savantes et d'abord, dès 1835, dans la Société zoologique ; dès la même époque probablement dans la Société géologique où il remplit les fonctions de secrétaire de 1839 à 1841 ; en 1838 il est admis, sur la présentation de Lyell, au club très recherché de l'Athenæum, « où je me fais, dit-il, l'effet d'un duc » ; en 1839, il entre à la

Société Royale qui est l'Académie des sciences d'Angleterre. Plus tard toutes les sociétés savantes de l'Europe et du monde le revendiqueront pour membre honoraire ou correspondant ; mais ses premiers pas dans la voie des honneurs académiques au seuil de la jeunesse devaient être notés.

Tous ces honneurs se justifient sans doute par ses travaux : la liste des œuvres de Darwin est pleine de communications adressées par lui aux sociétés de zoologie et de géologie de 1836 à 1842. En même temps il travaillait à ses grands rapports qui peuvent être divisés en trois groupes. C'est d'abord son journal de route. L'expédition du *Beagle* était la suite d'une expédition antérieure effectuée par le même capitaine sur l'*Adventure* et le *Beagle* aux rivages de la Patagonie et de la Terre de Feu. Le compte rendu de l'amirauté comprend trois volumes. Les deux premiers sont écrits par le capitaine Fitz-Roy, le troisième par Darwin ; c'est le *Voyage d'un Naturaliste* paru en 1839 et publié à part en 1845. Nous l'avons fait connaître plus haut ; la composition s'en rapporte aux premières années du retour, antérieures au mariage de Darwin. Outre ce récit d'allure générale et pittoresque, Darwin voulait donner le compte rendu technique et scientifique de ses découvertes dans les deux branches de connaissance qui l'avaient le plus sollicité : zoologie et géologie, cette dernière surtout. Pour la zoologie il se préoccupe dès 1837 de constituer un plan d'ensemble et de recruter des collaborateurs ; et, en effet, l'ouvrage parut sous les auspices du gouvernement, en une collection de cinq volumes, publiés de 1839 à 1843 et intitulés *la Zoologie du Beagle*.

Ces cinq volumes sont consacrés aux mammifères fossiles, aux mammifères actuels, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles. La part de Darwin dans la rédaction de tout cet ensemble est très restreinte : une note sur l'extension et les mœurs des mammifères actuels (1839) ; une introduction géologique à l'étude des

mammifères fossiles (1840), et c'est tout. Le fait est caractéristique. En zoologie même Darwin s'intéresse surtout parmi les espèces vivantes aux insectes. Les espèces éteintes, les fossiles, l'intéressaient par le sentiment encore confus de leur dispersion régulière dans le temps et l'espace ; la même préoccupation lui fait étudier l'extension et les mœurs des animaux actuels ; c'est déjà la préoccupation historique et évolutive qui dirigera de plus en plus ses travaux vers la descendance des races.

Cette tournure d'esprit avait été secondée chez Darwin, nous l'avons dit, par l'application des doctrines de Lyell ; et en effet la géologie est à cette époque le principal objet de ses études. Un voyage qu'il effectue, en 1838, en Écosse est surtout une excursion géologique qui a pour conséquence une étude insérée aux *Transactions Philosophiques* de l'année suivante sur les lignes parallèlles de Glen-Roy et leur origine marine ; en 1842 c'est un autre voyage au pays de Galles et une autre étude dans le *Magasin Philosophique* sur les glaciers de Caernarvonshire et les blocs erratiques. Il prenait ainsi le sol de l'Angleterre par contre-épreuve des théories inspirées par le sol américain. Mais surtout c'est, à cette époque, la préparation d'un ouvrage d'ensemble sur les récifs de corail et les volcans qu'il annonce à Lyell dès le mois de septembre 1838 comme devant être bientôt terminé « en travaillant jusqu'au degré voulu pour rester bien portant ». Il explique le retard apporté à cette publication par les soins qu'il a dû donner à la zoologie officielle du *Beagle* ; le travail géologique est évidemment celui qu'il préfère comme plus personnel. En fait la géologie du *Beagle* comprendra trois volumes tous écrits par Darwin : les *Récifs de corail*, 1842 ; les *Iles Volcaniques*, 1844 ; l'*Amérique du Sud,* 1846. De ces trois ouvrages le premier seul a été entièrement composé pendant le séjour à Londres ; il est aussi le plus connu des trois par la célèbre théorie qu'il contient.

Cette théorie a pour but d'expliquer la formation des récifs de corail par le travail infiniment répété des infiniment petits, et en même temps et surtout de rendre compte par une hypothèse unique, élégante et séduisante dans son unité même, des diverses formes d'îles qui sont en présence. Ces formes sont au nombre de trois : les anneaux ou atolls, les récifs barrières, les récifs bordures. La forme la moins originale est celle d'une île quelconque, plate ou montagneuse, entourée sur ses rives d'une bordure de récifs ; ces récifs sont constitués par des coraux vivants qui se développent très près du rivage ; séparés de lui par un canal étroit, ils sont plus élevés du côté extérieur parce que les polypiers croissent mieux dans la pleine mer. D'autres fois les récifs de corail forment une barrière qui enveloppe l'île à une grande distance du rivage, cinquante ou cent kilomètres, en sorte que le récif annulaire, puis le canal intérieur, puis l'île au centre forment trois cercles enclos les uns dans les autres. La troisième forme enfin, et la plus remarquable, est celle des atolls ; ce sont des îles de forme annulaire comme les récifs barrières, qui renferment dans leur circonférence intérieure une nappe d'eau marine : mais aucune île centrale ne subsiste dans l'intérieur de cette nappe d'eau.

L'atoll est donc en fait une île circulaire percée d'une lagune, le sol est plat et à fleur d'eau, de nature calcaire, constituée par des débris de coquilles et de coraux ; les courants marins et les vents y ont apporté des graines, et quelques animaux de petite taille comme les lézards charriés sur des troncs d'arbre ; et les cocotiers verts se dressent sur un sol éblouissant de blancheur.

Toute cette région est en général volcanique et l'on admettait avant Darwin que ces îlots circulaires sont des cratères de volcans soulevés à la hauteur des vagues. Darwin rejeta cette théorie parce que, dit-il, le soulèvement des montagnes par évolution volcanique n'aurait pas cette égalité parfaite que suppose l'identité de niveau dans tous les atolls. Il fait en outre cette

observation que les polypiers ne peuvent croître qu'à une faible profondeur dans la mer ; à soixante mètres au-dessous de la surface ils cessent de vivre. Darwin suppose alors que sur un certain point le sol de l'océan est en train de descendre avec une grande lenteur ; à un moment donné une île existe, sommet de montagne émergé, de forme quelconque ; les polypiers croissent tout autour, tant que la profondeur côtière ne dépasse pas soixante mètres : récifs-bordures. Peu à peu, par suite de l'affaissement général, les parties basses de l'île, qui sont au pourtour, disparaissent sous les flots mais sur les récifs submergés à mesure que la submersion se produit, de nouveaux polypiers croissent maintenant toujours le sommet des récifs à fleur d'eau : récif-barrière qui laisse apparaître, entre lui et l'île en voie de disparaître, un bassin d'eau annulaire d'autant plus large que la submersion de l'île, dont les parties les plus hautes saillissent seules, est plus avancée. Enfin la submersion est complète, l'île centrale a disparu tout entière, et l'atoll circulaire resté seul enveloppe le bassin qui a pris la place des terres submergées. Ainsi les trois formes d'îles ou de récifs s'expliquent par un unique phénomène qui est l'affaissement progressif du sol océanien.

Cette explication avait été imaginée par Darwin avant qu'il eût visité les îles du Pacifique. Les observations qu'il fit dans son voyage lui parurent une vérification décisive. Il présenta son hypothèse en mai 1837, à la Société de Géologie, la reprit dans la publication du *Voyage,* la développa dans les *Récifs de corail.* Lyell, qui avait exposé en 1831 la théorie des cratères à fleur d'eau, corrigea sur ce point les éditions suivantes de sa géologie ; l'hypothèse de Darwin entra comme tant d'autres dans la science à titre de vérité établie. Aujourd'hui cependant les doutes éclatent à la suite des sondages très précis effectués par le *Challenger* en 1880 et qui contredisent sur quelques points les données de Darwin, John Murray, a repris sous une

forme un peu différente, la théorie des soubassements volcaniques. Les polypiers, s'établiraient en fait sur les points où d'anciennes masses volcaniques servent d'assises à des débris calcaires accumulés par les vagues à une profondeur convenable, et la forme des récifs serait déterminée, sans affaissement, par la forme des assises sous-marines. Ainsi disparaîtrait, devant les complexités révélées par une expérience plus précise, la simplicité d'une hypothèse de génie. Ce problème est encore pendant, mais quelle qu'en doive être la solution, il peut servir d'exemple ; toutes les hypothèses ultérieures, par lesquelles Darwin opérera de même de saisissantes synthèses entre des phénomènes jusque-là séparés, présenteront le même caractère de séduction et de danger à force d'audaoe.

V. — *La résidence de Down (1842-1859).*

Les *Récifs de corail* sont publiés en mai 1842 ; au mois de septembre de la même année Darwin s'installe à Down ; c'est dans cette résidence que s'écoulera désormais, assez loin du monde pour n'en être pas gênée, mais liée au monde par de larges habitudes de correspondance, d'hospitalité et de confort, la vie de Darwin, régulière, laborieuse et féconde. Il écrivait, en 1846, à Fitz-Roy : « Ma vie passe comme une horloge et je me fixe à l'endroit où je la terminerai. » La principale étape de cette carrière est l'*Origine des Espèces* en 1859, mais il faut voir d'abord par quelles études préalables, par quels travaux d'approche pendant quinze ans, de 1842 à 1858, avant d'entreprendre la rédaction de cette œuvre, il se préparait à l'accomplir.

Les ouvrages publiés pendant cette période sont d'abord les deux livres annoncés plus haut pour la géologie du *Beagle*, et par lesquels Darwin liquide en quelque manière et classe d'une façon définitive l'ensemble de ses idées sur cette science. Les *Iles Volcaniques* en 1844, l'*Amérique du Sud* en 1846 sont consacrées toujours à l'étude des grands soulèvements du sol. La tendance générale en est de diminuer l'influence accordée par d'autres géologues aux éruptions exclusivement volcaniques et de faire plus grande la part des influences marines et atmosphériques. Il se joint à Lyell, pour combattre, dans les *Iles Volcaniques*, la théorie alors acceptée des cratères de soulèvement et montre combien a été immense le rôle de la dénudation dans ces îles, c'est-à-dire de leur usure lente par les agents physiques et chimiques. Dans l'*Amérique du Sud*, il met en

relief l'émersion relativement récente du continent américain au-dessus des flots, rendue visible par les lits de coquillages marins actuellement soulevés dans les Cordillières à des altitudes considérables. « En résumé, concluait-il déjà dans son *Voyage,* le géologue trouve partout la preuve que rien, pas même le vent qui souffle, n'est aussi instable que le niveau de la croûte de la terre. » Tous ces travaux, disent des juges actuels, sont bien loin de valoir en originalité l'œuvre biologique de Darwin, mais ils ont été dans l'opinion publique « une puissante impulsion pour accréditer les doctrines de Lyell ».

Son œuvre géologique une fois achevée, Darwin se tourna vers des préoccupations d'un autre ordre relatives aux espèces vivantes ; dès 1837, il note sur un journal toutes ses réflexions et observations relatives à l'habitacle et aux mœurs des animaux et des plantes ; en 1859 seulement, après vingt ans d'expérience, il se décida à la publication de ses notes ; l'intervalle de l'œuvre géologique à l'œuvre évolutionniste est remplie par un travail de patience qui lui sert d'exercice pratique et, pour ainsi parler, d'école d'application en biologie, la monographie des cirripèdes.

« Les cirripèdes, dit Edmond Perrier, sont de petits coquillages, coniques, pointus, solidement adhérents par leur base, trop connus des baigneurs dont ils ont plus d'une fois déchiré les pieds et les mains et que l'on désigne sous le nom de balanes ou de glands de mer. »

L'intérêt de ces coquillages est qu'on les a pris longtemps pour des mollusques à coquille, analogues aux huîtres, et que ce sont en fait des crustacés analogues aux écrevisses, qui naissent sous la forme classique d'un nauplius, nagent quelque temps, se fixent à une roche par les antennes, s'enveloppent d'une carapace et mènent désormais la vie sédentaire. Une sorte de panache, qui sort et rentre par le sommet de la coquille, est un groupe de pattes : et ces pattes déterminent par leur mouvement perpétuel un courant d'eau marine qui leur

apporte l'aération et la nourriture. Quelquefois les cirripèdes au lieu de s'attacher à une roche se fixent sous la peau ou dans la coquille d'autres animaux marins. C'est ainsi que Darwin découvrit un jour dans une coquille de concholépas, sur la côte de Chili, une forme de cirripède qui présentait des caractères distincts de toutes les formes connues. Il créa pour elle un nouveau sous-ordre et, pour justifier sa classification, fut amené à examiner et disséquer un grand nombre d'animaux de la même espèce. Ainsi une découverte de détail, poussée de conséquence en conséquence, l'amène peu à peu à une étude complète de toute l'espèce. Cette étude commencée en 1846 dura huit années, jusqu'en 1854 ; cette longue période de temps fut interrompue par la maladie.

Darwin avait fait, en 1845, ses dernières courses de montagne, désormais trop fatigantes pour lui ; en 1848, il dut abandonner tout travail et suivre un traitement hydrothérapique à Malvern ; le labeur excessif l'avait épuisé au point que, la même année 1848, son père, le docteur Darwin, étant venu à mourir, il ne put même assister à ses obsèques. Il reprit le travail avec la santé. En 1851, il publiait une monographie in-8° des cirripèdes pédonculées ou lépadidés et la complétait par une notice in-4° sur les fossiles du même ordre. En 1854, il publia une monographie in-8° des cirripèdes sessiles ou balanidés et la compléta également par une notice in-4° sur les espèces fossiles correspondantes. Ce quadruple ouvrage lui avait coûté de longues années de travail ; le résultat positif lui en paraissait assez mince ; il y faut voir surtout une initiation méthodique, par l'analyse des détails précis, aux grandes synthèses qu'il allait entreprendre. Donner la preuve qu'on est un savant positif est une condition utile pour entreprendre la philosophie de la science.

Cette philosophie zoologique, qui est l'évolution des espèces, se dessine peu à peu dans son esprit. Les premiers traits en sont rassemblés dès 1837 dans son

Journal de notes. En 1844, un auteur anonyme publie les *Vestiges de la création,* ouvrage où la doctrine évolutionniste est présentée avec des arguments qui, au dire de Darwin, lui auraient fait prendre cette théorie en horreur, mais qui mérite d'être retenu parce qu'il a occupé en fait l'attention du monde savant et imposé aux esprits le problème des espèces : ce problème occupe dans la préoccupation de Darwin, à partir de 1854, toute la place laissée libre par l'achèvement de ses études sur les cirripèdes. Dès avant cette époque ses lettres nous le montrent sollicitant de ses amis et de ses correspondants les échantillons, les renseignements et notes qui lui sont utiles pour déterminer les modes de variation et de dispersion des animaux sauvages et domestiques. Il a recours dans ce but aux riches propriétaires et aux amateurs, aux professionnels de l'élevage ; son cousin Darwin-Fox, l'éleveur de volailles Tegetmeier, l'historien des pigeons Eaton, sont les autorités auxquelles il s'adresse pour obtenir les renseignements pratiques qui lui manquent : il se fait recevoir au club colombophile : il s'adresse, pour discuter les matières de science pure, à Hooker et à Gray.

Le botaniste Hooker est un jeune savant qui lui a été présenté par un ami commun en 1839 ; à cette époque Hooker allait s'embarquer avec James Ross, pour un voyage d'exploration aux terres australes ; dès son retour, en 1843, Darwin lui écrit pour lui soumettre les questions qui intéressent son œuvre au point de vue botanique : comparaison de la flore fuégienne avec celle des Cordillières et celle de l'Europe, distribution des plantes antarctiques, et ainsi de suite ; la correspondance continue sur ce ton et Hooker a été, de 1846 à 1859, l'un des principaux savants avec lesquels Darwin aimait à échanger ses vues et ses doutes. Hooker, qui était attaché au Jardin Botanique de Kew (banlieue de Londres), a été souvent l'hôte de Darwin à Down. « On se promenait, dit-il, on jouait, on faisait de la musique, on jouissait de la gaieté familiale de

Darwin et de son rire sonore, et, par-dessus tout, de ses précieux entretiens scientifiques. » Un autre botaniste est l'américain Asa Gray. Darwin, qui l'avait rencontré à Kew, lui écrit, le premier encore, en 1855, et le sollicite pour obtenir sur la flore des Alpes américaines des renseignements qui lui manquent ; la correspondance ne s'interrompt plus. En même temps qu'il interroge Hooker sur les analogies et les différences des plantes recueillies dans les îles diverses de l'Océan, Darwin interroge Gray sur les proportions numériques qui peuvent se marquer entre les différentes espèces des plantes indigènes et des plantes introduites dans un pays donné. Ces recherches, ces expériences, ces calculs ont pour objet convergent les lois de dispersion des espèces vivantes. Darwin demande à Fox des pigeons d'une semaine pour les disséquer et des renseignements sur l'âge auquel les plumes de la queue sont visibles ; et il fait chercher par les enfants de la campagne des œufs de lézards pour éprouver s'ils supportent sans périr l'immersion dans l'eau salée. Les expériences qu'il institue avec un tonneau dans sa cave ont pour but de chercher si les œufs de lézards ont pu voguer d'île en île pour propager l'espèce dans toute l'Océanie, et cet exemple entre mille nous montre à la fois la nature des problèmes qu'il se pose et les moyens de tout ordre qu'il emploie pour les résoudre.

VI. — *Les Précurseurs (1749-1859).*

Parmi tous les moyens, qui ont dû concourir à faire la certitude dans l'esprit de Darwin, il est toute une série d'éléments difficilement appréciables : c'est l'ensemble des lectures actuelles ou passées qui ont déposé dans son cerveau telles ou telles idées préconçues, et la question est aussi intéressante que difficile de savoir dans quelle mesure Darwin est redevable de ses nouveautés aux anciens qu'il combat ou même qu'il ignore et dont la doctrine a pu lui être transmise par l'enseignement ambiant. Tel est, avant tous, le cas pour Buffon ; il est usuel quand on parle des devanciers du darwinisme de nommer Erasme Darwin en Angleterre, Gœthe en Allemagne, Lamarck en France ; il est injuste et très probablement inexact d'oublier Buffon.

Considéré en lui-même Buffon est d'une importance considérable dans l'histoire de la science ; sa renommée littéraire ne doit pas cacher sa valeur scientifique.

Esprit observateur et déductif, représentant officiel de l'érudition française au XVIIIe siècle, c'est-à-dire à une époque où le mouvement intellectuel français donnait le branle à l'Europe, il exprime bien, dans l'évolution de son œuvre, l'évolution de la science elle-même. L'histoire naturelle des quadrupèdes et oiseaux est publiée de 1749 à 1782, et l'on peut suivre, dans la succession des années, la succession des pensées qui marchent. En 1749, Buffon se place au point de vue du XVIIe siècle, statique et dualiste. L'homme est en tout le contraire des animaux ; il est roi par l'intelligence ; les sens sont ses organes et non ses facteurs ; les instincts des animaux, admirés à l'excès, sont des mécanismes admi-

rablement montés par la nature dans lesquels rien ne prépare la raison. Les faiseurs de systèmes, à la façon de Linnée, n'arriveront pas à retrouver l'ordre réel dans lequel Dieu a construit la nature ; ils substituent en vain leurs hypothèses contradictoires à la sagesse de l'abstention ; le meilleur est de s'en tenir à ce qui est pratique : examiner les animaux un à un, sans classification systématique, en prenant pour règle unique leur utilité par rapport à l'homme. Et en effet le cheval, le bœuf et l'âne sont, en 1753, les premiers types étudiés parce qu'ils sont nos plus utiles conquêtes.

Ainsi c'est d'une part l'esprit positif qui chez Buffon refuse de s'engager dans les classifications artificielles de Linnée, à peu près comme on a vu de nos jours un éminent chimiste lutter contre la théorie atomique parce que le système des équivalents lui paraissait, étant exempt d'hypothèse, seul exempt d'erreur. C'est d'autre part la vision très nette des conséquences engagées ; si l'âne est un cheval dégénéré, le singe est un homme : ainsi est posée en 1753 la question entière. Mais dès lors le problème existe et ne peut plus être écarté. A mesure que Buffon avance, les animaux à étudier se multiplient ; ce ne sont plus quelques serviteurs de l'homme individuellement conçus pour ainsi dire, mais des groupes entiers : ce sont tous les animaux sauvages par opposition à tous les animaux domestiques, tous ceux d'Amérique opposés à tous ceux d'Europe ; c'est toute la famille des tigres, ce sont toutes les familles d'oiseaux. En 1770 le pas est franchi : Buffon annonce qu'il étudiera les oiseaux non plus par individus mais par groupes ; il nous faut comprendre que chaque groupe représente une série d'espèces congénères. C'est que chemin faisant Buffon a mis en relief des facteurs multiples suivant lesquels les animaux varient et a touché par avance à presque tous les problèmes que l'évolution soulève. Variation des animaux domestiques et des animaux sauvages : Buffon prépare Darwin ; influence du climat et du sol : Montesquieu préparait-il Buffon ? destruc-

tion des animaux sauvages les uns par les autres et de tous par l'homme, et lutte universelle pour la vie : malthusianisme. Il est difficile peut-être de signaler une idée moderne qui ne se puisse découvrir dans cet immense répertoire laissé par Buffon. La conclusion finale est intermédiaire entre les croyances des deux époques, XVIIe et XIXe siècles, qu'il sépare et qu'il réunit. Les espèces ne sont pas toutes des unités invariables et absolues ; un certain nombre d'entre elles sont fixées et disposées par le Créateur sous forme d'éternité ; mais ces espèces principales donnent naissance, par l'action des influences naturelles et de la lutte pour la vie, au nombre indéfini des espèces actuelles ; pour se limiter aux mammifères, les deux cents espèces que nous avons étudiées, dit Buffon en 1766, se ramènent à vingt-huit familles ; c'est la thèse de l'évolution limitée.

On voit à quel point cette théorie de Buffon est un anneau nécessaire de l'histoire dans l'évolution du systèmeévolutionniste. Mais comment l'influence de Buffon a-t-elle pu agir sur Darwin ? Elle a nécessairement agi comme tout facteur historique par ses effets intermédiaires. Lamarck est l'élève de Buffon et l'héritier de ses doctrines. Dans quelle mesure les mêmes doctrines ont-elles inspiré aussi Erasme Darwin ? Ce qu'il y a de certain, c'est que la thèse de la Zoonomie, suivant laquelle la faculté de sentir est universellement départie à tout être vivant, animal ou plante, et sert à expliquer tout le reste, est d'origine condillacienne et idéologique, et qu'il y a lieu de distinguer, dans l'amalgame des doctrines concurrentes, la part des unes et des autres.

En fait, l'*Histoire Naturelle* avait marqué, par la précision de ses analyses et de ses gravures, un progrès trop sensible pour qu'elle ne fût pas utilisée et en quelque sorte découpée en doctrines de manuels, adaptée dans toutes les langues. Il serait intéressant de chercher comment la science de Buffon a pu passer ainsi dans les livres d'enseignement anglais dont s'est servi plus tard Charles Darwin soit à Cambridge, soit

sur le *Beagle*. Dans tous les cas, lorsque Darwin communiqua à ses amis intimes, avant de la publier, sa théorie de la Pangenèse, tous lui répondirent : c'est du pur Buffon ! Que Darwin donc, plus ou moins autodidacte, n'ait pas lu Buffon, dans Buffon, peu importe ; les idées de Buffon, devenues anonymes à force d'être générales, ont pu lui être transmises par voie d'enseignement et de tradition.

Entre Buffon et Darwin il y a Lamarck, mort en 1831, ami de Buffon et précepteur de son fils, titulaire au Muséum, depuis 1796, de la chaire des invertébrés. La philosophie zoologique de Lamarck, 1809, est intimement liée elle aussi au mouvement général de la philosophie contemporaine. Le sensualisme de Condillac conduisait à ces deux doctrines : l'action de plus en plus prédominante du senti sur le sentant, du milieu sur l'individu, d'une part, et, d'autre part, l'attribution à l'habitude semi-passive et semi-active des éléments actifs de la vie que la sensation n'explique pas. Toutes les circonstances extérieures, dit Lamarck, de nourriture, de sol, de climat, réagissent sur l'être vivant ; mais cette réaction n'est pas directe ; elle se produit par l'intermédiaire des besoins et des tendances. Par exemple, ce n'est pas la composition physique du sol et la nourriture absorbée qui explique la forme de la girafe, mais, si le sol est tel que les arbres y poussent des troncs très élevés, la girafe, qui éprouve le besoin d'atteindre leurs feuilles et qui fait effort pour les atteindre, développe ainsi les muscles de son cou et ceci résulte des lois générales de l'habitude. L'usage développe les organes, le non usage les atrophie. Si l'escargot se sert souvent de certains points de sa tête pour tâter les objets, l'afflux répété des esprits nerveux à ces mêmes points y détermine peu à peu la formation des antennes. En dépouillant cette thèse des formes archaïques qui prêtent à de trop faciles plaisanteries, elle apparaît comme une sorte d'intermédiaire normal entre Condillac et Maine de Biran : l'être devient ce qu'il veut

être, et il veut son vouloir en fonction de toutes les circonstances extérieures qu'il se subordonne à mesure qu'il s'en sert. Cette part de métaphysique volontariste et plus ou moins chimérique est ce qui, dans la doctrine de Lamarck, heurte d'abord Darwin, en sorte que Darwin prétend, malgré ses amis, qu'il n'y a aucun rapport entre la synthèse de Lamarck et la sienne. Et cela est vrai au début. L'hypothèse de la sélection naturelle, proposée par Darwin, est purement mécaniste ; mais, à mesure que les objections se présentent et que les faits s'accumulent, Darwin modifie et enrichit son hypothèse primitive ; la sélection sexuelle est beaucoup plus pénétrée de finalisme volontariste ; peu à peu Darwin rejoint Lamarck (1).

Les théories de Lamarck ont été en France rejetées dans l'ombre par Cuvier, reprises, sous une autre forme, par Geoffroy Saint-Hilaire. Ces deux célèbres antagonistes se relient à la maison de Buffon. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, 1772-1844, élève de l'abbé Haüy et de Daubenton, est nommé successeur de Lacépède au Muséum en 1793. Vers la même époque Cuvier, 1769-1832, précepteur obscur en Normandie, publiait un remarquable mémoire sur les mollusques marins (1795) et Geoffroy Saint-Hilaire, frappé des découvertes qui y sont contenues, appelait lui-même à Paris et au Muséum son futur rival. Les ouvrages scientifiques publiés par Cuvier : *Anatomie comparée,* de 1800 à 1805, *Recherches sur les ossements fossiles,* de 1811 à 1824, *Histoire naturelle des poissons,* 1825, développent le système statique dont le *Discours sur les révolutions du globe*, préface des *Ossements fossiles,* est le célèbre manifeste : les espèces animales sortent tout

(1) Cf. LAMARCK, *Phil. zool.*, 1830 ; I, 256 (la girafe) ; *Invertébrés*, 1815 ; I, 188 (l'escargot) ; DARWIN, *Origine*, trad. Barbier, 240 (la girafe) ; 213 (la queue de la girafe) ; *Vie et correspondance*, index au mot Lamarck.

organisées des mains du Créateur, disposées, par les corrélations qui existent entre leurs organes, pour un genre de vie déterminé, dans une époque déterminée de la nature ; les espèces diffèrent avec les révolutions qui les annihilent. Geoffroy soutient au contraire dans sa *Philosophie anatomique,* 1822, que toutes les espèces dérivent d'un plan unique, reconnaissable à travers toute la série animale aux connexions identiques des organes plus ou moins développés ou enveloppés ; c'est l'évolutionnisme de Lamarck modifié dans le sens organiciste par le progrès des découvertes et de la technique ; toute la métaphysique y est remplacée par le jeu mécanique des forces naturelles ; l'influence directe, physique ou chimique, des circonstances extérieures, y explique les modifications des corps organisés. L'action de l'oxygène sur les tissus transforme les têtards en grenouilles et les branchies en poumons. Entre Cuvier et Geoffroy la lutte éclate, le 15 janvier 1830, à la suite d'un rapport lu par Geoffroy à l'Académie des Sciences et dans lequel Geoffroy approuvait la tentative faite par quelques jeunes savants pour ramener le type des mollusques, par simple déformation, au type des vertébrés. La lutte fut ardente de part et d'autre, interrompue bientôt par la mort de Cuvier, mais toute l'Europe savante s'était passionnée pour ou contre l'hypothèse transformiste ; Geoffroy écrivait en 1835 les *Dernières Pensées d'un Naturaliste* et par conséquent il est vrai de dire que Darwin, à son retour en Angleterre, trouvait l'opinion publique saisie du grand problème. Dès cette époque enfin, Henri Milne-Edwards, 1800-1885, successeur de Cuvier et disciple de Geoffroy, publiait son *Histoire Naturelle des Crustacés*, dans laquelle il corrobore l'hypothèse de la transformation par la loi générale de la division du travail en physiologie : les parties diverses des animaux se différencient entre elles à mesure qu'elles se consacrent à des fonctions plus différenciées et ainsi la transformation graduelle des vivants est une conséquence de la complication croissante

de la vie. En 1855, le même auteur commençait à publier ses magistrales leçons de physiologie et nous arrivons ainsi à la date de l'*Origine des Espèces*.

Telle est la filière française dont il est difficile de marquer avec précision l'influence exacte sur l'esprit de Darwin. La filière allemande a peut-être exercé sur ce même esprit une influence à la fois moins profonde et plus consciente ; le physiologiste Von Baer est de ceux que Darwin connaît par une lecture attentive et dont il cherche les approbations, et Von Baer, s'explique par Gaspard Wolff.

Le problème de la succession des espèces a pour précurseur le problème plus général de l'hérédité : par quel mécanisme peut-on expliquer ce fait, d'apparence merveilleuse, qu'un homme donne naissance à un homme, un cheval à un cheval ? Les physiologistes de l'antiquité, d'Empédocle à Aristote, ont donné les solutions les plus fantaisistes, plus ou moins imitées au moyen âge. Au seuil des temps modernes le médecin de Charles I[er], Harvey, qui établit d'une façon définitive la circulation du sang, est celui aussi qui applique le premier la méthode d'observation à ce difficile problème. Les progrès de l'optique ont, ici comme ailleurs, rendu possibles par l'emploi du microscope les progrès de la physiologie. En 1672, Graaf découvre, dans l'ovaire de la femme, les vésicules qui contiennent l'ovule, c'est-à-dire l'œuf ou élément femelle du mammifère : *omne vivum ex ovo*. Cinq ans plus tard, Leuwenhoeck découvre, dans la liqueur séminale, les animaux infiniment petits qui sont les éléments mâles, et la conséquence tirée par Leibniz de ces découvertes est que le plus grand sommeille et se dessine dans le plus petit. Les naturalistes se divisent en deux groupes. Les uns affirment que l'ovule est chez l'homme, comme chez la poule, le facteur essentiel qui devient l'embryon : *ovistes* ; les autres croient que l'animal spermatique est seul l'être futur et que l'œuf est une sorte de nid qui lui sert simplement d'habitacle : *sperma-*

tistes ; mais tous sont d'accord pour donner à leurs descriptions et à leurs gravures d'animaux microscopiques l'aspect d'hommes déjà formés dans des proportions très petites : homoncules. La théorie en effet qui se présente à l'esprit comme la plus commode à imaginer est celle de l'emboîtement des germes : la poule contient beaucoup d'œufs, chaque œuf contient une petite poule dans le corps de laquelle sont enfermés, dès avant sa naissance, une série nouvelle d'œufs et de poules, et ainsi de suite indéfiniment. La mère commune du genre humain, Eve, portait dans ses flancs, une fois pour toutes, tous les hommes à venir, en sorte que dès l'origine du monde le nombre possible des hommes à naître était irrévocablement fixé. Telle est la conception simpliste qui domine tout le XVIII[e] siècle, particulièrement en Allemagne sous le patronage de Leibniz, de Charles Bonnet et de Haller.

C'est dans ces circonstances qu'un jeune homme de vingt-six ans, Gaspard Wolff, prélude par un coup de génie aux découvertes de la science à venir. En 1759, il publie à Halle une thèse sur la génération des animaux et des plantes — *Theoria generationis* — et fait voir que le microscope contredit l'emboîtement des germes. La première apparence d'organisme qui devient visible dans un œuf n'est pas un poulet très petit, qui n'aurait plus qu'à grossir dans toutes ses parties et sans changer de forme, mais un réseau qui ne ressemble pas à ce poulet et qui le devient peu à peu en formant d'abord une membrane, et cette membrane par additions et transformations successives devient les deux feuillets, externe et interne, qui donnent naissance aux diverses parties de l'être vivant. En d'autres termes les divers organes se forment les uns après les autres comme par greffes successives ; c'est l'épigenèse au lieu de l'emboîtement.

Cette thèse est un essai isolé au XVIII[e] siècle ; Gaspard Wolf ne fut pas compris ni suivi. Et pourtant l'opposition des deux doctrines, si on en élague les parties

puériles et insoutenables, est-elle irréductible ? Les leibniziens conçoivent un monde dont toutes les parties sont liées par un plan bien conçu et réalisées d'un seul trait ; les évolutionnistes ou épigénistes admettent une harmonie analogue en voie de développement dans le temps. Gœthe a peut-être le mérite d'être passé sans heurt de l'une de ces conceptions à l'autre. Il a vécu de 1749 à 1832. Ses deux œuvres de jeunesse, Gœtz et Werther qui l'introduisent à Weimar en 1775 ; le voyage d'Italie dix ans plus tard, 1786 ; la liaison avec Schiller de 1795 à 1805 ; après la mort de Schiller, les années de mariage 1806-1816 ; et enfin la vieillesse avec Eckermann, 1821-1832 : telles sont les étapes de cette vie. Les travaux scientifiques de Gœthe se répartissent sur toutes les époques de sa carrière littéraire. En 1768, jeune étudiant à Francfort, il recherche avec Mlle de Knobloch, dans la chimie et dans l'alchimie, les beaux enchaînements de la nature ; en 1774, dans ses veillées sur le Rhin avec Jacobi, il demande au spinozisme le sentiment des liaisons universelles et de l'universelle unité du monde ; en 1775, dans ses excursions et ses chasses à la cour de Weimar, il se fait tour à tour géologue, botaniste et chasseur de plantes ; en 1786, à Venise, il imagine cette hypothèse que les os du crâne sont des vertèbres terminales soudées entre elles, en sorte que tout dans l'organisme le plus divers est répétition d'une même unité. En 1790 il développe dans la *Métamorphose des plantes,* la thèse de Wolff — qui est déjà dans Linnée — que les feuilles et les fleurs sont issues d'un même procédé de formation et qu'elles résultent seulement d'une nutrition plus riche pour les feuilles et plus appauvrie pour les fleurs ; et il montre, dans cette doctrine, l'expression des répétitions infinies. L'amitié de Schiller détourne Gœthe des études naturelles, la mort de Schiller l'y ramène. Les *Roches de Carlsbade* sont de 1808, sorte de synthèse des roches granitiques ; le *Traité des couleurs* contre Newton, 1810, est, dit-on, un illustre exemple d'une illustre erreur.

Enfin, de 1817 à 1824, les *Cahiers d'un Naturaliste* reprennent ou résument tous ses travaux antérieurs, et notamment les *Problèmes de morphologie* de 1795, où Gœthe disait : « la question n'est pas de savoir pourquoi le taureau a des cornes, mais comment et par quelle série de transformations il les a acquises. » Dans les dernières années enfin de sa vie, les *Conversations avec Eckermann* montrent le poète vieilli, dessinateur et collectionneur, toujours épris des conquêtes sur la nature. Et l'année 1830, qui fut pour tous ses contemporains l'année de la révolution, a été pour lui avant toute autre chose l'année du grand conflit qui mettait aux prises, avec Geoffroy contre Cuvier, la doctrine de l'unité naturelle des êtres organisés contre la doctrine des créatures distinctes et morcelées. Dans quelle mesure donc Gœthe est-il un voyant et un chimérique ? Dans quelle mesure un ouvrier efficace des sciences naturelles, précurseur de Darwin ?

Il est difficile de le dire. Gœthe a le regard d'un métaphysicien ; il veut retrouver par derrière toutes les apparences du monde, comme les héros de son Faust, la plante originelle — Ur-pflanze — qui se ramifie dans tout l'univers ; il cherche dans le royaume des Mères l'idée primitive qui informait le chaos : « votre plante est une idée, » lui disait Schiller. Mais c'est la même idée que recherche Oken, un naturaliste avéré, qui joignait à la philosophie de Schelling les observations de Linnée, et qui suivait de nouveau, en 1806, sans les connaître, les traces de Wolff. La science progresse à la fois par les travaux de détail et les vues d'ensemble ; et la marche des esprits explique comment l'épigenèse méconnue en 1759 triomphe en 1816.

Gaspard Wolff, né à Berlin, est mort en Russie où Catherine II lui avait assuré une place et un rang qu'il ne trouvait pas dans son pays. Cette mort est de 1794. Vingt ans plus tard, en 1816, un jeune savant russe, Charles de Baer — Karl von Baer — né en 1792, en Esthonie, étudiait l'embryologie à Wurtzbourg avec le

professeur Dollinger. Tous deux convinrent de reprendre en détail les travaux de Wolff. Ce fut d'abord à Wurtzbourg même sous la direction du vieux professeur, un jeune ami de Von Baer, le biologiste Pander, qui démontra expérimentalement, dans une thèse de 1817, la formation des organes du poulet au moyen des feuillets de Wolff. Ce fut ensuite et surtout Von Baer qui exposa de toutes pièces dans l'*Embryologie des Animaux,* publiée en deux parties, 1828-1837, la formation du système nerveux aux dépens du feuillet externe et d'une manière générale le procédé suivant lequel les feuillets germinatifs d'abord aplatis s'incurvent sur eux-mêmes, se dessinent en tubes ou canaux, forment les organes et finalement le corps tout entier. C'est lui encore qui découvre dans la vésicule de Graaf, faussement prise pour l'œuf lui-même, l'œuf humain extrêmement petit que cette vésicule renferme, et qui perçoit dans l'œuf, après sa fécondation, le point initial ou blastoderme qui donne naissance par différenciation progressive au développement embryonnaire. Et enfin Von Baer énonce cette loi que, dans les divers groupes d'animaux distingués par Cuvier, la perfection relative des diverses espèces qu'ils contiennent dépend avant tout du degré de différenciation des organes. Ainsi une substance d'œuf homogène qui se différencie en tissu ; un tissu qui se différencie en organes ; un passage progressif de l'un au multiple et de l'homogène à l'hétérogène ; telle est la formule de l'évolution que Spencer fait sienne parce qu'il l'emprunte à Von Baer, lorsque tout jeune encore et au début de sa carrière d'écrivain, il publie dans la Revue de Westminster, en 1851, une récension de la Physiologie de Carpenter récemment parue.

Herbert Spencer nous ramène à la tradition anglaise et nous avons vu plus haut son rapport à Erasme Darwin par la Société de Derby. La doctrine d'Erasme a été souvent comparée à celle de Lamarck. Ce qui la caractérise, c'est la prédominance donnée au système

nerveux et l'application d'une hypothèse unique aux animaux et aux plantes. Tandis que Lamarck sépare avec netteté les animaux — supérieurs — qui sentent et les végétaux qui ne sentent pas, parce que l'irritabilité des plantes lui paraît être purement mécanique et inconsciente, Erasme au contraire attribue à tous les vivants la sensibilité plus ou moins latente et inaperçue. Par cette doctrine il est fidèle au monadisme leibnizien du XVIIe siècle qui n'admet aucun saut dans la nature ; il prépare en même temps le monisme matérialiste de Haeckel qui confond, dans une synthèse plus ou moins confuse, les divers degrés de la création ; et, en fait, le réalisme transfiguré de Spencer est une doctrine dont l'interprétation oscille de la matière à l'esprit. Mais l'esprit pour Erasme consiste tout dans la sensation ; la sensation a pour organes les nerfs ; et les nerfs sensibles — ou plutôt les extrémités sensibles des nerfs — sont les filaments élémentaires dont le zoosperme est le type et qui donne naissance à tous les organes et à tous les tissus. Il y a d'autre part dans l'animal un esprit d'animation, de nature psychique, qui devient toute sensation et toute pensée : l'hylozoïsme chez Erasme est le même que chez les physiciens présocratiques. En ce qui concerne enfin le problème de la descendance, les races se transforment par perfectionnement ; les diverses espèces actuellement existantes résultent par mélange d'un petit nombre d'ordres naturels ; peut-être tous les animaux et les végétaux ont-ils pour origine unique un filament élémentaire que la « grande cause » a doué dès l'origine de la faculté d'acquérir sans cesse de nouvelles parties et de nouvelles tendances. En fait la lutte des mâles pour la possession des femelles : sélection sexuelle ; et l'adaptation des couleurs des animaux au milieu où ils se cachent : mimétisme, sont les moyens par lesquels Erasme explique avant Wallace et avant Darwin la transformation des espèces.

Telle est la doctrine qui se discutait avec celle de

Lamarck dans les universités anglaises pendant la première moitié du XIX[e] siècle. Charles Darwin a énuméré, dans une préface, les diverses tentatives transformistes qui ont été faites entre celle d'Erasme et la sienne et qui montrent à quel point le problème des variations était dès lors à l'issue de toutes les recherches. Signalons les principales. Ce sont d'abord, en 1813, les essais de Wells sur la sélection naturelle appliquée à l'observation des races nègres ou mulâtres ; les études de Herbert, en 1822, sur la transformation des espèces végétales par l'horticulture ; celles surtout de Mathew, en 1831, qui applique à l'arboriculture les principes de sélection repris plus tard par Wallace et Darwin. En 1844, le livre très remarqué des *Vestiges de la Création* paru anonyme, et attribué à Robert Chambers, développe cette double thèse que les diverses séries d'êtres sont animées d'une impulsion à la vie qui les fait se développer indéfiniment et d'une faculté d'accommodation qui les fait s'adapter sans cesse aux circonstances concomitantes. En 1849, Richard Owen admettait qu'une idée archétype a déterminé à l'avance la gradation régulière des formes organiques. En 1852 enfin, Herbert Spencer exposait, dans un article du *Leader*, l'hypothèse générale du développement suivant laquelle les espèces vivantes se sont transformées graduellement les unes dans les autres, sous l'influence des causes extérieures. Spencer est, d'après Huxley, le représentant le plus considérable, en avance sur tous ses contemporains, de 1850 à 1860, de la doctrine évolutionniste. En 1855, il rédige, dans leur première forme, les *Principes de Psychologie* qui soutiennent contre le positivisme statique de la Logique de Stuart Mill (1843) le positivisme en marche de l'évolution. En 1857, l'*Essai sur le Progrès,* dans la *Revue de Westminster* — toute cause produit plusieurs effets de l'homogène à l'hétérogène — est encore un manifeste de la doctrine. Par tous ces travaux, Spencer précédait Darwin dans la voie des hypothèses générales ; mais Darwin allait l'éclipser

d'un coup, au point de vue strictement scientifique et positif, par la publication de ses notes, longuement recueillies, rédigées enfin en 1859.

Ce journal de notes était commencé depuis 1837. En 1838, la lecture de Malthus donna à Darwin l'idée centrale dont il avait besoin et la conscience nette de ce que pouvait et devait être la sélection parmi les vivants. Dès son arrivée à Down, en 1842, il rédige une esquisse sur les variations des animaux et des plantes et la transformation des espèces ; il l'achève en 1844 et la communique, sous la forme manuscrite, à Hooker. En 1856, sur le conseil de Lyell, il entreprend une rédaction plus vaste, un répertoire de tous les faits d'expérience sur lesquels se fonde sa théorie. Le 5 septembre 1837, il résume cette théorie dans une lettre à Asa Gray et soudain, le 18 juin 1858, il écrit à Lyell : « Je suis devancé. » Alfred Wallace, botaniste explorateur, était alors en excursion dans les îles Malaises. Il avait publié, en 1855, un premier travail *sur la loi qui régit l'introduction des espèces nouvelles* et Darwin lui avait transmis à ce sujet les compliments de Lyell. Wallace répondit en adressant à Darwin, avec prière de le communiquer à Lyell, un nouveau travail *sur la tendance des variétés à s'écarter indéfiniment du type primitif*. Ce travail contient les idées essentielles de Darwin et allait lui ravir aux yeux du public les résultats de ses travaux. Lyell et Hooker s'entremirent, et une même communication, présentée par eux à la Société Linnéenne et insérée aux Mémoires de cette Société, — 1858, III, 53 — contient à la fois une lettre-préface de Lyell et Hooker, le travail de Wallace, un extrait de l'esquisse de Darwin de 1844 et de la lettre à Gray de 1857. En même temps Darwin, pour aboutir plus vite, modifiait son plan primitif et rédigeait dans des proportions plus restreintes l'*Origine des espèces*. L'édition parut, en douze cent cinquante exemplaires, le 24 novembre 1859, et fut tout entière vendue le même jour. *L'Origine des Espèces* est dans l'esprit de Darwin, malgré ses pro-

portions déjà considérables, une indication des méthodes et un résumé des résultats plutôt qu'un examen détaillé des faits sur lesquels la doctrine se fonde. Darwin continua dix ans encore l'enrichissement de son répertoire : les *Variations des animaux et des plantes à l'état domestique* sont l'ouvrage, paru en 1868, qui contient l'exposition des faits recueillis. Enfin, en 1871, *la descendance de l'homme et la sélection sexuelle* donnent au transformisme darwinien ses dernières assises et sa dernière forme. Ainsi l'hypothèse de la sélection, telle que Darwin l'a conçue et développée, doit être étudiée d'ensemble dans la série de ces trois ouvrages : voyons-les maintenant.

VII. — *L'Origine des espèces (1859)*.

L'*Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la survivance des races les plus favorisées dans la lutte pour la vie*, a pour but d'établir un fait historique : la transformation des espèces les unes dans les autres et d'expliquer par quel moyen — qui est la sélection naturelle — cette transformation se produit. La science, dit Aristote, est fille de l'étonnement. Je m'étonne d'abord que le rapport de la circonférence au diamètre soit ce qu'il est ; après avoir démontré le théorème qui établit cette mesure, je m'étonnerais qu'elle fût autrement. De même, ici, c'est une grande surprise d'abord que les espèces ne soient pas immuables ; mais si je démontre qu'elles varient parce que la sélection existe et que, la sélection existant, elles doivent varier, mon étonnement serait de les voir immuables. Le point essentiel est donc de prouver que la sélection existe et quelle elle existe ; et la transformation des espèces sera prouvée par là même. Et en effet la thèse proprement darwinienne, distincte de celle de Lamarck, est l'hypothèse mécaniste de la sélection du plus apte par la lutte pour la vie ; c'est cette hypothèse spéciale que Darwin a pour but d'établir.

Or les espèces varient et la preuve en est que nous les faisons varier. Le procédé resté le plus célèbre que Darwin emploie consiste à prendre pour point d'appui les jardiniers et les éleveurs. Les jardiniers, en croisant les graines des fleurs, obtiennent des variétés à l'infini ; les éleveurs, en choisissant avec soin dans les portées des animaux les jeunes qui présentent au plus haut degré certaines perfections — la vitesse, ou

la force, ou la beauté — et en appariant entre eux les êtres ainsi choisis, obtiennent des variétés chez lesquels ces perfections s'accumulent et parviennent au plus haut degré.

Ce que certains éleveurs font aujourd'hui d'une certaine façon consciente — choisir les étalons les plus rapides pour obtenir dans quelques années un cheval de course défini, — tous les hommes l'ont fait inconsciemment, dès le premier jour où le sauvage, ayant domestiqué le chien ou le taureau, a particulièrement apprécié, choisi et gardé dans sa demeure ceux de ces animaux qui lui rendaient le plus de services. Et enfin, ce que l'homme inconsciemment produit, la nature le produit de même avec une puissance décuplée par l'immense étendue de temps et d'espace dont elle dispose. Les animaux soumis à des conditions différentes d'existence, à l'équateur ou aux pôles, dans la forêt ou dans le désert, sur le rivage ou sur la montagne, subissent directement ou indirectement l'action des milieux. La quantité et la qualité de la nourriture produisent des changements distincts ; quelques différences dans les composés chimiques dont l'organisme est fait engendrent des déviations considérables ; ces changements entraînent par corrélation des modifications parallèles plus nombreuses. Outre l'action des milieux, les circonstances diverses déterminent chez les animaux un usage plus fréquent de certains organes, moins fréquent des autres ; l'habitude, l'usage et le non usage des parties développent celles-ci, atrophient celles-là ; enfin et surtout les animaux tendant à se reproduire en nombre de plus en plus grand, dans un habitacle dont les produits et les ressources sont limités, tous ne peuvent pas trouver leur nourriture. Les plus favorisés par des avantages naturels — des ongles plus acérés, des muscles plus forts, une course plus agile — vivent où les autres meurent. Les faibles sont directement la proie des forts, ou indirectement les plus forts subsistent et les plus faibles disparaissent. La lutte pour la nourriture devient

la lutte pour la vie et c'est la doctrine de Malthus transportée de nos villes ouvrières à la cité du monde. Dans les nations où les hommes naissent trop nombreux, eu égard aux ressources de la nature, il faut que l'excès de la population disparaisse, et il disparaît, en l'absence des guerres proprement dites, par l'élimination des plus pauvres qui sont plus exposés aux privations et chez qui la misère matérielle engendre la misère physiologique, en sorte qu'ils résistent moins. Ainsi l'exemple des éleveurs de chevaux ou de pigeons, la lutte des fauves dans la jungle, le paupérisme humain, tels sont les points qui conduisent Darwin de la variation des races à celle des espèces.

Car le problème est là : nos éleveurs font des races nouvelles, font-ils des espèces ? On sait que l'espèce est pour Linnée l'ensemble des animaux sortis d'un même couple primitif, en sorte que le nombre des espèces est et sera toujours irréductible parce qu'il dépend d'un geste du créateur qui a été fait une fois pour toutes. Pour les modernes, l'espèce est l'ensemble des animaux qui peuvent s'apparier entre eux et donner naissance à des animaux également féconds à leur tour. La faculté de procréation durable, c'est-à-dire le pouvoir de procréer des êtres procréateurs, est le critérium auquel la notion d'espèce est attachée. La chienne de chasse et le chien de berger donnent naissance à des chiens qui peuvent s'accoupler à leur tour ; le chien est une espèce dont voilà deux races. Mais le chat et le chien ne s'apparient pas ; ce sont deux espèces. Le cheval et l'ânesse s'apparient, mais leur rejeton, le mulet, est stérile. Ce sont deux espèces dont l'accouplement est un fait de hasard, sans perpétuité, insuffisant donc pour marier les deux lignes en une seule espèce. Telle est la doctrine ; mais sur cette doctrine les amendements se multiplient, les dissertations des naturalistes deviennent bientôt, pour l'interprétation des faits très multiples qui se croisent en tout sens, aussi pleines d'exceptions et de détours que les dissertations les plus subtiles

des idéologues. On nage dans certains chapitres de biologie en pleines entités verbales ; et par conséquent Darwin a beau jeu pour induire du connu à l'inconnu. Les éleveurs les plus sagaces, dit-il, plus frappés que les naturalistes des differences qui séparent telle race de telle autre, croient volontiers que ces races, entièrement distinctes à leurs yeux de praticiens, sont réellement et en soi des espèces irréductibles ; et les naturalistes savent qu'il n'en est rien. Pourquoi ne croirions-nous pas que la même illusion abuse les naturalistes quand ils prennent les espèces actuellement existantes dans la nature pour radicalement différentes ? La nature a pour elle le temps infini. Ce qui nous paraît aujourd'hui tranché et distinct peut être le résultat d'une différenciation progressive dont les anneaux nous échappent. Darwin pourrait prendre ici pour épigraphe cette pensée de Buffon : « Dieu seul voit tous les temps ; l'homme ne connaît que la durée dans laquelle il passe, et il juge faussement par ce qui est de ce qui fut et sera. »

C'est ce jugement qu'il faut réformer en remplaçant une vue trop courte par des inférences plus complètes et c'est ici que le darwinisme a pour point d'appui la géologie et suppose, pour être admis et compris, l'état d'esprit apporté par Lyell. Les époques de la nature, avait dit Buffon, nous sont encore présentes par leurs fossiles comme l'histoire de l'humanité nous est présente par les monuments et les médailles des peuples disparus. Deux choses sont donc nécessaires : recueillir les vestiges qui restent et se rappeler en outre que ces vestiges sont très peu nombreux par rapport au nombre infini de ceux qui ont disparu.

La tâche de Darwin est donc d'abord de montrer que la géologie raconte d'une manière très incomplète l'histoire de la terre, et il insiste sur ce point que dans la série des cataclysmes qui ont bouleversé les entrailles du sol il ne faut pas s'attendre à retrouver aujourd'hui la série régulière des couches et des fossiles qui per-

mettrait de reconstituer d'un bout à l'autre la série des espèces disparues ; et, dans sa correspondance, Darwin se félicite d'avoir reçu l'approbation de Lyell suivant lequel il aurait plutôt atténué qu'exagéré l'état de mutilation des archives géologiques. Il faut tirer parti de ce qui reste accessible à nos recherches, et ce reste se divise en deux grandes séries : psychique et physique. Les faits psychiques sont les instincts des animaux, tels que nous les voyons aujourd'hui et que nous pouvons les induire dans le passé. Les faits physiques sont la structure des organes, tels que ces organes apparaissent soit dans les animaux fossiles, soit dans les animaux actuels, et dans tous ces ordres de faits le problème que nous ne devons pas perdre de vue est le même : induction du passé par ce qui subsiste dans le présent.

L'étude la plus positive est celle des structures et des squelettes, et nous avons ici deux ordres de faits qui racontent le passé : paléontologique et anatomique. La paléontologie exhume à nos regards les squelettes des animaux disparus. C'est un fait non contestable que l'ichtyosaure a vécu, quelle que soit l'étrangeté de ses formes et de ses dimensions, puisque nous tenons ses os et contemplons son squelette. Or les divers squelettes patiemment découverts et reconstitués forment une série dont les lacunes sans doute sont inégales et nombreuses, mais qui offrent, par tels ou tels de leurs membres présents, de singulières ressemblances, graduellement définies, avec les espèces actuelles. Un exemple souvent cité est celui du cheval. Le cheval actuel est solipède, c'est-à-dire que la partie du pied qui repose par terre, est faite d'un seul doigt ; deux stylets latéraux très réduits y sont soudés. L'hipparion est une sorte de cheval de l'époque miocène, à trois doigts ; le doigt du milieu porte à terre comme chez le cheval actuel ; les doigts latéraux, très grêles, pendent inutiles à droite et à gauche et ne touchent pas le sol. Enfin le paléothérium, d'une date plus ancienne, dite eocène — car la nature des couches géologiques sert naturellement à

dater l'époque des fossiles — le paléothérium est un cheval à trois doigts qui posent tous sur le sol et contribuent à la marche. D'une manière générale il existe actuellement des animaux à cinq doigts, les éléphants, les les ours ; à quatre doigts, l'hippopotame ; à trois doigts, le rhinocéros ; à deux doigts les ruminants ; à un seul doigt, le cheval. En remontant dans le passé, certains animaux fossiles, comme ces sortes de chevaux cités tout à l'heure, présentent des structures intermédiaires aux structures actuelles. L'ichtyosaure avait six doigts. Il est aisé de concevoir par quel raisonnement, de proche en proche, l'esprit peut suppléer aux intermédiaires supposés disparus et remplacer — dans un mélange toujours provisoire d'imagination et de prudence — la ligne interrompue et saccadée des formes actuelles par une ligne uniforme et continue ; la pensée restaure la nature.

L'anatomie vient ensuite, et le même exemple peut nous servir. Les stylets actuels du cheval sont des tronçons de membres qui ne signifient rien si on les isole du passé, qui s'expliquent comme réduction d'organes disparus si on les compare aux doigts latéraux des hipparions et des paléothériums. D'une manière générale l'anatomie découvre dans les êtres actuels toute une série de membres plus ou moins atrophiés qui ne s'expliquent pas si l'on ne fait appel à l'idée d'organes autrefois utiles et peu à peu atrophiés faute d'usage. Les mamelles des hommes, qui ne secrètent pas du lait comme celles des femmes, en sont l'exemple le plus commun ; sans doute on peut les expliquer par une simple raison d'harmonie et de similitude extérieure. D'autres exemples sont plus frappants par leur singularité même. Les muscles qui permettent aux animaux de plisser leur front, de mouvoir leur pavillon auditif, sont plus ou moins atrophiés chez l'homme qui peut froncer les sourcils comme Zeus, mais non pas, au sens propre, dresser les oreilles comme le cheval. Notre oreille, dit Perrier, conserve dans un tubercule en saillie

le souvenir des oreilles pointues qui existent chez le chat et chez certains singes, et dans la mythologie chez les faunes ; et notre œil présente, dans un coin interne, un rudiment de la membrane nictitante, troisième paupière, qui subsiste chez tous les oiseaux et qui permet aux aigles de fixer le soleil. Quelquefois enfin cette survivance est chez l'homme non seulement inutile mais monstrueuse. Gœthe a signalé le premier dans la machine humaine les rudiments d'un os intermaxillaire qui existe chez les singes et qui, quand il reparaît chez les hommes, produit la difformité du bec de lièvre. Ainsi l'étude des anomalies actuelles est une révélation des organismes normaux d'autrefois.

Une dernière forme de preuve, dans cet ordre d'idées, et la plus probante sans doute, se tire de l'embryologie. Darwin l'a indiquée sommairement et c'est la gloire de son disciple Haeckel — si connu à la fois par sa haute valeur scientifique et par l'intransigeance outrée de ses polémiques — de l'avoir mise dans tout son relief. L'embryon dans le sein de sa mère passe par une série d'états qui reproduisent, avec les modifications dues principalement à l'accélération embryogénique, les traits essentiels des types ancestraux. La genèse de l'individu reproduit celle de la race et peint dans l'être actuel les êtres passés. Enfin la forme actuellement définie des êtres vivants, et par conséquent la forme de ces êtres, peut s'expliquer par une différenciation progressive, que l'usage détermine et l'hérédité consacre. On peut imaginer, par exemple, des glandes qui secrètent du lait disséminées sur toute la surface du corps, ou de certaines parties du corps dans les deux sexes ; et ces glandes, condensées peu à peu en organes définis dans des mamelles de moins en moins nombreuses, constitueront à la longue le caractère spécifique du sexe féminin, pour s'atrophier dans l'autre. D'une manière générale, le passage de l'homogène à l'hétérogène, du diffus au distinct, est partout dans les formules de Spencer et dans la pensée de Darwin ; on voit d'ail-

leurs aisément combien il est difficile en fait d'expliquer ainsi, par un mécanisme causal, toute espèce d'organisation finaliste, et l'exemple de l'œil, si merveilleusement adapté aux fonctions de la vue, est un de ceux que Darwin aura le plus de peine — comme il le déclare très sincèrement — à ramener aux théories transformistes.

Mais la structure des êtres vivants n'est dans toute la force du terme qu'un squelette inerte ; il faut voir l'animal en action. L'évolution ne s'explique pas seulement par le fonctionnement purement physiologique des organes, mais encore et surtout par tout l'ensemble des manières qui constituent l'instinct de chaque espèce. Le problème de l'instinct est particulièrement difficile du point de vue transformiste parce que là surtout il semble qu'on ait affaire à des créations séparées qui ne peuvent pas s'expliquer par des liaisons causales et continues. Pour prendre l'exemple le plus souvent cité aujourd'hui, lorsqu'une sorte de guêpe, qui est l'ichneumon, paralyse d'un coup de stylet une chenille pour déposer son œuf dans ses chairs vives dont la larve se nourrira peu à peu, l'ichneumon qui ne connaîtra jamais cette larve, comment sait-il avec tant de perfection réaliser les actes qui sont nécessaires pour assurer sa survie ? Aucune analogie n'est saisissable de prime abord entre nos moyens humains d'apprendre et la science infuse de cet insecte ; d'où résulte l'hypothèse, classique depuis Descartes, que les animaux ressemblent plus ou moins à des machines, qui font stupidement des actes merveilleux parce que chacun est particulièrement disposé à telle sorte de déclanchement défini une fois pour toutes. Darwin veut montrer au contraire que l'instinct des animaux est en voie de transformation perpétuelle comme leur structure, que l'instinct n'est pas d'un autre ordre que l'intelligence, et que les variations de l'instinct, plus ou moins fixées par l'hérédité, sont comparables dans leurs causes et dans leurs effets aux variations des facultés intellectuelles des hommes.

Les instincts sont muables. La domesticité en est une première preuve puisqu'elle consiste par définition à fléchir les instincts naturels de l'animal pour les accommoder au service de l'homme. Un autre exemple, qui est en quelque manière réciproque du précédent, est tiré de ce fait que les animaux sauvages qui n'ont jamais vu l'homme ne s'effraient pas de sa rencontre : les oiseaux des îles Galapagos se laissaient approcher et frapper de près par les compagnons de Darwin, mais peu d'années suffirent à leur enseigner le danger humain et la peur des hommes. Les instincts se modifient par le détail, et les oiseaux savent varier la forme et les matériaux de leurs nids avec les circonstances diverses au point d'avoir adapté les modifications de leurs instincts aux inventions des hommes. Reste à suppléer par l'hypothèse aux lacunes qui dissimulent à nos regards actuels la continuité des instincts. L'un des instincts les plus célèbres et en apparence irréductible aux autres est l'art de l'abeille qui accommode si parfaitement sa cellule aux lois de la géométrie.

Mais d'une part l'abeille proprement dite est un cas particulier de l'immense tribu des mouches à miel, fabricatrices de cellules ; dans ce peuple ailé on trouve toutes les étapes de l'instinct : les bourdons qui fabriquent des cellules isolées, les mélipones qui construisent des rayons isolés, les abeilles enfin dont la perfection s'explique par la série des étapes précédentes ; et d'autre part cette perfection même résulte, sans conscience calculatrice, des conditions dans lesquelles le rapprochement des cellules sphériques donne naissance, par leurs plans d'intersection, à la forme hexagonale des alvéoles.

D'une manière générale tous les instincts qui nous surprennent à cause de leur perfection singulière résultent d'approximations successives. Les voyages des oiseaux migrateurs ont eu lieu de proche en proche avant de s'effectuer sur l'immense échelle parcourue aujourd'hui. L'instinct du coucou se retrouve chez

l'étourneau américain, l'art de la chenille qui s'enveloppe d'un cocon pour abriter la chrysalide se ramène, par une série d'intermédiaires, à l'habileté des autres chenilles qui cachées dans les feuilles les lient par des fils de soie à la branche pour en empêcher la chute ; l'hirondelle de Chine, qui fait son nid comestible avec une sécrétion salivaire fournie par son organisme, rappelle d'autres oiseaux dont le nid est fait de matériaux étrangers amalgamés seulement par la salive. Il n'y a rien d'isolé et rien de discontinu dans la nature et Darwin pense que les lacunes actuellement visibles entre les instincts sont relatives à nous et à notre ignorance et qu'elles n'existeraient pas aux regards d'un esprit suffisamment informé (1).

Ainsi l'*Origine des Espèces* pourrait se résumer dans ces deux formules : d'une part, qu'il y a continuité dans les espèces animales, dans leur structure et dans leurs instincts, et d'autre part que ces modifications continues, qui résultent en partie de l'action des milieux, des habitudes et de l'hérédité, ont pour cause principale, ou tout au moins pour régulateur essentiel, le principe de l'utilité. Tout changement plus utile à la vie d'un être a plus de chance de durer, et c'est dans cette survivance du plus apte que la sélection consiste. Ne vous demandez pas si la girafe a voulu allonger son cou, mais dites simplement que, si quelque être est apparu un jour d'une taille plus haute que la moyenne dans un pays où le feuillage des arbres est sensiblement élevé au-dessus du sol, cette inégalité était pour cet être favorisé une cause de survie, en sorte qu'elle a dû se perpétuer, s'ac-

(1) Un correspondant et adversaire de Darwin, très estimé de Darwin lui-même, le professeur Fabre d'Avignon, a tiré au contraire de l'observation directe des mœurs des insectes, dans ses *Souvenirs Entomologiques* (Delagrave, 1879, sqq.) une conclusion analogue à celle de Descartes ; les animaux sont des machines merveilleuses, ignorantes des merveilles qu'elles réalisent ; l'instinct ne résulte pas d'accommodations progressives, mais d'un plan naturel, d'un décret de Dieu.

cumuler chez ses descendants et s'intégrer de plus en plus dans la forme actuelle des girafes. Et si la queue du même animal a l'aspect d'un chasse-mouche artificiel, c'est, dit Darwin, parce que les moustiques incapables de tuer les grands animaux peuvent tellement les affaiblir de leurs piqûres répétées que la possession d'un moyen de défense plus parfait était, pour la conquête des pâturages, un véritable élément de sélection naturelle. Ainsi Darvin renchérit en subtilité sur Lamarck ; la sélection est la machine de théâtre qui explique toutes les survies et par conséquent toutes les vies.

Toutes les choses se passent comme si l'adaptation au milieu et la concurrence pour la vie expliquaient toutes les variétés actuellement existantes des races animales : le problème subsiste, après Darwin, de savoir si ces principes sont, en effet, des causes efficientes et purement mécaniques, dans le cours des choses naturelles, ou des causes idéales, et purement formelles, dans la pensée de Dieu créateur : des facteurs constituants ou des idées directrices.

VIII. — *De l'Origine aux Variations (1859-1868).*

Telle est l'*Origine des Espèces ;* le succès du livre fut immense; trois éditions au total de 7.000 exemplaires s'enlevèrent tour à tour en 1859, 1860, 1861 ; la sixième édition est de 1882, année de la mort de Darwin.

Mais le succès d'une doctrine nouvelle ne va pas sans lutte ; et Darwin avait quelques craintes sur l'accueil qui serait fait à son livre. Il écrit à Huxley, le 25 novembre 1859 : « Trois juges ont le plus d'importance à mes yeux : Hooker, Lyell et vous-même ; j'ai votre approbation à tous trois; je puis dire maintenant *nunc dimittis.* » Hooker est en science l'émule respectueux de Darwin : « Mes livres sont des loques, écrit-il, à côté de l'étendard royal de l'*Origine ;* » et c'est Hooker qui dans la bataille d'Oxford apporte, avec le plus de pondération et d'autorité, son suffrage de botaniste en faveur de Darwin. Huxley a été toute sa vie en philosophie et en science le propagateur enthousiaste, par ses conférences et sermons laïques, de l'agnosticisme et du transformisme. Le 26 décembre 1859 dans un article du *Times*, le 30 juin 1860 à la bataille d'Oxford, en 1862 dans ses conférences d'Edimbourg devenues un livre sur la place de l'homme dans la nature, Huxley approuve et développe les idées de Darwin. Le cas de Lyell est plus singulier. Lyell avait été, dans la gloire scientifique, le précurseur de Darwin, homme célèbre dont le naturaliste du *Beagle* étudiait les livres, et il s'était déclaré toute sa vie l'adversaire de Lamarck. Soit qu'il fût entraîné par la séduction personnelle de Darwin, soit qu'il trouvât dans la sélection naturelle un terrain plus expérimental et par conséquent plus solide que le vouloir-être de Lamarck, il acquiesça au nouveau trans-

formisme, en homme d'étude et de science qui discute la doctrine, qui fait ses réserves ; et cette adhésion de Lyell si précieuse, parut longtemps à Darwin inespérée et insuffisamment solide : tout l'effort des adversaires était de reconquérir Lyell lui-même à ses théories antérieures sur la fixité des espèces.

Un autre converti est le botaniste Bentham qui, le jour où Darwin faisait, à la Société Linnéenne, sa première communication de 1858, se proposait d'en faire une lui-même sur la fixité des espèces, et qui, séduit par l'audition de Darwin, renonça dès lors à son projet et à sa doctrine.

Mais l'adhésion, même en Angleterre, n'était pas universelle, et par exemple le naturaliste John Herschel, malgré les pressants désirs de Darwin, restait incrédule et dédaigneux. En Amérique, Agassiz se déclarait l'adversaire irréductible du transformime, tandis qu'au contraire, Asa Gray, correspondant de Darwin, tout en défendant le darwinisme contre les attaques d'Agassiz, l'associait, par esprit religieux ou métaphysique, à la théorie d'un plan providentiel dans lequel toutes les variations spécifiques étaient préformées. En Allemagne, Von Baer, pressenti par Huxley, en 1860, déclarait avoir été darwinien avant Darwin : « J'ai énoncé, disait-il, les mêmes théories dans mes travaux antérieurs. » Une traduction allemande est faite de l'*Origine* par Bronn avec quelques restrictions ; plus tard, un autre traducteur allemand, Carus, adhère sans réserve ; en 1865, commence la correspondance de Darwin avec son fougueux disciple Haeckel. En France, Mme Clémence Royer traduit l'*Origine* en 1862 ; les botanistes de Candolle et de Laporta adoptent le transformisme ; de même Bocuher de Perthes. De Quatrefages est un adversaire plein d'admiration et de sympathie ; le géologue Elie de Beaumont, successeur de Cuvier, est un adversaire qui remplace à tort les arguments par les railleries. Jules Pictet, à Genève, donne, de l'*Origine,* un compte rendu mêlé d'approbations et de réserves.

Pendant cette période, la correspondance de Darwin nous le montre attentif à tous ces détails, succès ou échecs, et l'on doit remarquer combien, au fond, il est prêt à se décourager devant les critiques, à s'irriter devant les résistances. Ce sont d'abord ses professeurs de Cambridge les plus aimés qui se montrent inquiets ou hostiles. Le pieux Henslow n'accepte du darwinisme que les formules compatibles avec Buffon : variation limitée de certaines espèces, réductibles à quelques souches communes. Le Révérend Sedgwick, son premier professeur de géologie, le combat dans ses lettres et même dans les revues. Dans un article anonyme du *Spectacle,* 24 mai 1860, Sedgwick ramène ses objections à deux points : en science, la thèse de Darwin repose sur une série d'hypothèses insuffisamment prouvées et indéfiniment répétées, comme un chapelet de bulles d'air ; en métaphysique et religion, elle conduit au matérialisme et à l'athéisme, non pas que Darwin soit athée, mais sa doctrine l'est. Cette opposition religieuse, qui devait donner lieu dans l'école transformiste à de si violentes polémiques, éclate surtout à Oxford dans les réunions du 28 et du 30 juin 1860. Le naturaliste Richard Owen attaque Darwin en savant ; l'évêque Wilberforce l'attaque en théologien et, par un exemple déplorable, emploie contre ses adversaires l'arme de la personnalité et de la raillerie ; or la raillerie n'est pas un argument et les offenses ne sont pas des preuves. « Descendez-vous, dit-il à Huxley, d'un singe par votre père ou par votre mère ? » Et Huxley de répondre : « Je n'aurais pas honte de descendre d'un singe, mais d'un homme qui jette, dans la balance des discussions scientifiques, des arguments sans science. » L'agitation dans les salles était à son comble ; parmi les spectateurs, une dame s'évanouit ! Le problème était dès lors posé. Préjugé religieux, dit Huxley ; blasphème, lui répond-on ; et la question est toujours pendante de savoir dans quelle mesure une doctrine positive, quelle qu'elle soit, implique ou nie une théorie mé-

taphysique qui s'y superpose ou qu'on lui oppose.

En fait, Darwin avait perdu peu à peu, avec ses premières tendances de clergyman, sa foi à la Bible et à la religion chrétienne, mais il n'aboutit jamais aux polémiques violentes dans lesquelles se complaît Haeckel, ni même au prosélytisme populaire qui fut le fait d'Huxley. Il est manifeste d'ailleurs, par une lettre à Asa Gray du 5 juin 1861, que Darwin, de plus en plus confiant dans l'efficacité des lois naturelles pour expliquer l'évolution de la vie, s'éloignait tous les jours davantage de la croyance à un plan providentiel et à l'existence nécessaire de Dieu. Cet éloignement n'alla jamais jusqu'à la négation des athées ; un certain déisme ou agnosticisme, sentimental et moral, en est plutôt la forme dernière. En droit, Darwin regardait comme indépendants l'un de l'autre le problème scientifique et le problème religieux. Le 14 décembre 1866, il répondait à une lettre de Mme Boole — qui se déclarait séduite et troublée par la lecture de l'*Origine* — que les difficultés religieuses ne relèvent pas des raisonnements scientifiques, mais de la conscience intérieure, et que son opinion à lui-même, Darwin, en matière religieuse, n'emprunte de sa compétence scientifique aucune autorité supérieure. Il ajoute d'ailleurs que dans sa pensée, l'existence du mal dans le monde est tellement en contradiction avec l'hypothèse d'un plan divin, qu'il lui préfère personnellement l'hypothèse des lois générales de la nature, insoucieuses du bien et du mal. Et cet argument est le même que Stuard Mill invoquera plus tard pour soutenir le manichéisme moderne. Dans une direction moins pessimiste, un clergyman aimé et respecté de Darwin, le chanoine Kingsley, lui avait écrit, dès le début des luttes transformistes, 18 novembre 1859 : « 1° une étude du croisement des animaux et des plantes m'a fait depuis longtemps rejeter le dogme de la permanence des espèces ; 2° c'est une aussi noble conception de Dieu de croire qu'il a créé des formes primordiales capables

de se développer en tous les êtres nécessaires suivant les temps et les lieux, que de supposer qu'il lui a fallu une nouvelle intervention pour réparer les lacunes que lui-même aurait faites. »

Ainsi se déroulaient les luttes scientifiques et théologiques que suscitait le problème imposé dès lors par Darwin à l'attention unanime des contemporains. Lui-même partageait son temps entre la correspondance de plus en plus nombreuse suscitée par ces luttes, et la préparation de nouveaux ouvrages. Son but était de donner enfin, en exposant les variations des animaux et des plantes à l'état domestique, l'ensemble total des faits d'expérience sur lesquels il établissait son système ; mais l'ouvrage fut retardé dix ans par les circonstances, soit à cause des maladies qui interrompaient Darwin, soit parce qu'il se laissait détourner de la voie droite par les problèmes intéressants rencontrés sur la route ; et c'est ainsi qu'il donne, entre l'*Origine* et les *Variations,* sans compter plusieurs travaux de détails, deux importants ouvrages d'histoire naturelle consacrés spécialement à la botanique : la *Fertilisation des Orchidées,* en 1862, les *Mouvements des plantes grimpantes,* en 1865.

Le livre des Orchidées a son origine dans le problème particulier de la fécondation des fleurs et son point d'arrivée dans une conception générale, très audacieuse et très simple de l'universelle interaction des animaux et des plantes. Jacque Camérarius, de Tubingue, est le premier botaniste qui affirma, en 1694, que les plantes ont des sexes ; Linnée fonda sa classification, au XVIII[e] siècle, sur les organes sexuels : étamines et pistils. Camérarius croyait que dans une même fleur l'étamine féconde le pistil. En 1793, Sprengel, à Berlin, affirma, au contraire, que les étamines d'une fleur fécondent le pistil d'une autre, et que par conséquent la fertilisation est croisée de plante à plante ; c'est ce principe signalé à Darwin par Robert Brown, le prince des botanistes anglais, qui devint pour lui le

point de départ de toute une série d'études et d'expériences. Montrer que l'auto-fertilisation, c'est-à-dire la fertilisation par soi-même, est une monstruosité dans la nature, que le croisement des plantes, qui explique le perfectionnement des espèces, explique aussi la fécondité des individus, chercher les agents qui permettent ou qui provoquent cette fécondation à distance : tel est l'objet de Darwin. Ses études étaient d'abord, dès 1839, appliquées à toutes les fleurs en général. Les papillonacées, dont la fleur est semblable à une aile de papillon ouverte au vent, lui fournirent ses premières observations positives. L'insecte chercheur de miel ne peut se poser sur la fleur, grâce à la forme de la corolle, qu'en se frottant de pollen et transportant ainsi d'une plante à l'autre le suc fécondateur. Les orchidées sont enfin, en 1860 et 1862, l'objet définitif de son livre, probablement, dit Francis Darwin, parce que ces sortes de fleurs étaient particulièrement répandues dans les environs de Down. La conclusion de l'ouvrage est que les insectes sont les agents nécessaires de reproduction et de diffusion des espèces végétales ; et cette conclusion, par l'ampleur des harmonies qu'elle implique dans la nature, exprime bien ce qu'il y a dans tous les livres de Darwin de séduisant et d'inquiétant par la nouveauté et l'audace des rapprochements imprévus. Nous noterons seulement que, par là, Darwin apporte lui-même au transformisme un correctif sensible. La transformation des espèces représente le monde comme une série linéaire de faits qui se succèdent dans le temps ; l'interaction des insectes et des fleurs, les animaux et des plantes, fait concevoir le monde comme un ensemble de positions réciproques données du même coup dans un même temps.

Une tendance synthétique du même ordre se retrouve dans l'ouvrage consacré aux mouvements et aux habitudes des plantes grimpantes. Quelques expériences commencées à l'instigation d'Asa Gray et conduites jour par jour, aboutissent à la publication de ce livre.

Darwin y détermine, par les procédés de détail les plus ingénieux, la nature et la fonction des divers organes qui donnent aux plantes la faculté de s'attacher, de grimper et de se mouvoir. Il décrit leurs oscillations, il en décompose le rythme, il en mesure la force de résistance et de propulsion comme on ferait du mécanisme d'une montre. Ainsi, cette étude aboutit à une conséquence analogue à celle que nous signalions plus haut ; montrer qu'il n'y a pas d'hétérogénéité absolue entre les modes du mouvement et de l'être dans les divers êtres, animaux ou plantes, doués de vie.

Mais, tous ces travaux ne faisaient pas perdre de vue à Darwin la série des publications proprement transformistes ; il poursuivait à travers tant de détours la rédaction de son immense répertoire sur les Variations Domestiques : l'ouvrage parut le 30 janvier 1868. Les trois années suivantes furent consacrées à ce qui devait être le complément ultime de la doctrine : la *Descendance de l'homme*, publiée le 24 février 1871, et suivie à peu de distance d'un livre très spécial qui en est comme un corollaire étendu : l'*Expression des émotions,* 10 janvier 1872. Ces trois livres : des *Variations Domestiques,* de la *Descendance* et des *Emotions,* présentent — dans une série d'analyses de détails — la doctrine que l'*Origine des Espèces* donnait synthétiquement. Nous les parcourrons d'une même vue d'ensemble puisqu'aussi bien, à cette époque de production intensive, les événements de la vie de Darwin se confondent avec la publication de ses œuvres.

IX. — *Les Variations Domestiques (1868).*

Le livre des Variations contient deux volumes qui correspondent en fait à deux parties de l'ouvrage bien distinctes. Le premier volume, chapitres I à XI, est une série d'analyses de détail, dans laquelle l'auteur passe en revue les principales espèces d'animaux domestiques et de plantes cultivées et se pose pour chacune d'entre elles ce problème très nettement circonscrit : les diverses races de chiens ou de chevaux proviennent-elles d'une race sauvage unique différenciée par la domestication ou de plusieurs races originairement distinctes ? Le problème est circonscrit puisqu'il ne s'agit pas de remonter aux origines primitives mais seulement à ce commencement relatif qui est le passage de l'état sauvage à l'état domestique, et la solution peut n'être pas la même dans toutes les espèces. Ainsi toutes nos races de chevaux paraissent à Darwin issues d'un type sauvage unique ; les diverses races de chiens domestiques lui paraissent correspondre à plusieurs races sauvages. Darwin arrive ainsi, pour le problème particulier de dérivation qu'il se pose, à une solution analogue à celle que donnait Buffon pour l'ensemble du problème évolutif : variation limitée.

Pour résoudre ce problème, Darwin institue, à propos de chaque espèce, une enquête d'ensemble. Le traité d'histoire naturelle d'Aldrovando, mort en 1605, lui permet de prendre, comme point de départ, des descriptions historiquement datées et de constater, par les lacunes qu'elles présentent, la formation récente des races nouvelles. Cette formation est due aux amateurs

et éleveurs qui organisent la sélection naturelle en choisissant par exemple dans chaque couvée de pigeons ceux qui ont le jabot particulièrement développé, accumulant ainsi par l'hérédité le type spécifique des pigeons grosses-gorges. Les livres des spécialistes — par exemple l'*Ornithologie* de Charles-Lucien Bonaparte — fournissent les renseignements positifs qui sont nécessaires. Les observations recueillies par les voyageurs, les expériences directes faites par Darwin lui-même, de dissection, de pesée des organes, de mesure des parties, achèvent la documentation expérimentale. Le problème enfin est résolu lorsqu'on peut établir, pour employer le langage spencérien, ces deux faits : par quel mouvement d'abord de l'homogène à l'hétérogène une espèce sauvage se différencie entre les mains des hommes ; par quel mouvement ensuite de l'hétérogène à l'homogène se produit le retour atavique à l'état sauvage et à l'unité primitive.

Les chiens employés dans les divers pays chez les civilisés et chez les sauvages rappellent séparément les diverses races de loups qui peuplent ces pays. Les Indiens des régions arctiques possèdent des chiens qui n'aboient pas et dont la férocité est telle qu'à peine se distinguent-ils des loups des prairies. Darwin conclut qu'il n'y a pas une souche sauvage unique de laquelle descendent tous les chiens domestiques, mais plusieurs souches sauvages différemment capturées et apprivoisées. Toutes les races de chevaux présentent, dans quelques-uns des individus qu'elles contiennent, une tendance de retour à la coloration isabelle plus ou moins rayée de bandes parallèles à la façon des zèbres. L'identité du retour dans toutes les races fait conclure à l'identité d'origine d'une souche sauvage unique. L'exemple privilégié de Darwin est celui du pigeon. Nos races domestiques, qui sont au nombre de onze principales, sont d'origine récente. Au XVIe siècle elles différaient moins entre elles que les races de pigeons sauvages ne différaient entre elles à cette époque. Aujourd'hui, au

contraire, ces races domestiques sont tellement différentes, qu'on hésite à les croire apparentées. Les messagers ont pour caractère leur qualité de voiliers, les culbutants présentent dans leur vol une particularité bizarre qui en fait des clowns ; les grosses-gorges étalent un jabot de dinde aux proportions monstrueuses ; les pigeons-paons se parent de leur queue dressée en roue d'éventail. Mais toutes ces races se ramènent, par simplification convenable, à un prototype unique dont les divers organes ont été systématiquement exagérés par certaines sélections, réduits par certaines autres ; et les retours de coloration désignent pour ancêtre commun de toutes ces races le pigeon biset, *columba livia,* oiseau sauvage des régions polaires, au plumage bleu barré de raies noires et croupion blanc. Tel est le procédé que Darwin applique à tous les animaux domestiques, les chiens et les chats, les chevaux et les ânes, les porcs, les bœufs, les moutons, les chèvres, les lapins, pigeons et abeilles, et à toutes les plantes cultivées, céréales et légumineuses, arbres fruitiers et plantes d'agrément. La date d'importation de ces races quand elle est connue, leur généalogie quand elle est possible, tous les faits enfin que l'anatomie ou l'histoire nous révèlent remplissent ce livre, et ce livre est vraiment le répertoire expérimental sur lequel Darwin se fonde pour conclure ensuite des sélections domestiques aux sélections naturelles.

Le second volume, chapitres XII à XVIII, est une synthèse dans laquelle sont développées les théories principales de l'*Origine des Espèces,* et nous savons déjà que la sélection naturelle est la première de ces théories. D'après Darwin, la nature procède inconsciemment comme les éleveurs procèdent consciemment, et la conséquence en est une finalité anthropomorphique : toutes les qualités que la nature perpétue dans une espèce sont en général des qualités utiles à cette espèce et toute qualité nuisible est naturellement éliminée. On peut donc avec Darwin, comme avec Fénelon, et en

général avec tous les philosophes cause-finaliers du XVIIe siècle, se demander à propos de toute chose existante : en vertu de quelle utilité cette chose existe-t-elle ? Et c'est cette théorie par laquelle Darwin se flatte de remplacer toutes les théories différentes de ses précurseurs. Pour Lamarck la girafe est telle parce qu'elle a voulu atteindre sa nourriture et su le faire ; pour Darwin les girafes au cou réduit sont mortes de faim et les girafes au cou développé survivent par l'utilité de ce cou. Mais cette doctrine a besoin d'être complétée elle-même, pour se plier au détail des faits, par de nombreuses explications. L'hérédité d'abord est nécessaire parce qu'elle fixe les caractères acquis par la sélection, et l'hérédité mêlée de contingence ne se produit pas sous une forme unique. Darwin appelle hérédité analogique l'hérédité en quelque sorte divergente qui se manifeste lorsque certains caractères, venus d'un ancêtre lointain et normalement développés chez les collatéraux, apparaissent irrégulièrement dans une ligne qui en est ordinairement dépourvue. Par exemple la couleur des chevaux est uniforme ou pomelée, avec quelques vestiges de rayures, et pourtant ces rayures aujourd'hui atténuées, sont le trait ancestral ; la couleur uniforme en est la déformation régulière ; la couleur pommelée est chez les chevaux, dit Darwin, un exemple rare du fait général qui se passe chez les félins où les rayures du tigre donnent régulièrement naissance au tachetage des chats. La sélection n'exclut pas les principes de Lamarck et de Geoffroy et une grande influence est exercée sur les êtres vivants par les conditions extérieures. De même les effets de l'hérédité sont complétés ou enrayés par ceux du croisement et enfin une loi générale de dépendances réciproques fait qu'une partie d'un organisme ne peut pas varier sous une influence quelconque sans que les autres parties varient en conséquence ; les corrélations organiques de Cuvier passent ici de l'état statique à l'état de transformation continue. Ainsi se complique indéfiniment, par l'acces-

sion de tous les principes antérieurs, le principe, d'abord posé exclusivement par Darwin, de la sélection directe de l'utile : grand exemple de la nécessité où sont les hypothèses humaines, pour rendre compte des faits complexes de la nature, de se plier à la complexité de ces faits.

Le livre enfin se termine par une hypothèse célèbre, le chapitre XXVIII, sur l'explication de l'hérédité par pangenèse. Cette explication a été reçue très froidement par les amis auxquels Darwin l'avait communiquée avant l'impression ; elle a été sévèrement jugée par ses adversaires et ses disciples ; et l'on a dit quelfois qu'il importait d'y attacher peu d'importance parce qu'elle serait une hypothèse fugitive, perdue dans un petit chapitre d'un très grand livre.

Ceci est inexact. Darwin tenait à son hypothèse ; la preuve en est qu'il l'a publiée malgré l'opinion contraire de ses amis, et le chapitre où elle se trouve est placé à la fin du livre des *Variations* comme le couronnement légitime et nécessaire d'un ouvrage qui a pour pivot l'hérédité. On peut donc critiquer l'opinion de Darwin sur ce point : on ne peut pas nier l'importance qu'il y attachait lui-même.

Pangenèse signifie génération du tout par le tout, de chaque partie par chaque partie. Considérée d'un point de vue général, cette hypothèse a le défaut et la qualité d'être plutôt un exposé verbal des conditions du problème qu'une solution effective ; l'être engendré est l'image dans toutes ses parties de l'être générateur. La tête et les membres d'un enfant ressemblent à la tête et aux membres et aux parties des membres des parents qui l'ont mis au monde. Donc il faut admettre que, de toutes les parties du corps, des effluves matérielles se détachent, plus ou moins analogues aux idoles d'Epicure, et se rassemblent dans les glandes génératrices en sorte que chaque germe vivant contient en lui-même un élément représentatif de chaque cellule du corps. Mais il n'est pas seulement vrai que dans

l'espace la cellule génératrice est le miroir abrégé de toutes les cellules du corps ; cela est vrai aussi dans le temps. L'hérédité est fatale en ce sens que les mêmes phénomènes reparaissent au même âge ; par exemple, la maladie ou la folie éclate chez le père et chez l'enfant au même âge précis. Donc chaque cellule génératrice contient les éléments multiples qui apparaîtront les uns après les autres, comme une bobine sur laquelle seraient enroulées des soies de couleurs diverses qui apparaîtront dans leur ordre au fur et à mesure qu'on les déroule.

L'objection, dit Darwin, est qu'on ne conçoit pas comment un si grand nombre d'effluves peuvent parcourir à tout instant tous les organes du corps et se réunir en si grand nombre et en si extrême petitesse dans chacune des cellules génératrices que le corps contient ; mais rappelons-nous que toute grandeur comme toute petitesse n'est que relative ; une parcelle invisible dégage des parfums, c'est-à-dire des particules invisibles qui se répandent dans toutes les directions ; l'objection du grand et du petit est anti-philosophique au premier chef, et en effet — et sans se flatter de soutenir une doctrine que les savants positifs peuvent seuls affermir ou ébranler avec compétence, — notons du moins que, si les apparences de la matière sont les formes sous lesquelles les phénomènes mécanistes s'enregistrent, il n'est pas absurde d'enfler au delà des perceptions sensibles les limites de l'infiniment petit pour construire sous forme d'image le mécanisme embryonnaire. La véritable objection est d'ordre plutôt finaliste. La conception de Darwin a quelque chose de trop compliqué à la fois et de trop simpliste ; on y retrouve les esprits animaux de Descartes multipliés par la durée de la vie. Et nous avons aujourd'hui le sentiment net que les choses de la vie ne s'expliquent pas par un mécanisme aussi brut, parce que ce mécanisme aurait besoin d'être trop compliqué pour répondre aux complications de la vie. La pangenèse participe de l'emboîtement des germes et se heurte aux mêmes

répugnances de l'esprit à concevoir la vie, qui est à tout moment création nouvelle, sous forme d'emmagasinement toujours préalable. C'est la foi dynamique de l'esprit qui proteste le plus vivement contre l'application d'un mécanisme aussi brut aux formes de la génération et de la vie.

X. — *La Descendance de l'homme (1871).*

L'ouvrage intitulé *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* est à un double point de vue le complément des livres qui précèdent, parce que, d'une part, Darwin y applique expressément à l'homme lui-même l'hypothèse transformiste énoncée auparavant d'une manière générale pour les animaux et les plantes ; et parce que, d'autre part, la doctrine de la sélection naturelle, jugée dès lors insuffisante, y est complétée par la sélection sexuelle.

La première partie de l'ouvrage a pour objet l'étude de la descendance de l'homme. Darwin y montre au point de vue organique comment on trouve dans l'homme des vestiges anatomiques et embryonnaires qui correspondent à la conformation normale des animaux antérieurs, et les faits qu'il invoque sont par exemple ceux que nous avons cités plus haut : la paupière nictitante, le trou supra-condyloïde et autres semblables.

Au point de vue moral, la tâche est de découvrir dans les animaux inférieurs les rudiments d'intelligence et de moralité qui font prévoir l'homme, et l'on conçoit aisément combien ce problème ouvre la porte à de difficiles interprétations. D'une manière générale il y a chez les animaux des phénomènes de mémoire et de jugement, d'affection entre eux et pour les hommes, qui sont comme les étapes inférieures de la raison théorique et pratique ; et Darwin a certainement raison avec Aristote, contre Descartes, quand il signale dans les inventions de l'instinct les formes ébauchées de l'intelligence. Il a raison encore quand il insiste sur la barbarie ancestrale des hommes ; quand il oppose le

vieux singe qui se fait tuer pour défendre un jeune, à ces tristes Fuégiens qui tuent et mangent leurs parents devenus vieux ; l'anthropophagie, l'esclavagisme sont la marque indélébile de la bête humaine. Mais la thèse que poursuit Darwin l'entraîne à des exagérations manifestes, à des rapprochements plus superficiels qu'exacts entre le langage et l'industrie des animaux et des hommes. Notons seulement que toutes ces assertions de Darwin doivent être notées une à une et discutées avec preuves à l'appui, parce qu'elles sont toutes fondées sur des faits. Les observations qu'il a recueillies lui-même autour du monde, les récits des autres voyageurs, les expériences surtout qui se réalisent constamment, dans l'établissement zoologique de Hambourg où se donnent rendez-vous les individus destinés à toutes les ménageries de l'Europe : telles sont les données de Darwin ; et l'hypothèse, si hardie soit-elle, de l'origine animale de l'espèce humaine est dans tous les cas un instrument merveilleux de travail pour susciter, discuter et classer toutes les observations relatives à la psychologie comparée de l'animal et de l'homme.

Une hypothèse, pour devenir un terrain solide de discussion, doit sortir du vague et se préciser ; Darwin précise autant qu'il croit pouvoir le faire les degrés de la descendance humaine. Il indique, parmi les races animales, celles qui lui paraissent le plus directement apparentées à notre espèce. Les quadrumanes, les lémuriens, les marsupiaux, les monotrèmes, les oiseaux et reptiles, les poissons, les ascidies, sont les éléments successifs de la hiérarchie qu'il suppose s'être déroulée dans le temps. Darwin arrive ainsi à la conclusion générale que nos premiers ancêtres étaient des organismes marins soumis au rythme des marées lunaires, et que cette influence ancestrale explique chez les animaux actuels la coïncidence, autrement inexplicable, de certaines périodes organiques, d'incubation par exemple, et des périodes astrales. Mais cet état d'organisme marin serait le plus éloigné de nous. Nos ancêtres

immédiats étaient, suivant l'hypothèse bien connue, de race simiesque, velus et barbus pour les deux sexes, les oreilles pointues et mobiles, munis d'une queue, pourvus de muscles spéciaux que nous n'avons plus ; l'os au-dessus du condyle percé d'un opercule par où passait l'artère de l'humérus ; l'intestin prolongé en sac qui est aujourd'hui l'inutile et dangereux appendice ; le pied préhensile, qui dénote des êtres vivant sur les arbres, dans des pays chauds aux forêts touffues ; les canines allongées chez les mâles féroces. A une époque plus ancienne la conformation organique est toute différente, analogue à celles des mammifères de l'Australie ; l'utérus est double conformément à la symétrie primitive ; le cloaque, unique comme chez les oiseaux, expulse toutes les sécrétions ; la paupière nictitante fixe le soleil. Plus haut encore nos ancêtres aquatiques possédaient une vessie natatoire qui est devenue le poumon ; la place des branchies se devine encore à la fente qui existe dans la région du cou de l'embryon humain; les reins sont remplacés par les corps de Wolff, le cœur par une corde pulsatile ; l'organisation rappelle ou ébauche celle de l'amphioxus, le vertébré aquatique le plus humble et le plus ancien.

La seconde partie de l'ouvrage, sur la sélection sexuelle, est une longue analyse des caractères sexuels dans des diverses races animales, notamment chez les insectes et chez les oiseaux. Le principe général que toute cette analyse révèle est l'échec relatif de la sélection naturelle par laquelle seule d'abord Darwin s'était flatté d'expliquer la vie. Beaucoup de faits et par exemple les couleurs brillantes des insectes, le chant harmonieux des oiseaux, ne s'expliquent pas par une utilité immédiate. Il faut y joindre la tendance au mieux esthétique, surexcitée par l'instinct sexuel ; la femelle préfère le mâle le plus beau, le plus fort, le plus harmonieux. Le paon, qui fait la roue pour être préféré, développe dans sa race peu à peu par une sélection d'ordre spécial, les qualités esthétiques que la

femelle réclame. Ainsi l'utilité nutritive, pour ainsi dire, est remplacée par une utilité plus large ; ce qui est luxe pour l'individu est facteur de développement pour la race ; en ce sens la sélection sexuelle est à la fois un correctif et une ampliation de la sélection naturelle.

D'autre part, et dans le même ouvrage, Darwin met en lumière les faits de mimétisme. Beaucoup d'animaux imitent, comme des mimes, par leur couleur et par leur forme, le milieu dans lequel ils vivent. La sauterelle verte, l'ours blanc, le lion fauve, se dérobent dans le sable du désert, dans la glace des pôles, dans l'herbe des prairies ; ils peuvent ainsi plus facilement échapper à leurs ennemis ou surprendre leur proie. Ce mimétisme s'explique pour Darwin par la sélection naturelle. Si beaucoup d'insectes d'une même race, différemment colorés, vivaient dans les herbes, ceux d'entre eux qui étaient par hasard vêtus de vert ont pu survivre plutôt que les autres et perpétuer leur couleur protectrice. Ainsi la sélection sexuelle et mimétique corrige et complète la sélection naturelle.

Enfin, et pour pousser jusqu'au bout la sélection utilitaire, un autre ouvrage de Darwin, l'*Expression des émotions* est le corollaire de ces mêmes doctrines. Cet ouvrage devait être d'abord un simple chapitre de la *Descendance* et s'est détaché à mesure qu'il prenait lui-même les proportions d'un livre. L'expression est l'ensemble des jeux de physionomie et des gestes par lesquels l'homme ou l'animal manifestent leurs joies ou leurs peines, et les lois générales de l'expression s'expriment d'après Darwin — comme les lois esthétiques d'après Spencer — par le rapport direct ou indirect qui existe entre l'utilité d'autrefois et l'inutilité d'aujourd'hui. En premier lieu, lorsque l'homme sauvage était attaqué et irrité, il se retournait comme un chien pour mordre ; il ouvrait la bouche, retroussait les lèvres et montrait les dents ; et aujourd'hui encore, que l'homme ne mord plus, le même geste de grincement des dents, qui n'est plus utile à l'attaque ni à la défense, exprime la même

colère : l'expression actuelle est l'abréviation inutile d'un acte autrefois utile. Souvent d'ailleurs l'utilité persiste dans la mimique ; une forte voix, des yeux qui lancent des éclairs sont à la fois expressifs et intimidants. Le chat qui fait face au chien en enflant le dos et sifflant se donne un air grand et terrible, et sa mimique est utile pour effrayer l'adversaire. En second lieu et par réciproque, si un geste quelconque exprime un sentiment défini, le geste contraire exprimera par contraste l'émotion inverse : le chat, qui bombe le dos dans la colère, le ploie et l'assouplit dans le frôlement des caresses. Mais ici encore l'utilité naturelle n'explique pas tout, et il y a des faits d'expression qui n'étant ni des actions utiles abrégées, ni leurs contraires, ne rentrent dans aucune des deux lois précédentes. Darwin les reconnaît et les assemble pêle-mêle comme des faits purement organiques que les lois du système nerveux ou circulatoire expliquent seules, et l'on sait qu'aujourd'hui la psychophysiologie donne de plus en plus la prépondérance à ces sortes de faits et dénie peu à peu toute valeur aux lois précédentes. Un exemple resté célèbre est celui par lequel Darwin explique la rougeur de la honte : un homme se sent regardé ; son attention se porte sur les parties de son corps exposé aux regards ; cette attention provoque, par l'influence des nerfs vasomoteurs, l'afflux du sang à ces mêmes parties ; sa figure rougit seule parce qu'elle seule est nue et visible. Une femme sauvage, nue jusqu'à la ceinture, rougit sur toute la poitrine. Quoi qu'il en soit de ces détails, Darwin ramène à trois lois, — d'utilité abrégée, d'utilité par contraste, de relations purement organiques, — les faits d'expression, et cette doctrine marque encore, avec l'exception qu'elle suppose, la direction dans laquelle Darwin essaie de donner par l'utile l'explication de la nature et les difficultés que lui-même rencontre dans cette tâche.

XI. — *Les derniers ouvrages (1872-1882).*

Les dix dernières années de Darwin, 1872-1882, s'écoulent dans un triomphe continu ; les doctrines qu'il avait énoncées progressaient chaque jour ; les disciples étaient nombreux et ardents ; les adversaires étaient ou des savants à demi gagnés par le génie du maître, ou des étrangers à la science dont l'autorité se trouvait affaiblie d'autant ; l'heure de la critique scientifique n'était pas encore venue.

Darwin multipliait les éditions de ses différents ouvrages remaniés à chaque fois, en sorte que l'on doit les consulter au point de vue historique avec une attention circonspecte parce que par exemple les éditions de l'*Origine* postérieures à la *Descendance* donnent l'amagalme des doctrines originairement distinctes dans les deux ouvrages. En 1882, la sixième édition de l'*Origine*, en 1874, la deuxième édition de la *Descendance* et des *Récifs de coraux*, en 1866, la seconde édition des *Variations Domestiques*, des *Plantes grimpantes* et des *Observations géologiques* sur l'Amérique et les îles, marquent les demandes croissantes du public, et le 9 avril 1880, Huxley put célébrer comme un triomphe, dans une conférence de la Royale Institution, la majorité de l'*Origine* parvenue à sa vingt et unième année d'existence.

Les livres nouveaux publiés par Darwin pendant cette période sont une suite d'expériences antérieures longuement continuées. Ils ne traitent pas directement le problème transformiste, mais des points de détail qui sollicitent l'attention par l'attrait de la nouveauté et

dont la solution, si elle est exacte, entraîne des conséquences générales pour la philosophie de la nature. Prendre un cas singulier, le résoudre en une harmonie universelle, tel est l'esprit de Darwin. Tous ces ouvrages, sauf un, sont consacrés à la botanique : les *Plantes insectivores* en 1875, la *Fécondation croisée et directe* en 1876, les *Différentes formes de fleurs* en 1877, et enfin, avec la collaboration de son fils Francis, les *Facultés motrices des plantes* en 1880. Le dernier ouvrage, 1881, est une monographie des *Vers de terre.*

Les quatre ouvrages de botanique énumérés ci-dessus convergent tous à une même conséquence : abaisser les distinctions qui séparent les deux règnes des animaux et des plantes. Les *Plantes insectivores* sont un exemple de la méthode de travail à longue haleine employée par Darwin. Les expériences sur les droséras sont commencées par lui en 1860 et 1862, interrompues dix années, reprises et terminées en 1872 et 1874. Les droséras sont des plantes des prairies dont les feuilles, humectées de gouttes liquides, brillent au soleil comme des perles de rosée. Cette rosée est une glu sécrétée par la plante ; si quelque insecte se pose sur elle, il est aussitôt englué ; les diverses parties de la feuille se replient sur lui, le sucent par tous leurs poils adhérents et rejettent son corps épuisé. Le livre de Darwin sur les droséras est remarquable par la précision et la délicatesse des expériences : il décrit en détail la manœuvre des tentacules végétaux, le procédé et la durée de ce meurtre étrange d'un animal par une plante, les phénomènes digestifs par lesquels la plante puise dans l'aninal une provision d'azote tout préparé. La conséquence en est une réciprocité toute nouvelle découverte dans les relations des animaux et des plantes. Peu importe, au point de vue du droit, que le fait se limite à d'humbles plantes des prairies que nous foulons aux pieds et que les insectes, agents de fécondation entre les fleurs, soient les seules

victimes des digestions végétales. La réciprocité digestive, si l'on peut employer ces termes, est aussi bien établie par la lutte de la drosera et de la mouche, qu'elle le serait par la bataille, plus émouvante pour nous seulement, d'un arbre anthropophage et de l'homme lui-même.

Le livre de 1856, sur les *Effets de la Fécondation directe et croisée dans le règne végétal* est un répertoire d'analyses et de faits ; nous en retiendrons toujours cette même idée d'unification entre les deux règnes. La fécondation est un phénomène commun aux animaux et aux plantes ; le rôle du croisement des semences par les éleveurs et par les jardiniers, dans le perfectionnement de l'espèce, est l'un des problèmes de fait les plus essentiels que soulève la théorie générale de la sélection naturelle ; et nous avons vu que l'opinion de Darwin pouvait se résumer dans cette formule : la nature a horreur, chez les plantes comme chez les animaux, de la fertilisation par soi-même ; le croisement est le facteur du progrès.

A la même doctrine se rattache le livre des *Différentes formes de fleurs sur les plantes de même espèce*. Ce livre, dédié à Asa Gray, est un recueil de travaux divers, les uns récents, les autres anciennement publiés, comme était par exemple l'étude des Primevères de 1862 : autre exemple de la longue persistance de Darwin dans la même étude. Le résultat général est toujours que, lorsque des plantes portent des fleurs dont les formes sont différentes, parce que par exemple elles réalisent deux types distincts de pistils plus longs ou plus courts, quoique ces fleurs soient toutes hermaphrodites et capables de se féconder elles-mêmes, cependant chacune d'elles prend un rôle sexuel déterminé par rapport à chaque autre, et, se fécondant réciproquement, elles sont en quelque sorte androgynes pour l'anatomie, sexuées pour la physiologie ; le vœu de la nature est toujours l'extension maximum des relations à établir

entre tous les êtres conviés à la même table de vie.

Les *Facultés motrices des plantes* sont une extension du problème des plantes grimpantes ; au lieu d'étudier un seul mode de mouvement chez les végétaux, Darwin en étudie toutes les formes. La spirale régulière suivant laquelle la racine, tournant sur son axe, s'incruste dans le sol ; la marche vers la lumière, qui détermine la direction aérienne de la tige ; tous les faits en un mot qui lient d'une part la plante à son milieu physique et chimique et qui révèlent d'autre part l'extrême sensibilité de ses organes, sont mesurés ici encore par des expériences précises ; et tous ces éléments font, du dernier travail botanique de Darwin, un exemple saillant des méthodes d'analyse expérimentale que la biologie pratique aujourd'hui sur le modèle des sciences purement physiques.

Enfin le dernier ouvrage publié par Darwin sur *La formation de la terre végétale par les vers de terre*, franchissant d'un bond le règne des êtres vivants, porte au dernier degré du paradoxe cette doctrine générale des réciproques universelles. Cette monographie est un retour partiel aux études de géologie par lesquelles Darwin avait débuté. En 1838, il avait présenté à la Société géologique une note sur la formation de l'humus; cette note relatait une observation due à Josias Wedgwood ; c'est que, au bout de quelques années, la couche de marne ou de cendre semée à la surface d'une prairie se trouve descendue à une profondeur de plusieurs pouces, toujours disposée en couches horizontales comme si les vers de terre les avaient peu à peu recouvertes de leurs excréments. Quarante ans plus tard, en 1877, un propriétaire ami de Darwin, Thomas Farrer, découvrit dans son jardin des ruines gallo-romaines, disposées de telle sorte que le pavé romain, disjoint par le passage des vers, subsistait dans sa première position horizontale comme une couche enfoncée sous terre. Ce fut l'occasion pour Darwin de reprendre ses premières observations. Le livre des

vers de terre est à la fois une étude très complète de la physiologie et des sens et par conséquent des instincts de ces animaux, et une contribution, par l'hypothèse ci-dessus mentionnée, à l'étude des causes multiples qui expliquent en géologie les modifications du sol. Par des mesures dont la précision même déconcerte et inquiète, Darwin calculait le poids de terre ramené annuellement à la surface du sol par les vers et la quantité de profondeur verticale dont s'enfoncent à mesure les objets semés à la surface. Le livre eut un grand succès. Il était un corollaire curieux des théories générales de la géologie de Lyell et de Darwin sur les effets produits par l'accumulation des efforts infiniment petits, et en même temps l'affirmation d'une réciprocité surprenante entre l'histoire de l'habitacle terrestre et celle de ses plus humbles habitants ; et c'était enfin dans la vie de Darwin, le dernier travail par lequel il donnait la main à ses premiers essais.

Nous n'avons plus à citer — si nous écartons les innombrables communications de détail aux sociétés savantes par lesquelles d'ailleurs Darwin préparait ses travaux de longue haleine — que deux écrits d'allure toute personnelle ; l'un est une notice sur Erasme Darwin, l'autre une notice sur soi-même. En 1879 un journal allemand, le *Cosmos*, consacrait un numéro spécial à la gloire de Charles Darwin sexagénaire. Ce numéro contenait une étude de Krause sur les doctrines transformistes d'Erasme ; ce fut pour Charles l'occasion d'écrire, en se servant des lettres et documents restés dans sa famille, une notice historique sur son aïeul, jointe plus tard à l'étude de Krause. Dès 1876 il avait rédigé sur lui-même une *Notice auto-biographique ;* cette notice, de dimensions d'ailleurs assez restreintes, accrue d'un post-scriptum très court en 1881, a été insérée presque entière, avec ses lettres, dans l'ouvrage intitulé *Vie et correspondance de Ch. Darwin* par son fils Francis, 1887. Cette notice est marquée en général par un ton de bonhomie personnelle et d'élévation

morale qui répond bien à l'idée que nous nous sommes faite du caractère de Darwin. Notons cependant, ce qui n'est pas pour surprendre, les luttes qui s'établissent malgré tout dans l'esprit du grand homme entre le désintéressement scientifique et certains retours personnels. Dans la correspondance on saisit à nu ses hésitations et presque ses angoisses lorsqu'il se voit sur le point d'être dépouillé par Wallace de la priorité de ses découvertes. On y comprend moins bien le ton qu'il emploie à l'égard d'un autre émule redoutable qui est Spencer ; ses quelques lettres à Spencer sont remplies d'éloges plutôt hyperboliques et une lettre à Huxley en donne la clef exacte : « Je supporterais qu'il fût plus fort que moi deux ou trois fois, mais il est dix fois, vingt fois plus habile à se tirer d'affaire quand il le faut ! » Dans la *Notice* il veut démontrer, presque avec âpreté, que rien dans l'ambiance scientifique n'annonçait en 1859 — malgré les listes de précurseurs que lui-même cite — les doctrines de l'Origine ; il insiste sur le mérite qu'il a eu, et qu'il estime avoir été trop méconnu, de devancer Haeckel dans ses vues embryogéniques ; enfin il affiche une satisfaction un peu trop commerciale du succès matériel de ses livres ; « tant d'exemplaires furent vendus » est la formule qui revient sans cesse ; et cette formule est assez exactement corroborée par une feuille signalétique qu'il avait rédigée sur lui-même pour Galton ; Darwin déclare, dans cette confession d'un homme de science à un homme de science, que tout ce qu'il sait il l'a appris par lui-même ; que l'instruction des maîtres et des écoles n'a servi qu'à gêner son esprit naturel d'observation ; qu'il a pour particularité mentale une grande curiosité au sujet des faits et de ce qu'ils signifient, et en outre — est-ce son point faible ? — un certain amour du nouveau et du merveilleux ; et enfin, il ne se reconnaît aucun talent spécial, si ce n'est, dit-il, « pour les affaires », ce qui est prouvé par la tenue de ses livres et ses bons placements d'argent.

A peine est-il besoin d'énumérer les honneurs rendus à Darwin de toutes parts. Il était membre depuis 1839 de la Société Royale ; il recevait en 1864 la médaille Copley qui est en Angleterre la plus haute récompense décernée entre tous les savants ; il est nommé en 1878 membre sociétaire de l'Académie de Berlin et membre correspondant de l'Institut de France ; cette dernière nomination est faite dans la section de botanique et Darwin s'en égaie, prétendant ne pas connaître autre chose dans cette science que la distinction qui existe entre une légumineuse et une composée ; modestie excessive qui cache peut-être une blessure ; l'Institut, laissant de côté les hypothèses du philosophe évolutionniste, récompensait surtout les découvertes positives du savant dans l'ordre des plantes.

Cependant cette illustre vie touchait à son terme ; la maladie, qui avait tellement éprouvé Darwin depuis 1840, s'était faite moins implacable ; il souffrait peu mais se sentait plus faible et plus las de vivre ; il prenait des vertiges et des éblouissements. Au mois de décembre 1881, comme il allait faire une visite à Londres à son ami Romanes, il fut saisi d'un mal tellement subit qu'il put à peine gagner une voiture de place pour rentrer chez lui ; les attaques se succédèrent dès lors sans répit ; une dernière syncope le frappa à Down dans la nuit du mardi 18 au mercredi 19 avril 1882 ; il perdit d'abord connaissance et, en revenant à lui-même, sentant la mort, il dit ces paroles : « Je n'ai pas peur de mourir. » Il expira dans l'après-midi du 19. Sur la demande de ses admirateurs et de ses disciples, il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster, dans l'aile nord de la nef, à quelques pas de Newton, le 26 avril. Huxley, Lubbock, Wallace, Hooker, le comte Derby, le duc d'Argyll tenaient les cordons du poêle ; les délégués des universités et des académies du monde savant, les représentants diplomatiques de France et d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie suivaient le cortège.

XII. — *Après Darwin (1882-1900).*

Nous n'avons pas à retracer l'histoire du darwinisme après Darwin ; nous distinguerons seulement, dans l'évolution de cette doctrine, les étapes principales qui ont successivement marqué l'attitude de l'attention publique à son égard.

Dans un premier état des esprits, on voit se continuer simplement les discussions commencées du vivant de Darwin entre transformistes et non transformistes. En Angleterre, Huxley († 1895) et Romanes († 1894) sont les représentants les plus complets du pur Darwinisme. Au point de vue scientifique, Huxley cherche surtout à montrer quelle est la place de l'homme organique dans l'échelle de la zoologie et quels rapports il y a lieu d'établir, d'après lui, entre la constitution humaine et celle des grands singes anthropomorphes. Romanes s'attache de préférence au problème mental ; il trace une échelle graduée et chiffrée du développement possible des facultés intellectuelles, et il dispose les animaux sur les divers degrés de cette échelle pour aboutir à la fin à l'homme lui-même.

Au point de vue philosophique, Huxley, créateur du terme *agnostiscisme*, est un adversaire à la fois du positivisme de Comte et du dogmatisme des religions révélées ; les formes matérielles de la vie sont le langage parlé par l'esprit et le progrès moral consiste dans une réaction incessante contre le déterminisme cosmique. Romanes projette, par un raisonnement d'analogie nommé éjection, dans les animaux inférieurs en proportion de leur développement mental, les caractères psychiques qui sont l'essence de l'homme, et

explique l'univers par une activité spirituelle, ultra-personnelle ; cette activité se manifeste dans la série des êtres inférieurs comme une finalité inconsciente, pour converger dans l'homme.

D'autres penseurs se rattachent au darwinisme avec une plus grande indépendance. Ainsi Lubbock, philosophe et savant, et homme d'Etat, étudie tour à tour la civilisation des hommes préhistoriques, les mœurs des insectes, les conditions mentales du bonheur, et, mettant en relief l'infinie diversité des organes qui font varier chez les divers êtres les aspects différents du monde, aboutit à une sorte d'éclectisme, suivant lequel le bonheur, c'est-à-dire le but de la vie, consiste dans la satisfaction de toutes les tendances de l'âme, scientifiques et mondaines, esthétiques et morales, religieuses même jusqu'aux confins du christianisme.

Cette préoccupation religieuse, qui est l'expression particulière d'un besoin métaphysique profond et général, apparaît surtout chez les adversaires de Darwin. Le zoologiste et théologien Mivart a écrit, contre Darwin lui-même, en 1875, la *Genèse des Espèces,* où il fait de la sélection naturelle une des causes réelles, entre plusieurs autres, des apparences multiples du monde organique, mais lui refuse le rôle prépondérant et unique qui lui est attribué par Darwin, parce que, dit-il, la sélection est contredite dans certains cas par des faits opposés et parce qu'elle explique la survivance, mais non pas l'acquisition, des gains utiles à la race. Mivart admet un mélange de création surnaturelle, par laquelle Dieu produit les types essentiels, et de création naturelle ou plutôt de dérivation suivant laquelle les êtres sont doués par Dieu d'une tendance innée au changement, et ce changement se produit par transformation subite sous l'action des circonstances favorables. Mais c'est surtout Richard Owen, 1803-1892, élève à Paris de Cuvier, et surnommé le Cuvier anglais qui, dans ses Conclusions générales (*Anat. des Vertébrés*, 1868) pose le double problème scientifique et philosophique.

Les espèces sont en nombre infini et leur création ne peut pas être expliquée par une série décousue d'autant de volitions de Dieu. Ces volitions multiples sont remplacées par un acte de vouloir unique qui comprend, comme disait Malebranche, toutes les vues particulières dans une vue unique, si l'on admet l'hypothèse *dérivative*. Les types créés sont doués d'une tendance innée à s'écarter du type primitif ; la structure se différencie d'abord brusquement, suivant par exemple que les feuilles d'une plante aquatique sont immergées dans l'eau ou aériennes ; les habitudes suivent. Lamarck, au contraire, indiquait l'ordre inverse. De même que les transformations sont brusques, de même est brusque le passage opéré par un vouloir divin sous forme de génération spontanée, mais non pas décousue, des composés physiques et chimiques, privés de vie, à ces mêmes composés devenus vivants. L'hypothèse dérivative apparaît ainsi chez Mivart et chez Owen comme un transformisme limité, interprété par la métaphysique dans un sens qui prévient contre toute confusion matérialiste et mécanique.

Dans le même esprit l'émule de Darwin et son rival le plus estimé, Russel Wallace, s'est séparé du transformisme pour des raisons du même ordre au moment de l'appliquer à l'homme lui-même. Dans ses *Essais de sélection naturelle*, 1870, il intitula un chapitre : « limite de la sélection naturelle appliquée à l'homme » ; et sa doctrine est la suivante : la sélection naturelle explique l'acquisition d'un avantage immédiat pour l'espèce qui en est pourvue ; mais, lorsqu'on passe de l'organisation animale à celle des hommes, les traits nouveaux qui apparaissent et qui prédisposent l'homme à une vie psychique ultérieure sont au contraire, dans les premiers temps de leur existence, une cause d'infériorité physique dans la lutte pour la vie et par conséquent nuisibles ; leur utililé n'apparaîtra qu'à la suite pour les justifier ; donc il faut supposer, non pas un drainage mécanique des utilités immédiates, mais

une prévision finaliste des utilités à venir, un plan préformé et une providence. En Amérique, un autre ami de Darwin, Asa Gray, apporte à sa doctrine des réserves analogues et affirme, dans ses articles de 1860 consacrés à l'*Origine,* l'existence d'un dessein finaliste, préformateur de toutes les variations individuelles.

Dans la même Amérique, un naturaliste d'origine suisse, Louis Agassiz, élève de Cuvier, a été le représentant pour ainsi dire officiel de l'antidarwinisme. Outre ses articles de 1860 dans le *Silliman's Journal* (journal américain de sciences et arts), il expose tout du long, dans son livre sur la *Classification des Espèces* (1859 et 1869), les thèses fondamentales par lesquelles le dogme de la fixité s'oppose au dogme du transformisme. D'après Agassiz, les espèces animales se répartissent dans les quatre groupes de Cuvier, vertébrés, annelés, mollusques, rayonnés, qui sont, non pas issus les uns des autres, mais simultanément ordonnés les uns par rapport aux autres, et ces groupes se divisent de même en espèces irréductibles. Le darwinisme résulte d'une faute de logique par laquelle, au lieu d'aller des faits aux idées, on pose à priori l'idée d'un développement préconçu et l'on trie ensuite les faits d'après cette idée ; le darwinisme est un retour d'une certaine sorte à l'illuminisme d'Oken et de Schelling, qui suppose entre les faits donnés dans l'expérience une liaison métaphysique préjugée. En réalité, d'après Agassiz, le monde est un système total de coordonnées qui sont, pour employer ici les termes de Berkeley, le langage d'un esprit divin préformateur et providentiel. Mais cette idée de plan universel admise dans l'espace, si on l'applique au temps, ne suppose-t-elle pas, dans une théorie plus ou moins leibnizienne, une filiation relative, une dérivation des espèces suivant certains types distinctement établis ? Cette position est celle d'un géologue belge, Omalius d'Halloy, qui se réfère à la loi de continuité pour

trouver partout, dans le règne organique ou inorganique, des séries sans lacunes, accommodant entre elles les théories scientifiques et bibliques par un transformisme relatif qui exclut, comme indignes de Dieu, les créations décousues, et qui n'est pas le darwinisme puisqu'il se suspend à l'idée absolue des types, des lois et de Dieu.

En Allemagne, nous avons à plusieurs reprises déjà nommé Haeckel, le célèbre naturaliste d'Iéna, le plus intransigeant de tous les darwinistes. D'une manière générale la physiologie allemande, dominée au XVIII[e] siècle par le grand nom de Haller, qui sépare le premier la science biologique de l'art médical, et distingue par l'irritabilité les tissus vivants de la matière brute, la physiologie allemande se rattache au XIX[e] siècle à Jean Muller, disciple de Kant et élève de Cuvier. La doctrine de la spécificité des nerfs part de ce fait que le nerf optique ébranlé réagit toujours par un phénomène de vision, le nerf acoustique par un phénomène d'audition et ainsi de suite ; et Muller en conclut une sorte d'indépendance du sujet physiologique par rapport aux excitants matériels du dehors, analogue à l'indépendance du sujet kantien qui conforme les objets à sa propre nature au lieu de subir la leur. En fait l'enseignement de Muller, qui portait au plus haut degré l'idée de physiologie autonome, a donné naissance à toute une série de savants parmi lesquels Wagner, Helmholtz, Dubois-Reymond, Virchow, sont les plus illustres. Rodophe Wagner est dans l'école le représentant attitré d'un spiritualisme plus ou moins inspiré de Schelling et le point de départ d'une école de psychophysiologie à laquelle Wéber, Fechner, Lotze, Wundt se rattachent de proche en proche ; école caractérisée par l'indépendance qu'elle établit toujours — au contraire du darwinisme — entre les fonctions supérieures de l'esprit et leurs conditions intérieures.

Helmholtz a particulièrement développé, dans l'héritage de Jean Muller, l'étude des sensations de la vue et

de l'ouïe ; il a en même temps donné, au principe de la conservation de l'énergie de Mayer, une importance physiologique qui peut le faire considérer comme un des anneaux qui conduisent, sinon au darwinisme lui-même, du moins à ces lois générales d'équivalence que le darwinisme invoque par la bouche d'Haeckel comme un des points de sa doctrine. Emile Dubois-Reymond est l'expérimentateur qui a créé l'étude des phénomènes électriques et magnétiques dans l'organisme, et Virchow est l'auteur de la pathologie cellulaire. Haeckel a été, à Wurtzbourg, un élève de Virchow. Quelle est l'attitude de ces trois savants ?

La théorie cellulaire est cette doctrine, aujourd'hui fondamentale, qui admet que l'organisme est une république d'éléments individuels, les cellules, douées d'une vie propre et dont la collectivité constitue la vie de l'être tout entier. Cette doctrine a été fondée en 1838 et 1839 par Schleiden pour les plantes et Schwann pour les animaux ; elle présuppose en droit une théorie antérieure qui est celle du français Bichat, et qui considère les divers tissus de l'organisme comme des éléments anatomiques homogènes doués d'une vie propre. Ainsi l'être vivant qui frappe nos regards se décompose en tissus, ces tissus en cellules, et les cellules sont l'élément dans lequel on trouve, avec les phénomènes ultimes des êtres vivants — sécrétion et assimilation, dégénérescence et croissance — l'explication ultime de la vie. Virchow, en étudiant les cellules à l'état de santé et de maladie, a tiré de cette doctrine les conséquences fécondes dont elle était grosse. Virchow est en même temps un anthropologiste amené, par l'étude des squelettes et des crânes, à étudier directement le problème des origines humaines ; mais arrivé à ce point il refuse de marcher avec Darwin, et, dans un discours célèbre de Munich, se sépare avec éclat d'un système qu'il juge trop conjectural et non positif.

Haeckel riposte à son ancien maître, dans lequel il croit voir un renégat et pour un peu un sénile, par sa

défense du darwinisme. Pour Haeckel le darwinisme a la valeur d'un dogme scientifique, philosophique, et, l'on peut dire, religieux.

Dans le domaine des faits positifs la compétence de Haeckel et les services rendus par lui à la science sont incontestables ; ses recherches d'embryogénie, qui l'ont conduit, à la théorie de la gastrée et de la morule, ont été le développement concluant des travaux de Baer ; dans le domaine des hypothèses scientifiques il se signale par une ardeur audacieuse et par là même moins sûre ; il a construit l'échelle des degrés par lesquels, suivant lui, l'homme se rattache aux primitives monaires, êtres organisés absolument simples, par l'intermédiaire des invertébrés, des vertébrés et des singes. En matière philosophique et religieuse, il est un croyant d'athéisme qui prend les allures du prosélytisme le plus fougueux et non plus de la discussion patiente et expérimentale ; les éléments de vérité qu'il y a dans la doctrine évolutionniste lui ferment les yeux aux éléments contraires qui ne sont pas moins évidents aux yeux de ses adversaires, ni moins respectables. On comprend donc que ses émules ou ses maîtres, Virchow, Dubois-Reymond, aient été ses adversaires. Le monisme de Haeckel est une sorte de matérialisme net et tranchant qui contraste avec l'agnosticisme de l'école anglaise ouvert sur l'infini.

C'est dans cet esprit d'agnosticisme au contraire, plus ou moins issu du kantisme, que Dubois-Reymond admet, entre les divers degrés de l'univers que la science étudie, des solutions de continuité qu'aucune doctrine scientifique ne saurait combler ; les énigmes de l'univers : la liberté, la pensée, la vie, sont des complexes, irréductibles aux simples, devant lesquels Dubois-Reymond s'arrête, bien éloigné par là du monisme de Haeckel et à plus forte raison du matérialisme de Feuerbach et de Strauss.

En réalité, les solutions données au problème de l'origine de la vie et des espèces vivantes varient avec les

diverses sciences qui sont en jeu. La biologie, qui étudie les fonctions abstraites et collectives, n'incline pas l'esprit vers les mêmes conceptions que la zoologie et la botanique, sciences concrètes des individus et des groupes. En France, la série biologique au XIX[e] siècle est représentée par les noms illustres de Bichat, de Claude Bernard, de Pasteur, antérieurs à Darwin ou contemporains. En un sens la doctrine de Bichat sur les propriétés des tissus et des organes comme facteurs de la vie ; les leçons de Claude Bernard sur l'identification des phénomènes de la vie chez les animaux et les plantes et sur les conditions mécaniques qui font ressembler un rotateur desséché à un corps mort, un organisme malade à une locomotive avariée ; les expériences enfin de Pasteur qui relèguent la génération spontanée dans le même néant scientifique que le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle, toutes ces découvertes, imbues d'esprit positif, préparent l'ambiance du transformisme qui n'est dans une certaine direction qu'un pas de plus vers l'unité conceptuelle et abstraite qui est le but de toutes les sciences. Mais d'autre part l'antagonisme que Bichat établit malgré tout entre les forces de la vie et les forces physico-chimiques ; le rôle nécessaire que Claude Bernard réserve à l'idée directrice, c'est-à-dire métaphysique ; la distinction bien connue que Pasteur établit entre ses croyances spiritualistes et religieuses et les conséquences contraires que tels de ses disciples déduisent de ses propres découvertes ; toutes ces réserves sont l'expression fidèle d'un état d'esprit qui est légitime parce qu'il correspond bien à la complexité des choses en présence : les parties élémentaires d'un tout ne sont pas — dissociées — ce tout lui-même ; leur rapprochement purement mécanique est une dissociation contiguë, et par conséquent le tout suppose un dynamisme dont il n'est pas rendu compte par ses éléments mécaniques.

Dans le domaine de la zoologie les mêmes oppositions

se produisent. Les anthropologistes sont par excellence les disciples de Darwin ; Boucher de Perthes est le premier en date ; l'école d'anthropologie de Paris avec Broca, avec Létourneau, avec Mathias Duval est l'organe pour ainsi dire officiel du transformisme. Le Muséum, où dominent les souvenirs français de Buffon et de Lamarck, oscille entre les formules diverses. De Quatrefages, élève de Milne-Edwards, a été dans cet établissement le modèle des adversaires courtois et décidés. Par son grand ouvrage sur les *Métamorphoses des animaux*, il ouvre la voie à une conception synthétique de la vie dont le darwinisme est une forme particulière et peut-être plus étroite ; dans les livres qu'il consacre aux émules de Darwin ou à ses précurseurs, il expose les motifs qui déterminent son attitude expectante et provisoirement négative. En fait le darwinisme s'appuie sur une fausseté scientifique qui est la confusion de l'espèce et de la race ; il existe des espèces distinctes, dont les membres ne se fécondent pas réciproquement ou ne peuvent se féconder que pendant un temps très limité, pour revenir après quelques générations à la séparation originelle. En droit le darwinisme est une hypothèse de la transmutation des métaux et des espèces, un alchimisme, et les preuves qu'il puise dans la continuité des formes organiques sont les mêmes qui peuvent être invoquées par toute doctrine imaginative, par Bonnet, disciple de Leibniz, pour l'emboîtement des germes, par Oken, disciple de Schelling, pour la dichotomie des formes vivantes. L'idée générale de synthèse des formes organiques est celle aussi qui anime les ouvrages de Lacaze Duthiers, professeur au Muséum et à la Sorbonne, et cette synthèse aboutit à un transformisme transfiguré chez Edmond Perrier, son élève.

Edmond Perrier, titulaire de la chaire de Lamarck, se sépare nettement du monisme de Haeckel, parce qu'il maintient dans les *Colonies animales* la distinction vitaliste du protoplasma vivant et du composé chimique.

Il dérive de Milne-Edwards par l'usage qu'il fait de la différenciation des fonctions pour expliquer par elle la différenciation des organes peu à peu intégrés en organisme nouveau. Dans cette thèse, un organisme très intégré comme le mammifère actuel s'explique par la coalescence des anneaux successifs qui sont encore distincts dans les vertèbres ; le type annelé présente une forme inférieure dans laquelle les parties se juxtaposent bout à bout, les formes embryonnaires du nauplius et de la trochorphère sont pour les mollusques et pour les vers l'élément primitif qui sert de point de départ et de centre à la série des acquêts zoologiques ; les coraux et les plantes sont des colonies qui bourgeonnent, les éponges sont les associations les plus simples de tissus hétérogènes soudés entre eux ; d'une manière générale la vie que nous nous présentons toujours sous sa forme animale la plus élevée et la plus condensée se diversifie à l'infini ; croissance et bourgeonnement, reproduction sexuelle et asexuée, génération directe ou alternante, animaux fixés ou mobiles, parasites et migrateurs, larves et chrysalides, vie latente et vie manifeste, embryons et adultes, formes de toutes espèces qui se plient à tous les milieux, tel est le spectacle mouvant, réfracté dans tous les miroirs de l'univers, dans lequel il faut que le zoologiste découvre l'ordre et la loi ; et l'hypothèse d'une création progressive, qui enveloppe et dépasse le transformisme, n'est pas autre chose qu'un fil conducteur capable d'orienter l'esprit à la recherche du secret du monde et des pensées de Dieu.

Mais toutes ces doctrines, plus ou moins apparentées au darwinisme, ne sont pas l'expression immédiate ni l'héritage direct de l'enseignement de Darwin. Nous reviendrons à une lignée plus immédiate en disant quelques mots des deux grandes fractions entre lesquelles se partagent, dans ces dernières années, l'école transformiste avec l'américain Cope († 1895) et l'allemand Weismann, professeur à Fribourg, tous deux

connus de Darwin et figurant dans sa correspondance.

La doctrine de Cope est le néo-lamarckisme. L'évolution est, dans cette doctrine, la série des progrès acquis par les espèces animales ; ces progrès résultent de transformations successives fixées par l'hérédité ; ces transformations s'effectuent sous une double influence ; c'est, d'une part, l'action des milieux ; par exemple le degré de salure ou d'oxygénation de l'eau marine, qui agit directement sur les tisssus et sur la structure ; c'est, d'autre part, l'usage et le non usage des parties : un excès d'énergie physiologique développe les défenses des mammouths, un défaut d'usage atrophie les membres des reptiles.

Enfin ces transformations se fixent et s'accumulent parce que chaque génération hérite des caractères nouveaux acquis par la génération précédente. A mesure qu'un homme par exemple devient plus alcoolique, les cellules de germination qu'il contient s'imprègnent du même caractère et le transmettent accru. Remarquons seulement que, dans chaque branche ou série d'espèces, les types les plus élevés sont à la fois les plus définis et les moins plastiques ; en sorte que le progrès a lieu par régression perpétuelle. Ce sont les formes les plus basses et non pas les plus parfaites des reptiles qui donnent naissance aux oiseaux. Toute cette théorie : influence du milieu, usage des parties, hérédité des caractères acquis, progrès des espèces relève de Lamarck.

Au contraire, la théorie de Weismann se nomme le néo-darwinisme parce qu'elle reprend et isole, pour la porter à son plus haut point d'absolutisme, la thèse de la sélection pure en excluant tout le reste et notamment ce qu'on appelle l'hérédité des caractères acquis. La sélection explique à elle seule toutes les variations des espèces ; or la sélection n'est pas autre chose que le triage qui s'opère entre plusieurs qualités coexistantes et n'implique absolument pas l'acquisition ou création de qualités nouvelles. La thèse qui fait l'originalité de Weismann se formule ainsi : les qualités acquises par

un individu pendant sa vie ne se transmettent pas à ses descendants. Cette formule de la non-hérédité des caractères acquis a donné lieu aux plus difficiles discussions. Pour Spencer, nier qu'une espèce puisse acquérir à chaque génération nouvelle des qualités nouvelles que cette génération transmet aux suivantes, c'est rejeter l'évolutionnisme. La difficulté est d'abord de poser bien le problème. Le germe d'une maladie peut être, dans mon organisme, hérité du premier ancêtre de ma race, et le fait qu'il éclate seulement chez moi et chez mon fils ne prouve pas que je l'aie acquis et non hérité. Pour prendre d'abord, à titre de simple comparaison, des exemples dans le monde moral, si l'on voit apparaître un homme vertueux qui a des descendants de plus en plus vertueux, cela ne prouve pas pour Weismann que la vertu s'acquiert par l'effort successif des individus, mais que, par le jeu du drainage, des éléments de vertu, mêlés chez les premiers ancêtres à des éléments plus nombreux de vices, sont maintenant réunis en plus grand nombre, et toutes les modifications que nous attribuons à des acquisitions nouvelles résultent du mélange et du croisement des individus, à peu près comme dans un jeu de cartes également formé de noires et de rouges, il peut arriver, par des coupes successives, que telles espèces de cartes se massent plutôt que d'autres entre les mains de tel ou tel joueur.

Arrivé à ces termes on se demande si le problème n'a pas changé de nature et s'il n'échappe pas au ressort des physiologistes. Toute chose se passe comme si les individus acquéraient des qualités nouvelles ou comme s'ils drainaient, dans des combinaisons nouvelles, des formes anciennes ; et le choix entre les deux hypothèses, si toutes deux répondent aux faits constatés, devient affaire de raison plutôt que d'expérience. L'expérience donne-t-elle au moins des explications et Weismann a-t-il le droit d'en conclure, dans tous les cas où il est certain qu'une qualité est acquise par l'individu, qu'elle ne se transmet pas à la race ? Les mutilations en général

ne se transmettent pas et les Chinoises s'estropient les pieds de génération en génération sans produire une race aux pieds naturellement déformés ; mais quelques cas sont cités — un coq borgne, une jument au pied fendu — de transmission effective. Les chevaux anglais de 1796 à 1824 ont fourni dans les courses un accroissement de vitesse de 26 secondes par mille : ce résultat est-il dû à ce qu'ils ont acquis par l'exercice et transmis par l'hérédité une plus grande puissance des muscles intéressés dans la course ? ou à la forme meilleure du dressage ? ou simplement à la sélection, tous les chevaux primés ou presque tous descendant depuis un demi-siècle, disent les éleveurs, d'un même étalon ? Les éleveurs admettent qu'ils ne peuvent pas créer dans un coq par exemple un caractère nouveau tel que la queue à longues plumes ; mais que, lorsque ce caractère est enfin apparu, si faible soit-il, la sélection le développe infiniment. N'est-ce pas admettre que si, dans un peloton de soie, on espère trouver toutes les couleurs que l'on cherche, on ne peut pas provoquer l'apparition d'un fil vert si aucun n'est vert ; mais si un fil vert existe, si court soit-il, il sera possible de le dévider sur une longueur infinie ? Ou la sélection est un drainage mécanique et elle n'explique pas plus l'accroisement que l'apparition ; ou elle est productive des qualités nouvelles et non pas drainage mécanique. La théorie de Weismann semble confirmer l'objection faite au darwinisme d'être un retour à l'emboîtement des germes et à l'harmonie préétablie. S'il ne dépend pas d'un homme, en travaillant à devenir plus vertueux, de rendre sa descendance plus vertueuse, il faut déclarer que la vie véritable — la vie qui crée des vivants — n'est pas en nous, mais hors de nous, dans les ancêtres privilégiés desquels toutes ces qualités découlent par croisements répétés ; et l'on aboutit à ce paradoxe — plus miraculeux qu'un miracle — le dynamisme, c'est-à-dire l'action, chez les ancêtres, la passivité mécanique chez les descendants ; ou plutôt encore nos ancêtres étaient passifs comme

nous-mêmes et la vie des vivants n'est qu'apparence.

Enfin la théorie de Weismann sur la non-hérédité des caractères acquis se lie à une théorie de l'hérédité dite du plasma germinatif. Dans cette théorie, en partie au moins acceptée par Cope, un être vivant tel que l'homme se décompose en deux parties foncièrement distinctes. L'une est le corps proprement dit, *sôma*, qui grandit, décline et meurt ; l'autre est le germe, *germen*, qui se transmet du père à l'enfant et qui est immortel. Toute substance vivante ou plastique s'appelle un *plasma*. Le plasma germinatif et le plasma somatique sont les deux éléments, immortel et mortel, de l'être vivant. En d'autres termes, la conception ordinaire est qu'un homme vit et meurt et donne naissance à un germe distinct de lui qui vit et meurt, et ainsi de suite ; la conception de Weismann est plutôt que dans tout homme il y a une partie mortelle et l'autre immortelle. Cette partie immortelle, devenue l'enfant, se décompose à son tour en deux parties, mortelle et immortelle, et ainsi de suite à l'infini.

Supposez une masse restreinte de farine qui, pétrie et mouillée, se gonfle aux dimensions d'un pain ; la plus grande partie de ce pain va disparaître ; une petite partie jouera de nouveau le rôle de la masse restreinte qui grandit, se scinde et ainsi de suite. L'immortalité, ou plutôt la continuité de la semence établit la continuité de l'espèce et cette distinction est le principe sur lequel Weismann fonde son système, parce que, dit-il, les caractères acquis par le *sôma* sont trop transitoires et superficiels pour affecter le *germen*. La théorie de Weismann très ingénieusement fondée sur la découverte relativement récente de l'expulsion des globules de l'œuf fécondé — comme s'il fallait, lorsque deux êtres se croisent, que la nature dédouble leur produit pour que ce produit soit simple et non pas double — est compliquée à l'excès par l'invention schématique de toute une série d'éléments au moyen desquels Weismann essaie de concevoir le mécanisme interne de la

fécondation. Cette théorie fait penser à des spéculations abstraites et scolastiques sur les principes de quiddité et d'individuation, et paraît être la mise en relief de ce qu'il y a en effet d'hypothétique et d'à priori dans les thèses du darwinisme.

XIII. — CONCLUSION

En résumé le darwinisme est une certaine forme entre plusieurs possibles, du transformisme qui est lui-même une forme de l'évolution. Quelque jugement qu'on doive porter plus tard sur la valeur de l'hypothèse darwinienne, Darwin est venu à son heure, après son aïeul Erasme, après Lamarck et Gœthe, parce que les synthèses de ses précurseurs, desservies par un état encore embryonnaire de la science biologique, déconcertaient les esprits positifs par le mélange qu'ils offrent de divination et de chimère.

L'hypothèse de la sélection naturelle est un terrain plus solide, parce qu'elle suscite des observations et des expériences qui sont elles-mêmes des éléments de progrès pour la recherche, et la gloire réelle de Darwin sera toujours d'avoir imposé le problème de l'Origine des espèces d'une façon telle qu'il est descendu enfin des régions vagues de l'imagination dans le domaine précis de la pensée et qu'il ne sera plus permis à la science positive d'en détourner ses regards.

Mais précisément le fait de mettre ainsi, sous les regards des moins attentifs et sous sa forme la plus tangible et brutale, la question du compagnonnage possible de l'homme et des bêtes, devait avoir pour conséquence, en faisant sentir l'imminence d'une parenté possible, de soulever dans l'homme toutes les répugnances instinctives contre une solution qui semble l'abaisser. Il se passe pour Darwin quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour Galilée. Le système de Copernic, présenté sous une forme très mathéma-

tique et abstraite, n'exposait pas aux regards de tous la révolution accomplie. La lunette de Galilée, en faisant voir, et, si l'on peut employer ici cette métaphore, en faisant toucher du doigt le mouvement des planètes, la position du soleil et celle de la terre, posait un antagonisme visible et tangible entre la science nouvelle et les traditions anciennes. De même, pourrait-on dire, les théologiens et les prédicateurs n'ont-ils pas maintes fois mis en relief tout ce qu'il y a dans l'homme de bestialité et de bassesse ; l'homme est fait de chair et de sang, de poussière et de boue, et les fortes paroles de Pascal, comme les formules de la liturgie, passent sur nous sans nous émouvoir parce que nous n'y voyons que des métaphores ; le darwinisme transforme ces métaphores en réalité.

Pour garder dans la querelle le calme qui convient à une discussion scientifique, il faut réagir d'abord contre les associations d'idées qui paraissent attachées aux racines les plus profondes de l'esprit et qui sont souvent superficielles et vaines. Sans doute la différence de signification est grande entre cette formule : souviens-toi que tu es poussière, et cette autre : tes premiers ancêtres étaient de race simiesque. Dans le premier cas, l'homme est considéré comme une âme qui est liée à un corps et peu importent les éléments matériels dont ce corps est fait : il est l'instrument de l'âme et rien de plus. Dans le second cas, il y a un ordre de génération de l'animal à l'homme qui établit une liaison causale du singe physique et psychique à l'homme actuel, de l'âme du singe à l'âme de l'homme. Ces difficultés, en un certain sens, ne sont pas nouvelles dans la théologie, et le problème de l'âme des bêtes, de leur destinée et de leur fin a défrayé les discussions sous le règne du thomisme et de l'aristotélisme, avant que Descartes ait supprimé la difficulté en supprimant l'âme des bêtes. Maintenant que la question se présente sous une forme nouvelle avec le darwinisme, il faut, pour la traiter en rigueur, établir d'abord quelques points préalables.

Le premier de tous est cette idée qu'en aucun cas la religion ne doit se mettre en opposition avec une hypothèse scientifique — si cette hypothèse est scientifique et non métaphysique — dans des termes tels que la démonstration ultérieure de la vérité puisse paraître une victoire sur l'esprit religieux ou spiritualiste.

Il s'agit ici de domaines différents. La science a son champ d'étude, ses instruments, ses preuves ; il ne faut opposer aux raisons scientifiques que des raisons scientifiques. Quels que soient les faits positifs ainsi établis, la métaphysique seule sera capable de les interpréter en dernier ressort et l'on pourrait dire que l'attitude du vrai philosophe, en face du transformisme, est de considérer d'abord comme indifférente la solution de fait qui interviendra un jour ou l'autre, parce que, s'il est exact que certains aperçus nouveaux de la science retentissent en élargissement de la philosophie, il est exact aussi qu'aucune métaphysique n'est restreinte dans des limites assez étroites pour trouver des gênes plutôt que des aides dans l'essor des sciences. Il ne faut donc voir dans les discussions transformistes que ce qui s'y trouve réellement, c'est à savoir une compétition entre plusieurs hypothèses scientifiques — peut-être vraies, peut-être fausses, peut-être positives, peut-être chimériques — qui aspirent à l'existence. Et de même que nous ne devons pas imposer à la science objective des conditions qui lui sont étrangères, de même nous ne devons pas accepter d'elle un rôle de tutelle sur l'esprit qu'elle ne saurait avoir.

Or le rôle de la science et des formes dans lesquelles la science se meut est exagéré quand on confond trop les formes de l'espace et du temps avec celles de la causation et de la finalité. Cela est évident pour l'espace ; personne n'aurait l'idée de dire, parce qu'un homme chemine à côté d'un singe, que l'homme est pour cela le singe ou partie du singe ; et c'est pourquoi nous admettons le parallélisme de l'âme et du corps sans absorber pour cela l'âme dans le corps, mais il faut

faire dans la même direction un pas de plus et dire : l'ordre de succession dans le temps n'est pas un ordre d'identité ou de causation, ou plutôt le rapport de condition à conditionné, qui s'établit entre l'antérieur et le postérieur, n'absorbe pas le conditionné dans la condition, et peu importe en ce sens que le règne humain ait pour précurseur le règne animal si quelque différence essentielle, auquel un préjugé matérialiste nous empêche de donner toute sa valeur, sépare absolument un règne d'un autre.

Que dire surtout dans une doctrine où l'espace et le temps étant des formes subjectives de l'esprit, ce passé de l'histoire doit s'interpréter dans un sens tout idéal, éloigné de toutes nos manières usuelles de voir et de concevoir ? De même que le matérialisme aboutit, dit Schopenhauer, à un immense éclat de rire parce qu'il construit l'esprit sur la matière qui est un produit de l'esprit, de même la réponse péremptoire à faire aux conséquences illégitimes tirées de l'hypothèse transformiste c'est que cette hypothèse n'a pas de sens en dehors d'un ordre purement abstrait de conditionnements, qui ont pour fin dernière et pour moteur interne la vie de l'esprit. Et même, à traiter l'hypothèse comme positive, les exigences de l'esprit ne doivent pas être niées ou supprimées. Il y a entre les divers degrés de la nature des étages qui ne se franchissent pas sans hiatus. Si des qualités apparaissent telles que la moralité, la religiosité, la liberté, le transformisme n'a pas plus le droit d'en faire table rase qu'il n'est permis au savant en général de confondre l'existence avec la perception de l'existence, l'objet avec le sujet. Pour toutes ces raisons, le darwinisme doit être considéré comme une hypothèse d'un certain ordre qui a pour conséquence d'établir dans la nature, sous de certaines conditions, la continuité leibnizienne, de faire régner l'ordre non seulement dans les formes de l'espace mais dans les formes du temps. Cette doctrine de Leibniz s'inspire elle-même d'une tendance naturelle et légitime à retrou-

ver partout l'ordre dans le réel, l'esprit dans la matière, le moral dans le géométrique, et en ce sens le succès du darwinisme s'explique autant par la tendance spontanée qui porte les hommes à la recherche des harmonies spirituelles que par l'esprit contraire de négation à outrance. Il reste donc à se demander simplement si le darwinisme est en effet, comme hypothèse, une poussée actuelle et irrésistible de l'esprit scientifique et s'il est, dans les termes que lui-même pose, la seule manière possible d'exprimer dans l'ordre des faits les principes de l'harmonie leibnizienne.

Considéré comme hypothèse scientifique, le darwinisme est d'abord l'affirmation que le devenir des espèces s'explique par la loi unique de la sélection naturelle, et que par conséquent un mécanisme pur, agissant du dehors sur les animaux et les plantes comme le van agit sur le grain, produit toutes les différenciations successivement apparues dans la nature organique.

Nous avons vu quelles difficultés cette assertion soulève chez les partisans mêmes du transformisme. La sélection agit pour maintenir une modification une fois apparue, mais ne crée pas cette modification : elle est dans tous les cas un principe purement formel et régulateur et non pas constitutif d'existences nouvelles. Il lui faut ajouter autre chose : variation fortuite ou adaptation causale au milieu, ou tendance au progrès : mécanisme par en bas ou finalisme par en haut. D'autre part la conception uniforme de Darwin qui suppose partout une série régulière d'aïeux plus simples et de descendants plus complexes est contredite par des causes nombreuses. L'action du milieu ramène à des types analogues — poissons ou cétacés — les êtres les plus divers d'origine, soumis aux mêmes conditions d'existence ; la dégradation intervertit les types ; des êtres mobiles, munis de cils comme les méduses, donnent naissance par dégradation et fixation aux polypes immobiles. Le plus simple est issu du plus complexe. Les variations commençantes sont un avantage trop faible ou même une

cause trop certaine de désavantage dans la lutte pour la vie pour qu'elles se perpétuent par sélection simple. Une variation légère qui apparaît dans un type doit être annihilée bientôt par les croisements successifs ; une sorte d'isolement physiologique — ségrégation — est nécessaire pour assurer l'hérédité contre le croisement, Tous ces obstacles ne sont pas absolus, mais ils empêchent la sélection naturelle d'être elle-même et par elle seule une loi absolue et par conséquent la théorie première de Darwin doit être sur ce point complétée ou corrigée.

En fait, les biologistes les plus récents traitent le darwinisme avec quelque dédain comme une hypothèse vieillie. Huxley est mort en disant que l'avenir du transformisme n'était pas lié à la fortune de Darwin. Le transformisme lui-même, à quelles difficultés se heurte-t-il ? Le problème essentiel est de savoir si les espèces se muent les unes dans les autres et les deux partis en présence sont les représentanls du fait et de l'hypothèse. Au point de vue du fait, des espèces existent actuellement qui ne se fécondent pas entre elles d'une manière durable ; aucun passage ne s'effectue sous nos yeux de l'espèce à la race ; la distinction est irréductible. Le transformisme en appelle à l'hypothèse et en ce sens au règne de l'idée ; l'expérience actuelle, comme le disait Buffon, est enclose dans un espace restreint de quelques siècles : quelques secondes dans l'éternité ; elle n'est pas suffisante pour infirmer sa doctrine fondée sur les analogies, et les darwiniens ont le droit en somme de reprocher à leurs adversaires une sorte de pétition de principe. Si dans l'état actuel des choses les espèces étaient des races, le problème serait résolu et ne se poserait même pas ; mais le problème à résoudre est précisément celui-ci : étant données, dans un moment défini du devenir organique, les espèces irréductibles aux races, en faut-il conclure qu'à aucun moment les espèces ne se sont constituées par un procédé analogue à celui par lequel actuellement les races se constituent ? Or l'immense

étendue du temps et de l'espace n'est-elle pas un intervalle suffisant pour justifier les différences indéfinies — en apparence infinies — qui séparent actuellement la race et l'espèce ? La solution la plus sage paraît être la plus moyenne : variation limitée, dérivation relative en sorte que le passage d'une espèce à l'autre est un des éléments, mais non pas l'élément unique, des diversités du monde organique.

On oppose ainsi deux conceptions absolues. Suivant l'une, qui arrive à son maximum chez Haeckel, la filiation de l'un au multiple est une loi réelle autant que logique, et les espèces animales se succèdent, avec la régularité d'une chaîne arithmétique, de l'unité primitive des monaires à la diversité indéfinie des organes complexes, hypothèse trop simpliste qui rappelle en effet les dichotomies de Schelling et de Oken et qui satisfait l'esprit de système plutôt que l'esprit d'observation.

L'autre hypothèse est celle qui, comparant la transformation des espèces à la transmutation des métaux, rejette toute espèce de passage d'une espèce à une autre et admet que la série indéfinie des variétés spécifiques a été posée une fois pour toutes, dans l'immutabilité absolue. Entre ces deux extrêmes une opinion moyenne admettrait que la marche de l'un au multiple n'est pas uniforme parce que les relations dans l'espace sont pour ainsi parler contemporaines des relations dans le temps, en sorte que toutes les espèces, comme toutes les variations individuelles, existent suivant la formule de Kant, dans une action et réaction perpétuelles. Les deux tendances de divergence et de convergence, de différenciation par la sélection et l'hérédité, d'unification par l'action du milieu et les retours ancestraux, font du monde organique une multiplicité vivante et harmonique dans laquelle l'esprit dessine des lignes directrices sans que la simplicité de ces lignes exclue la complexité réelle du concert universel. Le monde est de tout temps un système de coordonnées dans l'espace,

et non pas seulement une série d'antécédents et de conséquents dans le temps.

Dès lors le problème de l'évolution ne se restreint plus à une question pseudo-historique de descendance d'un type à un autre ; il est de plus en plus, et surtout, une certaine conception idéale, autant que réelle, des rapports qui s'établissent entre les apparences que l'univers présente à l'esprit, c'est-à-dire entre les représentations par lesquelles l'esprit se donne ces apparences.

A ce point la biologie et la philosophie se rejoignent, et ce point de vue synthétique est celui qui domine dans les plus récents travaux de la physiologie allemande, dans le néo-vitalisme de Verworn ou de Bunge. L'hérédité, la descendance sont à proprement parler des fonctions de la vie, des aspects physiologiques, et le problème est de savoir comment les fonctions qui caractérisent la vie s'accordent avec l'ensemble de tous les autres éléments physiques ou chimiques, qui constituent l'ensemble des êtres réels. Dans la théorie scientifique de Verworn qui s'inspire de Mach et qui correspond sur la plupart des points aux conceptions philosophiques d'Avénarius, nos idées d'atomes ou de matière, de force ou de vie, sont des constructions idéales, des édifices de concepts que nous fabriquons nous-mêmes, de la substance de nos pensées, en sorte que le matérialisme naïf abdique dans un idéalisme mieux informé. Mais, pour ces auteurs, cette pensée consiste, à ce qu'il semble, dans un acte de conscience déraciné, analogue au phénomène de Hume, dont il est à peine permis de dire qu'il est personnel ou impersonnel, car l'idée de personne humaine, d'esprit substantiel, de substance, est éliminée comme anthropomorphe. La croyance à un moi chez les autres hommes est le résultat d'une induction illégitime, et la croyance à notre propre moi est un choc en retour, une éjection redoublée deux fois illégitime, par laquelle nous attribuons à nous-mêmes les caractères personnels qu'une

première éjection attribuait à autrui. Il ne faut donc pas s'étonner que ce néo-vitalisme — assez mal nommé, dit Verworn — soit plutôt un néo-mécanisme dont la tâche est de découvrir la connexion qui existe entre la matière brute et la matière vivante, entre l'albumine morte caractérisée par l'acide carbonique, et l'albumine vivante — biogène labile et subtil, — fait de cyanogène. Toutes ces recherches sont légitimes, et, comme nous disions plus haut, ce serait d'un faux spiritualisme que de chercher son appui dans de prétendues barrières infranchissables entre les divers degrés de la matière organisée et vivante.

La différence de la matière et de la vie, du mort et du vivant n'est pas une différence de degré mais de nature, une distinction absolue des domaines en présence. Les causes finales se superposent aux causes mécaniques et se les subordonnent, en sorte que les causes matérielles, ne se contredisant jamais, paraissent suffire à tout expliquer par le mécanisme, mais le mécanisme lui-même a ses lois et ses sources au-dessus de lui dans le règne des fins ; le néo-vitalisme serait ainsi, sous les traits d'un spiritualisme rajeuni — non pas une traduction nouvelle de l'organicisme, qui consiste à mettre arbitrairement dans la cellule matérielle toutes les qualités psychiques qui se manifestent par après, non pas une résurrection du vitalisme naïf, qui faisait de la pensée et de la vie une sorte de magicien perturbateur dans la série des lois mécaniques, — mais bien ce qu'il est dans les travaux de Bunge, une expression de la tendance au bien et au mieux qui est la loi suprême de l'esprit : en sorte que cette thèse est la plus capable de réconcilier les exigences techniques et positives de l'intelligence spéculative avec les exigences métaphysiques et religieuses de la volonté morale.

Toulouse, 27 juillet 1906.

OUVRAGES DE CHARLES DARWIN

I. *Voyage d'un Naturaliste autour du monde* ; — publié en 1839, in-8°, Londres, dans la série des rapports officiels sur le voyage du *Beagle*, et constituant le tome III de cette série ; — publié à part en 1845, in-8°, Londres ; traduction Moulinié, Paris, Reinwald, in-8°, 1874 ; revue par Barbier, 1875.

II. *Zoologie du voyage du Beagle*, publiée in-4°, de 1839 à 1843, sous la direction de Darwin : 1. *Mammifères fossiles*, par Owen ; 2. *Mammifères*, par Waterhouse ; 3. *Oiseaux*, par Gould ; 4. *Poissons*, par Jenyns ; 5. *Reptiles*, par Bell ; — avec une *Introduction géologique* par Darwin, au tome I, 1840 ; et une *Note sur les mœurs et l'extension des mammifères,* au tome II, 1839 ; *non traduits.*

III. *Géologie du voyage du Beagle*, par Darwin : 1. *La structure et la distribution des récifs de corail*, in-8°, 1842 ; trad. Cosserat, Reinwald, in-8°, 1874. — 2. *Observations géologiques sur les îles volcaniques, visitées par le Beagle,* 1844 ; *non trad.* — 3. *Observations géologiques sur l'Amérique du Sud*, 1846, *non trad.* ; — ces deux derniers volumes refondus en un seul : *Observations géologiques sur l'Amérique du Sud et les îles volcaniques*, 1876 ; *non trad.*

IV. *Les Cirripèdes.* — 1. *Les lépadidés ou cirripèdes pédonculés*, in-8°, Londres, 1851 dans les Mémoires de la Société Ray ; 2. *Les lépadidés fossiles de la Grande-Bretagne*, in-4°, Londres, 1851, dans les Mémoires de Société Paléographique ; — 3. *Les Balanidés ou Cirripèdes sessiles et verrucidés,* in-8°, Londres, Ray-Society, 1854 ; — 4. *Les Balanidés et Verrucidés fossiles de la Grande-Bretagne,* in-4°, Londres, Palaeographical-Society, 1854 ; *non traduits.*

V. *Le Transformisme*. — 1. *L'Origine des espèces*, Londres, in-8°, 1859 ; trad. Clémence Royer, Paris, Guillaumin, in-12, 1862, 1865, 1869 ; *la même*, chez Marpon et Flammarion, 1883 ; trad. Moulinié, in-8°, Paris, Reinwald, 1873 ; revue par Barbier, 1876 et 1882. — 2. *Les Variations des Animaux et des Plantes à l'état domestique*, 2 vol. in-8°, Londres, 1868 ; trad. Moulinié, Reinwald, 1868, revue par Barbier 1880. — 3. *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 2 vol. in-8°, 1871 ; trad. Moulinié, Reinwald, 1872 ; revue par Barbier, 1873 et 1881. — 4. *L'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*, 1872 ; trad. Pozzi et Benoit, Reinwald, in-8°, 1874 et 1877. — 5. *L'Instinct*, fragment posthume, inséré dans Romanes, l'*Evolution mentale des animaux*, 1883 ; trad. H. de Varigny, Reinwald, 1884.

VI. *Monographies botaniques et terre végétale* : 1. *La fécondation des orchidées par les insectes*, 1862 ; trad. Rérolle, Reinwald, 1870 ; — 2. *Les mouvements et habitudes des plantes grimpantes*, dans les Mémoires de la Société Linnéenne, 1865 ; paru en un volume à part, 1875 ; trad. Gordon, Reinwald, 1876 ; — 3. *Les plantes insectivores*, 1875 ; trad. Barbier, *ibid.* 1877 ; — 4. *La fécondation croisée et directe des plantes*, 1876, trad. Haeckel, *ib.*. 1877 ; — 5. *Les différentes formes de fleurs dans une même espèce*, 1877 ; trad. Haeckel, *ib.*, 1877 ; — 6. *La faculté motrice chez les plantes*, avec la collaboration de Francis Darwin, 1880, trad. Haeckel, *ib.*, 1882 ; — 7. *La formation de la terre végétale par les vers de terre*, 1881 ; trad. Levêque, *ib.*, 1882.

VII. *Vie et Correspondance de Charles Darwin*, 2 vol. in-8°, publiés par Francis Darwin, 1887 ; traduction Henri de Varigny, Reinwald, 2 vol. in-8°, 1888. — *Note sur Erasme Darwin*, dans Krause : *Erasmus Darwin*, 1879 ; *non traduit*.

RÉFÉRENCES

Buffon : *Histoire Naturelle* (Quadrupèdes et Oiseaux), 24 vol. Imp. Royale ; 1750-1782 ; *Epoques de la Nature, ibid.,* 1778.

Erasme Darwin : *Zoonomie,* 1794 ; trad. Kluyskens, 4 v. ; Gand, 1811.

Lamarck : *Philosophie zoologique,* 1809 ; éd. J. B. Baillière ; 2 v. 1830 ; *Histoire Naturelle des animaux sans vertèbres,* tome I (Introduction) ; Verdière, 1815.

Gœthe : *Œuvres d'Histoire Naturelle,* trad. Martins, in-8° Cherbuliez, 1837. — E. Faivre : *Œuvres scientifiques de Gœthe analysées et appréciées,* in-8°, Hachette, 1852.

Weismann : *Essais sur l'hérédité,* trad. Henri de Varigny, in-8° Reinwald, 1892.

E. Cope : *The primary factors of organic evolution* ; Chicago, 1896 ; d'après Le Dantec, *Rev. Philos.* ; 1897, II.

E. Perrier : *La philosophie zoologique avant Darwin,* Alcan, 1884.

De Quatrefages : *Les émules de Darwin,* 2 v., Alcan, 1894.

Verworn : *Physiologie générale,* 1894 ; trad. Hédon, Schleicher, 1900.

Herbert Spencer : *Autobiographie,* 2 vol. in-8, 1904 ; traduction et adaptation de H. de Varigny ; en 1 vol. in-8, Alcan et Guillaumin, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

1893-06. — Impr. des Orph.-Appr., F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine.

SCIENCE ET RELIGION
Etudes pour le temps présent

Les Grands Philosophes

J.-G. FICHTE

PAR

Eugène BEURLIER
Professeur agrégé de philosophie au lycée de Bourges



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59
1905
Tous droits réservés

DANS LA MÊME COLLECTION

Kant, par E. Beurlier, professeur agrégé de philosophie, *3e édition* . . . . 1 vol.
Du même auteur : **Hegel** (*en préparation*) . . . . 1 vol.
H. Taine, par Michel Salomon, *2e édition* . . . . 1 vol.
Auguste Comte, par Michel Salomon, *2e édition*. . 1 vol.
Herbert Spencer, par E. Thouverez, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse . . . . 1 vol.
Du même auteur : **Stuart Mill** (*en préparation*) . . 1 vol.

J.-G. FICHTE

PRÉFACE

S'il faut en croire Kant, son inventeur, la philosophie critique — dont l'idée mère est celle de la subjectivité des formes ou lois de nos puissances de connaître — est en droit de revendiquer un double mérite. D'abord ce qu'elle enseigne est vrai, ensuite elle est en mesure de donner satisfaction aux tendances essentielles de notre être.

En admettant que cette philosophie garantisse en effet la science des choses telles qu'elles nous apparaissent c'est-à-dire des phénomènes, qu'elle assigne à la loi morale l'unique fondement qui lui convienne, en la faisant reposer sur l'autonomie de notre libre volonté, qu'enfin elle autorise la foi rationnelle en l'immortalité de l'âme et en l'existence de Dieu, à titre de postulats du devoir, toujours est-il qu'elle nous refuse la connaissance de l'Absolu. Or, un besoin de la nature ne se laisse pas détruire en vertu d'un décret de philosophes. La critique ne pourrait-elle donc pas, à sa manière, nous fournir cette connaissance désirée ? Elle ruine la théorie de la

chose en soi, de l'objet, ce qu'on appelle la métaphysique transcendante. Ne serait-elle pas capable d'instituer la théorie du sujet, la métaphysique immanente ? C'est cette métaphysique que Fichte a cru possible. La philosophie née de cette idée fait l'objet des modestes pages que nous offrons au lecteur.

VIE DE FICHTE

Lorsqu'il s'agit de Fichte, a dit l'un de ses plus pénétrants interprètes (1), rien n'est aussi vrai que cette maxime : « L'homme explique le philosophe ; l'un et l'autre sont absolument unis. » Commençons donc par étudier la vie du philosophe, en vue de nous faire une idée exacte de son caractère et d'embrasser d'une vue d'ensemble les diverses phases de son activité de penseur.

Johann Gottlieb Fichte naquit le 19 mai 1762 à Rammenau, village situé dans l'Oberlansitz. Il eut par la suite six frères et une sœur. Son père exerçait le métier de tisserand. Sa mère était la fille d'un marchand de toiles. C'était une femme violente, de volonté tenace et d'humeur acariâtre. Le philosophe tiendra d'elle une grande énergie, je ne sais quoi d'audacieux, de raide et de hautain, et un incontestable amour de la lutte qu'il ne cherchera point, mais ne fuira pas davantage. Lorsqu'il n'aidait pas au métier paternel, l'enfant allait garder les oies, ce qui ne l'empêcha pas, entre temps, d'apprendre à lire.

Les sermons du pasteur du village firent une profonde impression sur lui. Il leur prêtait une attention si soutenue que, doué d'une mémoire singulièrement fidèle, il était capable de les réciter intégralement. N'y avait-il pas là comme le pressentiment d'une vocation et l'annonce du futur orateur et philosophe qui devait exprimer avec

(1) E. Boutroux. Cours inédit sur Fichte, Sorbonne, 1885-86. Outre ces leçons, on a mis à profit l'ouvrage de Kuno Fischer : *J.-G. Fichte und seine Vorgänger*, *Heidelberg*, et celui de Mr X. Léon, *La Philosophie de Fichte*, Paris.

tant d'éloquence les idées morales et religieuses, principes de son système ?

Ce goût pour les instructions faites au temple et cette facilité à les retenir allaient décider de l'avenir du petit villageois. Un gentilhomme du voisinage, le baron de Miltiz, étant arrivé trop tard un certain dimanche pour assister à l'office, exprimait son dépit d'avoir manqué le prêche. Le jeune Fichte lui fut indiqué comme pouvant lui répéter les paroles du prédicateur. L'épreuve réussit, et le baron résolut de se charger de l'éducation de l'enfant prodige. Il l'emmena à son château de Siebeneichen. Confié d'abord au pasteur Krebel, qui lui donna les premières notions à Niederau, Fichte fut ensuite placé à l'école de Meissen, 1770-1774, puis au collège de Pforta. De là, il alla à l'Université d'Iéna puis à celle de Leipzig étudier la théologie dans l'intention de se faire recevoir pasteur. A cette époque, après une lecture de l'Ethique de Spinoza, il professait le déterminisme. En 1787, une brouille survenue avec les héritiers du baron, son protecteur, le prive de la pension qui lui permettait de vivre. Il est obligé de demander des ressources à des répétitions, et se voit refuser une bourse d'examen qu'il avait sollicitée auprès du président du consistoire. Une place de précepteur chez l'hôtelier Ott, de Zurich, l'arrache au désespoir.

A Zurich, Fichte fait la connaissance de Lavater, et fréquente les salons du beau-frère de Klopstock, l'inspecteur des finances Rahm. Il distingue sa fille, lui plaît et se fiance à elle. Des dissentiments en matière pédagogique avec la femme de Ott le forcent à quitter sa maison. Il part de Zurich, va à Schaffouse, séjourne à Stuttgard, se rend à Leipsig où il projette de fonder un journal destiné à réformer le goût et les mœurs du public. Un étudiant de Zurich lui ayant demandé des leçons sur la philosophie de Kant, il se met à l'approfondir, et l'adopte avec enthousiasme, parce qu'elle lui procure la paix totale de l'esprit. Sous l'influence des doctrines qu'il vient d'adopter, il compose et publie ses aphorismes sur la *Religion et le Déisme* (1790).

Fichte, à la date à laquelle nous sommes parvenus, a

renoncé à la carrière de pasteur, et une brouille s'en est suivie entre lui et sa mère. La ruine du banquier Rahm le contraint de différer son mariage, et il entre en qualité de précepteur chez le comte Plater à Varsovie. Antipathique à la comtesse, il donne sa démission, mais réclame et finit par obtenir une indemnité. De Varsovie il se rend en pèlerinage à Kœnigsberg, où Kant, alors en plein succès, l'accueille froidement. Il compose la *Critique de toute révélation*, dans les idées du philosophe, lui soumet le manuscrit et est invité à dîner par lui. Comme réponse à une demande de lui emprunter de l'argent qu'il adresse à l'illustre professeur, il reçoit le conseil de publier son ouvrage. L'absence du libraire Hartung empêche cette publication, mais sur la recommandation de Kant, Borevski, pasteur de la cour, lui trouve une place de lecteur à Crocov, dans la maison du comte de Crocov. Cette fois, il plaît à la comtesse, qui exerce une grande influence sur lui. Grâce aux bons offices d'amis dévoués, la *Critique de toute révélation* paraît à Halle, mais sans nom d'auteur, par suite d'une inadvertance de l'imprimeur. Elle obtient un vif succès, et est attribuée à Kant, qui en désavoue la paternité. Fichte publie ensuite ses *Contributions pour redresser le jugement du public sur la Révolution française*, se marie et fait son voyage de noces.

Avec 1794 commence pour Fichte la vie de professeur d'Université, vie de succès, mais aussi de difficultés, de luttes et de déboires. On lui a offert la chaire de Reinhold à Iéna ; après avoir fait, en vue de s'y préparer, une série de leçons à Zurich, il inaugure son cours à Iéna, et ses premières leçons excitent l'enthousiasme. Il publie le compte rendu de l'*Enésidème* de Reinhold, l'*Idée de la théorie de la science*, les *Fondements de l'ensemble de la théorie de la science* (1794). Estimant que sa vocation est d'exercer une influence morale sur la jeunesse, il institue des conférences du dimanche, dans lesquelles il traite de la destination de l'homme et du savant. Il entreprend en outre de réagir contre les mœurs des étudiants, et de les amener à abolir leurs ordres, sociétés secrètes formées au mépris des lois. Malgré des précédents et ses

propres précautions, des collègues jaloux provoquent de la part du consistoire l'accusation de chercher à supprimer le service divin. Le conseil académique donne gain de cause au conférencier, qui peut continuer ses prédications. Plus difficile à mener à bien fut l'affaire des ordres. Inhabile, faute de souplesse, aux négociations diplomatiques, Fichte devient suspect aux étudiants, qui l'accusent de complicité avec le gouvernement. Cependant le philosophe finit par réussir avec deux d'entre les ordres. Seuls, les affiliés de l'ordre des unitistes lui tinrent rigueur, lancèrent des pierres contre sa maison, menacèrent sa sécurité et le forcèrent à chercher un refuge à Omanstadt, où il écrit le *Résumé de ce qu'il y a de propre à la théorie de la science*, la première partie du *Droit naturel* et les deux *introductions à la Théorie de la science*. Il revient à Iéna pour l'hiver de 1795. L'affaire des ordres assoupie, un conflit beaucoup plus grave éclate. Directeur avec Niethamer du journal philosophique d'Iéna, Fichte laisse passer dans ce recueil un article de Forberg, où celui-ci soutient que la religion consiste uniquement en la bonne conduite et n'est pas une foi morale. Pour remplacer un commentaire critique que Forberg a refusé, Fichte publie un traité de sa façon sur le *Fondement de notre croyance à une providence divine*, et est accusé d'athéisme dans un écrit intitulé : « *Lettre d'un père à son fils, étudiant, sur l'athéisme de Fichte et de Forberg* », que son auteur, resté inconnu, a eu soin de signer de la lettre G, afin de le faire attribuer au célèbre théologien Glaber, qui le désavoue. Le grand duc de Saxe, Frédéric-Auguste, prononce la confiscation du journal et introduit à la cour de Weimar un réquisitoire demandant au Sénat académique de censurer les deux directeurs. Fichte répond à ces actes par un *Appel au public* et la *Justification juridique contre l'accusation d'athéisme*. Averti par la rumeur publique qu'un blâme le menace, il écrit une lettre destinée à être montrée, dans laquelle il déclare qu'il n'acceptera pas le blâme et donnera sa démission, puis le blâme ayant été lancé contre la publication de l'article et non contre la théorie religieuse soutenue par Fichte, celui-ci le

repousse, mais juge à propos de retirer sa démission. La cour maintient sa décision, et, malgré l'intervention des étudiants, le philosophe est obligé de quitter Iéna.

Repoussé de divers Etats comme personnage dangereux, Fichte se retire à Berlin. Là il écrit à Schelling plusieurs lettres sur les rapports de sa philosophie avec celle de Kant, sur divers projets (Institut critique, Journal critique, Revue critique des Revues), sur le projet de Reinhold d'un journal anticritique ; il fait paraître la *Destination de l'homme*, l'*Etat commercial fermé* (1800), *l'Exposition claire comme le jour au grand public sur* l'*Essence de la nouvelle philosophie*, *l'Exposé de la Théorie de la science*. En 1804, des chaires lui sont offertes à Charcow (Russie), Landshut (Bavière), ainsi qu'un professorat à Erlangen, avec saison d'hiver à Berlin. Cette dernière offre lui agrée et l'amène à s'occuper de questions pédagogiques (Plans d'une Université modèle, Aphorismes sur l'éducation, etc). Il prononce des leçons sur *Les traits caractéristiques du temps présent* et sur la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*. En 1806, la guerre ayant éclaté entre la Prusse et la France, Fichte sollicite sans succès la mission de prédicateur laïque auprès des armées, et se réfugie à Kœnigsberg, où il obtient une place de censeur que des démêlés avec l'autorité au sujet de la liberté de penser l'obligent à résigner. A l'approche des Français, il quitte Kœnigsberg pour Memel, et, la paix signée, revient à Berlin. Il est question alors de transporter l'Université de Memel dans la capitale de la Prusse. Fichte prend part aux études que nécessite le projet sous les ministères de Beyme et de Humboldt ; en même temps il publie : la *Théorie de la science dans ses traits généraux*, prononce ses fameux *Discours à la nation allemande* (1807), fait paraître les *Données de la conscience de Fichte*, donne cinq conférences sur la *Destination du savant*. L'université s'était ouverte avec Schmalz comme recteur (1810). Devenu recteur à son tour, Fichte prononce un discours inaugural sur *La seule destruction possible de la liberté académique*, dirigé contre les ordres des étudiants, entre en conflit avec ces derniers, et donne sa démission, parce que ses collègues ne le soutiennent pas (1812). La *Théo-*

rie de la science, le *Système du droit*, le *Système de la morale*, les *Données de la conscience*, des leçons sur la *théorie de la science*, sur la *théorie de l'Etat*, des leçons *d'Introduction sur la Théorie de la science* absorbent son activité de 1812 à 1813. Au commencement de 1814, la femme du philosophe contracte le typhus au chevet des malades, qu'elle a soignés sans relâche : Fichte gagne la maladie et meurt le 27 janvier.

A travers ce récit bien chargé, quoique trop succinct, Fichte nous apparaît avec le double caractère du spéculatif et de l'homme d'action. Spéculatif, il a la passion des idées, des abstractions, du raisonnement ; il se livre aux recherches les plus abstruses, aux discussions les plus subtiles. Homme d'action, il a hâte de voir ses théories se traduire dans la pratique, et cherche à exercer la plus large influence sur le grand public et sur les étudiants qui lui sont confiés. Quant à son activité philosophique, si abondante et si variée, on peut la répartir en trois périodes. Dans la première, Fichte, qui vient d'abandonner le déterminisme et de se convertir au Kantisme, applique les principes de la Critique à des questions de politique, de morale et de religion. Dans la deuxième période (1793-1795), qu'on appelle période d'Iéna, il constitue son propre système, fonde la théorie de la science et en tire les conséquences. Dans la troisième période (1799-1804) l'élément éthico-religieux devient de plus en plus prédominant, l'idée de Dieu paraît se transformer dans l'esprit du philosophe ; il remanie son système d'après ses vues nouvelles, et, bien que lui-même estime enseigner toujours la même doctrine, des interprètes comme MM. Boutroux, Windelband peuvent parler d'une seconde philosophie de Fichte.

CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE DE FICHTE

Fichte définit ainsi le dessein de sa philosophie : « L'auteur de la *Théorie de la Science* a résolu de consacrer sa vie à exposer, sous une forme d'ailleurs entièrement indépendante de celle de Kant, la grande découverte de ce penseur, et cette résolution, il n'y faillira pas ». En affirmant de la sorte l'identité de son système et de celui de Kant, Fichte entendait, sans doute, se placer au point de vue non de la lettre, mais de l'esprit. Il avait parfaitement conscience de ce qu'il y avait de hardi et d'original dans l'interprétation qu'il apportait de l'idée critique. Avant d'entrer dans le détail de cette philosophie originale, notons-en les principaux caractères.

1° *La philosophie de Fichte est une philosophie transcendantale.* — Pour concilier l'empirisme, d'après lequel toute connaissance dérive de l'expérience, et le rationalisme, qui voit dans les lois de la pensée des principes nécessaires et universels, c'est-à-dire *a priori*, pour rendre compte d'autre part et de la réalité de la science, et du perpétuel échec de la métaphysique, Kant avait supposé que les facultés de notre esprit, loin d'être vides, ont un contenu propre. Il se mit à scruter ce contenu, et découvrit un certain nombre de représentations auxquelles il donna le nom de formes transcendantales (espace, temps, catégories, etc.). Mais ces formes, il se contenta de les énumérer, de les classer, et renonça à les expliquer autrement qu'en les rattachant d'une manière générale à l'esprit, comme à leur producteur. Fichte s'attaque au problème que Kant a désespéré de résoudre. Il entreprend de *déduire* les lois de la pensée, c'est-à-dire d'établir que, étant donnée l'essence de l'esprit, il devait produire les formes que nous constatons en lui,

et du même coup d'expliquer le sentiment de nécessité qui accompagne les connaissances *a priori*. Ainsi sa philosophie sera, à cet égard, l'achèvement de la philosophie transcendantale.

2° *La philosophie de Fichte est une philosophie idéaliste.* — D'une manière ou d'une autre, les formes transcendantales mettent le sujet en rapport avec l'objet. On peut dire que chez Kant il y a deux conceptions de l'objet. L'objet c'est d'abord la matière des sensations, lorsque celles-ci ont été transformées, intellectualisées, légalisées par des rapports nécessaires et universels, en vertu de l'application des catégories de l'entendement. Mais l'objet, c'est ensuite la chose en soi, le noumène, la réalité intelligib'e à laquelle correspond l'intuition et qui, inconnue et inconnaissable, nous apparaît à travers elle. Fichte repousse cette chose en soi, scandale d'une philosophie qui prétend tout expliquer au moyen de l'esprit, objet posé en violation de la thèse suivant laquelle les catégories n'ont de valeur que pour les phénomènes. Son effort tend à réduire au sujet l'objet qui n'est plus que le sujet lui-même vu d'un certain point de vue. On comprend, dès lors, que son système ait reçu le nom d'idéalisme subjectif, critique ou transcendantal.

3° *La philosophie de Fichte est une philosophie moniste.* — Nous disons le sujet et l'objet, mais ces termes n'expriment-ils pas des pluralités? A coup sûr. Fichte est loin de nier soit la multiplicité des êtres raisonnables, soit la diversité des choses qu'ils se représentent, et dont l'ensemble constitue la nature. Mais selon lui, cette double série aux termes multiples est dérivée. Au fond de ce que chacun de nous appelle son moi, existe et vit le Moi absolu, le Sujet pur. Ce sujet est l'essence même de l'Esprit en qui coexistent et s'identifient productivité et réflexion, c'est la Substance, laquelle est unique. Fichte est résolument moniste, et l'un des mérites qu'il accorde le plus volontiers à son système, est d'avoir su concilier,à la différence du spinozisme, l'unité de l'être et la pluralité des consciences et des objets qu'elles se représentent.

4° *La philosophie de Fichte est une philosophie de la liberté.* — Etre, Substance, Esprit, ce sont là des termes qu'il faut définir avec exactitude, si l'on veut comprendre et le problème qu'en définitive Fichte s'est proposé de résoudre et la philosophie par laquelle il croit l'avoir résolu. Or, pour notre philosophe, l'*Esprit* est essentiellement l'opposé de la *chose* : la chose est ce qui est donné, produit, inerte, mort. L'esprit est ce qui produit : c'est l'activité, c'est la Liberté. Le principe des choses est une Liberté infinie ; d'abord pure puissance, elle a à se réaliser, et, pour cela, à créer l'intelligence. Montrer comment la Liberté se fait, et par là expliquer l'intelligence, et, avec l'intelligence, la conscience, et, avec la conscience, la pratique, telle est la tâche et l'ambition de la philosophie de Fichte.

MÉTHODE

A une entreprise aussi originale doit correspondre une méthode originale comme elle. Cette méthode n'est pas l'expérience, l'induction, qui remonte du particulier au général, et dégage des faits les rapports nécessaires et universels, les lois qui les régissent. Une telle procédure convient aux sciences proprement dites, qui s'appliquent au donné, et nullement à la philosophie, qui prétend rendre compte du donné, et montrer, faire comprendre pourquoi il y a une expérience. Ce n'est pas davantage la déduction sous le contrôle de l'expérience, le raisonnement employé à rattacher les faits et leurs lois à une hypothèse imaginée de manière à ce qu'elle cadre avec eux. La philosophie, en effet, a pour rôle de dire ce qui *doit* être ; si son argumentation est juste, l'expérience se

trouve d'accord avec ses conclusions, sans que la philosophie ait à se préoccuper d'avance de cet accord. Elle n'est pas enfin la déduction appliquée à épuiser les conséquences d'une définition de l'être une fois posée, comme celle de la Substance chez Spinoza. Qu'est-ce qui justifie cette définition? Le principe universel est tout autre chose que la Substance telle que la conçoit l'auteur de l'*Ethique* : c'est la Liberté qui se crée, et la philosophie a à déduire les actes qu'elle doit nécessairement produire pour se réaliser. La méthode à mettre en œuvre est donc la dialectique qui construit la réalité vivante. Et cette méthode seule peut donner la certitudé : car y a-t-il moyen de douter de la vie, de l'action, de ce que l'esprit voit se produire et s'engendrer?

LES PRINCIPES MÉTAPHYSIQUES DU SYSTÈME

Il convient d'abord de rechercher les principes métaphysiques du système. Ils sont au nombre de trois et répondent aux lois de l'entendement, savoir les lois d'identité, de contradiction et de raison.

1er *Principe*, absolument inconditionné, c'est-à-dire tel que ni sa forme ou liaison des termes, ni sa matière ou contenu, ne relève d'une condition quelconque, et qu'il échappe à la définition et à la démonstration. Le point de départ de la recherche est la loi d'identité A = A. Cette proposition affirme, non pas l'existence de A, mais le rapport entre les termes, soit X. C'est par sa forme, et nullement par son contenu, qu'elle a de la valeur. Nous voulons savoir quelle condition *métaphysique* rend possible le rapport X, ou si l'on aime mieux, nous cherchons à passer de X à cette condition. C'est le

Moi qui juge quand il énonce la proposition A = A, et il juge d'après X, comme d'après une loi absolue. X est donné dans le Moi, A doit donc l'être aussi, et il ne peut l'être absolument à titre de prédicat que s'il l'est à titre de sujet. Autrement dit, la proposition A = A implique un sujet ou principe métaphysique, qui juge et reste identique à lui-même quand il va du sujet logique à l'attribut de la proposition. Nous avons donc le droit de traduire la proposition A = A en cette autre : « Je suis Moi, ou Je suis. » Entre ces deux propositions il y a une différence capitale. La première a une valeur absolue, mais au point de vue de la forme seule, car elle signifie : *si* A est, il est A. La deuxième vaut absolument, et par sa forme, et par sa matière. Non seulement le Moi est identique à lui-même, mais il existe. Toutefois, la vérité de cette existence du Moi n'est encore que celle d'un fait. Il faut dépasser le fait, et aller jusqu'au droit. La valeur formelle de A = A nous y autorise. Cette proposition a une valeur absolue. La proposition « Je suis qu'elle implique » doit donc avoir la même valeur. Il résulte de là que le principe suprême, expliquant tous les faits de conscience est, qu'avant de rien poser en soi, le Moi doit être lui-même posé. Et la nature de la loi d'identité nous révèle celle du premier principe. A = A est un jugement, c'est-à-dire un acte. Le Moi, lui aussi, est un acte. Il est l'activité en soi, l'activité qui consiste à se poser, et pour qui se poser c'est être, l'acte en qui s'identifient l'agent et son produit, le principe d'un acte et du seul acte possible. Le Moi est en tant qu'il se pose, il n'est que parce qu'il se pose, et pour lui qui se pose. — Si dans la proposition « Je suis », l'on fait abstraction du contenu ou Moi, il reste la forme du rapport du fait d'être posé à l'être ou loi d'identité, laquelle se trouve ainsi fondée sur le premier principe de la doctrine de la science. Par là, en outre, on obtient la valeur de la catégorie de *réalité*. Tout ce à quoi est applicable la proposition A est A, a de la réalité.

2e *Principe*. — Le deuxième principe doit être inconditionné quant à sa forme, et conditionné quant à sa matière. La recherche part de la loi de contradiction.

Non A n'est pas A. Cette proposition est indémontrable. Si la démonstration en était possible, elle ne pourrait se faire qu'à l'aide du principe d'identité. Or, quand on essaie de la produire, on s'aperçoit que la proposition à démontrer se réduit purement et simplement à celle d'où l'on prétendait la tirer, ce qui revient, non pas à la démontrer, mais à la détruire, en supprimant son originalité. En effet : Non A n'est pas A équivaut à Non A est Non A. Nous avons là la forme de l'identité. Ce qu'il y a de nouveau dans la loi de contradiction, c'est l'acte de l'*opposition,* lequel étant le contraire de l'acte de poser, ne saurait être fourni par lui. Considérons cet acte et son produit, au point de vue de la forme et de la matière. Pris en lui-même, l'acte de l'opposition est absolu dans sa forme, comme posé sans condition par le Moi ; il est conditionné quant à sa matière : sans une position pas d'opposition, et, à cet égard, l'action dépend toujours d'une autre action. De même le produit de l'acte d'opposer a une forme absolue. Un opposé est tel, parce qu'il est le résultat d'un acte d'opposition. Il a une matière conditionnée. Non A n'est ce qu'il est que parce que A a été posé tel qu'il l'a été. Passons de la logique à la métaphysique. La proposition : « Non A n'est pas A » est absolument certaine ; elle est un fait de la conscience empirique ; certain aussi doit être l'acte d'opposition qui fonde ce fait. Or il n'y a de primitivement posé que le Moi ; il s'ensuit que, primitivement, un Non Moi est absolument opposé au Moi. Nous avons bien là un principe inconditionné par sa forme et conditionné par sa matière. Le Non Moi suppose le Moi ; en vertu de la simple opposition, le contraire de tout ce qui appartient au Moi doit appartenir au Non Moi. Que l'on n'aille pas croire, avec le vulgaire, que le concept du Non Moi est un concept discursif, formé au moyen d'une abstraction qui dégage ce qu'il y a de commun à toutes les choses que nous nous représentons. Sans doute, il y a et doit y avoir dans les objets représentés quelque chose qui fait qu'ils apparaissent différents du sujet qui se les représente. Mais que partout où il se rencontre, cet X soit à distinguer du représentatif, voilà ce qu'aucun objet ne peut nous

apprendre. Il n'y a d'objet que dans la supposition de la loi qui oppose le représenté au représentant. Cette loi vient d'être dérivée du Moi ; sa formule est : Au Moi est primitivement opposé un Non Moi. L'abstraction en dégage la loi de l'opposition ou de contradiction ; elle en tire aussi la catégorie de *négation* dont la valeur se trouve démontrée.

3e *Principe*, inconditionné quant à sa matière et conditionné quant à sa forme. Cette fois, le point de départ est la contradiction qui éclate entre les deux premiers principes. Par eux le Moi et le Non Moi ont été posés d'une façon absolue, et l'un et l'autre comme infinis. En tant que le Non Moi infini est posé, le Moi ne l'est pas. Or, le Non Moi est posé dans le Moi, parce qu'il lui est opposé, et que l'opposition suppose l'identité du Moi dans lequel elle est posée et auquel elle est opposée. Donc le Moi n'est pas, par là même que le Non Moi y est posé. Mais, d autre part, le Non Moi ne peut être posé que si, dans le Moi conscient, un Moi est posé, auquel il puisse être opposé. Or, le Non Moi doit être posé dans la conscience identique, donc le Moi doit y être posé. Ainsi, le deuxième principe se détruit par ses conséquences. Mais à son tour cette destruction se détruit. En effet, si le deuxième principe se détruit, c'est qu'il a la valeur nécessaire pour que l'opposé supprime ce qui est posé. Mais comme il doit se détruire, il n'a aucune valeur, et, par conséquent, il ne se détruit pas. Même chose à dire du premier principe. Si le Moi est Moi, tout ce qui est posé, est posé dans le Moi. Or le deuxième principe doit être posé dans le Moi, et ne pas l'être. Donc le Moi n'égale pas le Moi, mais le Non Moi. Les conséquences des deux principes sont exactes ; leur exactitude abolit l'identité de la conscience, c'est-à-dire la conscience elle-même. Il faut donc chercher une inconnue qui laisse intactes et l'identité de la conscience et l'exactitude des conséquences. Puisque les conséquences se rencontrent dans la conscience, en elle aussi se rencontre l'inconnue. Le Moi et le Non Moi, posés dans la conscience, sont des actes primitifs du Moi ; l'acte d'opposition, qui pose le Non Moi et qui implique

l'inconnue est donc aussi un acte primitif. L'inconnue doit concilier le Moi et le Non Moi, les poser comme identiques, sans qu'ils se détruisent l'un l'autre, les accorder dans la conscience. L'acte qui produit un tel résultat est la limitation réciproque, lequel enveloppe la réalité et la négation, et l'inconnue cherchée se trouve dans la notion de limite. Cette notion n'est pas analytique, car les deux principes ne la fournissent pas, et, quoique le deuxième exige implicitement la conciliation des opposés, il ne dit pas comment elle a lieu. Prise dans toute sa pureté, c'est-à-dire dégagée de la réalité et de la négation qu'elle sert à concilier, notre inconnue se réduit au concept de divisibilité ou *quantitabilité*, qui suppose la réalité et la négation. Ainsi l'acte qui réalise la limitation, pose le Moi et le Non Moi comme absolument divisibles. Quant à la limitation, elle ne précède ni ne suit l'opposition des deux termes, elle est en cette opposition, et avec elle; elle s'identifie à l'opposition même. Nous ne l'en distinguons que par la réflexion.

La limitation réciproque permet de lever les contradictions signalées tout à l'heure. Le Moi n'est pas posé dans le Moi, quant aux parties de la réalité en lesquelles le Non Moi est posé, ce que le deuxième principe autorise à admettre. Mais le Moi est posé en tant que le Non Moi est posé. Tous les deux se partagent la réalité ; l'un et l'autre sont quelque chose, ce qui n'était pas vrai du Moi dans le premier principe. Le Moi doit être identique et opposé à lui-même. Il est identique comme Moi dans la conscience absolue qui est unique. Il est opposé à lui-même en tant que, divisible par son opposition au Non Moi, il est opposé au Moi absolu. En résumé, le troisième principe est le suivant : Le Moi oppose dans le Moi, au Moi divisible, un Non Moi divisible.

Si l'on néglige le contenu de cette opposition, on voit que la forme de la conciliation des opposés, au moyen de la divisibilité, donne la loi de raison. En partie-A est non. A, et réciproquement. Par le troisième prin, cipe, cette loi de raison ou de relation est à la fois démontrée et déterminée. Elle est démontrée. Le Moi

et le Non Moi se limitant partiellement, on comprend que les contraires sont en parties identiques, car ils ont en commun ce qu'ils ne détruisent pas l'un dans l'autre. On comprend également que les identiques aient quelque chose de différent, et c'est ce qui a permis précisément de les poser comme deux (ou plus de deux), et non comme une seule et même chose. Elle est déterminée : valable pour les choses opposées, elle est sans application possible au Moi infini, qui est unique. De plus, elle nous apprend qu'il n'y a pas de synthèse sans antinomie ni d'antinomie sans synthèse, et que l'une et l'autre impliquent la thèse. De là résulte l'existence de jugements de conciliation, d'opposition et de position.

Le troisième principe : Le Moi oppose dans le Moi au Moi divisible un Non Moi divisible est la synthèse fondamentale (S. A.). qui donne la formule de la conscience, de son contenu, c'est-à-dire de tout ce qui existe pour nous, connaissances et actions, bref de ce qu'on peut appeler l'expérience, et que Fichte nomme la Science. Il se décompose en deux propositions : l'une regarde la pratique : le Non Moi est limité par le Moi ; l'autre regarde la théorie : le Moi se pose lui-même comme limité par le Non Moi.

PHILOSOPHIE THÉORIQUE

Le Non Moi ne peut limiter le Moi que s'il existe, et le Moi ayant été posé comme la seule réalité, l'existence du Non Moi se présente comme quelque chose de paradoxal. Un problème s'impose donc au philosophe qui n'admet que le Moi, celui d'expliquer l'existence du Non Moi par la conscience elle-même, et sans sortir d'elle. en d'autres termes, de montrer que le Non Moi est quelque chose du Moi. A supposer que la réduction

puisse être effectuée, il n'en est pas moins vrai que le Non-Moi paraît étranger au Moi ; un second problème succède donc au précédent : faire voir comment le Moi arrive à reconnaître dans le Non Moi un produit de son activité : Ces deux tâches se partagent la philosophie théorique : la première est épuisée par la déduction du Non Moi, la deuxième par l'Histoire pragmatique du Moi.

A. *Déduction du Non Moi.*— La déduction du Non Moi se fait à l'aide de trois synthèses : celles de la réciprocité, de la causalité et de la substantialité, dont chacune a pour but de résoudre des antinomies recélées dans la proposition : le Moi se pose comme déterminé par le Non Moi.

a) *Synthèse de la réciprocité* (S. B.). De cette proposition : le *Moi se pose comme déterminé par le Non Moi* l'analyse en fait sortir deux autres qui se contredisent : 1° Le *Non Moi détermine activement le Moi* ; 2° le *Moi se détermine lui-même*, ce qu'il faut bien accorder, puisque le Moi se pose en vertu de l'activité absolue, et qu'il se pose comme déterminé. La conscience, que la contradictoires détruirait, ne pouvant pas être abolie, c'est à elle de fournir le moyen de la conciliation. L'une des contradictoires nie ce que l'autre affirme : si la destruction avait lieu, ce serait donc celle de la réalité par la négation. On l'évitera en déterminant la limitation. Le Moi s'est posé à titre de réalité et de quantité absolue. Ce n'est donc pas en supprimant en lui-même de la réalité — auquel cas il se nierait et se contredirait — mais en déterminant la réalité et la quantité qui le constitue, qu'il se déterminera. Le Non Moi, opposé au Moi, est la négation absolue du Moi, et par conséquent de la quantité absolue ; il est la quantité absolue de la négation. La conciliation cherchée se fera par la limitation partielle des deux opposés. Le Moi se détermine et est déterminé en partie, deux choses qui n'en font qu'une. Il se détermine dans la mesure où il est déterminé, le degré de réalité qu'il abolit en lui, il le transporte dans le Non Moi. En d'autres termes, il n'y a de négation dans le Moi qu'autant qu'il y a de réalité dans le Non-

Moi. De la sorte le Moi se pose en se déterminant, en tant qu'il est déterminé, et est déterminé, en tant qu'il se détermine.

Cette synthèse de la réciprocité nous présente dans l'idée de réciprocité d'action une spécification de l'idée de détermination. Tandis que la détermination en général pose la quantité, la réciprocité fait voir comment la quantité de l'un des opposés est déterminée par celle de l'autre. C'est ce que Kant appelle la catégorie de *relation*.

b) *Synthèse de la causalité* (S. D.). — La première des propositions qu'a conciliées la synthèse de la réciprocité, savoir : le *Non Moi détermine activement le Moi*, en renferme deux autres qui se contredisent : 1° *Le Non Moi a de la réalité en lui-même*, car il doit déterminer le *Moi*, en supprimant de sa réalité ; 2° le *Non Moi n'a acune réalité*, car toute réalité est posée dans le Moi, et le Non Moi est opposé au *Moi*. Le maintien de la conscience exige une conciliation que la réciprocité ne fournira pas à elle seule, attendu qu'elle nous autorise à regarder comme réel celui des opposés qu'il nous plaît de concevoir ainsi. C'est en dissipant l'équivoque qui jusqu'ici est demeurée dans la notion de réalité, que la contradiction pourra être levée. Voici de quelle manière. Indépendamment de toute condition de temps et de relation à un objet quelconque, le Moi est l'origine de toute activité. Par le Moi, et avec lui, est donnée toute réalité : il est, parce qu'il se pose, et il se pose, parce qu'il est. Mais pour lui, être ou se poser, c'est être actif. La réalité est donc positive. Dire que le Moi doit être déterminé, c'est dire que de la réalité doit être supprimée en lui. Or, toute idée d'efficace écartée, le contraire de l'activité est la passivité ou négation positive. Si donc la totalité absolue de la réalité doit être conservée jusque dans la passivité du Moi, il faut qu'un degré d'activité égal à celui qui est détruit en lui soit transféré dans le Non Moi. Là est la solution cherchée. Le Non Moi, qui n'a comme tel aucune activité en soi, possède néanmoins de l'activité, en tant que le Moi est passif ou affecté,

La notion qui fait le nœud de cette synthèse est celle de causalité. Ce à quoi une causalité est attribuée est cause première ou réelle, positive, absolument posée. Ce à quoi la passivité est attribuée est effet, c'est-à-dire sans réalité primitive, et dépendant d'autre chose. La causalité est une spécification de la réciprocité d'action. La réciprocité détermine la quantité de l'un des deux opposés par celle de l'autre, mais n'indique pas lequel des deux doit être posé comme réel, lequel comme négatif. Au contraire, la causalité désigne le terme positif, et, en outre, la corrélation de l'activité et de la passivité des deux termes.

c) *Synthèse de la substantialité* (S.E.). — La deuxième proposition de la synthèse fondamentale : *le Moi se pose comme déterminé par le Non Moi*, en renferme deux autres qui se contredisent : 1° *Le Moi se détermine*, c'est-à-dire qu'à titre de déterminant, il est actif; 2° *Lé Moi se détermine*, c'est-à-dire qu'à titre de déterminé, il est passif. Cette contradiction d'un Moi actif et passif à la fois, en un seul et même acte, sera résolue si, à la proposition qui la renferme, on peut substituer cette autre. *Le Moi, par son activité, détermine sa passivité, et, par sa passivité, son activité.* Le peut-on ? La détermination implique une mesure fixe. Cette mesure ne peut être que le Moi, car il est posé primitivement, et en lui-même, d'une manière absolue, comme réalité totale ou somme comprenant toutes les sommes, comme quantité absolue. C'est d'après cette quantité absolue que sera mesuré ce qui manque de réalité. Mais le manque de réalité n'étant rien en soi, l'opération portera directement sur la quantité de réalité restante, ce qui reviendra à mesurer la quantité manquante ou négative à titre de contraire, non pas de la réalité elle-même, mais d'une somme plus petite que la totalité. Cette somme ne pourra être comparée à la totalité que grâce à la divisibilité qui fonde leur distinction. Bien que la totalité soit sans parties, il est possible en effet de la comparer à des parties, et de la discerner d'avec elles. Ainsi il y a un moyen de lever la contradiction signalée. On raisonne de la façon suivante : Réalité et activité sont iden-

tiques. Or, toute réalité, toute activité, est posée dans le Moi, et inversement toute réalité est activité en lui. En tant qu'il n'est pas actif, le Moi est passif. Toute passivité est non-activité. Donc c'est seulement par rapport à l'activité que la passivité est susceptible d'être déterminée, et, comme le demandait le problème, dans la réciprocité, l'activité détermine la passivité.

La passivité ne peut être rapportée à l'activité que si elle est fondée, et son fondement est nécessairement celui de la relation générale qui existe entre la réalité et la négation, à savoir le fondement de la quantité. La passivité est une quantité d'activité. Or, une somme d'activité ne se détermine que par une mesure qui est l'activité en soi ou quantité absolue de la réalité. Si toute l'activité est posée dans le Moi, poser une certaine somme d'activité, c'est diminuer l'activité totale du Moi, laquelle devient passivité, non en elle-même mais en tant qu'elle n'est plus toute l'activité. Donc par là même que l'on pose une somme d'activité, la passivité est déterminée comme telle par l'opposition de cette somme à l'activité totale. Ainsi nous avons trouvé une notion synthétique qui renferme à la fois celles d'activité et de passivité, activité à l'égard du Non Moi, passivité à l'égard de l'activité totale. C'est celle d'une action particulière, comprise dans la sphère de l'activité en général. Par exemple, le « je pense » est l'expression d'une activité, car le Moi pose la pensée, et comme tel est agissant. C'est en même temps l'expression d'une négation, à titre d'action particulière excluant toutes les autres. L'activité de la pensée est donc opposée à elle-même ; activité relativement aux objets auxquels elle s'applique, passivité en ce qui concerne l'être en général, dont la limitation rend seule la pensée possible. Tous les attributs du Moi expriment de même une limitation. On voit donc que le Moi, déterminant son activité par sa passivité, est tout ensemble actif et passif ; actif dans sa spontanéité absolue, qui le pose en une des sphères que contient sa réalité absolue, passif en tant qu'il est considéré en cette sphère particulière, abstraction faite de sa spontanéité.

La notion trouvée est celle de substance, spécifiication nouvelle de la réciprocité. La causalité et la substantialité sont identiques et opposées à la réciprocité. Elles lui sont identiques en ce qu'elles déterminent, l'une la passivité par l'activité, l'autre la négation par la réalité, et inversement ; elles lui sont opposées, car si elles posent une alternative, celle-ci, au lieu d'être indéterminée, et de laisser le droit de choisir le terme qui servira de point de départ, détermine au contraire et fixe l'ordre des termes. Seulement cet ordre même les rend opposées entre elles. Dans la causalité, l'activité est déterminée par la passivité, dans la substantialité c'est la passivité qui est déterminée par l'activité. En tant qu'il est le cercle embrassant toute réalité, le Moi est substance. Comme posé dans une sphère de ce cercle, il y a en lui un accident. La limite qui sépare le cercle de la circonférence de la sphère est l'accident lui-même, lequel appartient à la substance. La limite est dans le cercle et, par conséquent, dans la substance. Pas de substance sans accident, car c'est seulement par rapport aux circonférences tracées dans le cercle entier que le Moi est substance, et, sans les accidents, il n'y aurait pas de réalités diverses, mais l'unité pure. Inversement, pas d'accident sans substance, car quelque chose de réel ne peut être déterminé que s'il est rapporté à la réalité en général. La substance se conçoit comme réciprocité d'activité universelle, et l'accident est quelque chose de déterminé et de variable, qui est solidaire d'une autre chose également variable. Il n'y a qu'une substance, et tous les accidents possibles sont posés dans cette unique substance.

Les deux synthèses de la substantialité et de la causalité nous enferment dans un cercle vicieux. Pour le Moi, poser une somme d'activité moindre que l'activité totale, revient à poser la passivité en lui-même et l'activité dans le Non Moi. Mais comme substance, le Moi égale l'activité totale, il lui est donc impossible de poser en lui cette moindre somme. Ainsi il semble qu'il devrait y avoir dans le Non Moi une activité précédant la position de la moindre somme, et annulant une partie

de l'activité du Moi. La synthèse de la causalité interdit d'admettre une telle activité du Non Moi, puisque celui-ci n'a d'activité qu'autant qu'il est posé de passivité dans le Moi. Supposons que la limitation du Moi résulte uniquement du Non Moi, deux cas sont possibles. Ou bien le Non Moi n'agit pas, et alors toute l'activité est dans le Moi, ou bien il agit sur le Moi d'un certain nombre de degrés, et alors autant de degrés sont anéantis dans le Moi. Mais le Moi ne pouvant comparer les états dans lesquels il se trouve aux moments où le Non Moi agit ou n'agit pas, il se voit déterminé sans se poser comme tel. C'est la thèse du réalisme qui ne parvient pas, à l'aide du Non Moi extérieur au Moi, à expliquer la conscience que celui-ci a de sa limitation. Supposons au contraire que le Moi, absolument indépendant de toute influence du Non Moi, soit en outre capable de percevoir en soi à des instants divers, des degrés variables d'activité, de les comparer à la réalité totale, de les mesurer par elle ; il se jugera limité, et à des degrés variables, mais il n'attribuera pas l'origine de ses limites au Non Moi. C'est la thèse de l'idéalisme transcendantal, qui devient inconséquent lorsqu'il admet l'existence du Non Moi comme chose en soi. Chacune des deux thèses a l'inconvénient de laisser inexpliqué ce dont elle devait rendre compte. On ne voit pas dans le réalisme pourquoi le Moi rapporte sa limitation au Non Moi, ni dans l'idéalisme pourquoi cette limitation, au lieu de paraître contingente, est tenue pour nécessaire. La contradiction relevée peut s'exprimer comme il suit. Le Moi ne peut poser en soi de la passivité sans poser de l'activité dans le Non-Moi et réciproquement. Comme la proposition et sa réciproque doivent avoir de la valeur, il faut conclure que cette valeur n'est que partielle. Interprétées de la sorte, elles donnent ce résultat. Le Moi pose et ne pose pas en partie la passivité en soi, en tant qu'il pose l'activité dans le Non Moi. C'est donc que la loi de la réciprocité n'est vraie qu'à un certain égard, et relativement à l'activité du Non Moi qui détermine la passivité du Moi et à la passivité du Moi qui détermine l'activité du Non Moi.

Mais dans le Moi et le Non Moi, outre l'activité déter-

minée il doit y avoir une activité indépendante, et les deux activités doivent coexister. Leur coexistence requiert une notion synthétique, qui les accorde. L'activité indépendante déterminera la passivité et réciproquement. Si cette proposition est vraie, il est clair que l'activité indépendante et l'activité déterminée ne se détermineront que médiatement. Or, le Non Moi déterminant réellement le Moi, la passivité du Moi est un fait réel. Le Non Moi a une existence réelle ou qualitative. Mais puisque l'activité du Non Moi n'est que la passivité du Moi, cette activité a son fondement idéal dans le Moi lui-même. Il faudrait que fondement réel et fondement idéal ne fissent qu'un. Leur identification exige un moyen terme entre la quantité et la qualité. Nous le trouvons dans l'objectivité, que fournit la loi du poser médiat ou de la conscience. Dans le Moi, se poser, c'est-à-dire la quantité, et être, c'est-à-dire la qualité, sont une seule et même chose, et, par là, en lui s'identifient le fondement réel et le fondement idéal. Mais, d'autre part, poser dans le Moi c'est aussi ne pas poser dans le Moi, car le Moi qui en soi est infini, ne se pose jamais qu'en partie. Or, ne pas poser dans le Moi, c'est poser dans le Non Moi. Donc le Non Moi s'identifie à son tour avec la position du Moi, et, comme dans le Moi le fondement réel et le fondement idéal ont été identifiés, ils sont par là même identifiés aussi en lui. Le Non Moi n'est que la quantité du Moi qui n'est pas posée, le simple corrélatif du Moi. S'il paraît avoir une existence qualitative, c'est qu'il se présente comme objet. Or de même qu'il n'y a de sujet que par rapport à l'objet il n'y a d'objet que par le sujet, et pour lui. La loi du poser médiat, qui permet de ramener le Non Moi à l'objet et l'objet au sujet, est donc bien la loi de la conscience : le réalisme et l'idéalisme ordinaire sont écartés l'un et l'autre, et réconciliés dans l'idéalisme critique.

La conciliation s'est effectuée sur le terrain de la causalité ; il reste à transporter la question sur celui de la substantialité, où la détermination réciproque est l'exclusion d'un terme par l'autre. Si nous regardons de près le Moi et le Non Moi qui s'excluent, nous voyons que

tous deux sont finis. Or, le Moi qu'avait posé le premier principe était le Moi infini. C'est au Moi fini que le Non moi a été ramené comme objet, mais ce Moi fini lui-même, comment le rattacher au Moi infini ? L'idéalisme se perd, en identifiant le fini à l'infini. et le réalisme demande que le Moi se considère comme limité, sans en donner la raison. La réponse est que la rencontre des opposés n'implique pas nécessairement l'existence de l'objet. Il suffit qu'il y ait choc pour le Moi, et que quelque chose empêche le sujet de s'étendre. Ce choc donne au Moi la tâche de se limiter. Comme la limitation a lieu au moyen de l'opposition, le Moi, pour exécuter cette tâche, doit opposer l'objet au sujet. Par là il réalise la conscience, qui exprime cette relation, et, c'est pour la réaliser que le choc se produit. Elle naît de lui, rien d'étonnant, après cela, que l'objet, son résultat, soit un Non Moi, c'est-à-dire quelque chose qui paraît d'abord inexplicable à la conscience.

Mais qu'est-ce qui causera le choc ? L'idéalisme exige que ce soit une activité inconsciente du Moi. Il faut donc admettre dans le Moi une faculté tenant le milieu entre le Moi infini et le Moi fini qu'elle crée. C'est l'imagination, puissance finie puisqu'elle limite le Moi et crée les objets, mais puissance infinie aussi, car elle multiplie sans cesse les objets, recule les limites, emploie sa spontanéité à poursuivre l'impossible équation du fini et de l'infini. Avec la découverte de l'imagination s'achève la déduction du Non Moi.

B. *Histoire pragmatique du Moi.* — La production du Non Moi par le Moi est la condition grâce à laquelle l'intelligence se réalise. Il s'agit maintenant d'assister au développement de cette intelligence, et de voir le Moi arrivant à reconnaître son propre produit dans le Non Moi, qui d'abord s'impose à lui sous l'apparence d'une réalité complètement étrangère. C'est le spectacle que va dérouler sous nos yeux l'histoire pragmatique du Moi. Nous devons avoir constamment à la pensée deux vérités : la première que les actes qui vont être saisis par la réflexion sont en eux-mêmes inconscients ; la deuxième que si l'exposition en est successive, leur production est simultanée.

a) *Déduction de la sensation* (empfindung). — L'histoire pragmatique prend le Moi au moment où l'imagination vient de produire inconsciemment le choc en son sein. En raison de ce choc qu'il subit de son propre fait, le Moi a en lui une activité où deux directions se contrarient, où deux forces égales en conflit, au lieu de s'annuler, laissent d'elles-mêmes une trace, qui est une matière en repos, un substratum de force. Parce qu'en lui-même il est activité pure, le Moi doit s'opposer cette activité contradictoire, à titre d'activité non pure. Une telle relation implique un fondement auquel se rattachent les deux termes à opposer, et qui doit se trouver dans le Moi. Il s'ensuit que l'activité du Moi sera pure en tant qu'elle se rapporte au Moi lui-même, et non pure en tant qu'elle lui est opposée, et, inversement, que l'activité opposée au Moi sera pure comme opposée et pure comme relative au Moi. L'identification se fait dans un troisième terme, lien synthétique de ceux qu'il doit servir à identifier, et qui se trouve dans l'activité opposée à l'activité entière du Moi, l'égalant, la niant, c'est-à-dire le Non Moi. La contradiction se lève de cette manière. En elle-même, si l'on fait abstraction du Non Moi, l'activité du Moi est pure ; elle dépouille sa pureté si l'on pose l'activité du Non Moi. Le maintien ou la suppression de sa pureté dépend de cette condition, qui est contingente. Le rapport du Moi au Non Moi est la sensation où trois choses sont à distinguer : le sentant, le senti et ce qui fait sentir. Le sentant est le Moi lui-même, rapportant au Non Moi l'activité qui le fait sentir ; le senti c'est l'activité du Moi refoulé, comprimé par une activité étrangère, puisqu'il ne se limite pas lui-même. Ce qui fait sentir c'est le Non Moi. La sensation, en deux mots, est l'acte dans lequel le Moi s'attribue, ou pose en lui-même, rapporte à lui, un élément étranger, mais qu'il a trouvé en soi comme *donné*.

b) *Déduction de l'intuition* (anschauung, conscience de la sensation). 1° *La sensation comme passion*. — Dans la sensation, le senti est une activité qu'arrête une activité égale. Il faut que cette activité soit opposée à une activité libre, et, qu'après avoir été opposée à l'activité

qui lui fait obstacle, elle soit, comme cette dernière, opposée au Moi. Pour cela, un troisième terme est nécessaire, qui participe des deux, action et passion du Moi sous un premier aspect, et sous un second aspect, limite imposée par le Non Moi au Moi, qui ne peut se limiter lui-même. Action, ce terme aura pour fondement réel le Moi qui se détermine ; passion, il aura pour fondement le non-Moi qui pose son existence, et comme l'être et la détermination ne font qu'un, il sera tout entier explicable et par le Moi, à titre d'action et par le Non Moi, à titre de produit, de telle sorte que le Non Moi ne rendra pas compte de ce que fait le Moi, ni le Moi de ce que fait le Non Moi. En tant qu'il agit, le Moi est intuitif ; il faut donc que le Moi, en qui est l'intuition du Non Moi, ne pose rien de plus que le fait de considérer, en vertu de sa spontanéité propre, et sans aucune contrainte venue de l'extérieur, le Non Moi tantôt sous un caractère et tantôt sous un autre, en une image. Mais il faut aussi que les caractères considérés soient dans l'objet extérieur. Le troisième terme cherché est-il possible ? Dans le fait de sentir, l'activité est posée et déterminée. Le Moi doit poser en soi, et cela par l'activité, quelque chose d'étranger et de passif. Donc le Moi, dans le fait de sentir, doit être à la fois actif et passif, et la sensation est le résultat en qui s'unissent action et passion, c'est quelque chose d'actif par la passion, de passif par l'action, l'une menant à l'autre, l'une expliquant l'autre et réciproquement. Or, si l'activité ne peut pas être la passion elle-même, ce qui serait contradictoire, elle peut déterminer celle-ci, lui tracer des limites. La limitation est une action qui n'est pas possible sans passion, car, le Moi ne pourrait lui-même supprimer une partie de son activité, et a besoin pour cela du Non Moi ; mais à son tour la passion est incompréhensible sans l'activité, attendu qu'elle n'est qu'une limitation de l'activité. Ainsi s'explique que l'impression est posée à la fois dans le Moi et le Non Moi. La limitation est le troisième terme réclamé par la synthèse. Le fait de sentir n'est possible que grâce à la limitation du Moi par le Non Moi, et dans la limite commune aux deux termes, qui se séparent et s'opposent en tout le reste.

Avant la limitation, le senti est susceptible d'être rapporté au Moi, mais le Moi ne devient sentant, de même que le sentant n'est le Moi, qu'en tant qu'il peut être limité. La limitation implique un au delà de la limite du Moi, et pour pouvoir se poser comme limité, il faut que le Moi franchisse cette limite. La proposition : le Moi se pose comme limité, signifie donc que le Moi, en tant qu'enfermé dans une limite, s'oppose à un Moi illimité. Ce Moi sans limite et incapable d'en avoir une, est le Moi dont l'activité ne dépend que de lui-même, le Moi idéal, opposé à l'activité dépendante du Non Moi et appliqué au réel. L'activité qui dépasse la limite est idéale ; celle qui est enfermée dans la limite est à la fois idéale et réelle, idéale par son fondement dans le Moi, réelle comme activité limitée. Or, elle n'est pas rapportée au Moi simplement à titre d'activité idéale mais comme activité réelle, limitée, dépendante du Moi qui est étranger au Moi et exclu de lui. Le fondement et le sujet du rapport impliqué dans l'opposition du Moi et du Non Moi sont toujours l'activité idéale allant au delà, ou restant en deçà de la limite, et l'agent de l'intuition, aussi bien que son objet, n'est autre que le Moi. Mais le Moi, ne pouvant en même temps agir et réfléchir, oublie son action qui lui apparaît comme passion, et l'intuition n'est qu'une contemplation muette et sans conscience, où il se perd dans son objet. De là ce substrat dont l'existence est posée comme étrangère au moi, substrat sans influence sur le Moi, mais dont la position résulte d'une opposition, et, par conséquent, d'une détermination réciproque. L'existence du Non-Moi est indépendante, mais sa position dépend d'une influence étrangère exercée sur le Moi.

2° *La sensation comme action.* — Si le Non Moi limite le Moi, à son tour le Moi limite le Non Moi, car il ne fait pas partie de lui. La raison pour laquelle le Non Moi a été posé comme objet senti, c'est qu'en lui a été posée une activité contingente, c'est-à-dire pouvant être ou n'être pas posée. Or, c'est le Moi qui a le pouvoir de ne pas poser. Montrer comment se produit l'objet senti reviendra donc à montrer de quelle manière a lieu l'acti-

vité qui pose ou ne pose pas. Cette activité est idéale, car elle doit par elle-même aller au delà du point de séparation où le Non Moi s'oppose à elle, faute de quoi le Moi serait impuissant à poser en soi tout ce qu'il doit y poser. En tant qu'activité idéale, elle est pure activité ; c'est le Moi pur. Mais il faut aussi qu'elle soit une activité qui pose, car l'activité du Non Moi ne la détruit ni ne l'amoindrit, mais la place seulement hors du cercle du Moi. De son côté, le Non Moi ne saurait être hors du cercle du Moi, puisque, sous peine de ne pas être, il doit lui être opposé. Il résulte de cette double condition que le Moi pose un Non Moi en général, à sa guise. D'une part, le Moi est limité, et par conséquent il y a un Non Moi ; d'autre part il ne l'est pas, ce qui signifie que le Moi recule sa limite comme il lui plaît. Il pose le Non Moi en lui-même, mais rien ne le force à le poser définitivement en un point quelconque : c'est par un libre choix et en vertu d'une activité illimitée, que le Moi pose ses limites.

N'y a-t-il pas contradiction entre ce résultat de la réflexion qui réduit le Non Moi à n'être qu'une limite du Moi librement posée et reculée, et ce fait que dans l'intuition l'objet s'impose comme quelque chose de donné et d'étranger, où le Moi se perd ? A la lumière de cette réflexion le Non Moi ne risque-t-il pas de s'évanouir ? La contradiction est purement apparente, et le Non Moi continue de s'imposer, parce que si la réflexion sur l'objet est consciente, la production de ce dernier est inconsciente. Par la libre réflexion, le Moi forme l'image et celle-ci, à cause de son origine, est un produit qui participe de la liberté inhérente à la réflexion d'où elle est née. Mais cette image, le Moi la forme d'après l'objet, et c'est à l'objet qu'il l'oppose. Or, l'objet est le produit de l'activité réelle, laquelle est inconsciente et par conséquent, il se présente comme chose donnée, comme une chose en soi. Ainsi s'explique la relation de ces deux termes ; la passion et l'action du Moi, ou encore son activité idéale et son activité réelle. Ainsi se comprend la relation de l'image à l'objet : pas d'objet, pas d'image, mais inversement pas d'image, pas d'objet.

C'est par l'image que la réflexion fait passer l'intuition de l'inconscience à la conscience.

La solution apportée, par là même qu'elle accorde encore de la réalité au Non Moi, laisse la contradiction subsister, et met de nouveau aux prises l'idéalisme et le réalisme. Pas d'image sans objet, l'image suppose la chose. On peut bien, jusqu'à un certain point, réduire la chose à l'image. En effet, l'objet qui est d'abord posé n'est pas l'objet déterminé, pourvu de qualités ; c'est le Non Moi sans détermination, le simple opposé du Moi. Si, dans la suite, il revêt des qualités, c'est grâce à la réflexion qui, en le parcourant, les découvre. L'objet ayant été primitivement posé sans qualités, celles-ci apparaissent comme étant au nombre de toutes celles que l'objet pourrait revêtir, et sont tenues pour contingentes, ce qui en fait les accidents d'une substance. Mais parce qu'elles sont effectivement attribuées à cette substance, celle-ci, à son tour, est considérée comme leur cause. Toutefois, si la réflexion a pu constituer l'image sans laquelle le Non Moi ne serait pas qualifié, toujours est-il que l'image ne se donne que comme une copie de l'objet posé et déterminé en soi. En va-t-il ainsi ? le réalisme triomphe et l'esprit n'est plus qu'un reflet des choses ; il perd sa véritable essence, sa vraie réalité. La chose suppose l'image : réduit-on complètement la chose à la représentation ? cette fois, c'est au Non Moi de disparaître : l'idéalisme a satisfaction. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y a, non pas conciliation des termes adverses, mais suppression de l'un d'eux.

Comment donc opérer la conciliation ? Le problème semble absurde. Il exige d'une part que le Non Moi qualifié et la représentation existent indépendamment l'un de l'autre, et que, d'autre part, l'image dépende de la chose et la chose de l'image. Une solution ne pourra être fournie que s'il existe un intermédiaire, en qui l'objet et le sujet s'unissent solidairement par une rencontre contingente. Cet intermédiaire est l'acte d'attention, qui libre, et partant contingent, réalise dans l'instant *présent* l'union de l'objet et du sujet jusque-là perdu en lui. Mais l'attention implique la position de

l'objet, et celle-ci à son tour requiert l'espace. Nous voilà donc engagés à déduire l'espace, après quoi il faudra déduire le temps.

3° *Déduction de l'espace.* — Cette déduction doit établir que l'espace est nécessaire à la position de l'objet. A la différence de Kant qui prouvait l'idéalité de l'objet par celle de l'espace, Fichte entreprend de prouver l'idéalité de l'espace par celle de l'objet. — L'espace possède trois caractères : la continuité, l'homogénéité, la divisibilité à l'infini. Il s'agit de faire voir que, sans un milieu qui les possède, la position de l'objet n'est pas possible.

(α) *La position de l'objet implique un milieu continu.* En effet, un objet déterminé, ou en cet objet des qualités également déterminées, excluent de celui-ci d'autres objets ou de celles-ci d'autres qualités. Or, l'objet est une substance douée d'activité et ayant, comme telle, une sphère d'activité. Pour une substance, en exclure une autre, c'est exclure sa sphère d'activité. Mais cette exclusion suppose que ces sphères ont une relation commune, faute de quoi elles seront isolées, mais non exclues. Ce rapport commun est la relation de la partie au tout. Des parties qui s'excluent doivent être en contact. Or, sans continuité pas de contact. Donc le milieu où l'objet doit être posé ne peut être que continu.

(β) *La position de l'objet implique un milieu homogène.* Supposons que le milieu où sont posées les substances qui s'excluent ait une qualité propre. Cette qualité modifiera les rapports des substances entre elles. Il faut en conséquence que le milieu où l'objet sera posé soit homogène.

(γ) *La position de l'objet implique un milieu divisible à l'infini.* En effet, s'il est vrai que l'objet est nécessairement en rapport avec d'autres substances, il est vrai aussi que la réflexion qui le pose est une activité contingente. Or la conscience, résultat de l'acte par lequel l'objet est posé, relève de l'essence formelle de la réflexion, et celle-ci rend possible une régression sans terme à l'égard d'un tout donné. Ainsi la position de l'objet requiert la divisibilité à l'infini du milieu dans lequel l'objet est posé. Nous appelons espace ce milieu continu,

homogène et indéfiniment divisible. Selon l'enseignement des idéalistes, l'espace n'est qu'un rapport, la relation nécessaire de coexistence, la place des objets. Produit de la réflexion ou forme de la quantitabilité, laquelle est le principe de la division, on comprend qu'il soit la seule chose intelligible permettant de déterminer les rapports des objets entre eux et de leurs qualités entre elles.

4° *Déduction du temps.* — Placés dans l'espace dont les parties sont simultanées et en réciprocité de dépendance, les objets ont des rapports nécessaires de position, et, comme tels, sont indépendants du Moi. Mais le sujet est libre de se fixer sur tel ou tel d'entre eux. Ce choix libre est précisément l'acte d'attention en qui se réalise l'union immédiate de l'objet et du sujet. Il a lieu en un point qu'on nomme le moment présent, où l'objet arrive à l'existence pour le sujet. Le présent est l'élément générateur du temps, c'est donc dans le temps qu'a lieu la rencontre du sujet et de l'objet. Le temps est l'ordre nécessaire de la succession, laquelle implique et le présent et le passé. Il n'y a point de passé sans présent, car le passé doit être représenté actuellement. Mais il n'y a pas davantage de présent sans passé, car la conscience suppose le présent, et le présent comme tel suppose un moment où aucune autre perception que celle qui l'occupe ne soit possible. Or, c'est justement le cas du passé. C'est ce qui fait que la conscience est à la fois conscience de l'identité et de la liberté. Elle est conscience de la liberté, parce que le Moi ne se saisit que dans son opposition au Non Moi. Or, il ne s'oppose au Non Moi qu'en lui appliquant son activité idéale. Et celle-ci n'est sienne que si elle est libre, c'est-à-dire pouvant s'appliquer à n'importe quel objet. Elle est la conscience de l'identité, car un moment n'est tel moment, que parce qu'il est relié à un autre. L'identité du sujet suppose deux moments et il n'y a pas de premier moment, mais toujours un second moment pour la conscience.

L'espace est simultané, le temps est successif, aussi servent-ils à se mesurer l'un l'autre : l'espace par le temps que nous mettons à le parcourir, le temps par

l'espace que parcourent régulièrement des corps en mouvement.

C'est dans le présent que, par l'acte d'attention, la libre réflexion réalise la perception en élevant à la conscience l'intuition qui jusque-là lui échappait. Mais le présent, c'est l'instant qui meurt aussitôt né. Le temps participe de cette instabilité du présent, il s'écoule. S'il n'y avait en notre esprit que des représentations successives, nous serions incapables de connaître véritablement, la connaissance supposant des objets réels, et des objets ne possédant l'existence qu'à la condition d'être fixes, permanents. Mais notre esprit a en lui une faculté apte à donner aux représentations la fixité qui leur manque. C'est l'entendement, qui transforme les images en concepts, et nous montre les objets comme existant en tous lieux et en tout temps.

La réflexion est à même de s'appliquer à ces objets auxquels l'entendement a conféré l'existence avec la stabilité. En le faisant, elle choisit à son gré tel ou tel objet, ou en lui tels ou tels caractères. Elle rapproche les caractères ou les laisse sans lien, bref elle abstrait et juge. Le jugement a besoin des concepts, mais les concepts n'ont de signification et d'usage que par le jugement, et c'est lui qui les élève à la conscience. Le jugement est la faculté formelle qui pose ou ne pose pas. Nous voici donc rapprochés encore d'un degré du Moi.

Une dernière étape reste à franchir, et le Moi n'a plus qu'à réfléchir sur la réflexion précédente. En effet, le Moi qui juge et est maître de fixer son attention selon sa préférence, est libre aussi de faire abstraction de tout objet. Saisir cette liberté, c'est pour lui s'apercevoir que son essence est indépendante des objets en général, qu'elle est pure subjectivité ou raison. La conscience de cette subjectivité n'est autre chose que la conscience même de la conscience, de la faculté de poser des objets, de se déterminer soi-même, de l'autonomie.

En cette conscience une dualité subsiste. Le sujet se détermine lui-même, et en lui se distingue ce qui réfléchit et ce à quoi s'applique la réflexion ; mais le pouvoir de réflexion étant pris ici dans toute sa pureté et comme

pouvoir de produire des objets, il ne peut être lui-même un objet. Il reste que les deux termes à distinguer sont le Moi comme Liberté et comme puissance de Réflexion. Et ainsi l'histoire pragmatique du Moi nous ramène au point de depart, au premier principe en qui s'identifient ces deux éléments : la Liberté et la Réflexion.

PHILOSOPHIE PRATIQUE

La philosophie théorique a expliqué que le Moi se pose lui-même comme limité par le Non Moi ; la philosophie pratique doit faire comprendre que le Moi limite le Non Moi, c'est-à-dire pose un Non Moi qu'il détermine, ou en d'autres termes qu'il se limite lui-même par l'intelligence. Puisque l'intelligence est le résultat de cette limitation, ce n'est pas la théorie, mais la pratique qui peut rendre compte de la limitation dont il s'agit, et la question est : D'où vient que le Moi introduit en lui-même la limitation avec l'intelligence ? Le problème sera résolu si l'on découvre dans le Moi une activité qui participe à la fois de l'Infini et du fini, de la détermination et de l'indétermination. Or, une telle activité ne peut se concevoir que comme effort. L'effort est une activité finie, car il suppose une application de l'activité à un objet qui l'empêche de s'actuer immédiatement dans sa plénitude. Il est aussi une activité finie, car l'obstacle impose une limite, qui au lieu d'être fixe, recule. Mais à un effort infini, il faut un objet infini. Pour le Moi, Liberté infinie, cet objet ne peut être que cette Liberté même. En tant qu'objet de l'effort, la Liberté infinie est idéale ; c'est l'idée même de la Liberté qui est la fin à laquelle le Moi aspire, et toute l'activité de

celui-ci est un travail en vue d'égaler l'activité objectivante à l'activité pure. Ainsi s'explique la production de l'intelligence ; ainsi se comprend la primauté du Moi pratique sur le Moi théorique ; ainsi enfin se définit le rapport de la science et de la morale.

La philosophie pratique, qui succède à la théorique, comporte trois grandes tâches. En premier lieu, elle doit retracer l'histoire du Moi pratique ; en second lieu, elle doit montrer comment l'acte du droit prépare la réalisation du Moi infini ; en troisième lieu, elle doit faire voir dans l'acte de la morale cette réalisation elle-même.

A. *Histoire du Moi pratique.* — Elle expose ce que fait le Moi, ce qu'il pose, de quelle manière il prend conscience de son effort et, par là, le détermine. A cet égard différents degrés sont à distinguer dans le développement du Moi. *1er degré*: Le Moi est d'abord force mécanique, simple équilibre d'énergies rivales qui exprime l'égalité de l'action et de la réaction. *2e degré* : Le Moi est force vitale. Vue du dedans par la réflexion, la force apparaît comme tendance, penchant vers quelque chose qui lui fait obstacle. Selon la rencontre, le penchant est satisfait ou contrarié, et devient sentiment. Ce sentiment est celui de la force, or, telle est précisément la vie. *3e degré* : Le Moi est conscience. Appliquée au sentiment, la réflexion le détermine, en le rapportant à l'objet et en démêlant la dualité qu'il enveloppe, celle du sentant et du senti, l'objet senti s'opposant au sujet qui le revêt de ses propres sensations. Alors apparaît la conscience avec l'instinct en quête de la réalité. *4e degré* : Le Moi est aspiration vague au changement. La réflexion sur l'instinct montre au sujet qu'il est indépendant de ses objets, et qu'aucun n'a de quoi le satisfaire ; il se met à désirer des objets sans cesse nouveaux, il est travaillé par l'amour du changement. *5e degré* : Le Moi prend pour but sa liberté. Pour se réaliser, le Moi affranchi de tous les objets prend pour fin de son effort sa liberté même, qui devient l'idéal de son activité pratique.

Mais cette réalisation implique les deux actes fondamentaux du droit et de la morale.

B. *L'acte du droit.*

a *Déduction du concept du droit.* — L'être raisonnable, le moi fini en qui vit et se développe le Moi absolu, ne peut être pratique que s'il se pose comme libre activité, et pour le faire, il doit, après s'être opposé au Non-Moi, s'attribuer dans ce monde sensible une sphère d'activité où son énergie se déploie et devienne son propre objet. Mais ce qui caractérise l'objet c'est d'être posé comme arrêtant la libre activité du sujet. La condition assignée à la conscience de la liberté ne la contredit-elle pas, au lieu de la rendre possible ? La contradiction disparaîtra si l'objet requis par cette conscience détermine le sujet à se déterminer lui-même, en lui montrant dans sa liberté, non pas quelque chose de tout fait et de réalisé, mais quelque chose qui doit être. Or, un tel objet ne peut être qu'un sujet possédant lui-même la liberté, et capable de solliciter les autres à l'acquérir. Etre homme c'est avoir conscience de sa liberté, il n'y a donc d'hommes que parmi les hommes. Dès que l'on pose l'existence d'un homme, il faut en admettre une pluralité ; les hommes font mutuellement leur éducation, en s'incitant à la liberté. Si à l'origine de l'humanité on place un couple, il lui a fallu un être raisonnable qui ne fût pas un homme, comme éducateur, ainsi que l'enseigne un antique document où est renfermée la sagesse la plus profonde et la plus sublime.

Mais la pluralité des êtres libres implique un rapport déterminé qui est précisément le rapport de droit. En effet, ces êtres doivent se considérer comme distincts, opposés, et c'est cette opposition qui leur permet de susciter les uns chez les autres la conscience de leur nature d'êtres raisonnables et libres. Or, je ne puis demander à un être raisonnable de me reconnaître pour tel, que si moi-même je le traite comme tel. Mais puisque je dois me réaliser en tant qu'être libre, il faut que, dans tous les cas possibles, je demande aux autres êtres raisonnables de me tenir pour l'un des leurs, donc je dois les traiter comme des êtres raisonnables. En d'autres termes, la liberté du moi chez l'être raisonnable mais fini, n'est possible que par une limitation volon-

taire et mutuelle des libertés, la reconnaissance faite, au profit de chacun, d'une sphère d'activité qui lui soit propre.

Cette déduction prouve que le droit résulte, non de l'éducation ou de conventions arbitraires, mais de notre nature même d'êtres raisonnables. Elle prouve aussi que le droit, se déduisant sans recourir au devoir, est indépendant de la morale. D'ailleurs la loi morale est un impératif catégorique, la loi de droit est conditionnelle, elle est permissive : on n'est jamais obligé d'user de son droit. Il est des cas où la morale défend d'user de son droit, ce qui ne le supprime pas, mais mettrait la loi morale en contradiction avec elle-même, puisqu'en identifiant le droit à la loi morale, elle accorderait et en même temps supprimerait le droit.

b) *Applicabilité du droit.* Par le droit, chaque être raisonnable se pose comme individu, comme personne distincte des autres, parce qu'elle choisit, en vertu de sa propre spontanéité, parmi les actions possibles dans une certaine sphère d'activité, et laisse aux autres la faculté d'un choix analogue dans leurs sphères respectives. Mais cette sphère que l'individu s'attribue le limite lui-même ; par elle il devient un Moi matériel, déterminé. La sphère d'activité du moi est une partie du monde, un objet d'intuition, quelque chose d'étendu, de déterminé, de durable. Or, une chose étendue qui demeure la même dans l'espace est un corps. Le Moi ne peut être libre que s'il subsiste identique à lui-même, et il ne peut subsister identique à lui-même que grâce à sa sphère d'activité. Donc la sphère d'activité où peut se déployer la libre activité de l'être raisonnable est un corps étendu et durable dans l'espace qu'il occupe. Comme l'être raisonnable n'est cause libre que parce qu'il veut et agit d'après des fins, il faut que le corps soit capable de telles actions ; il faut en conséquence que la personne puisse, par son vouloir, déterminer immédiatement ce qu'elle veut en son corps. A toute volonté correspondra un changement dans le corps, et, à tout changement dans le corps, une volonté actuelle de la personne. Les changements du corps

doivent exprimer les concepts du vouloir de l'être raisonnable. Or, la matière est indestructible ; d'un autre côté, il est nécessaire que le corps, ainsi que ses parties, restent identiques pour que le moi subsiste. Le changement aura donc lieu simplement dans les rapports des parties, c'est-à-dire dans la forme du corps. Le changement de rapport des parties constitue le mouvement : le mouvement, voilà donc le changement qui convient au corps. Il est nécessaire que le corps, comme sphère d'activité de la volonté, puisse par ses mouvement effectuer à l'infini des actions suivant la finalité. C'est ce qui aura lieu si chaque partie du corps a un mouvement propre, qui soit infiniment variable et susceptible d'être réalisé, alors que les autres parties sont en repos. Le corps sera donc constitué de telle sorte qu'il dépende de la volonté qu'une partie soit plus grosse ou plus petite, contractée ou relâchée, etc. Cette constitution se réalise dans l'organisation et l'articulation. Si la personne ne peut se poser comme telle qu'à titre d'individu, elle ne le peut aussi qu'à la condition qu'une action soit exercée sur son corps, laquelle empêche une action possible et qui demeure possible. Or, toute action de la personne est une certaine détermination du corps articulé. Il faut donc qu'une certaine détermination du corps articulé soit empêchée, tout en restant possible. Mais elle ne peut être posée comme possible, que si elle est représentée comme telle. La personne se représentera cette possibilité quand elle concevra que l'action aurait pu être produite si elle ne s'était pas retenue de l'effectuer, ce qui implique au-dessus des organes d'exécution et de mouvement, des organes supérieurs, des centres sensibles. Le corps sera donc animé et sensible. Enfin, le corps doit porter dans sa souplesse, sa facilité à être façonné, éduqué, achevé, la marque de la Liberté et par là différencier l'homme de la plante et de l'animal.

Tous les caractères du corps qui viennent d'être énumérés font de lui le phénomène du Moi. Le corps est la première condition de l'applicabilité du droit. Il en est une seconde, la contrainte, sur laquelle nous aurons à nous étendre, en traitant de l'application du droit.

c) *Application du droit.* — L'application du concept du droit amène la division et l'exposition des différents droits.

Il en est de primordiaux et de dérivés. *Droits primordiaux.* — Ce sont les droits qui dérivent de la nature physique de l'homme, c'est-à-dire de la personne comme Liberté se traduisant par l'intermédiaire du physique. Logiquement antérieurs à la société, ils sont supposés avoir existé en fait avant elle, et avoir été alors exempts des limitations qu'elle entraîne. Leur principe est l'existence même du corps, à la fois œuvre, expression et condition de la Liberté du Moi. Ce sont 1° l'existence et la liberté du corps sans lequel le moi ne pourrait agir physiquement dans le monde sensible, d'après la connaissance des effets possibles de son mouvement et de celui de la chose sur laquelle il agit, et dont la durée est requise par l'accomplissement des actes nécessaires à l'obtention des fins que poursuit la volonté. 2° La propriété, car le corps a pour destination l'accomplissement des fins de la volonté, et cet accomplissement exige l'usage exclusif de certains objets matériels, — ce qui légitime la propriété à la fois par l'action ou le travail qui donne une forme aux choses, et la Liberté qui subordonne les choses à ses fins. Tout homme a le droit de devenir propriétaire, c'est-à-dire d'avoir le moyen d'acquérir une propriété.

Droits dérivés. — Tout rapport de droit est régi par la règle : *Que chacun limite sa liberté pour rendre possible la liberté d'autrui.* Cette règle ne détermine pas la quantité de liberté que chacun peut garder et qui devra servir à décider si les autres ont outrepassé ce qui leur revient. Cependant si le principe est vraiment applicable, la seule conception de la liberté d'autrui doit indiquer la limite. En effet, sans la connaissance de la liberté d'autrui, ma liberté reste infinie ; dès que je connais une liberté étrangère et que je veux vivre avec elle sous la loi de droit, il faut que je limite moi-même ma liberté en vue de cette liberté étrangère. Celle-ci doit faire de même. Ainsi la mesure est l'égalité des libertés. Tout homme qui perçoit le corps d'un de ses semblables ne peut le traiter comme une chose à subordonner à ses

desseins, mais, au contraire, lui accorder les objets qu'il pourra approprier à ses fins. Quels sont ces objets? Des signes de reconnaissance sont nécessaires, sans quoi la lutte serait inévitable ; or, devant vouloir le droit, je dois vouloir sortir de mon état d'ignorance et d'incertitude à l'égard de ces objets. Seule la déclaration de propriété rendra possible le droit et avec lui la sécurité.

Mais les déclarations de propriété peuvent être conciliables ou incompatibles. En cas de conflit, ou bien leurs auteurs concluront un accord, ou bien chacun maintiendra ses prétentions. Deux moyens de trancher le différend sont possibles : la lutte ou le recours à un arbitre. Le premier étant contraire à l'état de droit, le second s'impose. Un accord vaut pour le présent, mais qui garantit que dans l'avenir les conventions seront tenues? Si les conventions impliquent la confiance qu'elles seront exécutées, elles ne prouvent pas qu'elles le seront en fait. Ainsi ce qui devait garantir la volonté de se soumettre à la règle du droit implique cette volonté même. La confiance et la fidélité réciproque ne dépendent pas de la règle du droit ; elles ne se laissent pas forcer. Il n'y a pas moyen non plus d'empêcher l'expression de la méfiance, car pour cela je devrais obliger celui qui se méfie à renoncer à toutes les précautions qu'il prend pour sa sûreté, à abandonner sa liberté et ses droits. Ce serait là le rendre esclave. D'un autre côté, la bonne volonté ne peut pas être exigée, car elle est tout intérieure et morale. Or, le droit est indépendant de la morale : il y est question non de moralité mais de légalité. On ne peut pas davantage songer à une disposition qui empêche les actions illégales par le jeu d'une force mécanique de la nature, parce que l'homme est libre, qu'il est capable de surmonter ou de tourner toute force de ce genre, qu'il deviendrait une simple machine, et qu'enfin, dans le domaine du droit, il se trouverait qu'il n'est pas tenu compte de sa liberté. Il faut que la volonté soit amenée d'elle-même à s'abstenir de vouloir les actes contraires au droit. Ce résultat sera obtenu s'il existe une disposition telle, que la mauvaise volonté et les actions qu'elle fait produisent tout le contraire du résultat

auquel elles tendaient. En effet, l'être raisonnable veut une chose déterminée et repousse son contraire. Si, voulant une chose, il en amène une contraire, sa volonté se nie et cesse de vouloir la première, justement parce qu'elle répugne à la seconde. La disposition dont il s'agit est la coercition. La confiance et la fidélité l'exigent comme la règle du droit les exige elle-même ; donc elle est légitime.

L'exercice de la coercition requiert la force. Quelle sera cette force? Destinée à rendre possible la réalisation d'un concept posé par une Liberté absolue, celui de la limitation des libertés, la force dont il s'agit résultera d'un contrat. Les contractants conviennent d'appliquer la contrainte à celui qui blessera les droits de l'autre. Mais l'agresseur, par là même qu'il est l'agresseur, ne pourra repousser sa propre agression sans se contredire. Tout au plus pourrait-il promettre de ne pas s'opposer à la coercition, et cela même est encore contradictoire, car il tend à conserver ce qu'il possède. D'ailleurs comment croire que la personne qui n'a pas tenu sa parole observera le contrat ? D'un autre côté, si celui qui a été lésé se fait justice à lui-même, qu'est-ce qui assure qu'il n'outrepassera pas les besoins de sa défense, qu'il sera loyal, impartial, sage dans ses revendications et représailles ? Le contrat ne serait réellement réalisable que si la mesure de la force était celle du droit. Cela n'arrive que dans l'État. Il n'y a pas de droit de nature, mais l'état de société est l'état de nature, et ce que l'on pensait perdre d'un côté, on le retrouve de l'autre.

Antérieurement à la moralité, chacun subordonne la fin commune ou sécurité mutuelle, à sa fin propre, ou sécurité personnelle. La volonté qui exerce le droit de coercition ne doit pas être disposée de la sorte. Le problème est celui-ci : trouver une volonté qui ne puisse être que la volonté commune, qui unisse synthétiquement en soi la volonté particulière et la volonté générale. Or, toutes les volontés s'accordent en ce point qu'elles veulent la sécurité des droits de tous. Il faut que cet accord devienne quelque chose de réel en vertu d'une libre détermination, qu'il s'exprime dans le monde sensible par un acte précis, perceptible à un moment dé-

terminé. Cet acte est le contrat social. Il faut que cet accord subsiste, soit établi pour l'avenir, qu'il se traduise dans la loi, qu'il définisse les limites des droits (législation civile), les peines auxquelles s'exposent les transgresseurs (législation pénale), qu'il soit accompagné d'une force supérieure à celle des individus, la force publique et le pouvoir exécutif au sens large du mot.

Mais on conçoit comme possible un abus de la loi aboutissant à l'oppression. Il faut que chacun comprenne que sa sécurité est menacée par cela même que celle d'autrui l'a été dans un cas donné. La loi traduira cette conviction en prescrivant qu'aucun dommage nouveau ne sera puni tant que les dommages antérieurs ne l'auront pas été. Toutefois il ne faut pas que la foule soit elle-même chargée d'exécuter la loi. D'abord qui l'y forcerait ? Et puis elle ne peut être à la fois juge et partie. La démocratie pure est absurde, le gouvernement doit être représentatif. Quelle que soit la forme de celui-ci, que la puissance publique soit confiée à un seul ou à plusieurs, et que le choix de ses membres ait lieu d'une façon ou d'une autre, il doit représenter la volonté commune, et rester responsable devant elle. La communauté surveillera le gouvernement, son administration par l'intermédiaire de l'*éphorat*. L'éphorat est une puissance absolument négative à côté de la puissance positive. Il a droit de contrôle et d'interdit. Il décide s'il y a lieu de consulter le peuple, de traduire l'exécutif devant lui, mais il ne peut lui-même faire aucun acte relevant de l'exécutif, non plus, que s'opposer à l'exécutiondes sentences de ce dernier : si délicat et si important est les rôle des éphores, que les précautions les plus minutieuses seront prises pour assurer l'indépendance morale de ses membres et leur responsabilité.

La constitution a pour objet de faire exécuter le contrat social. Ce contrat est un contrat de propriété ; un contrat de protection destiné à garantir le premier ; un contrat d'association qui assure la réalisation du second, institue la communauté sociale, laquelle contraint les individus à tenir leurs engagements par la force dont elle dispose. En entrant dans l'Etat, l'individu ne s'annihile

pas, mais au contraire multiplie sa puissance par celle de ses associés ; aussi bien, le contrat lui permet de conserver quelque chose, sans quoi il serait contradictoire. Il est vrai que le citoyen consacre une partie de ses fonds, de ses services, de ses produits à l'Etat, mais il ne se soumet qu'à la loi, qui représente la volonté stable des membres de l'Etat, et est la cause première du contrat social.

C'est autour du droit de propriété que tournent la législation civile et la législation pénale. Fichte déduit minutieusement les détails de cette législation. Nous en signalerons seulement quelques traits : le droit au travail, à l'assistance, fondé sur ce fait que celui qui ne peut ni manger ni boire n'est plus lié envers les autres, le droit pour la société de forcer les citoyens à travailler. Comme la vie suppose la production des choses qui lui sont indispensables, la fabrication des instruments utiles ou nécessaires à l'activité, le commerce, l'Etat exercera une surveillance en vue d'empêcher l'indigence ; il établira des magasins pour faire concurrence aux particuliers, usera d'une double monnaie, papier pour l'intérieur, or ou argent pour l'extérieur. — En ce qui concerne la législation pénale, la peine, abstraction faite de la moralité, est conçuecomme un moyen, non d'expiation, mais de réparation, (principe du talion), de correction (la prison temporaire doit ramener au respect de la loi le citoyen qui l'a violée). Si toute chance de retour au bien est impossible, l'Etat prononcera, non la *peine* de mort mais la *suppression*, ce qui arrive dans le cas de l'homicide.

Les principes du droit trouvent leur application dans des sociétés qui existent indépendamment de l'Etat : la famille et les nations. La famille est d'institution naturelle ; elle résulte du mariage, qui a pour fin la propagation de l'espèce humaine à laquelle porte un instinct spécial que l'amour voile chez la femme. Union essentiellement morale entre deux personnes, le mariage ne requiert pas de conditions légales. L'Etat n'intervient que dans celles des unions que les contractants lui font connaître, et cela, pour protéger la liberté de la femme, pour exiger le divorce quand la femme a commis l'adultère, ou forcer

le séducteur à épouser la femme séduite. Dans la famille, l'enfant n'a pas de droits proprement dits, parce qu'il n'est pas encore une libre personne. Mais l'État a droit sur lui, comme sur un futur citoyen, et il intervient pour exiger que l'instruction qui convient à un citoyen lui soit donnée, et quand celle-ci est achevée, pour assurer ses moyens d'existence.

Les nations sont indépendantes les unes des autres et, ne formant pas de communauté, sont sans relations de droit. Il faut établir un droit international, travailler à supprimer la guerre, la remplacer par l'arbitrage, faire des traités. Aucune nation n'a le droit d'empêcher les autres de s'unir. Toutes doivent constituer des confédérations de plus en plus étendues.

C. — *L'acte de la morale.*

a) *Déduction du principe de la moralité.* — Le point de départ est le fait suprême de la conscience morale, l'obligation de faire ou ne pas faire, absolue, indépendante de toute considération de fins extérieures. On peut se contenter de constater ce fait, ainsi que ses exigences particulières, à l'exemple de Kant. On peut aussi en chercher l'explication et le déduire. Cette déduction consiste à montrer dans la loi morale la condition nécessaire à la réalisation de la Liberté du Moi, la loi de la Liberté qui se tire de la Liberté elle-même. Une telle déduction suppose la conscience de ce qu'est notre Moi absolu. Or, ce Moi c'est l'essence de l'esprit, c'est l'être raisonnable. Si la conscience discerne en lui l'objet ou pure spontanéité et vouloir d'avec le sujet ou réflexion, les deux termes n'en font qu'un. Comprendre cette identité, c'est comprendre que le Moi, comme autonomie et spontanéité, n'est que ce qu'il fait lui-même, qu'il pose sa propre réalité ; qu'il se fait son propre objet, ce qui lui est possible précisément parce qu'il est spirituel. Mais pour être à même de poser son existence à titre d'objet, il faut que le Moi soit avant cette position, et indépendamment d'elle. Or, exister et appeler à l'existence, pour un être intelligent, c'est opérer par des concepts, c'est être libre. Toutefois en se posant comme existence, la Liberté se pose comme essence et par conséquent comme nécessité. Il

faut maintenir les deux termes : Liberté et Essence ou nécessité. Le maintien n'est possible que si la nécessité n'est rien de plus que la loi de se poser comme réalité devant se déterminer soi-même. Ainsi dans le concept de l'intelligence nous trouvons deux choses : le pouvoir ou activité, et la loi de se servir de ce pouvoir qui est l'impératif catégorique ou moral. En d'autres termes, la Liberté détermine l'être, et l'être détermine la Liberté, parce que la Liberté est à elle-même sa loi. Ainsi doit être entendue la preuve de notre Liberté par la loi morale. Ainsi doit se comprendre la primauté de la raison pratique. La raison pratique est supérieure à la raison théorique par sa praticité. Cette praticité se reconnaît à une triple expression : l'adhésion à la loi morale en bloc, l'application de la loi aux cas particuliers, la détermination du contenu de la loi, qui ne peut être que la Liberté elle-même comme fin.

b) *Applicabilité de la loi morale.* — La loi morale vise, non ce qui est, mais ce qui doit être, un idéal auquel rien ne correspond hors de nous, et qui n'est autre que l'Infini. L'Infini ne peut jamais être réalisé, aussi le commandement qui s'impose à moi est de travailler à m'en rapprocher sans cesse. Comme je ne puis faire rien de rien, il faut que je trouve quelque chose à quoi je puisse appliquer mon activité, et qui soit susceptible d'être modifié par ma Liberté. Ce sont les mouvements que je suis maître de produire ou de ne pas produire, et grâce auxquels je suis capable de changer l'état du monde d'après des concepts. Cet exercice de la Liberté au sein du monde implique deux grandes conditions — *une condition externe :* Aucun être raisonnable ne peut s'attribuer un pouvoir de Liberté sans concevoir un objet sur lequel il s'exerce librement ; la preuve c'est que sans la conception de plusieurs actes déterminés à titre de possibles, il n'y a pas conscience de la Liberté. Or, nul moyen de concevoir que des actes soient possibles, si l'on n'admet pas hors de soi un terme d'application de son activité, quand ce ne serait que la matière indéterminée — *une condition interne* : Aucun être raisonnable ne peut s'attribuer un pouvoir de Liberté, sans expérimenter en

soi cette Liberté, c'est-à-dire sans saisir en soi un libre vouloir. En effet, l'idée de ce pouvoir est la représentation idéale de cette Liberté. J'ai l'intuition de mon activité comme objet parce que c'est un certain quantum d'activité : je l'appelle mon vouloir. Or, ce vouloir n'est un vouloir, et *mon* vouloir, un vouloir immédiatement perçu, qu'en tant que l'activité a son fondement en moi. Cette détermination est nécessairement fondée sur ma pensée, puisque, hors de mon vouloir, il n'y a que ma pensée, et que tout ce qui est objectif se tire de la pensée. Il s'ensuit que mon vouloir est, comme tel, perçu aussi certainement que sa détermination est pensée.

Le monde n'étant que la limitation de notre activité, notre activité sur le monde consiste à reculer sa limite. L'unique théâtre de la moralité est donc le monde sensible, et comme les objets n'existent que par notre intelligence, la moralité consiste à agir sur les objets de notre pensée. Objecte-t-on que si les objets supposent l'activité, l'activité à son tour suppose les objets et qu'il y a cercle vicieux ? Il est aisé de sortir de ce cercle en se rappelant que dans la conscience, — non de réflexion mais de sentiment — activité et pensée ne font qu'un et que l'objet et la connaissance sont unis synthétiquement.

Ce sentiment en qui se confondent l'objet et la connaissance est l'instinct. Dans l'instinct, la Liberté n'apparaît pas encore : objectivement je suis attiré, subjectivement je suis sentant. Toutes les tendances englobées sous le nom général d'instinct constituent ce qu'on appelle nature, laquelle n'agit pas plus sur la Liberté que la Liberté ne la produit. Si je m'attribue à la fois la Liberté et l'instinct, c'est que ma substance possède l'un et l'autre. Mais la nature n'existe pas seulement en moi, elle existe aussi hors de moi, où elle est la matière nécessaire à l'application de mon activité s'exerçant pour atteindre des fins. En tant qu'elles sont des *natures*, ces deux natures se ressemblent, mais *ma* nature diffère de la nature étrangère. Qu'est-ce qui explique ma nature ? Ce n'est pas la causalité mécanique, simple transmission de force d'éléments à éléments, dans une série sans première

cause. Ce n'est pas non plus la causalité par concepts ou Liberté, car cette nature m'est donnée. Ma nature est spontanéité. L'instinct ne vient pas de l'extérieur, il n'y va pas : c'est une fonction que le sujet exerce intérieurement sur lui-même. On ne le conçoit que par la détermination autonome. Intermédiaire entre la causalité mécanique et la Liberté, l'instinct est lié à l'organisation, que caractérise la dépendance réciproque des parties et du tout. Le tout organisé que nous sommes tend à se conserver, à maintenir l'union de ses parties, à vivre, mais d'une vie déterminée. C'est l'instinct qui spécifie ses objets et non pas eux qui le spécifient. La réflexion sur l'instinct crée l'appétit, le sentiment du besoin de quelque chose d'absent ; elle nous apprend qu'il dépend de nous de donner satisfaction à l'appétit ou de la lui refuser. De la réflexion sur l'appétit et ses objets naît la faculté de désirer l'appropriation d'objets, qui porte à établir un certain rapport entre eux et notre corps. Mais je ne puis être libre que si j'ai conscience de ma Liberté ; je n'ai conscience de ma Liberté que si je suis capable de me déterminer entre des contraires. Je ne puis me déterminer entre des contraires que si j'ai une tendance à le faire, à déterminer moi-même la matière de mon activité. Lorsque je cherche à satisfaire l'instinct, j'aspire au bonheur, la réflexion sur cette aspiration crée en moi la Liberté formelle. Il faut qu'à cette Liberté *formelle* s'ajoute une Liberté *matérielle*, qui opère autre chose que ce qu'avait fait l'instinct. Cette Liberté matérielle naît d'un penchant à la Liberté, penchant pur. Le penchant ou instinct naturel est accidentel. Il est nécessaire qu'il soit, mais non qu'il soit comme il est. Le penchant pur est essentiel à l'être raisonnable, ses conséquences valent pour tous les êtres doués de raison. L'instinct nous laisse dans la nature, le penchant pur nous élève au-dessus d'elle, il exige que nous la méprisions, que nous nous respections nous-mêmes ; il nous confère une dignité qui nous rend supérieurs à la nature, et nous procure, non pas la jouissance, mais le contentement de nous-mêmes.

Le penchant pur à la Liberté est en opposition avec

l'instinct naturel ou de jouissnnce. La moralité consistera-t-elle donc à s'abstenir de faire ce qu'exige la nature, — ainsi que l'ont soutenu les mystiques de toutes les époques? Ceux-ci ont raison de dire que le moi doit se perdre en Dieu, leur tort est de croire que cela soit possible dès maintenant, c'est-à-dire dans le temps. Je dois me poser comme libre, donc poser ma Liberté comme quelque chose de positif, c'est-à-dire comme principe d'une activité réelle, et non d'une simple abstention. Je dois, dans la réflexion, rapporter à moi-même une détermination du vouloir. Or, tout vouloir réel va à quelque action, et l'action suppose des objets. Mais je n'agis sur les objets de la nature que par la faculté dont la nature m'a fait don, et cette faculté c'est l'instinct. Il résulte de là que toute objectivation immédiate de la volonté est empirique, que c'est une détermination de ma faculté sensible, laquelle n'est permise que parce qu'elle est exigée par la nature. Faudra-t-il donc dire que toute fin se réduit pour nous au contentement d'un instinct de la nature? Ceci ruinerait, non pas la tendance à la Liberté matérielle, mais sa causalité. Il ne resterait plus que la Liberté formelle. Quoique je ne fasse pas tout ce que demande l'instinct, je ne fais jamais que ce qu'il demande. Mais la causalité de la Liberté ne peut être supprimée, car je ne me pose que par elle.

Comment lever la contradiction? Il faut que dans une même action la matière de l'activité réponde aux deux tendances, inférieure et supérieure, de notre être. L'une nous porte à nous renfermer dans la nature, l'autre à nous affranchir d'elle et nous lance vers l'infini. Une action lui est conforme, lorsqu'elle fait partie d'une série par la poursuite de laquelle le Moi peut devenir libre. Comme le Moi en tant que Moi ne saurait jamais réaliser l'infini, l'action signalée est donc telle qu'elle nous rapproche de l'infini. Dira-t-on que l'infini étant inaccessible, il est contradictoire de le poursuivre? Oui, si on le conçoit comme chose matérielle l'infini est inaccessible. Mais il s'agit d'une idée, c'est-à-dire d'un idéal. La loi est de reculer la limite, de réaliser le progrès, lequel est calculable à partir du point de départ. C'est là

notre destinée. La loi morale peut donc s'exprimer en cette formule : Réalise ta destinée. Or, il y a à chaque instant, pour tout homme, une action à la fois conforme à la nature et a la tendance pure, et c'est celle-là que le devoir ordonne d'accomplir.

L'action implique une raison d'agir. On appelle intérêt ce qui à rapport à la tendance. L'instinct est objet de sentiment immédiat, et l'intérêt pour quelque chose est le sentiment immédiat de l'harmonie et du désaccord de cette chose avec l'instinct. Dans l'instinct, ce que nous sentons c'est nous-mêmes ; donc l'intérêt pour quelque chose revient au sentiment de l'harmonie ou du désaccord avec nous-mêmes.

La tendance inférieure,ou instinct naturel,nous donne le sentiment de l'accord du réel avec ses exigences, sentiment qui se traduit par le plaisir. La tendance supérieure de notre être, la tendance pure, nous porte à l'action pour l'action, et résulte pour le Moi de l'intuition de son pouvoir. Le Moi ne désire pas quelque chose, il pose le commandement de faire quelque chose. Lorsqu'il exécute le commandement, il y a en lui harmonie entre le sujet de la tendance et l'agent, approbation, sentiment de satisfaction ; lorsqu'il s'abstient d'exécuter, le contraire a lieu. Sans doute, nous n'avons ici affaire qu'à l'action, soit comme ordre de faire, soit comme exécution, mais l'harmonie des deux n'est pas une action, c'est un sentiment qui accompagne l'activité, et voilà pourquoi il y a satisfaction de nous-mêmes. L'accord du réel avec la tendance naturelle ne dépend pas de la Liberté du Moi, aussi quand elle existe apporte-t elle le plaisir. Au contraire dans la satisfaction de soi-même, le Moi est le fondement de l'agrément ressenti. Pour la même raison, quand le Moi n'a pas lieu d'être satisfait de soi, la souffrance est remords. Nous ne supporterions pas le remords, si le fait même que nous l'éprouvons ne témoignait que nous sommes capables de nous relever. On appelle *conscience* ce qui produit la satisfaction de nous-mêmes ou le remords ; mot bien choisi, car elle nous donne la conscience de ce qu'il y a de meilleur en nous et de notre idéal.

c) *Application de la loi morale.* — L'application de la loi morale entraîne trois sortes de questions : détermination des conditions formelles, des conditions matérielles et exposition du détail des devoirs.

1° *Conditions formelles.* — Agir moralement c'est agir pour me rendre libre, c'est-à-dire déterminer moi-même mon action, au lieu de la laisser déterminer par l'instinct. La règle est : *agis d'après ta véritable conscience.* Cette règle signifie d'abord que je dois avoir une conviction véritable et par conséquent chercher à la former, puisque je dois me comporter d'après ses prescriptions. Mais si ma conscience me trompe ? Une conviction véritable est une conviction stable, encore est-il que c'est une conviction actuelle qui représentera ma conviction stable. Un critérium de la rectitude de la conviction est donc nécessaire. Puisque je dois avoir une conviction absolue, c'est qu'une telle conviction est possible. Ce sans quoi il n'y aurait pas de devoir est absolument vrai, donc la conscience est infaillible. Notons bien que par là aucune valeur théorique ne lui est attribuée ; c'est toujours la raison théorique qui se prononce en matière de vérité ; la conscience morale se borne à fournir la vérité morale, la forme de la moralité, à nous assurer que nous agissons d'après notre véritable conviction. Cette assurance nous l'avons quand nous avons le sentiment de l'harmonie entre notre Moi fini et le Moi infini.

Théoriquement cette conscience pourrait se réaliser tout d'un coup ; en fait, elle est précédée d'un long développement de notre être. Nous débutons par l'égoisme de l'instinct ; en se mettant au service de cet instinct, l'intelligence crée l'amour du bonheur. L'activité devient ensuite amour de la volonté pour elle-même, de la volonté formelle avec son cortège d'ambition et de besoin de domination, qui rendent possible un désintéressement relatif, comme on le voit chez ceux qu'on appelle les héros, enfin l'activité devient amour de la liberté matérielle, de l'affranchissement du Moi.

Une fois créée, la conscience peut s'obscurcir, s'éclipser, se tromper soit sur la loi, soit sur son application ; elle

laisse subsister le mal. Le mal est la suite de la dualité de notre être, de la coexistence en nous de la nature sensible et de la nature suprasensible, de l'instinct et de la Liberté. Il est possible que nous prenions l'instinct pour guide au lieu de suivre la raison, que nous asservissions l'homme intelligible au sensible ; il est naturel, et pour ainsi dire fatal, que nous commencions par le mal, car le premier objet que nous saisissions est notre corps, et nous avons une disposition à persévérer dans notre état primitif, ce qui constitue la paresse ou péché originel. Comme l'effort est pénible, un deuxième défaut accompagne bientôt la paresse, à savoir : la fausseté, le mensonge, la disposition à accepter l'esclavage, la soumission de l'esprit, dussions-nous nous en venger au moyen de la ruse.

2° *Conditions matérielles*.— Les conditions matérielles sont au nombre de trois : le corps, l'intelligence, la société. Le *corps* représente ce qui est d'abord réalisé en nous, et la disposition à la Liberté. Nous devons le conserver, l'assouplir, en faire l'instrument de la volonté. Il est interdit d'en tirer la jouissance pour la jouissance ; le plaisir ne doit être qu'un moyen d'exciter les facultés. L'*intelligence* est l'instrument de la loi morale. Il s'agit de la développer en tous sens, de rechercher la vérité pour elle-même, c'est-à-dire de ne pas se donner d'avance de cause à défendre ; toutefois l'ensemble de nos méditations sera subordonné à la morale. La *société* est la condition indispensable du vrai but de la moralité, qui est le règne de la Raison. Parce que cette tâche ne peut être exécutée que librement, la société sera composée d'hommes libres, et n'existera que par la Liberté. De là le devoir de vivre en société, de se faire une conviction que l'on partage avec les autres, c'est-à-dire de constituer une Église, communauté d'hommes ayant la même idée de notre destinée, et l'exprimant dans un symbole moral et aussi pur que possible. Au dessus de l'Église est l'Université, où règne l'entière liberté d'opinion, et s'exerce le devoir de communiquer ses convictions personnelles.

3° *Détail des devoirs*. — Le détail des devoirs s'ex-

pose commodément en rangeant ceux-ci d'après l'objet et le sujet. La considération de l'objet est celle du moyen ou de la fin ; celle du sujet est celle de l'homme pris en général, ou dans une situation particulière. A la première classification correspond la division des devoirs conditionnés ou inconditionnés, à la seconde celle des devoirs communs et des devoirs d'Etat. Ces deux divisions s'entremêlent- *Devoirs conditionnés* (relatifs à ce qui est moyen) : devoirs communs. Conserver sa vie ses facultés physiques (interdiction du suicide, de l'ascétisme, ordre de cultiver le corps, qu'il faut d'ailleurs savoir sacrifier, si la moralité l'exige. Devoir spécial. Choisir une profession, suivre sa vocation providentielle. *Devoirs inconditionnés* (relatifs à la fin, qui est le développement de la raison générale : Devoirs communs, conserver, respecter la liberté chez les autres dans sa *forme* (interdiction de l'esclavage, du meurtre, de la torture qui empêchent autrui d'agir sur son corps, laisser aux autres leur liberté d'action (défense de les tromper, ordre de les instruire ; leur laisser la propriété (ordre d'acquérir et donner la propriété à autrui, bienfaisance (qu'il ne faut pas confondre avec l'aumône) ; dans *sa matière* : amener les autres au bien par les bons exemples. Devoirs spéciaux. *Etat naturel*, famille, devoir de se marier, interdiction du concubinage. Les parents donneront l'éducation à leurs enfants. Les enfants seront obéissants et respectueux. *Etat artificiel*. Les savants se conduiront comme dépositaires et archivistes de la science : professeurs, ils parleront clairement, d'une manière vivante ; écrivains, ils se souviendront qu'ils sont les promoteurs de la science, et le souci de la clarté n'ira pas contre l'originalité de leur pensée. Les artisans dans les classes inférieures comprendront l'importance de la science pour l'art et l'industrie. Classes inférieures et supérieures se respecteront mutuellement, car elles sont également nécessaires. Les détenteurs du pouvoir maintiendront la Constitution et feront effort pour que les peuples réalisent progressivement l'idéal.

Cette morale de Fichte (1) est semblable à celle de Kant

(1) X. Léon, p. 324 et s.

et elle en diffère profondément. Elle en diffère, car au lieu de fonder le droit sur le devoir, elle voit en lui la condition de la moralité ; au lieu de chercher la fin suprême dans l'individu, elle la cherche dans la société ; elle est sociale ou socialiste ; au lieu de sacrifier, — théoriquement au moins, — le corps, elle le sanctifie par là même qu'elle sanctifie la nature ; au lieu de conclure le devoir du fait de la Liberté, elle le déduit, l'explique et passe sans difficulté du Moi empirique au Moi pur, parce que le Moi pur sort de l'empirique, grâce à la réflexion, et que le Moi pur est déja impliqué par le Moi pratique, fondement et but idéal de notre conscience. Elle lui ressemble cependant, et ce sont des idées kantiennes que Fichte a interprétées et développées d'une façon originale. Kant en effet avait déclaré que la conciliation de la nature et de la Liberté serait concevable si l'on admettait l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Il avait montré que la réalisation de l'idéal moral ferait de la société des hommes le règne des fins, la communauté des saints.

Ce qui pour Kant était une simple conception est devenu pour Fichte une réalité. L'idéal est le but de notre conduite ; c'est sur la terre et par l'action de l'homme que doit se réaliser et se réalise la cité idéale.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

La moralité se suffit à elle-même, et cependant le but que le devoir assigne à nos efforts, à savoir le triomphe de la Raison dans la communauté des saints, dépasse de toute son infinité les bornes nécessaires de notre conscience individuelle. De là le besoin de la religion. Fichte

s'est toujours intéressé aux idées religieuses. Au début de son activité philosophique, c'est la religion positive qui l'occupe dans sa *Critique de toute révélation.* Inférieure à la religion naturelle, parce qu'elle implique la croyance au miracle, laquelle est inacceptable pour quiconque est convaincu de la nécessité des lois de la nature, la religion positive est cependant, selon lui, légitime à deux conditions ; la première c'est que son enseignement soit rigoureusement moral et favorise la moralité ; la deuxième, c'est qu'elle s'adresse à des personnes auxquelles leur mentalité rend le miracle admissible. Dans la période d'Iéna, pour réfuter l'article de Forberg qui réduisait la religion à une pure superstition, il montre que si la foi religieuse est d'ordre moral, elle n'en est pas moins nécessaire. En quoi consiste-t-elle donc ? Notre devoir est de travailler à l'avancement de la Raison dans le monde par des actions dont nous ignorons les conséquences. Nous ne nous y résoudrons que si nous croyons à l'existence d'une loi supérieure qui fasse converger les résultats des actions bonnes, les accumule, alors que les actions mauvaises se neutralisent et se détruisent. Cette foi est un ordre vivant, non pas tout fait, mais qui se réalise : *ordo ordinans, non ordinatus.* La foi à cet ordre, voilà la religion. Quelques-uns crient à l'athéisme, parce que, dans cette conception, le divin remplace Dieu qui n'est pas défini comme une substance, ainsi qu'aime à le faire le dogmatisme. Mais si l'on prétend se faire de Dieu une idée indépendante de la moralité, c'est alors que l'on aboutit à le nier ! La moralité laissée de côté, il n'y a en nous que l'être sensible, qui s'intéresse à la seule jouissance. Or c'est la matière qui nous procure la jouissance. Le dogmatisme appelle l'eudémonisme, qui à son tour se contente du matérialisme, et finit par échouer dans l'athéisme.

A la fin de sa carrière philosophique, Fichte renouvelle sa conception de la religion, parce que l'idée qu'il se fait de Dieu s'est elle-même sensiblement modifiée, Dieu ne paraît plus être pour lui la Liberté infinie seulement en puissance,et qui travaille à se réaliser dans le monde, et par lui. Il semble que la Liberté à laquelle

s'identifie la Réflexion soit, au sommet des choses, la divinité pleinement actuée en soi et vivant de sa vie propre. Quant à nous, nous consommons la vie morale par l'amour de ce Dieu et l'aspiration à nous reposer en lui. Telle est la conception de la religion qui fait le fond de l'ouvrage capital : *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, et l'on comprend qu'en suivant l'exposition de la théorie, les interprètes aient parlé d'une seconde philosophie de Fichte. C'est sur cette conception qu'il convient d'insister.

Dieu est posé comme l'être par excellence, l'être en plénitude et sans restriction. Or, il y a identité foncière, malgré la diversité des mots qui les expriment, entre ces choses que nous nommons : amour, vie, bonheur, pensée. L'être, c'est-à-dire l'existence ou l'être non pas enveloppé et caché en lui-même, mais révélé et manifesté, est l'amour : car c'est l'amour qui, pour ainsi parler, partage en un être double l'être mort en soi, et, le mettant en face de lui-même, crée en lui le Moi, la personne, et avec elle la conscience de soi. L'amour est la vie. Grâce à lui, l'unité, d'une manière tout intime, s'accorde avec la dualité au sein du Moi, et rend possible une contemplation pleine de chaleur et d'intérêt. La vie est le bonheur, puisqu'elle est satisfaction et jouissance de soi-même. Le bonheur enfin doit être défini, non pas par la sensation grossière ou le sentiment, même élevé et mystique, lesquels sont toujours accidentels, ou par la vertu entendue à la façon vulgaire comme administration régulière d'un emploi dans le monde, mais par l'activité de l'esprit, la foi, selon l'expression du christianisme, la pensée. Seule en effet la pensée, la pure flamme de la connaissance entièrement transparente à elle-même, atteint, saisit l'Etre qui est de soi et par soi, l'Etre un, éternel, immuable, Dieu ; seule elle montre en la divinité, l'Infini qui se manifeste dans le fini, le principe de la connaissance, de la vie, du bonheur, de la paix chez les individus. Dès lors, il va de soi que la vie véritable consiste à aimer Dieu, l'Infini, l'Immuable, l'Etre perpétuellement identique à soi ; à l'apercevoir à travers le variable, à nier que le divers et le contingent existent

réellement ; et le bonheur véritable consiste à se montrer et à se reposer en son unité.

Mais outre la vie véritable il y a une vie apparente dont le principe est la concupiscence innée à notre être, et qui nous porte à nous abandonner à la diversité, à nous disperser dans la variété. Elle a la réalité de l'apparence, et n'est possible que par une sorte de participation à l'amour de l'éternel, mais amour s'ignorant lui-même et poursuivant le bonheur là où il n'est pas. Il s'agit pour nous de passer de cette vie apparente à la véritable vie. Ce passage implique un progres continu, et, à cet égard, il est facile de suivre le développement de la vie de l'âme. On en note les phases et les degrés d'après la connaissance du monde à laquelle ils correspondent, et l'affect ou sentiment de l'être qu'ils impliquent. Au premier degré, l'homme prend le monde des choses qui tombent sous les sens pour l'existence vraie, et comme ce qu'il y a de plus relevé et de plus réel, d'existant par lui-même. L'unique jouissance dont il ait l'expérience est la jouissance sensible, qui se fonde sur l'effect de l'être à titre de vie sensible et organique. Au deuxième degré, le monde apparaît comme une loi de l'ordre, qui établit un droit égal dans un système d'êtres raisonnables : la série des choses auxquelles est attribuée l'existence est la suivante : la loi de l'ordre, la liberté et le genre humain sans lesquels la loi serait dépourvue de signification, le monde des sens, sphère où s'exerce la libre activité des hommes. L'affect de l'être est alors le sentiment de la loi vivante, commandement inconditionné qui exclut l'inclination, et ne laisse à l'homme que l'intérêt de ne pas se mépriser comme il pouvait être amené à le faire, parce qu'il est capable de désobéir au devoir, en abusant de sa liberté, laquelle est indifférente par elle-même à la volonté éternelle. Dans cette conception et cet état, l'homme se considère comme indépendant de Dieu, il est son propre sauveur et rédempteur et n'a pas besoin d'une divinité qui le béatifie. A vrai dire il n'est ni heureux ni malheureux, il est dans l'*apathie*. On a reconnu l'attitude et la doctrine du Prométhée antique et des Stoïciens. Au troisième degré, le monde est conçu comme dominé par

une loi morale, non plus simplement ordonnatrice et rétablissant l'équilibre et le repos parmi les hommes, mais créatrice, suscitant en l'humanité une vie nouvelle, et ayant pour but de faire d'elle une image frappante, une révélation de l'essence divine. L'échelle des existences est celle-ci : le saint, le beau, le bon, l'homme destiné à les réaliser, la loi ordonnatrice qui conduit l'homme au repos, le monde sensible théâtre de la liberté et de la moralité ; l'affect de l'être est encore celui de la liberté. Au quatrième degré est la vie proprement religieuse. L'homme comprend que le bon, le beau, le saint n'est pas l'ouvrage d'un esprit borné, d'une lumière, d'une pensée qui en soi n'est que néant, mais l'apparition immédiate en nous de l'essence divine. Il a alors le sentiment de sa destination supérieure ; il conquiert le plus haut degré de liberté, en perdant, en abandonnant sa liberté propre, et en entrant en participation avec le seul être véritable, l'Etre divin. Ce qu'il veut, c'est la vie divine pour elle-même, en soi et chez les autres ; il veut la moralité et la religion de ses semblables, mais par le respect de leur liberté ; il se résigne à l'échec de ses desseins, du moment qu'il est voulu de Dieu : il ne connaît plus que deux sortes de sentiment, la sainte indignation devant la misère morale, c'est-à-dire la désertion du vrai bonheur et l'amour énergique, invariable, toujours pareil à lui-même, de l'humanité, l'espérance qu'elle arrivera à réaliser le divin en elle. L'affect de l'être est alors la plus pure de toutes les jouissances, qui pénètre l'homme tout entier. Il n'y a plus qu'un degré supérieur à celui-là, le cinquième degré qui est celui de la science absolue.

La théorie de l'amour divin est le point culminant du système de Fichte. Lorsqu'il a reçu d'elle son achèvement, ce système paraît au philosophe, reproduire les idées fondamentales du christianisme, tel qu'il croit en trouver l'exposition dans l'évangile de Jean, c'est-à-dire du christianisme entendu comme théologie moniste et opposé au dogme judaïque de la création. La forme de la Réflexion, principe de la division, de la multiplicité des consciences et du monde, devient le Verbe. Uni dès

le commencement, ou en d'autres termes, indépendamment du temps, à l'Etre pur, le Verbe en est l'image, et, grâce à ce Médiateur, l'Homme, et avec lui le monde, expriment Dieu. Le vrai nom de cette union du Verbe à l'Etre est l'amour, et si en tant que forme, le Verbe se distingue de l'Etre, par l'amour il s'identifie à lui, identification qui entraîne celle de l'Homme et du monde qu'il porte pour ainsi dire en son sein.

LA DEUXIÈME PHILOSOPHIE DE FICHTE

De même que la théorie de l'amour divin permet à Fichte de rattacher, de la façon la plus étroite qu'il soit possible de concevoir, l'univers à Dieu, elle lui suggère l'idée et lui fournit le moyen de donner de son système une nouvelle exposition. C'est ce que certains interprètes ont appelé sa deuxième philosophie. Cette fois, il s'agit de faire comprendre ce qu'est l'ensemble du Savoir, c'est-à-dire tout ce que nous nous représentons, du point de vue de l'Absolu ou de Dieu lui-même.

Le monde, nous le savons, n'a d'existence que dans et par la Réflexion qui est le Verbe et, en raison de son essence toute formelle, est distincte de Dieu. Par cela même que la Réflexion n'est pas l'Etre absolu, et que tout ce qui existe pour nous est ce dont nous avons conscience, elle doit poser cet Etre pur comme un non être, par rapport au Savoir. Mais, d'un autre côté, comme la Réflexion n'est qu'une forme, et que cette forme ne serait rien sans l'Etre absolu qui la fonde, en s'opposant à lui, elle pose sa propre négation, elle comprend que l'Etre pur est l'Etre par excellence, que seul il possède la véritable existence, que la conscience, le savoir et elle-même qui en est la source sont sans consistance, qu'ils n'ont qu'une existence relative, qu'à l'égard de l'Etre absolu, ils sont comme un néant.

L'Etre absolu, inconcevable, inconstructible, que la Réflexion affirme, qu'elle infère parce qu'elle-même existe, mais qu'elle ne peut déduire, est de la sorte pensé grâce à la conscience, mais à la conscience qui se sert d'elle-même pour se dépasser en se niant. La conscience conduit au Verbe, et le Verbe conduit à Dieu. De Dieu la philosophie va maintenant redescendre au monde.

Par l'amour, le Verbe s'identifie à Dieu. Comme le Verbe est l'affirmation de Dieu, Dieu est la vérité du Verbe, et par suite, la vérité du monde, qui est dans le Verbe. La nouvelle exposition du système a pour objet d'expliquer comment le monde n'est que le développement du Verbe, et en conséquence, de Dieu. L'univers renferme le sensible, où règne la nécessité, et le suprasensible où règne la liberté. L'un et l'autre sont le produit de la Réflexion, le premier d'une réflexion que sa spontanéité rend productrice, le second d'une réflexion qui s'applique aux résultats de cette production et, dans la nécessité, reconnaît l'effet et l'expression de la Liberté.

Le monde sensible nous offre l'union du fait et de la réflexion qui semblent irréductibles. La dialectique aperçoit en cette union la dualité de l'Être pur et de la Réflexion, de l'un et du multiple, et la loi de leur union indissoluble : tout l'effort de la science est de montrer comment ce qui est être en soi devient être pour soi. Dans la *Logique transcendantale* et l'*Exposition de 1801*, Fichte essaie d'expliquer ce développement et pour cela, de déduire l'espace, le sens externe, le sens interne, le temps, le mouvement, la force, les affinités chimiques, la végétation, la vie avec le mouvement spontané, le vouloir.

Au-dessus du sensible est le supra-sensible. Il apparaît lorsque la Réflexion, en prenant le sensible pour objet, saisit sa vraie nature, et comprend sa destination qui est de réaliser l'unité pure, idéal infini qu'exprime l'impératif catégorique. Or, cette tâche revient à unifier les hommes en la Raison par l'acte du droit, de la morale et par la religion, comme Fichte le montre dans les *Données de la Conscience*. Mais puisque la Raison

est le Verbe, en qui subsistent la nature et l'Humanité, que le Verbe est l'Image de Dieu, que par l'amour il s'identifie à Dieu, le but de l'univers est l'incarnation et l'expression du Verbe et de Dieu en lui.

En proposant ces vues, Fichte a-t-il simplement comme il l'a cru, et comme, après lui, le pense M. X. Léon, renouvelé la manière de présenter ses doctrines? Ou bien, dirons-nous, avec MM. Boutroux et Windelband, qu'en réalité c'est un système différent du premier qu'il a développé. La réponse à ce problème dépend de celle que l'on fait à la question suivante : L'Etre pur est-il virtuel ou faut-il voir en lui l'Etre achevé? Or, il nous semble que la théorie de l'amour, et la béatitude qu'elle promet par le repos en Dieu, impliquent cette deuxième définition.

CONCLUSION

On n'a pas la prétention, au terme de cette exposition, d'apprécier ni de discuter une philosophie aussi complexe et aussi riche. Il serait superflu d'insister sur la noblesse de son inspiration morale et religieuse. Peut-être sera-t-il permis de revenir sur l'équivoque de l'idée dont elle dérive. Le principe des choses, l'Etre unique et véritable nous est présenté comme une Liberté en qui l'activité et la réflexion ne font qu'un. Mais qu'est-ce au juste que cette Liberté? Est-elle réellement un être, l'Etre pleinement achevé, Dieu? Alors que signifie la production du monde, et en quoi cette production est-elle nécessaire à la réalisation du principe divin? La Liberté, au contraire, n'est-elle en elle-même qu'une pure puissance? D'où vient donc qu'elle existe, et si elle est antérieure à l'Intelligence, comment peut-elle la produire? Là est l'obscurité et, sans doute, la difficulté sans remède de l'Idéalisme transcendantal.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.







